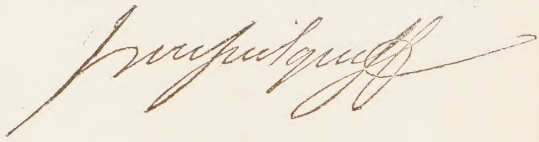
Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/vedesaintecather0002lerp

BIBLIOTHÈQUE DOMINICAINE

PROPRIÉTÉ



VIE

DE

SAINTE CATHERINE DE RICCI

DE FLORENCE

RELIGIEUSE DU TIERS ORDRE RÉGULIER DE SAINT-DOMINIQUE

AU MONASTÈRE DE SAINT-VINCENT-DE-PRATO, EN TOSCANE

(1522-1590)

PAR

LE R. P. HYACINTHE BAYONNE

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

TOME II

Property of
COSA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 27

1873

AUG 2 X

VIE

DE

SAINTE CATHERINE DE RICCI

CHAPITRE I

Gouvernement de sainte Catherine. — Vertus qu'elle y pratique.

1554-1590

Un monastère est un petit État, qui ne parvient à sa fin que par la sagesse qui préside à ses destinées. Quelles que soient la beauté des lois, la perfection idéale des constitutions qui régissent un peuple, leur succès dépend de la perfection de leur fonctionnement, et personne n'ignore que cette perfection repose dans la main qui en dirige le mouvement. Les anciens ne faisaient intervenir la Divinité que dans la confection des lois. Mais, depuis que le christianisme a fait connaître au monde, par la voix de saint Paul, l'opposition que la loi trouve dans le

cœur humain [1], son intervention paraît non moins nécessaire dans l'application des lois. Un homme d'État ne serait pas chrétien, s'il ne pliait les genoux tous les matins devant Dieu, pour lui demander, avec Salomon, de faire descendre sur lui cette même sagesse qui préside aux conseils du Très-Haut « pour l'assister et travailler avec lui [2]. »

Ce qui est vrai du gouvernement d'un État, l'est encore davantage du gouvernement d'un monastère. Car, bien qu'ici les hommes soient meilleurs, transformés qu'ils sont par une grâce supérieure, cependant ils n'en restent pas moins des hommes, et comme la législation qui les régit ne tend à rien moins qu'à les maintenir, à les faire progresser dans les voies surhumaines de la perfection évangélique, il ne faut pas s'étonner que les oppositions à la loi n'apparaissent dans leur cœur ni moins vives ni moins persévérantes [3]. Voilà pourquoi, s'il faut des saints pour fonder des Ordres religieux, s'il faut de ces âmes pures et sublimes, qui, gravissant les

1 Lex enim iram operatur, ubi enim non est lex, nec prævaricatio. (Ep. ad Rom. cap. IV, v. 15.)

2 Mitte illam de cœlis sanctis tuis... ut mecum sit et mecum laboret. (Sap. cap. IX, v. 10.)

3 Qu'est-ce qu'une communauté religieuse, dit un auteur contemporain, sinon une réunion de personnes, qu'on ne peut ni ébouir par l'éclat du faste, ni intimider par les menaces, ni surprendre par les artifices de la politique, et sur qui l'on n'a d'autorité qu'autant qu'elles en laissent prendre? De plus, le gouvernement religieux tend à la fin la plus haute et la plus sublime, l'union de l'homme avec Dieu, par la sainteté spéciale que donnent les vœux de religion, et il se trouve que l'homme a une inclination furieuse pour les choses terrestres, peu ou point d'attrait pour les choses célestes. (*Du Gouvernement des Communautés religieuses*, par le P. Valui, S. J., liv. I, chap. I, pag. 2.)

hauteurs du Sinaï, s'entretiennent avec le Très-Haut dans la nuée, comme un ami avec son ami, et puis le front étincelant de lumière en rapportent les tables de la loi, destinées au nouveau peuple de Dieu, il faudrait aussi des saints pour les gouverner. Il faudrait de ces âmes à qui Dieu eût dit comme à Josué : « Je serai avec toi comme avec Moïse[1]; » âmes vaillantes et douces, prêtes à se dévouer à tout pour leurs sujets, sachant d'une main tirer l'épée, et de l'autre les couvrir du bouclier contre leurs ennemis, surtout contre eux-mêmes, et protéger ainsi leur entrée définitive dans la terre promise.

Les sœurs de Saint-Vincent de Prato eurent la bonne fortune d'être ainsi gouvernées, et s'il est vrai que les monastères, comme les peuples, n'ont que le gouvernement qu'ils méritent, rien de plus honorable et de plus heureux pour elles que d'avoir mérité celui de sainte Catherine pendant plus de quarante ans.

La première condition, la condition fondamentale du gouvernement d'un monastère, c'est que la supérieure en réalise en sa personne le but final, qui est la perfection de la vie religieuse. Chargée de l'enseigner aux autres, il est dans l'ordre qu'elle la pratique la première et que sa vie en soit un fidèle exemplaire. Outre qu'elle ne saurait donner ce qu'elle ne possède pas, il y aurait pour elle inconvenance et témérité d'avoir, dans un monastère, l'honneur de la primauté sans en avoir les mérites

1 Sicut fui cum Moyse, ita ero tecum. (Josué, cap. I, vers. 5.)

et les vertus [1]. Bien plus, les vertus ordinaires ne lui suffisent pas. Il faut qu'elle en possède d'éminentes et hors ligne, comme sa dignité. Car, avec la pente, les courants bien connus de l'humanité, les âmes ne sauraient s'élever ni se maintenir à une hauteur, même médiocre, si elles ne reçoivent de plus haut leur impulsion. Elles resteront au-dessous du devoir, si l'âme qui les dirige ne se place elle-même au-dessus, dans la poursuite généreuse de la perfection. Un monastère bien ordonné, dit un pieux auteur, doit ressembler à la statue de Nabuchodonosor; il faut que sa tête soit d'or, bien que le reste du corps se compose de matières moins précieuses [2].

Sainte Catherine était profondément pénétrée de cette doctrine, quand elle fut appelée par le vote unanime de son monastère à en devenir prieure. C'est parce que, dans son admirable humilité, elle se regardait comme totalement dépourvue des qualités et de la sainteté requises pour ces hautes fonctions, qu'elle en ressentit tant de frayeur, avec un chagrin si amer, et qu'elle fit tant d'efforts pour s'y soustraire. C'est pour cela qu'elle ne put jamais triompher de ses répugnances et que, pendant près de quarante ans, à chacune de ses réélections, elle recommençait la même lutte, avec les mêmes

1 C'est une chose monstrueuse, dit saint Bernard, d'avoir un rang élevé et un esprit terre à terre, d'être le premier pour le siége et le dernier pour la vertu. De tels supérieurs rappellent ces figures de singe qui grimacent sur les toits (dans les maisons gothiques du moyen âge). (De Consideratione, livre II, pag. 27.)

2 *Œuvres du P. Dupont, S. J.*, tom. II, traité 3, chap. 1.

larmes et les mêmes efforts désespérés. Mais dès que la voix de l'autorité s'était fait entendre et que la charge lui était imposée, elle se mettait aussitôt à l'œuvre. Son premier mouvement était de porter toute sa sollicitude à observer exactement toutes les lois, toutes les règles de l'Ordre. On eût dit qu'elle entendait sans cesse retentir à ses oreilles cette maxime du droit canon : « La règle que tu as portée pour autrui, prends-la pour toi[1], » tant elle y était fidèle. Elle aurait eu honte de son titre de prieure si elle n'eût été partout et toujours la première par son exactitude et sa ferveur. Aussi ne la vit-on jamais faiblir sur ce point de propos délibéré, « et quand, par fragilité ou par inadvertance, il lui arrivait quelquefois d'être en défaut sur des choses de légère importance, comme de rompre le silence ou d'être en retard pour un exercice, elle en avait tant de regret, qu'à l'heure même elle en donnait publiquement des témoignages de repentir, jusqu'à en verser des larmes abondantes[2]. »

Ce n'est pas qu'elle ignorât que les règles et les constitutions de Saint-Dominique n'obligent pas, sous peine de péché, soumettant seulement les infractions à la pénitence imposée; mais, outre que sa haute estime pour les observances de sa profession, lui faisait regarder toute transgression comme un crime, tout manquement comme une déviation ou un pas en arrière dans la voie de la perfection,

1 In Decret., lib. I, tit. 2. Cum omnes.

2 Se per fragilità o inavertenza rompeva il silentio, etc. subito ne dava demonstratione de penitenza, e piangeva l'errore con molte lagrime. (Sandrini, lib. II, cap. XXII, pag. 222.)

elle songeait aux funestes conséquences que ces transgressions, venant de la prieure, pouvaient avoir dans l'esprit de la communauté ; elle songeait qu'une seule de ces fautes pouvait en autoriser des milliers, et elle se persuadait que ce n'était pas trop de toutes ses larmes pour en effacer l'impression dans les âmes.

Ce qui aggravait sa responsabilité et ajoutait à ses alarmes, c'était de se voir exposée au péril d'enlever aux âmes le premier et le plus grand bénéfice des communautés religieuses, qui est de les mettre à l'abri des occasions de péché, si fréquentes dans le monde. Elle frémissait à la pensée qu'elle pouvait les faire naître par sa faute, soit par ses exemples personnels, soit par sa négligence à protester contre ceux des autres. Elle allait jusqu'à dire à ses religieuses « que la moindre liberté qu'elle leur laisserait prendre contre la règle, serait à ses yeux un attentat contre Dieu, capable d'irriter sa justice, de compromettre leur salut et d'entraîner, comme châtiment suprême, la ruine même du monastère[1]. » C'est qu'en effet, indépendamment du châtiment de Dieu qu'elle mérite, l'impunité est par elle-même un principe de décadence inévitable. Une communauté ne saurait subsister si la correction ne la vivifie sans relâche et ne la soutient sur l'abîme, où les fautes journalières tendent incessamment à la

[1] Le permissione di ogni piccola libertà, fosse in lei chè n'era la directrice, un offensa che irritasse tutta la divina justizia, chè mettesse in pericolo la loro salute, è chè ne portasse in gastigo la total distruzione di monastero. (Sandrini, lib. II, cap. XXII, pag. 222.)

précipiter. Car, comme le dit Bossuet: « La peine « rectifie le désordre; qu'on pèche, c'est un désordre. « Mais qu'on soit puni quand on pèche, c'est la « règle. Vous revenez donc, par la peine, dans « l'ordre que vous éloigniez par la faute. Mais qu'on « pèche impunément, c'est le comble du désordre. « C'est le désordre non de celui qui pèche, mais (du « supérieur) qui ne punit pas [1]. »

Pour ces motifs, notre sainte prieure s'était fait une loi de ne laisser aucune faute impunie, si légère qu'elle fût. Elle imposait toujours une pénitence proportionnée, gardant ici, comme partout, la mesure que sa bonté, autant que sa justice, lui prescrivaient. C'est dans ce même esprit d'équité qu'elle donnait à ses corrections la forme la plus douce et la plus affectueuse. Son visage ne perdait rien de son angélique sérénité. Sa parole, loin de trahir la moindre émotion, prenait un accent de suavité particulière, et jusque dans ses actes d'autorité, quand elle affermissait sa voix pour mieux accentuer ses volontés, son âme se montrait si pure de tout sentiment humain, qu'on voyait bien que, tout en détestant les imperfections et les fautes, elle conservait tout son respect et toute sa tendresse pour les personnes.

Il ne pouvait pas, du reste, en être autrement.

[1] Méditations sur l'Évangile, pag. 31 (édit. in-12). Un des devoirs les plus sacrés des supérieurs religieux, c'est d'imposer la pénitence à ceux qui en sont dignes, sans quoi l'obéissance, l'humilité et toutes les vertus religieuses disparaissent bien vite des communautés; c'est la lâcheté à remplir ce devoir, qui tue la discipline, et réduit à néant des maisons où il y avait de bonnes semences. (*Vie du P. Lacordaire*, par le P. Chocarne, page 503.)

Car, avant de commencer ses corrections, elle se recueillait devant Dieu, dans une tranquillité d'âme si parfaite, que se dégageant de toute pensée, de tout sentiment personnel, elle s'abandonnait à la lumière et aux mouvements du Saint-Esprit, pour ne prononcer d'autres paroles que celles qu'il aurait mises lui-même sur ses lèvres. Aussi ses corrections étaient-elles reçues avec la plus respectueuse soumission et produisaient-elles toujours leur effet. Les sœurs elles-mêmes se plaisaient à le constater en se disant entre elles : « Qu'elles trouvaient cette différence entre les corrections des autres supérieures et celles de la Mère Catherine, c'est que celles-ci se gravaient pour toujours dans leur esprit, tandis que les autres n'y faisaient que passer [1]. »

Malgré cela, elle avait encore soin de s'en justifier, invoquant les motifs les plus propres à se les faire pardonner. Elle leur disait presque à chaque fois qu'elle leur imposait une pénitence : « Qu'alors même qu'elle n'y serait pas obligée par les devoirs de sa charge et pour obéir à Dieu, elle le ferait encore pour les grands avantages qu'elle leur procurait, et qui étaient un accroissement de mérites et de vertus dans cette vie, et la délivrance de grandes souffrances dans l'autre. Car, leur disait-elle, en accomplissant les légères pénitences qui vous sont imposées par l'obéissance, vous vous épargnez celles du purgatoire, qui sont infiniment plus douloureuses et plus longues [2]. »

1 Questè passavano, è le sue rimanevano. (Sandrini, lib. I, cap. xxxvi, pag. 116.)

2 Facendo di quà la dovute è tassate penitenze, non avesse poi a farla, nel purgatorio, dove le pene sono maggiori è più acerbe. (Seraf. Razzi, lib. II, cap. v, pag. 112.)

Enfin, bien qu'elle eût conscience des ménagements qu'elle mettait dans cet exercice délicat de ses fonctions, elle connaissait trop les susceptibilités du cœur humain pour ignorer que, si douce qu'elle soit, toute correction humilie et contriste toujours quelque peu, et elle aimait trop ses filles pour ne pas ressentir et prendre en pitié leur blessure cachée. Aussi, était-ce un vrai besoin pour elle d'y mettre un dernier baume avant la fin de la journée. « Le soir venu, elle ne serait jamais allée prendre son repos sans avoir vu et consolé celles à qui elle avait infligé quelque pénitence et sans leur avoir donné à chacune en particulier les plus touchants témoignages de son affection maternelle [1]. »

Parmi les nombreux objets de sa sollicitude, il y en avait quelques-uns sur lesquels elle veillait avec un soin particulier. Le premier de tous était le chœur, ce point capital de la vie religieuse, où les âmes appartiennent moins à l'ordre de l'humanité qu'à l'ordre des anges dont elles y remplissent les fonctions. Louer Dieu, raconter sa gloire, célébrer ses bienfaits, c'est le premier office de la créature intelligente, le rôle le plus sublime que puisse envier celui qui n'est pas Dieu, puisque c'est le rôle qui nous rapproche le plus de sa pure essence, en nous identifiant par l'amour et la louange à toutes ses grandeurs. Une communauté au chœur, c'est la cour céleste autour du trône du Tout-Puissant. Notre sainte, qui ne se trouvait jamais mieux

1 Non harebbe la serà ita a risposarci, chè Prima non havesse favellato a quella personna è dette parole di consolazione. (Seraf. Razzi, lib. II, cap. III, pag. 114.)

que dans ce ciel, ne pouvait plus y supporter une place vide depuis qu'elle était prieure. La Mère voulait y avoir toutes ses filles avec elle. Avant chaque office, d'un coup d'œil, elle remarquait toutes les absentes et elle s'en allait souvent les chercher elle-même, ou bien les envoyait chercher par d'autres, en son nom [1]. Puis, à l'exemple de saint Dominique, qui passait dans les rangs de ses frères, le visage rayonnant d'amour de Dieu, pour les exciter à célébrer joyeusement ses louanges, « elle les exhortait au recueillement et à la dévotion pendant ce saint exercice, et leur défendait d'en sortir sans une permission expresse [2]. »

Outre l'assistance à la prière commune, elle leur recommandait l'assiduité à la prière personnelle et solitaire. A ses yeux, leur vocation les obligeait à être comme un psautier vivant, comme une harpe sacrée, toujours frémissante devant Dieu [3]. Elle considérait toute autre occupation contraire à cette vie de recueillement et de prière, non-seulement comme un larcin fait à l'holocauste, une profanation de leur saint état, mais encore comme une suspension dangereuse de leurs délicates et sublimes fonctions qui les exposeraient, sinon à en désapprendre l'exer-

1 Quando vedeva, che alcune suore vi mancassero; ò andava ella in personnà a condurlevi, o mandava una altra in cambio suo, è a nome suo chiarmarle. (Seraf. Razzi, lib. II, cap. III, pag. 112.)

2 Voleva chè ci stessero con gravita è che se non rimanessero senza licenzia. (Seraf. Razzi, lib. III, cap. v, pag. 112.)

3 Les solitaires ont, pour ainsi dire, continué le Psautier. Leur vie est comme la lyre de la poésie sacrée, opposée au tumulte épique de l'histoire. (*La Mystique*, par Görres, liv. I, chap. II, pag. 34.)

cice, du moins à en perdre le goût et l'élan. Elle voulait qu'elles y « consacrassent tout leur temps, en dehors de celui que réclamait les nécessités corporelles et le travail commun [1]. » Encore même s'appliqua-t-elle à diminuer notablement celui-ci, que des circonstances impérieuses avaient rendu par trop considérable.

On sait que depuis la fondation de leur monastère, les sœurs de Saint-Vincent avaient vécu dans la plus extrême pauvreté, obligées à gagner leur vie par leur industrie et le travail de leurs mains. Le plus souvent ce travail était si accablant, qu'après avoir pris toutes les heures libres de la journée, il se prolongeait encore bien avant dans la nuit. Malgré cela, on sait avec quelle joie et quels fruits de salut ces saintes filles, issues pour la plupart des plus nobles familles de la Toscane, supportaient cette dure condition. On n'a pas oublié que ce fut en partie l'attrait de cette pauvreté laborieuse qui gagna le cœur de Catherine et détermina ses préférences pour ce monastère. Cependant, devenue prieure, elle comprit qu'un travail trop prolongé pouvait nuire à la liberté d'esprit et à la paix de la vie contemplative, et elle songea à le réduire à de justes proportions. Elle s'adressa d'abord à Dieu, le suppliant d'accroître les ressources de la maison, en lui imposant à elle de plus grandes privations personnelles, s'il le jugeait convenable, afin que, dégagées des nécessités du corps, ses fidèles servantes

1 Essortava spesse le monache a donare all'orazione tutto il tempo, che avanzava a loro, da il lavori communi, è dalle necessità corporali. (Seraf. Razzi, lib. III, cap. v, pag. 112.)

pussent se donner tout entières aux choses de l'âme. Puis, par ses humbles instances auprès des membres de sa famille, comme auprès des pieux et puissants seigneurs devenus ses fils spirituels, elle finit sar recueillir des fonds assez abondants pour assurer l'existence de sa communauté. Mais, contrairement à ce qui arrive souvent, il n'y eut que la prieure qui ne se ressentit pas de l'amélioration générale. Loin d'avoir quitté sa cellule, la pauvreté primitive semblait s'y être affermie plus que jamais. On n'y remarquait pas seulement l'absence de tout superflu, on y regrettait l'absence même des choses les plus nécessaires. « En la voyant dans sa triste nudité, sans linge, sans couverture, sans aucun de ces objets en usage dans les autres cellules, les sœurs en étaient émues de pitié, et n'en sortaient jamais sans verser des larmes de componction[1]. »

Un autre objet de son active surveillance, c'était la vie commune, ce qui peut-être, répugne le plus à l'orgueil et à l'égoïsme. On a beau l'avoir adoptée un jour, après de mûres délibérations, et dans la plénitude de sa liberté, une fois engagée dans les rouages de la communauté, la nature meurtrie tend à lui reprendre en détail ce qu'elle lui a livré en bloc. Et ce ne sont pas les moins généreuses à se donner la veille qui se montrent souvent les plus mesquines le lendemain, les plus audacieuses à lui marchander

1 Le monache, entrando in cella è vedendola spogliata di panni, di coperte, è d'altri ustensili communemente messi da loro, la miravano con santa compassione è non potendo far altro ne partivano lagrimanti è componte. (Sandrini, lib. II, cap. xvii, pag. 213.)

leur concours. Rien de triste comme de les voir mendier lâchement des exemptions, des priviléges sur les points divers de la règle, sur la nourriture, les habits, l'ameublement des cellules, l'assistance aux exercices incommodes! Ce n'est pas sans raison que les saints qui ont gouverné des monastères ont toujours protesté contre cette tendance et l'ont vigoureusement réprimée. Car cet abus des exemptions et des priviléges, outre qu'il viole le pacte d'honneur par lequel tout religieux s'engage à porter sa part des charges communes et à ne plus chercher son intérêt particulier en dehors du bien général, tend à enlever encore aux âmes la perfection et les mérites qu'elles viennent chercher dans le genre de vie le plus parfait et le plus méritoire, et, en définitive, à détruire la vie religieuse elle-même, dont les règles communes forment la base essentielle. C'est, d'ailleurs, un fait d'expérience que ces exemptions abusives de la vie commune, quelques partielles qu'elles soient, sont toujours douloureuses pour le corps tout entier. Car elles le troublent, le jettent dans le malaise, et l'exposent même à partager tôt ou tard la ruine du membre réfractaire. Sainte Catherine poursuivait à outrance ces abus, cette invasion des usages particuliers, dans le domaine des obligations communes. Dans ses discours publics, comme dans ses conversations particulières, elle recommandait chaleureusement à ses filles de prendre bien garde d'entrer dans cette voie. « Elle les exhortait, de la part de Dieu, à faire tout au monde pour éviter ce qu'elle appelait une chute et un malheur, menaçant des châtiments de

Dieu celles qui y tomberaient par leur faute[1]. » Elle était tellement jalouse de maintenir parmi elles cette parfaite conformité dans les habitudes régulières, « qu'elle n'y permettait pas même les apparences d'une dérogation, de peur que leurs regards n'en fussent offusqués et qu'elles n'y trouvassent une occasion de scandale. » Elle ne comprenait pas, leur disait-elle, « qu'entre personnes qui ont fait les mêmes vœux et qui professent la même règle, il puisse y avoir deux manières de les observer[2], et que, dans un monastère où il n'y a pas unité dans la vie extérieure, il puisse y avoir harmonie dans le service de Dieu[3]. » Bien plus, malgré sa bonté et son extrême condescendance qui lui avaient gagné tous les cœurs, il y avait certains points sur lesquels elle ne transigeait jamais, se refusant inexorablement à toute dispense. Ainsi, si on n'était pas assez malade pour demeurer à l'infirmerie, elle était per-

1 Ne suoi capitoli è sermoni, racommando per parte di Dio, la vita commune, è con molto zelo riscolcandosi, soprà di ciò, minacciava, guai a qualcunque di loro, fusse mai stata cagione, di tralasexarlà, è di cadere nella conventualita. (Seraf. Razzi, Præf., al III libro, pag. 97.) — « Il n'est rien, dit saint Bernard, qui agrée tant à Dieu qu'une vie commune, une discipline commune. » — Le P. Balthazar Alvarez disait : « Vivre avec la communauté et comme la communauté est le sacrifice le plus agréable à Dieu. » (*Du Gouvernement des Communautés religieuses*, pag. 594.)

2 Siccome tutte avevano giurate, i medisimi voti, è professate la medesima regola, cosi voleva chè fossero tutte uniforme nell'observala. (Sandrini, lib. I, cap. xxxv, pag. 116.)

3 Ne volle mai permettere cosa, che potesse mai offendere gliocchi delle medesime religiose sapendo, che dov'è l'unita del vivere, è anco quella del servire al Signoro. (Sandrini, lib. II, cap. xxii, pag. 223.)

suadée que le régime de la communauté était suffisant pour les santés les plus faibles, et, quelques raisons qu'elles fissent valoir, « elle ne leur permettait jamais de manger de la viande en dehors des trois jours autorisés par les constitutions[1]. » Il pouvait bien arriver d'aventure que la dispense eût été quelquefois utile; mais elle estimait sans doute qu'en imposant un léger sacrifice à une ou deux âmes généreuses, elle garantissait les âmes faibles de la contagion de l'exemple, et que dans un monastère, comme dans une bataille, il y a des postes où quelques soldats, en se sacrifiant, peuvent sauver toute une armée[2]. »

Elle n'ignorait pas, d'ailleurs, tout ce que le relâchement fait trouver d'excuses et de prétextes pour motiver les dispenses qu'on réclame. Elle savait toutes les ruses, toute l'habileté de certaines âmes pour ériger leurs pratiques en théorie et leurs faiblesses en principes. A l'aide de certaines maximes retentissantes, sous prétexte d'élévation et de largeur de vues, de besoin des temps, de transformations nécessaires, le pavillon couvrant ainsi la marchandise, elles finissent par surprendre la religion d'une prieure timide ou complaisante et à lui arracher une adhésion expresse ou tacite à la violation

[1] Era immutabile, nel non ammetere dispense, massime in quei giorni ne quali le constituzioni vietano il mangiar carne. (Sandrini, lib. II, cap. XXII, pag. 223.)

[2] Mieux vaux, disait le P. Balth. Alvarez, vivre un peu moins ou avec une santé débile, en suivant la communauté, que de vivre plus longtemps ou avec une santé parfaite, en usant d'exemptions et de priviléges. (*Du Gouvernement des Communautés religieuses*, pag. 595.)

formelle d'une loi établie, à l'ouverture d'une brèche dans le vif des observances. Aussi, c'était pour se mettre en garde contre ces surprises des ennemis du dedans qu'elle s'était fait une loi « de ne jamais permettre, durant ses divers priorats, qu'on touchât à aucune des prescriptions et des coutumes en vigueur au moment où elle entrait en charge. » Elle en donnait pour raison « que les observances d'un monastère sont bien près de tomber en ruine, si on ne les maintient dans la rigueur primitive établie par leur saint fondateur, acceptée par les premiers disciples, et mise en pratique d'âge en âge par tous les religieux qui s'y sont succédé[1]. »

Mais si elle se montrait l'ennemie jurée du relâchement, elle n'acceptait pas non plus aveuglément toutes les manières de le combattre. Elle savait que s'il y a un zèle qui vient de Dieu, il y en a un aussi qui n'est qu'un vice de nature ou une suggestion de l'esprit du mal. Elle n'ignorait pas qu'il y a des âmes qui ont le goût et l'ardeur des choses saintes, mais avec des vues qui en faussent le principe et des retours personnels qui en corrompent le mérite; des âmes qui, n'étant jamais contentes du milieu qu'elles habitent, en rêvent la transformation d'après un idéal qui leur échappe à mesure qu'elles le poursuivent; natures inquiètes, qui, après avoir tout agité, tout bouleversé autour d'elles plusieurs fois dans leur vie, n'arrivent enfin qu'à ce repos négatif

1 Solita a dire chè l'observanza cade ben prestò, se non se mantiene con quel rigore stabilito da santi fondantori, accettato da loro primogeniti è prosiguito da tutti il loro figli, di tempo in tempo, fino a di nostri. (Sandrini, lib. II, cap. XXII, pag. 223.

qui consiste à s'arrêter de lassitude ou d'impuissance, sans avoir jamais obtenu que des demi-résultats avec leurs prétentions excessives.

Sainte Catherine redoutait les religieuses de ce caractère, encore plus que les théoriciennes du relâchement; car celles-ci se démasquent aisément elles-mêmes, et n'échappent pas longtemps aux protestations du grand nombre, toujours honnêtes et généreuses, tandis qu'il n'est pas facile de reconnaître des ennemies dans des âmes austères qui ne parlent que de perfection. Aussi, comme une sentinelle vigilante, quand elle rencontrait l'ennemi dans la place, elle poussait le cri d'alarme, dénonçant aux défiances de ses filles ce zèle inquiet et chagrin, « comme un vice odieux, intolérable et vraiment diabolique [1]. » Dieu lui fit connaître, dans une circonstance mémorable, comment les religieuses de ce caractère deviennent, sans s'en douter, entre les mains de Satan les dociles instruments de sa malice. Voici ce que raconte Serafino Razzi : « Une « nuit que la Mère Catherine était debout pour se « livrer, selon sa coutume, au saint exercice de la « prière, elle rencontra dans le dortoir le démon « sous la forme d'un renard, tenant dans sa gueule « un parchemin écrit. Comme il s'enfuyait devant « elle, la servante de Dieu se mit à le poursuivre « dans tous les coins obscurs et tous les détours « qu'il parcourait. Mais le voyant tout d'un coup « s'engager dans un escalier qui conduisait à une

[1] Sopra tutto colle inquiete, asprà è implacabile avendo sempre odiato e publicato... un tal vizio come detestabile insoffribile e diabolico. (Sandrini, lib. I, cap. xxxvi, pag. 115.)

« cave, au-dessous de l'infirmerie, elle crut pru-
« dent de ne pas descendre avec lui dans un lieu si
« obscur et si profond. Elle s'arrêta donc à l'entrée
« de l'escalier, et de là lui commanda, au nom de
« Dieu, de lui remettre l'écrit qu'il portait dans la
« gueule. Celui-ci le lui remit, en lui disant qu'elle
« ne saurait pas le lire. Et en effet, Catherine, ayant
« essayé de lire le parchemin, elle ne put y réussir.
« Alors elle lui commanda de nouveau de lui décla-
« rer ce que voulait dire cet écrit indéchiffrable. Le
« démon lui répondit : Il veut dire ceci : *Sous l'ap-*
« *parence du bien, ne produire que désordres et*
« *scandales.* Et il disparut, emportant avec lui son
« parchemin [1]. »

Mais ce n'étaient pas seulement des vues générales que Dieu lui donnait pour le gouvernement de son monastère, il lui en donnait encore de particulières et bien autrement merveilleuses sur chacune de ses religieuses. On n'a pas oublié qu'elle possédait le don de voir le fond des cœurs et d'en pénétrer les pensées les plus secrètes. Nous ne résisterons pas au plaisir d'en citer encore un trait charmant par sa grâce et sa naïveté. Parmi les jeunes sœurs qui vivaient dans son étroite familiarité, il y en avait une, nommée sœur Eufrasia Mascalzoni, qui lui portait une affection des plus tendres, tout en faisant ses réserves à l'endroit de ses dons surnaturels, auxquels elle ne se pressait pas de donner pleinement sa foi. Or un vendredi matin, se promenant dans le jardin, il lui vint en pensée de faire

[1] Seraf. Razzi, lib. III, cap. II, pag. 131.

une belle couronne de fleurs pour la sœur Catherine. Elle se mit à ramasser du jasmin, des giroflées et d'autres fleurs semblables, et s'en fut ensuite les entrelacer avec ordre, dans la cellule de sœur Prudenzia Ginori, qui était indisposée. Tout en causant avec elle de son projet, elle lui dit qu'elle avait l'intention de mettre la couronne sur la tête de la sœur pendant qu'elle serait en extase; mais elle désirait qu'on lui laissât ignorer la main qui l'aurait fait. Sœur Prudenzia lui fit observer qu'étant étroitement unie avec Jésus dans son extase, elle l'apprendrait assez d'elle-même par la révélation de son divin Époux, sans qu'il fût besoin qu'une sœur le lui dît. Sœur Eufrasia répondant à cela par un signe de dénégation : « Je ne crois pas, ajouta-t-elle, que lorsqu'elle est en extase elle se rende compte de la moindre des choses que nous faisons autour d'elle. » Et voilà qu'à l'instant même, sœur Catherine, qui était dans sa cellule, interrompit son extase pour dire à la sœur Élisabeth Ferrini, qui se trouvait là : « Allez trouver de ma part sœur Eufrasia, et dites-lui que puisqu'elle est tombée, elle vienne ici auprès de moi, je la relèverai. » Sœur Élisabeth étant venue remplir son message, sœur Eufrasia, tout étonnée, se récria en disant qu'elle ne savait pas avoir fait de chute, et qu'elle ne comprenait pas ce que la servante de Dieu voulait dire. Cependant elle acheva sa couronne, dans laquelle on remarquait cinq belles girotlées rouges en l'honneur des cinq plaies du Sauveur, sur un fond de petites fleurs blanches de jasmin, qui signifiaient la pureté du cœur dont elle

désirait ardemment la possession. L'ayant aussitôt portée à la sœur Madeleine Strozzi, celle-ci la posa sur la tête de Catherine, en mémoire de la couronne d'épines. Le jour suivant, étant venue voir la sainte qui n'était plus en extase, celle-ci l'aborda en lui disant tout gracieusement : « Ce n'est pas d'une chute corporelle dont j'ai voulu vous parler hier, mais d'une chute spirituelle, » et elle se mit à l'exhorter, en souriant, d'être à l'avenir plus croyante aux dons de Dieu [1].

Ce don de voir le fond des cœurs, qu'elle possédait si merveilleusement dans l'extase, Dieu le lui continua dans le cours ordinaire de la vie, et il devint, on le comprend sans peine, un de ses principaux éléments de succès dans son gouvernement des âmes.

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. XIII, pag. 81.

CHAPITRE II

Suite du gouvernement de Catherine dans l'intérieur du monastère.

1554-1590

Notre sainte prieure exerçait sa vigilance non-seulement sur les fautes, les manquements extérieurs qui se commettaient parmi ses filles, mais encore sur leurs fautes intérieures, sur leurs pensées et leurs désirs contraires à leurs devoirs. Car Dieu lui découvrait le secret de leurs consciences pour mieux répondre à sa tendre sollicitude, et elle n'apportait pas moins de zèle ni moins de bonté à les en avertir qu'à les en corriger. Ainsi, à l'église pendant les offices du chœur, l'oraison ou les autres prières communes, s'il arrivait à quelque sœur d'occuper son esprit à des pensées étrangères, elle quittait doucement sa place pour s'en aller charitablement avertir la coupable. Elle s'approchait avec une grande bonté, pour lui dire à l'oreille que ce n'était pas le moment de penser à tel ou tel objet qu'elle

précisait, et que devant Dieu on ne devait entretenir dans son esprit que de saintes pensées. C'étaient les coupables elles-mêmes qui s'en allaient ensuite raconter toutes ces choses à la communauté, heureuses dans leur naïveté de s'immoler ainsi à la gloire de leur sainte Mère. Les historiens n'ont pas dédaigné de recueillir leurs noms et de les graver dans l'histoire pour cet humble et tendre témoignage rendu à la vérité, à la louange de la glorieuse épouse de Jésus-Christ. Nous nous associons à leur sentiment, en les citant après eux. C'étaient les sœurs Maria Vincenzia Pollini, Constanzia Riva, Serafina Baroncini, Maria Perpetua Cini, sœur Domenica Poccetti. Cette dernière racontait qu'étant jeune pensionnaire de la maison, et se trouvant à l'église avec les autres enfants, la Mère Catherine vint à elle, pour lui dire : « Cornelia, ma fille, pensez à dire vos prières avec vos compagnes, au lieu de penser à la robe neuve que votre père vous a promise. Ne désirez pas ces choses qui troublent l'âme; mais désirez plutôt de vous revêtir de la Passion de Jésus-Christ. » Puis, la prenant par la main, la sainte la fit mettre à genoux devant un crucifix, et à l'instant même son âme avait repris son calme et sa piété [1].

Les mêmes incidents se reproduisaient en dehors de l'église et des exercices religieux. Dans toute autre occasion et tout autre lieu, les sœurs se voyaient accostées par leur vigilante et douce Mère, qui venait leur révéler leurs propres pensées toutes les fois qu'elles étaient contraires à la loi de Dieu.

1 Sandrini, lib. II, cap. XXIII, pag. 230.

Elle les conjurait d'une voix affectueuse de les repousser courageusement et de se garder bien surtout de les mettre à exécution, pour ne pas aggraver leur offense envers la divine Majesté [1].

On se souvient de la guérison d'une des plus grandes dames de Florence, Maria Gualtérotti, femme de Philippe Salviati, proche parent du grand-duc, et de la prédiction de la sainte qui lui annonçait la naissance prochaine d'une jeune fille qui deviendrait religieuse de Saint-Vincent. Quand l'événement fut accompli et que l'enfant eut pris l'habit dans son monastère, la Mère Catherine lui porta une affection toute particulière, comme à un fruit béni de la Providence, et à cause de ses nobles et pieux parents, qui devinrent, comme nous le verrons bientôt, les plus grands bienfaiteurs de la maison. Or un jour que la jeune sœur Victoria Fede Salviati était à table avec sa mère qui était venue la voir de Florence, la sainte, en sa qualité de prieure, vint assister un instant à leur repas pour faire honneur à la grande dame. Après quelques moments de conversation, elle s'approcha de la jeune sœur, et, lui mettant la tête doucement sur la table, elle lui dit à l'oreille de chasser de son esprit telles et telles pensées comme profondément antipathiques à sa vocation. Quand la sainte se fut retirée, la mère eut la curiosité de demander à sa fille ce qu'elle lui avait dit à l'oreille. Celle-ci répondit avec candeur : « Elle m'a reproché certaines fautes, en me recommandant bien de ne plus les commettre [2].

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. XIII, pag. 82.

2 *Compendio della vita di santa Catharina*, cap. X, pag. 34.

On devine aisément ce que devait produire dans les âmes un contrôle de cette nature. Chaque religieuse craignait naturellement de paraître devant la sainte avec des pensées indignes de sa vocation, et s'habituait à ne leur donner jamais accès, même hors de sa présence. Les sœurs converses n'échappaient pas plus que les autres à l'œil qui plongeait ainsi dans le mystère des cœurs ; mais comme elles étaient moins délicates, leurs alarmes étaient plus grossières, et, pour elles, ce qu'elles redoutaient par-dessus tout, c'est que leurs faiblesses cachées ne fussent connues de tout le monastère.

« Un jour, un religieux éminent de l'Ordre de Saint-Dominique étant venu à Prato, on envoya une de ses robes à laver chez les sœurs comme de coutume. Or une religieuse converse, nommée sœur Simona, qui avait la prétention d'être la première blanchisseuse de robes du monastère, ne put entendre parler de celle du grand religieux sans brûler du désir de faire connaître son savoir-faire à cette occasion. Dans cette pensée, qu'elle se gardait bien de révéler à personne, elle vint à la cuisine au moment où la Mère Catherine parlait de faire laver cette robe, espérant bien qu'on lui donnerait la préférence; mais il en fut autrement. La servante de Dieu, ayant l'air d'ignorer pour le moment quels étaient les désirs de la bonne sœur, en chargea une de ses compagnes. Plus tard, rencontrant la sœur Simona : « Ah ! c'est vous, lui dit-elle, qui êtes la grande laveuse de robes ! Il n'y en a pas de capables comme vous, à ce qu'il paraît ! » Puis, changeant de ton : « Vous aviez donc grande envie de laver la

robe de ce Père; curieuse et irréfléchie que vous êtes, pour ne pas vous nommer orgueilleuse et pleine de présomption. » Elle finit en l'avertissant avec bonté de se montrer à l'avenir un peu plus humble de cœur. Là-dessus, la pauvre sœur Simona, tombant à ses genoux, se mit à fondre en larmes, lui demandant humblement pardon de ses fautes et la suppliant, puisqu'elle voyait ses pensées les plus secrètes, de vouloir bien n'en jamais rien dire à personne[1]. »

Mais il y avait des choses plus délicates et plus intimes que les pensées elles-mêmes, c'étaient les sentiments, les dispositions des âmes par rapport à Dieu, par exemple, le plus ou moins d'amour et de ferveur qu'elles apportaient à la réception de la sainte Eucharistie. Ici, elle n'en avait pas, il est vrai, la révélation directe et immédiate, puisqu'elle la lisait sur le visage de celui-là même qui en était l'objet; mais cette révélation, pour être indirecte, n'en était que plus touchante et non moins lumineuse. Quand les sœurs allaient recevoir la sainte communion, Jésus-Christ lui apparaissait dans les mains du prêtre, sous la forme d'un bel enfant, tout éclatant de gloire; mais il changeait de visage, selon les dispositions de chacune. Pour les unes, son visage s'épanouissait d'une vive allégresse; pour d'autres, il n'était qu'à demi joyeux; pour d'autres enfin, il paraissait triste et plongé dans l'affliction. Le visage de Jésus-Christ lui en avait dit plus que tout ce qu'elle aurait pu voir de ses yeux dans leur

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. VI, pag. 115.

âme, et quand elle venait rendre compte à chacune des dispositions qu'elle avait apportée à la communion du matin, rien n'égalait leur surprise, si ce n'est la joie des unes, la confusion des autres, et l'immense profit spirituel de toutes [1].

Cependant, tout en exerçant ce contrôle sévère sur les consciences, notre sainte prieure en exerçait un non moins sévère sur les formes, les manières, les allures extérieures de ses filles. Elle tenait à voir resplendir en elles le caractère d'une grande simplicité. C'était à ses yeux la vraie parure des religieuses, cette parure qui vient de l'âme et qui est un mélange de candeur et de droiture, de modestie et de loyauté. Elle abhorrait et bannissait sévèrement de leurs conversations et de leurs habitudes, les flatteries, les compliments, les cérémonies, les airs doucereux, toutes choses qui ne sont que du fard et qui répugnent à ce qu'elle appelait la sincérité religieuse [2]. Elle réprouvait toute affectation, toute recherche dans leurs habits, dans leurs gestes, dans leur démarche, et jusque dans la forme du langage, mignardises féminines, qui peuvent passer pour de la grâce dans les personnes du monde, mais qui froissent comme des vanités et des prétentions ridicules chez des âmes consacrées à Dieu. Toutes ces mondanités, égarées sous l'habit religieux, étaient pour elle un spectacle navrant, parce qu'elles indiquaient l'abaissement des vertus et le

1 Sandrini, lib. I, cap. XXIII, pag. 77.

2 Abhorriva come toffici della religiosa schietezza, le ceremonie, i complimenti, etc. (Sandrini, lib. II, cap. XXII, pag. 223.)

règne bruyant de l'esprit d'orgueil, au lieu du règne pacifique de l'humilité [1].

Avec tout cela, elle eût été encore loin de réaliser l'idéal d'une parfaite supérieure, si elle n'avait pas su se faire toute à toutes, pour être jusqu'au bout la servante des servantes du Seigneur. Mais c'est ici qu'elle semblait se surpasser elle-même. Elle avait une grande souplesse pour se plier à tous les genres de service qu'exigeait la diversité des caractères et des besoins des âmes. Elle était douce envers les timides, sévère et pleine d'autorité envers les esprits altiers et superbes, d'une bonté toute affectueuse envers les affligées. Active et ardente à chercher les remèdes qu'il fallait à chacune, prompte et heureuse à les leur apporter, elle pourvoyait aux nombreuses nécessités de toutes avec tant de zèle et d'exactitude, que, bien que leur nombre fût considérable « chacune, remarque un historien, se trouvait servie selon ses désirs et à point nommé, comme si elle eût été seule dans le monastère [2]. »

On était émerveillé surtout de sa douceur et de sa patience à les écouter dans les diverses communications qu'elles venaient lui faire. On sait qu'il n'est pas rare, dans les nombreuses communautés, de rencontrer des esprits indiscrets, qui s'imposent sans tact et sans mesure à la charité des supé-

1 Essendo ogni ombra d'affetazione, appresso di lei, aperto indicio d'animo superbo, improprissimo all'loro stato. (Sandrini, lib. I, cap. xxxvi, pag. 116.)

2 Provideva a bisogni di ciascudena, come ne monastero, non vefusse stata, una monacha sola. (Sandrini, lib. I, cap. xxxvi, pag. 113.)

rieures, pendant de longues heures et pour des causes sans importance, comme si, en vérité, elles n'avaient rien de mieux à faire qu'à les écouter. Mais notre sainte prieure, comme un autre Moïse, le plus doux des hommes, passant par-dessus leur égoïsme et leur peu de savoir-vivre, ne songeait qu'au bien qu'elle pouvait leur faire et s'y consacrait tout entière. Elle ne faisait que céder à la pente de son cœur pour mettre en pratique cette recommandation de saint François d'Assise aux supérieurs de ses communautés : « Montrez-vous à l'égard de vos frères si faciles et si complaisants, qu'ils puissent agir et parler librement avec vous, comme les maîtres avec leurs esclaves; car être ministre (supérieur), c'est être l'esclave de ses frères[1]. » Aussi quelque soif qu'elle eût de repos et de solitude pour se livrer à la contemplation et à la prière, quelques nombreuses et importantes que fussent les affaires de la maison, qui demandaient ses soins immédiats, on ne la vit jamais donner le moindre signe de dépit et de mécontentement des entretiens les plus longs et les plus fastidieux. Elle écoutait imperturbablement tous leurs épanchements et leurs interminables confidences, toujours avec son aimable sourire sur les lèvres, gardant jusqu'au bout la même égalité d'humeur et la plus parfaite sérénité d'esprit. Mais aussi tels étaient le charme de ses paroles et la grâce de ses conseils, que chaque sœur se retirait totalement guérie de ses tristesses, l'esprit tranquille et le cœur plein

1 *Règles de saint François d'Assise*, chap. IV.

d'une sainte joie [1]. Tant de douceur et de bonté ne pouvaient s'expliquer que par une charité éminente qui, transformant son cœur, l'avait enrichi des plus généreux instincts de la maternité. C'est ce qu'a voulu faire entendre, sans doute, un de ses historiens, en disant « qu'elle aimait chacune de ses sœurs en particulier, comme si elle les avait toutes véritablement engendrées [2]. »

Elle avait, nous venons de le voir, les sublimes aveuglements de la maternité. Comme ces mères qui trouvent leurs enfants beaux et aimables, quand ils ne sont rien moins que cela aux yeux de tous, elle ne s'apercevait pas des défauts de tact, des grossièretés d'esprit ou d'indélicatesse de cœur de quelques-unes de ses filles. Elle avait les tendresses, les attentions exquises de la maternité. Un jour, qu'il y avait eu grande fête et procession solennelle au couvent, à l'occasion de la translation d'une insigne relique, il n'y était question que des joies célestes dont les sœurs avaient été enivrées en la baisant entre les mains de la Mère prieure en extase. Or une jeune sœur, que l'obéissance avait empêchée d'y prendre part, ne pouvait se consoler de cette privation et n'en disait rien néanmoins à personne. Cependant Dieu avait fait remarquer à la sainte pendant la cérémonie l'absence de la jeune sœur. Le lendemain, comme celle-ci servait à table,

1 Il Signore la concedeva una lingua, affabile chara è gratissima che rasserenava ogni torbido. (Sandrini, lib. I, cap. xxxvi, pag. 116.)

2 Tale era l'affetto suo in verso di ciascudena in particulari. come se propriamente, tutte le havesse generate. (Seraf. Razzi. lib. III, cap. viii, pag. 121.)

portant toujours son chagrin au fond de son cœur, Catherine, l'ayant remarqué, se sentit tout émue de tendresse pour cette enfant. Elle profita du moment où elle passait à côté de la table priorale, pour lui faire signe d'approcher. Puis, la pressant affectueusement sur elle, elle lui dit doucement à l'oreille: « Ma fille, je vous en prie, n'ayez plus de chagrin de n'avoir pas assisté à la vénération de la sainte relique, car je l'ai baisée une fois de plus, tout exprès pour vous et au profit de votre âme [1]. »

Elle avait les soins minutieux, les ressources inépuisables de la maternité. Avec l'extrême pauvreté des commencements et le nombre considérable des sœurs, il y avait des objets, des petits meubles de cellule, sinon de première nécessité, du moins de grande utilité, qui manquaient à la plupart des sœurs; et, comme les ressources du monastère ne suffisaient pas à les leur procurer, la Mère n'eut point de repos, par son influence au dehors, qu'elles n'en fussent toutes pourvues.

Elle avait enfin les audaces à tenter l'impossible que l'on admire dans les dévouements de la maternité. Une pauvre sœur converse fut atteinte à la tête d'un mal horrible à voir, et que, pour comble, les médecins avaient déclaré contagieux et incurable. Ce fut une raison pour la Mère prieure de la prendre à sa charge. Elle voua de ce moment une affection des plus tendres à la pauvre abandonnée et entreprit sa cure avec une joie particulière, pleine de confiance que le mal cèderait à ses soins. Après

2 Seraf. Razzi, lib. II, cap. XIII, pag. 82.

avoir envoyé chercher je ne sais quel remède à Florence, tous les jours, mettant la tête de la malade sur ses genoux, elle en pansait la plaie dégoûtante avec une attention et les soins les plus dévoués. Cela ne dura que quelques jours, juste assez de temps pour faire éclater l'héroïsme de sa tendresse. Car le mal ne pouvait pas résister plus longtemps, non pas aux remèdes de Florence, mais à la vertu de Dieu qui s'échappait de ses mains virginales. La malade fut guérie si radicalement, que toutes les traces de cet horrible mal disparurent et pour toujours [1].

C'était avec la même confiance, la même tendresse pour ses filles et la même bénédiction de Dieu qu'elle affrontait les difficultés de toute nature qu'elle rencontrait dans l'administration du monastère. Elle avait jeté un jour les yeux sur une sœur, nommée Alexandra Velluti, pour lui confier la charge importante de procureuse. Celle-ci lui fit humblement observer que sa santé était bien faible pour résister aux labeurs de cet office dans une maison aussi considérable. La sainte persista néanmoins dans son choix, et lui dit avec douceur: « Allez, ma fille, Dieu vous aidera, faites l'obéissance. » Mais voilà qu'après s'être livrée pendant quelques jours à l'exercice de sa charge, la nouvelle procureuse contracta, dans la fatigue des premiers jours, un mal violent au bras, qui le lui rendit tout enflé et livide, avec de grandes douleurs. Dans cet état, elle s'en vint les larmes aux yeux et

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. VIII, pag. 121.

presque avec un air de reproche, montrer à la Mère prieure les tristes résultats de son obéissance, lui demandant de la délivrer de sa douleur par ses prières, ou de son office, en agréant sa démission. La sainte, émue de pitié, lui témoigna la plus affectueuse tendresse et cependant lui recommanda de se confier plus que jamais à la puissance de Celui qui fortifie les faibles. Mais, tout en lui disant ces paroles, mettant tout son cœur dans son regard et dans sa main, elle fit le signe de la croix sur le bras malade. A l'heure même les douleurs cessèrent et la sœur procureuse fut si bien guérie, que reprenant ses fonctions laborieuses, elle les continua pendant les deux années réglementaires, sans en éprouver, malgré la délicatesse de sa santé, ni la moindre indisposition ni la moindre fatigue[1].

Un fait d'un autre genre montre encore en qui Catherine mettait sa confiance et à quel point elle pouvait y compter. Voici ce que raconte d'elle-même une de ses filles, la sœur Marguerita Ricasoli : « Pendant que la Mère Catherine était prieure, voulant un jour m'imposer l'obéissance pour l'office de sacristine, je lui répondis que je ne l'accepterais pas, si elle ne me promettait de me faire goûter ce que c'était que le véritable amour de Dieu. « Allez, me dit-elle, vous l'éprouverez. » En effet, à quelques jours de là, je sentis mon cœur embrasé d'un tel amour pour Dieu, que je me serais sentie capable, pour lui plaire, des plus grands sacrifices, et, qu'après avoir tout souffert pour lui, il m'aurait

[1] Sandrini, lib. II, cap. xxvi, pag. 244.

semblé que je n'avais rien fait. Cette impression d'amour, ajoute-t-elle, avait été si intense et si profonde, que je l'ai gardée pendant trois semaines. » L'historien qui rapporte ces paroles fait remarquer sous leur énergique concision tous les caractères du véritable amour de Dieu. Il y admire d'abord la puissance *du sentiment* qui s'empare des facultés intimes de cette âme; puis les *actes héroïques* qu'elle est disposée à accomplir, et enfin *l'humilité* profonde avec laquelle elle se regarde, quand même, comme une servante inutile et une pauvre créature[1].

Après tout cela, on ne sera pas étonné de l'extrême et touchante sollicitude d'une telle mère pour ses filles malades. Dès qu'elle apprenait qu'une sœur était indisposée, elle s'empressait de constater par elle-même ce qu'il en était, et de prendre ses mesures en conséquence. Elle la visitait le jour et la nuit, ne fût-ce que pour la consoler par sa présence et par ses paroles affectueuses. Au besoin, elle lui rendait les services les plus abjects et les plus pénibles, et elle en était aussi heureuse pour la consolation personnelle qu'elle y goûtait, que pour le soulagement que les autres y trouvaient. Quand on était obligé de passer les nuits auprès de la malade, elle ne manquait jamais, deux ou trois heures avant matines, c'est-à-dire vers une heure du matin, de venir y remplir cet office de charité. Elle envoyait se reposer celles qui avaient veillé jusque-là et demeurait seule au chevet de sa chère malade. S'il arrivait qu'une sœur fût atteinte d'une de ces maladies

[1] *Compendio della vita di santa Catharina.* (Avertimento al lettore), pag. 26.

incurables, qui de leur nature condamnent leurs victimes à de longues et douloureuses souffrances, de peur qu'elle ne fût exposée à offenser Dieu, en s'abandonnant à l'impatience et au découragement, on suggérait à la Mère Catherine de demander à Dieu d'abréger ses épreuves en l'appelant à lui, et elle se rendait aussitôt à leurs désirs. On s'apercevait qu'elle avait été exaucée, en la voyant redoubler d'assiduité auprès de la malade. C'était un langage reçu entre sœurs que de se dire : Notre chère malade n'a pas longtemps à vivre, car voici les visites de notre Mère qui deviennent plus fréquentes. Aux approches de la dernière heure, la Mère ne quittait plus ses filles. Dès qu'elles entraient en agonie, elle entrait elle-même en extase, afin d'être plus près de son Époux, pour mieux protéger leur passage de ce monde à l'autre. Après avoir accompagné leur âme au paradis ou au purgatoire, elle quittait son extase, pour se pencher affectueusement vers le corps de ses chères défuntes et leur fermer pieusement les yeux. Puis elle aidait les sœurs à revêtir la morte de l'habit religieux, se réservant toujours, comme dernier acte de son affection maternelle, le soin de parer sa tête de ses propres mains et de la poser doucement sur l'oreiller [1].

[1] Quando erano in transito non partiva mai da loro et per certo tempo soleva andarsene in ratto : e qua da poi haveva accompagnata quell anima al paradiso, ò al purgatorio, ritornata dall'exstasi, chiudeva elle stessa gl'occhi alla morta, è poi anco azutava a vestirla, è singolarmente con le proprie mani acconciava loro il capo. (Seraf. Razzi, lib. III, cap. VIII, pag. 121.)

Cet ordre de choses était si invariablement observé pour toutes, que les sœurs se seraient bien gardé d'approcher de la mourante et de la croire morte, quels qu'en fussent les symptômes, tant que la Mère Catherine n'était pas sortie de son extase. Dans ce bienheureux monastère, on ignorait les procédés usuels de constater le décès. Au lieu de répéter les formules vulgaires : Elle n'est plus ou elle est morte, on disait gracieusement : Notre sœur est arrivée certainement auprès de son Époux céleste ; car voici notre Mère, qui l'y a accompagnée, revenue du voyage [1].

Nous remarquons ici que c'est la première fois où sainte Catherine apparaît en état d'extase dans une de ses fonctions priorales. Jusqu'à présent, elle nous aurait fait presque oublier qu'elle possédait ce don si délicat et si sublime, en la voyant déployer des qualités administratives si remarquables, tant d'activité et de prudence, tant d'exactitude et de prévoyance pour embrasser à la fois et accomplir les innombrables détails de ses fonctions. Car, comme le fait observer un de ses biographes, il y a naturellement antipathie entre la vie de contemplation et d'extase, toute perdue dans les champs du monde invisible, et la vie de gouvernement et d'activité extérieure, toute partagée en mille préoccupations et mille soins divers. De même, ajoute-t-il, que les

1 Le suore non costumano di toccare mai l'inferme, ne per morte giudicarle, se non dopo chè la serva di Dio si era dall'extasi svegliata. Imperò chè all'hora conoservano come lei era per fattamente spirata e itasene allo Sposo celeste. (Seraf. Razzi, lib. III, cap. VIII, pag. 121.)

contrées de la terre qui, sous l'action d'un soleil ardent et continu, comme l'Éthiopie et l'Arabie, produisent les aromates et les parfums les plus exquis de la nature, sont les moins plantureuses, les plus stériles en productions utiles, de même les âmes qui, sous les flammes de l'amour divin, se consument ici-bas pour Dieu comme un encens parfumé, ont aussi moins d'aptitudes pour la conduite et le service du prochain. Cependant, Dieu, à qui rien n'est impossible, se complaît quelquefois à rassembler ces dons extrêmes dans une même personne. C'est une des joies de notre Dieu de faire admirer, dans les chefs-d'œuvre de sa grâce, la beauté de ces contrastes, et nous venons de constater en effet deux saintes Catherines dans la même, l'une extatique et toute ravie en Dieu, l'autre tout active et dévouée au service de son monastère. Mais voici qu'après s'être montrées séparées, elles nous apparaissent unies dans un seul acte indivisible; c'est Marthe et Marie se tenant par la main, et unissant dans un seul embrassement l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

Notre sainte prieure voulait ainsi que tous les dons du ciel qui ornaient son âme fussent consacrés au service de ses filles. Nous l'avons vu employer le don de lire dans les consciences pour les maintenir dans une grande pureté de cœur; le don des miracles, pour les encourager à l'obéissance; le don de l'extase, pour accompagner leur âme de ce monde à l'autre en présence de leur Époux céleste; voyons encore comme elle employait ce dernier don dans certaines circonstances, pour les enflammer d'amour pour Dieu.

Or une des circonstances qu'elle aimait le plus dans sa charge de prieure, c'était la prise d'habit de ses nouvelles religieuses. Cette fête des *noces spirituelles*, comme on l'appelait communément de son temps, avait pour son cœur de mère le même charme que les parents trouvent aux noces de leurs enfants dans le monde. Elle aimait à les célébrer avec de saintes réjouissances, auxquelles étaient conviés les parents et les amies des nouvelles épouses de Jésus-Christ, et il était bien rare qu'elle n'y apportât son contingent de joies célestes en y apparaissant en extase. Un jour qu'on avait donné l'habit à deux jeunes sœurs, toutes deux filles d'Antonio Neroni, gentilhomme florentin, on avait invité, selon l'usage, leurs nobles parents à prendre une modeste collation avec les sœurs. Vers la fin, comme la sainte, faisant le tour des tables, distribuait des fruits confits aux illustres convives, elle s'aperçut que le vase allait être épuisé avant qu'elle eût fait sa part à plus de la moitié de la communauté. Alors, s'adressant intérieurement à un de ses plus grands protecteurs auprès de Dieu, elle le conjura de lui venir en aide. Et voilà que les fruits se multipliant miraculeusement sous sa main, toutes les sœurs en furent abondamment pourvues, à la grande admiration de toute l'assistance, témoin du prodige. Plusieurs des convives conservèrent avec respect et dévotion ces fruits miraculeux, qu'ils emportèrent à Florence. Mais ce qui les charma le plus, ce fut le spectacle de la sainte faisant elle-même les honneurs de la table en état d'extase. « La présence de cet ange terrestre, dit un historien, leur faisait

goûter des joies et des délices si pures, qu'ils auraient oublié toutes les douceurs des festins de la terre [1]. »

Elle tenait tant à conserver à ces fêtes des noces spirituelles ce caractère de sainte allégresse, que pour en écarter les incidents qui auraient pu en assombrir le tableau, elle ne reculait devant aucun prodige. On se souvient qu'il lui restait encore au monastère une propre sœur, la première qui eût pris l'habit des quatre qui étaient venues s'abriter sous son aile. C'était sœur Maria Benigna de Ricci, religieuse de grande espérance, et qui, outre sa rare piété, possédait ce trait de ressemblance avec la sainte, d'avoir une grâce particulière pour consoler les affligés. Or il arriva qu'elle se trouvait sur le point de mourir (12 avril 1562), le matin même du jour où l'on devait donner l'habit à deux nobles jeunes filles de Florence, l'une de la maison des Capponi, l'autre de celle des Ricasoli. Mais pour que sa mort ne vînt pas troubler leur fête, la Mère Catherine, qui était alors sous-prieure, vint lui commander, au nom du Seigneur, de ne pas mourir avant que la cérémonie de leur vêture fût terminée. La sœur Maria Benigna promit humblement de faire l'obéissance, et on la vit, en effet, tenir miraculeusement la mort à distance et l'empêcher d'approcher. Mais après leur vêture et la fête de leurs noces sacrées terminée, à peine Catherine lui eut-elle donné la permission de mourir, qu'elle entra en agonie, et accompagnée de sa sainte sœur, qui s'était hâté

[1] Seraf. Razzi, lib. III, cap. XI, pag. 132.

d'entrer en extase, son âme vraiment bénigne prit son vol vers le ciel [1].

Outre ces circonstances extraordinaires, Catherine donnait tous les ans, le Jeudi saint, ce beau spectacle de ses fonctions priorales, accomplies en état de ravissement, dans la cérémonie du lavement des pieds. En arrivant au grand réfectoire, disposé pour la cérémonie, elle entrait en extase les yeux levés vers le ciel, comme pour rendre grâces au Père éternel de l'avoir conduite à ce moment désiré. Puis, croisant les bras sur sa poitrine, elle faisait l'inclination profonde, pendant l'espace d'un *Pater noster*. Enfin, après avoir fait un signe de croix sur la terre avec le pouce et l'avoir baisé respectueusement, elle se relevait toujours en extase pour laver les pieds des sœurs, en commençant par les plus anciennes. En voyant à leurs pieds leur sainte prieure, représentant avec tant de ferveur la personne de son divin Époux, ces pieuses filles sentaient leur cœur inondé d'une grande joie spirituelle. Et pendant que leur Mère lavait leurs pieds avec l'eau matérielle, plusieurs, émues de dévotion dans la contemplation du mystère, versaient de douces larmes, dont quelques-unes tombaient sur la tête de la servante de Dieu, humblement à genoux devant elles [2].

On conçoit tout ce que de pareils spectacles, sous un pareil gouvernement, devaient ajouter à l'élan des âmes vers la perfection évangélique. Cependant notre sainte prieure ne dédaignait pas d'employer encore d'autres moyens plus simples et en appa-

1 Seraf. Razzi, lib. I, cap. VIII, pag. 25.
2 *Ibid.*, lib. III, cap. XIV, pag. 145.

rence presque vulgaires. Elle savait que dans les conditions de notre humanité il n'y a qu'un petit nombre d'esprits capables de s'élever à la contemplation purement idéale, et que même les plus sublimes ne se fixent pas tellement sur ces hauteurs, qu'ils ne soient forcément obligés d'en descendre pour toucher terre et pour reprendre haleine. Elle n'ignorait pas d'ailleurs que les objets sensibles, quand ils sont ordonnés vers Dieu et qu'ils en reflètent l'image, loin d'être un obstacle à l'âme contemplative, lui offrent, au contraire, un repos nécessaire, une diversion utile, et au besoin lui donnent une impulsion heureuse pour reprendre son vol vers le monde surnaturel.

En conséquence, elle avait multiplié sur tous les points du monastère, dans les lieux réguliers et le long des cloîtres, des images, des tableaux représentant les mystères de notre foi, les actions des saints, les triomphes des martyrs, de telle sorte qu'en portant les yeux autour d'elles, les sœurs ne rencontraient que des objets en harmonie avec leurs pensées habituelles et le but final de leur vocation. Avec sa nature délicate, accoutumée aux splendeurs de la beauté invisible, elle ne pouvait pas être indifférente, dans le choix de ces images, à la beauté et à l'éclat des formes, et si elle donnait sa préférence « à celles dont l'expression était la plus dévote, c'était, en dernière analyse, parce qu'elles étaient les plus belles, ou, pour dire comme elle, les plus resplendissantes de vérité [1]. »

1 Cercava le più devote è le più vere. (Sandrini, lib. II, cap. XXII, pag. 224.)

Pour offrir à ses filles « d'autres pieuses diversions et les tenir toujours saintement occupées[1] », elle avait encore disposé dans les lieux les plus fréquentés de la communauté, à l'église, au chœur, au chapitre, à l'infirmerie, de petits oratoires, de pieux sanctuaires, « ornés avec une riche mais dévote magnificence[2]. » C'étaient comme autant de stations, de lieux de repos où les sœurs pouvaient venir tour à tour se retirer, colombes solitaires, pour se nourrir de la mémoire du mystère ou du saint auquel ce lieu était consacré.

Le plus remarquable de tous était la chapelle des saintes reliques. Aux siècles de foi, après le corps de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, il n'y avait rien de plus auguste et de plus sacré dans la vénération des fidèles, que le corps des saints. Outre la présence du Saint-Esprit, qui gardait leurs ossements et qui souvent éclatait par des miracles, on venait y vénérer l'empreinte de l'âme héroïque des saints, et, en baisant avec amour leur poussière, subir volontiers la contagion de leurs vertus et de leurs sacrifices. Ne pouvant sortir de sa solitude, ainsi que ses filles, pour aller en pèlerinage au tombeau des saints célèbres, la Mère Catherine n'avait rien épargné pour en obtenir de précieuses parcelles et en enrichir son monastère. Du moment qu'il fut avéré qu'on ne pouvait lui faire de présent plus riche et plus agréable qu'une sainte relique, il y eut une sorte d'émulation parmi ses fils spirituels, les

1 Per tenerle santamente divertite e più santamente occupate, etc. (Sandrini, lib. II, cap. XXII, pag. 224.)

2 Con splendida a devota magnificenza. (*Ibid.*)

prélats et les hauts personnages ses admirateurs, pour lui en procurer des plus précieuses et des plus insignes. C'est ainsi que vers la fin de sa vie elle en avait rassemblé près de trois cents dans son bien-aimé monastère. Toutes ces saintes reliques, enchâssées dans de précieux reliquaires, de matières et de formes diverses, et disposées avec autant de goût que de piété dans un même lieu, en faisaient un sanctuaire vénérable à l'image d'un de ces lieux saints, célèbres dans la chrétienté. Aussi la fervente prieure, dans son amour de préférence, l'avait-elle désigné à ses filles sous le nom de leur *petite Rome*, et quand elles avaient quelque tristesse d'esprit à dissiper ou quelque autre grande faveur du ciel à obtenir, c'est là qu'elle les envoyait en pèlerinage et toujours avec succès [1].

En 1559, attiré par la renommée de la Mère Catherine, Mgr Rossetti de Ferrare, abbé de Saint-Aignan d'Orléans, vint à Prato lui faire visite. Cet illustre personnage, revenant du pèlerinage de Notre-Dame de Lorette, portait avec lui le plan et le modèle de la *santa Casa*, avec l'intention d'en faire construire une semblable dans son église. Or, comme les sœurs de Saint-Vincent étaient occupées en ce moment à faire élever le mur de leur jardin du côté de l'occident, Dieu lui inspira la pensée de leur faire bâtir à cette place une chapelle de Notre-Dame de Lorette. Il fit commencer les travaux sous ses yeux, et, d'après ses indications et avant de

[1] Mandandole al santo pelerinagio di quella piccola Roma, etc. (Sandrini, lib. II, cap. XXII, pag. 224.)

partir, laissa entre les mains de la prieure la somme nécessaire pour les achever. Heureuse de la bonne fortune qui lui donnait un sanctuaire de plus, en l'honneur de la Mère de Dieu, la sainte se mit à l'orner du mieux qu'elle put. Elle fit placer au-dessus de l'autel un grand et beau tableau de Notre-Dame de Lorette, et aux deux côtés, sur la face principale, elle fit peindre l'histoire de la translation de la *santa Casa*, avec les principaux miracles qui l'accompagnèrent.

Grâce à cet ensemble et à ce luxe de pieuses mesures, la piété et la ferveur étaient universelles dans ce nombreux monastère, et y produisaient, comme résultat final, la paix et la parfaite union des cœurs. Ravie du spectacle de cette paix harmonieuse, de cette douce et aimable fraternité, dans une famille de près de cent soixante religieuses, une grande princesse s'écriait avec admiration « que ce n'était pas seulement un cloître de saintes filles, mais une assemblée d'anges terrestres et une vive image de la Jérusalem céleste [1]. »

Cet ardent amour de Dieu uni à cette douce amitié entre sœurs, se trahissait jusque dans la mort. Il y en avait qui ne pouvaient se résoudre à s'en aller vers le céleste Époux, avant d'avoir fait leurs adieux à leurs sœurs bien-aimées, et elles se faisaient porter sur un petit lit, presque mourantes, à la salle commune, « afin de pouvoir les embrasser toutes l'une après l'autre.» On a recueilli le nom de deux de

[1] Non una clausura di femmine, ma una adunanza, di Angele, un ritratto della B. Jerusalemme. (Sandrini, lib. II, cap. XXII, pag. 224.)

ces aimables sœurs, c'est sœur Thecla d'Antonio Neroni, religieuse consommée en vertu, et sœur Pacifica de Guadagni, jeune novice de quinze ans, ornée de sa première innocence.

Pour toutes, du reste, l'heure du trépas était célébrée comme une fête, et, de même que saint François d'Assise mourant invitait ses frères à lui chanter le cantique qu'il avait composé en l'honneur de son frère le soleil et de sa sœur la mort, de même, dans ce bienheureux monastère, toutes les sœurs se réunissaient autour du lit de mort de leur compagne, pour lui chanter une dévote *lauda* qu'elles avaient composée pour être leur cantique de départ pour le ciel. Nous regrettons de ne pouvoir en donner que la première strophe, ainsi conçue :

Bien chère sœur, soyez heureuse ;
D'aller à votre Époux, c'est l'heure triomphale ;
Préparez-vous, ô vierge gracieuse,
Et revêtez la robe nuptiale,
Pour paraître joyeuse
Au splendide banquet de ses noces royales [1].

Enfin, telles étaient du temps de sainte Catherine la ferveur et la joie spirituelle qui régnaient dans cette sainte maison, que deux illustres dames des premières familles de Florence, qui s'y étaient retirées après leur veuvage, ne se lassaient pas de remercier le Ciel de les avoir appelées à en partager les saintes délices. Elles ne cessaient de dire « que

1 Diletta suor mia, si appresso l'hora
Che dei andare allo Sposo immortale ;
Mettetti un punto, ò vergine decora,
È fa di havere la veste nuzziale,
Acciò che possi comparer presente
Al convito del Re celestiale.

si les personnes du monde pouvaient connaître la vie bienheureuse et les célestes ravissements que ces saintes filles goûtaient dans leur monastère, elles mettraient tant d'empressement à y entrer, que, les portes ne suffisant pas, elles passeraient par-dessus les murailles[1]. »

[2] Chè se i secolari havessero saputo et havuta cognizione della vita beata chè all'hora era in quello monastero, è de i contenti divini, i quali sperimentavano, harebbono rotte le mura del monastero, non bastando le porte, per entrarci eglino ancora a participargli. (Seraf. Razzi, lib. I, cap. VIII, pag. 28.)

CHAPITRE III

Gouvernement de sainte Catherine dans ses rapports avec le monde. — Philippe Salviati bienfaiteur de son monastère. — Il bâtit sa grande église. — La sainte travaille à l'édifice spirituel de son âme.

1557-1572

Tout en veillant aux soins intérieurs de son monastère, notre sainte prieure ne négligeait pas cependant ses intérêts extérieurs. Nous avons vu déjà comment elle s'était procuré des ressources suffisantes pour nourrir ses religieuses, de manière à ne plus les assujettir à un travail opiniâtre, nuisible au loisir et à la paix nécessaires à la vie contemplative. Mais, diminuée de ce côté, la pauvreté du couvent existait encore tout entière, sinon aggravée par le temps, à raison de l'insuffisance et de la vétusté des bâtiments qui leur servaient de lieux réguliers. On se souvient, en outre, du double vœu de la Mère Raffaëlla de Faënza, pour obtenir du Ciel à son monastère une *grande sainte* et une *grande église*. Elle avait eu la consolation, avant de mourir, de voir la première partie de son vœu exaucée; mais la

seconde restait encore à réaliser, et peut-être avait-elle emporté dans la tombe le pressentiment que ce serait la grande sainte qui lui obtiendrait la grande église. Nous allons voir comment elle y réussit.

Quand, au prix de longues années de vertus et de services désintéressés, une maison religieuse a fait ses preuves et conquis des droits à la reconnaissance de l'Église, comme aux sympathies des fidèles, deux procédés se présentent pour obtenir les secours nécessaires. Le premier, c'est d'aller au-devant de la Providence, et de s'adresser directement aux âmes, en faisant appel à leur charité : c'est le procédé ordinaire, procédé légitime qui emploie les moyens humains sans exclure la confiance en Dieu. Le second, c'est de laisser l'initiative à la Providence et d'attendre patiemment son jour et son heure, tout en redoublant de vertus et de prières pour se la rendre favorable : c'est le procédé extraordinaire, procédé surnaturel et tout de confiance en Dieu, à l'exclusion des moyens humains. Les saints sont seuls à employer celui-ci. Héritière des charges et du vœu de la Mère Raffaëlla, sainte Catherine avait trop d'humilité et de confiance en Dieu pour en poursuivre autrement qu'elle la réalisation, pour en parler à d'autres qu'à son Époux céleste. Tant qu'il ne s'agissait que de procurer à ses filles des objets de première nécessité, des mets plus délicats pour les malades, des ressources pour la vie du corps, au profit de la liberté des âmes, personne ne se faisait plus volontiers mendiante pour elles, aussi heureuse de l'humilité de son rôle que des soulagements qu'elle leur procurait à ce prix. Et elle ne pensait

pas que la Providence pût s'offenser de voir une mère à la porte des riches, demander le nécessaire pour ses enfants. Mais dès qu'il était question d'agrandissement du monastère, de constructions nouvelles ou d'autres améliorations utiles, personne ne s'abandonnait plus aveuglément aux soins maternels de la Providence ; personne aussi n'en fut plus comblée.

Or il y avait à Florence un haut et puissant seigneur, touchant au trône ducal par ses alliances, et possesseur d'une immense fortune. Moins jaloux des charges et des honneurs de la république que de la prospérité de ses affaires particulières, il ne se plaisait que dans la jouissance tranquille de son opulence, dont il faisait le culte exclusif de sa vie. C'était un de ces brillants et honnêtes égoïstes qui, ne faisant de mal à personne, ne demandent aussi rien à Dieu et aux hommes, sinon de ne pas être troublés dans la possession de leur bien-être matériel, tant ils ont conscience de pouvoir se suffire à eux-mêmes, tant ils se proclament satisfaits! Cet homme, nommé Philippe Salviati, était celui que la Providence réservait au monastère de sainte Catherine pour bâtir son église, et que, pour cela, la sainte devait un jour nommer affectueusement son Salomon (*il Salomone mio*). Mais qu'il était encore loin de ce rôle et de ce nom! Avant d'en être digne, il n'avait pas de moindres transformations à subir que les pierres qui devaient entrer dans la construction de l'église, et qui étaient encore enfouies dans la carrière. Quoi qu'il en soit, c'était sainte Catherine elle-même qui devait être la principale ouvrière de toutes ces transformations, et voici par quelles voies mystérieuses.

On n'a pas oublié l'événement qui les mit en présence l'un de l'autre pour la première fois. C'était en 1543; Philippe, désespéré de voir sa femme réduite aux portes de la mort, ayant recommandé par écrit sa guérison aux prières de la Mère Catherine, la sainte était apparue à la malade, et lui avait rendu la vie et la santé. Ce miracle, qui avait remué si profondément la cour et la noblesse de Florence, ne fut pour Salviati que le premier acte des miséricordes de Dieu à son égard. Il vint à Prato avec sa femme remercier la Mère Catherine de l'insigne bienfait qu'ils en avaient reçus, et eut ainsi coup sur coup, d'une part, le spectacle de la fragilité des choses de la vie dans sa femme mourante, et, de l'autre, la première intuition des choses de l'âme, sur le visage et dans la conversation angélique de la sainte. Mais ce fut tout pour le moment. Il n'en revint ni moins idolâtre de sa fortune, ni plus empressé de la répandre en bienfaits. Car les historiens qui ont eu le soin de bien compter les dix écus qu'il avait envoyés en aumône au couvent pour obtenir la guérison de sa femme, ne disent pas qu'il ait envoyé un seul *scudo* pour remercier les pauvres filles de Saint-Vincent du miracle obtenu.

La seule chose que messer Philippe rapporta de Prato, ce fut une grande dévotion pour la Mère Catherine, dévotion cependant un peu superficielle, et qui consistait à parler d'elle avec force témoignages de respect et d'admiration, et à s'informer curieusement des faveurs insignes dont le Ciel ne cessait de la combler. Cette curiosité sur des matières si délicates ne laissait pas que d'être téméraire dans un

homme dont la foi n'était pas des plus robustes. Il ne tarda pas d'en donner la preuve. Un jour, on vint lui raconta les merveilles des fiançailles sacrées de Jésus-Christ avec Catherine, et comment le divin Sauveur, accompagné de son auguste Mère et d'une multitude d'anges et de saints, était venu la prendre solennellement pour épouse, en lui mettant au doigt un brillant anneau, qu'elle portait toujours en signe de son alliance céleste. Pour le coup, la dévotion de Philippe fut complétement déconcertée. Il ne pouvait pas comprendre que Dieu pût descendre vis-à-vis de ses créatures à un tel excès de familiarité. S'il ne s'agissait que de l'union spirituelle des âmes chastes avec Jésus-Christ, union mystique en vertu de laquelle le fils d'une vierge se plairait à s'appeler l'époux des vierges, il ne répugnait pas à le croire. Mais, que cette union se formulât dans un signe extérieur, emprunté aux cérémonies des noces terrestres, et qu'une fille des hommes, même aussi admirable que Catherine, pût porter à son doigt l'anneau de son alliance avec Jésus-Christ, son Époux céleste, c'est ce qui ne pouvait pas du tout lui entrer dans l'esprit, et, s'il ne disait pas tout haut le mot de l'apôtre incrédule, il ne cessait de le redire tout bas. Là-dessus, après avoir entretenu son doute toute la journée, le soir venu, il se coucha sans aucune confiance dans les conseils que porte la nuit, et s'endormit de lassitude. Mais voilà que, pendant son sommeil, la sainte épouse de Jésus-Christ lui apparaissant tout éclatante de lumière, et lui montrant en souriant le brillant anneau de ses noces virginales, s'approcha pour le lui faire baiser.

Puis, mettant le doigt sur la bouche de Philippe : « Pour que demain matin, lui dit-elle, vous ne pensiez pas que tout ceci n'est qu'un rêve, je vais vous en faire sentir la réalité en vous piquant à la lèvre. » A l'instant même il éprouva la sensation d'une pointe de diamant qui lui perçait la lèvre, et la douleur fut telle, qu'il s'en plaignit pendant plusieurs mois. Il disait agréablement à ce propos : « qu'il se serait mieux trouvé de croire simplement à la réalité de l'anneau de Catherine, que de s'être montré si curieux de le voir. Cependant, ajoutait-il, loin de regretter la manière dont il en avait été convaincu, il s'en trouvait, au contraire, tout heureux. »

Il semblerait, après cela, que sa dévotion pour la sainte épouse de Jésus-Christ n'allait connaître plus de bornes, et que, pénétré de la plus vive sympathie pour une si sainte créature, il allait s'informer des besoins du monastère, sur la pauvreté duquel il laisserait tomber quelques miettes de son opulence. Mais ce qui nous paraît si naturel était précisément ce qu'il y avait de plus antipathique à la nature de notre puissant seigneur. Peut-être n'avait-il jamais eu la pensée qu'il pût y avoir une obligation, encore moins une des plus nobles jouissances de la vie, de donner, de faire du bien aux pauvres et des largesses à ses amis. Dans tous les cas, c'était un ordre d'idées auquel sa conduite était demeurée jusque-là totalement étrangère. Pourtant, riche comme il l'était, il ne pouvait devenir sérieusement chrétien et entrer dans la voie du salut, qu'à la condition d'entretenir des intelligences avec les pauvres, et d'accomplir à leur égard le grand précepte de l'É-

vangile. C'était pour l'amener à ce but que Dieu l'avait placé sous le charme de notre sainte, tout en songeant à l'en faire bénéficier elle-même.

Mais il fallait le préparer de loin à l'accomplissement d'un si difficile devoir, et on devait s'attendre à de vives et longues résistances dès qu'on lui en suggèrerait l'obligation. Comment se fit cette révélation, et à quel moment eut-elle lieu? C'est ce que les historiens nous laissent ignorer. Il y a tout lieu de supposer, néanmoins, que ce ne fut pas longtemps après l'apparition de sainte Catherine, et que la blessure qu'il en reçut au cœur fut bien autrement profonde et douloureuse que celle que lui avait faite aux lèvres le diamant de l'épouse de Jésus-Christ. Car, à partir de cette année 1543, jusqu'à l'année 1557, on voit Philippe Salviati rompre brusquement avec Prato et cesser toute relation avec Catherine. Un éloignement si subit, et qui dura quatorze ans, le lendemain d'une faveur miraculeuse qui appelait un rapprochement plus grand, ne peut raisonnablement s'expliquer que par le trouble et les angoisses d'une conscience éclairée sur son devoir, et qui n'a pas le courage de l'accomplir. Mais il avait beau fuir et se débattre contre la grâce d'en haut, le trait était toujours dans la plaie, et la main miséricordieuse qui l'y avait plongé ne devait pas l'en retirer avant que Philippe fût devenu l'humble serviteur de Jésus-Christ et de sa sainte épouse Catherine.

On le perd de vue pendant dix ans derrière les ombrages et le calme apparent de ses splendides villas, qu'il choisit tour à tour pour résidence. Ce

n'est qu'en 1553 qu'on le voit reparaître, toujours en grand seigneur, amoureux de son repos, et qui ne recule devant aucune mesure pour l'assurer. La France venait de déclarer la guerre à la république de Sienne, et, par sa position topographique, Florence et tous ses environs allaient être exposés au passage des armées françaises comme à tous les inconvénients du voisinage des hostilités. Il n'en fallut pas davantage pour décider Salviati à mettre les Apennins entre la guerre et lui, et à s'en aller chercher à Bologne les douceurs de la paix. Il organisa donc son voyage en conséquence, et résolut d'emmener avec lui son fils Avérard, encore enfant, deux nobles seigneurs de ses amis, un prêtre chapelain et ses nombreux domestiques.

Pendant une belle matinée du mois de décembre, il partit de sa villa de Valdimarina, située entre Florence et Prato, et prit la route des Apennins. Le temps, qui était très-beau au départ, ne tarda pas à changer dès qu'ils furent engagés dans les montagnes. Il se mit d'abord à pleuvoir et puis à neiger avec une telle abondance, que plus d'une fois il eut la tentation de retourner sur ses pas. Cependant, ayant malgré tout poursuivi sa route, vers le soir la petite caravane n'avançait plus que péniblement, à cause de la quantité de neige qui était tombée et dans laquelle les hommes à pied enfonçaient jusqu'aux genoux. Il en résulta que ce ne fut que vers minuit qu'ils purent atteindre la pauvre auberge vers laquelle ils soupiraient depuis longtemps. Ce fut là que le seigneur Salviati fut condamné à passer avec ses gens, non-seulement cette nuit, mais

encore quatre jours consécutifs, sans pouvoir remuer à cause de la tempête. Le cinquième jour, il s'était hâté de profiter d'une lueur de beau temps pour se remettre en route. Lorsqu'il arriva au point le plus abrupt et le plus dangereux de la montagne, que l'on nomme le *Giogo*, voilà que la tourmente se mit à recommencer de plus belle, avec un tel déchaînement de rafales de neige mêlées de grêle, accompagnées d'un bruit si affreux, que les gens du pays ne se souvenaient pas d'avoir entendu parler d'une si horrible tempête. Philippe, demi-mort de frayeur, courut à son fils Avérard, qu'il enleva de cheval pour le remettre entre les bras d'un de ses serviteurs les plus vigoureux. Puis, chevauchant auprès de lui, il s'efforçait de lui faire un rempart de son corps contre la tourmente, lorsqu'un de ces affreux tourbillons de neige, presque aussi épais qu'une vague de l'Océan et violent comme elle, vint les envelopper tous en les aveuglant, et les disperser sur cet étroit espace bordé par des abîmes. Alors Philippe, se croyant au moment de périr avec toute sa troupe : « Seigneur, s'écria-t-il en s'adressant à Dieu, que voulez-vous que je vous promette pour échapper à ce danger? Dites-le-moi, et vous serez obéi. » A l'instant même, il entendit une voix prononcer distinctement ces paroles : « Une église à Saint-Vincent! une église à Saint-Vincent! » Philippe, acquiesçant de cœur à cet ordre du Ciel, sentit aussitôt la confiance renaître en son âme. Puis, la tempête se calmant peu à peu, il retrouva successivement sains et saufs son fils, ses amis et tous ses compagnons de voyage. Le ciel s'étant enfin éclairci,

ils aperçurent à quelque distance l'habitation d'un pâtre, où ils se hâtèrent de faire une halte devenue nécessaire. Le soir même, Philippe était à Bologne, remerciant Dieu de l'avoir sauvé du plus grand péril qu'il eût couru de sa vie.

Le voilà donc en possession de ce repos qu'il cherchait et qui avait failli lui coûter si cher. Mais le voilà surtout en repos avec sa conscience. Car, par son vœu et ses engagements solennels, il était enfin entré dans la voie de la richesse chrétienne, qui se regarde comme l'intendante de Jésus-Christ, pour bâtir des temples au corps de Notre-Seigneur caché dans l'Eucharistie, comme pour le vêtir et le nourrir dans la personne des pauvres. D'un autre côté, sous les premières touches de la grâce, son âme, moins éprise des biens périssables, commençait à s'ouvrir à l'amour des biens invisibles. Cependant, tout en demeurant résolu d'exécuter loyalement son vœu, il était à craindre que Salviati n'y apportât des restes de ses habitudes parcimonieuses, et que, novice dans l'art de donner, il ne se contentât du précepte sans s'élever au conseil, c'est-à-dire qu'il se montrât étroit, mesquin, sans grandeur. Dieu ne le permit pas; mais, voulant compléter son œuvre, il lui donna du premier coup, sous l'action de la grâce, ce que la nature lui avait obstinément refusé, c'est-à-dire cette noblesse d'âme qui se trahit dans cette large manière de donner, propre aux grands seigneurs. Ce fut encore Catherine qui fut l'agent mystérieux de cette transformation subite.

Après deux ou trois années de séjour à Bologne, la guerre de Sienne étant terminée, Philippe s'était

hâté de repasser les Apennins et de rentrer dans sa patrie. Retiré dans sa paisible villa de Mayano, dans les environs de Fiesole, il songeait à prendre immédiatement ses dispositions pour l'accomplissement de son vœu, lorsque la sainte vint donner à ses projets le plus magnifique encouragement. Elle lui apparut pendant son sommeil, et lui montrant au milieu de sa chambre Notre-Seigneur Jésus-Christ environné d'une lumière éblouissante, elle lui dit : « Voilà Celui qui sera votre récompense ! » A ce spectacle, les derniers restes de ses vieilles et égoïstes habitudes s'évanouirent pour toujours, et, touché d'amour divin, il devint aussi magnifique dans ses libéralités que doux et humble de cœur au service de Jésus-Christ. On le vit cette même année, 1557, reprendre le chemin si longtemps oublié de Prato, pour venir raconter humblement à la Mère Catherine les grandes grâces que le Seigneur lui avait faites, et l'ordre qu'il en avait reçu de bâtir une église à son monastère. Puis toutes ses mesures étant prises pour la construction immédiate, la première pierre fut posée l'année suivante, 1558, le 5 avril, fête de saint Vincent Ferrier, patron du monastère [1].

Aux grandes proportions des fondements de l'édifice, à la quantité comme à la richesse des matériaux rassemblés sous leurs yeux, les sœurs comprirent quelles seraient l'ampleur et la beauté de leur église. Elles en conçurent naturellement une grande joie et la plus vive reconnaissance pour leur

1 Seraf. Razzi, lib. I, cap. IX et X.

illustre bienfaiteur, qu'elles s'habituèrent à vénérer et à aimer comme un père. Mais la Mère Catherine ne pouvait pas se contenter pour sa part de cette affection filiale. Regardant par delà les bienfaits présents, elle ne pouvait pas oublier de quelles prévenances la bonté de Dieu avait usé à l'égard de Philippe, et de quelles régions lointaines elle avait été chargée de le ramener. Et maintenant qu'il entrait si généreusement dans les voies évangéliques, elle sentait que la Providence lui demandait un cœur de mère pour ce fils spirituel, prédestiné aux plus sublimes vertus du christianisme. Aussi, presque en même temps que Philippe mettait la main à l'œuvre pour la construction de l'église, Catherine se consacrait à édifier la vie spirituelle du bienfaiteur. On peut le constater par ce qui nous reste de sa correspondance avec celui qu'elle nommait à la fois son père et son fils. Les premières lettres datent de l'année 1560, et les dernières sont du commencement de l'année 1562, un an avant l'inauguration solennelle de l'église, de telle sorte que l'on a sous les yeux, pendant quelque temps, les progrès parallèles des deux édifices.

La sainte commence par le féliciter « d'avoir été choisi de Dieu pour cette grande œuvre de la construction de l'église d'un monastère, destinée à devenir jusqu'à la fin du monde l'habitation de Jésus-Christ dans son sacrement adorable, et où il sera honoré jour et nuit par des prières continuelles; œuvre si grande, qu'elle ne croit pas qu'il puisse y en avoir qui lui soit plus agréable, surtout quand elle se joint aux convenances et aux avantages ré-

guliers d'une si nombreuse communauté[1]. » Elle n'oublie pas les circonstances qui peuvent en augmenter encore le mérite. Avec un tact exquis, mettant en relief les libéralités de Salviati faisant contraste avec ses vieilles habitudes de lésinerie, elle trouve le moyen de lui appliquer triomphalement la parabole évangélique du denier de la veuve. Philippe, en effet, avait été si large et si magnifique dans l'acquisition des matériaux sous le rapport de la qualité et de la quantité, qu'il y avait épuisé toutes ses ressources monétaires, de telle sorte qu'avec toute sa fortune territoriale et immobilière, il se trouvait, faute d'argent, dans une gêne véritable. Catherine ne se possédant pas de joie : « Oh ! que j'ai été heureuse, lui dit-elle, de voir que Jésus n'ait pas voulu que mon père s'en allât, comme la foule, donner à Dieu de son superflu, mais que l'associant à la veuve de l'Évangile, il soit venu comme elle lui apporter son nécessaire !... Comme il fait bien toutes choses ! C'est grâce à cette gêne, à cet embarras dont vous souffrez, que votre offrande est devenue si méritoire, qu'elle porte le noble caractère d'un sacrifice volontaire[2]. »

Mais tout cela serait encore peu de chose. Tous ces dons, ces généreux sacrifices pour la construction d'un temple matériel ne feraient pas à ses yeux le vrai Salomon, qu'elle désire voir en son fils. Il y a un autre temple dont il doit être l'architecte, c'est le temple vivant de son âme, et la construction de celui-là demande un sacrifice bien autrement con-

[1] Le Lettere spir., etc., a Fillippo Salviati, pag. 134.
[2] *Ibid.*

sidérable, bien autrement douloureux, le sacrifice du monde et de soi-même. Des circonstances impérieuses avaient obligé Philippe, comme chef de son illustre maison, de déployer pendant quelque temps les pompes et l'éclat de son rang. Il en avait fait part, ainsi que de tous ses regrets, à la sainte, qui lui répondit ainsi : « J'apprends au milieu de quelles grandeurs vous vous trouvez engagé. Je suis loin de m'en réjouir, parce que toutes ces pompes sont choses méprisables et vaines. Mais mon esprit demeure pourtant en repos, dans la confiance que, digne fils de David, mon cher Salomon est loin de se laisser prendre à toutes ces vanités pleines des piéges du tentateur, et que tout entier au soin de son âme, il continue de se construire un beau temple dans le paradis, au moyen des riches matériaux que lui offrent les vertus chrétiennes... Si Jésus vous a fait cette grâce, rassurez-vous, mon bien-aimé Salomon, et que votre âme soit joyeuse. Bien qu'au milieu du monde, n'y demeurant que par nécessité, vous y êtes tout à fait étranger par le cœur et la volonté [1]. »

Cependant, tout en progressant dans la vertu, notre fervent néophyte ne laissait pas que de rencontrer des obstacles. Il avait ses épreuves comme tous les élus. Il se hâtait d'en faire part à sa sainte Mère, qui lui prodiguait les lumières et les consolations nécessaires. S'il ne s'agissait que des peines, des contradictions ordinaires de la vie, elle lui disait : « Estimons-nous heureux toutes les fois que

1 Le Lettere spir., etc., a Filippo Salviati, pag. 195-196.

nous avons à souffrir quelque chose et à porter quelque croix, parce que la croix est l'étendard bienheureux qui donne la véritable victoire à quiconque combat sous ses plis. Il ne faut pas, mon père et très-cher fils, regarder toutes ces petites croix comme des peines et des labeurs, mais bien comme des preuves que Jésus veut votre bien et qu'il vous veut tout à lui. Soyez donc toujours joyeux. Et moi, toute froide que je suis, je ne laisse pas de demeurer pour vous auprès de Jésus, afin de le prier de vous accorder cette grâce avec toutes celles que vous désirez [1]. »

Mais les épreuves de Philippe les plus délicates, les plus douloureuses étaient celles qui lui venaient du dedans et qui touchaient aux rapports intimes de l'âme avec Dieu. Ici la sainte entrait dans des explications d'une précision et d'une netteté bien propres à dissiper tous ses doutes. Un jour qu'il lui avait exposé ses inquiétudes et ses alarmes à l'endroit de son salut, elle lui répondit en ces termes : « Rappelez-vous, mon cher Père, la parabole du débiteur de dix mille talents. Quand il vint implorer la pitié de son créancier, il ne lui demanda pas grâce seulement pour neuf mille talents, mais bien pour la somme tout entière, et celui-ci, en effet, lui en fit la remise intégrale. Il n'avait donc plus à avoir la moindre inquiétude au sujet de la dette, et son créancier, qui lui avait si généreusement pardonné, se serait senti gravement offensé, si, doutant de sa parole, le débiteur n'avait pas cru à la remise pleine

[1] Le Lettere spirituale, etc., a Fillipo Salviati, pag. 142.

et entière... D'où je conclus que si c'est une faute très-grave de ne compter que sur soi-même et d'agir avec présomption, ce n'en est pas une moindre de se laisser aller à la défiance et au doute de la miséricorde de Dieu [1]. Puis après lui avoir démontré qu'il y avait deux principes, sur lesquels il est impossible d'avoir des doutes : le premier, que Jésus-Christ nous a mérité le salut par l'effusion de son sang ; le second, que chacun ne peut obtenir son salut qu'en accomplissant la loi de Jésus-Christ. Elle convenait qu'il y avait diverses routes pour arriver à l'accomplissement de cette loi, et que sur toutes ces routes il se rencontrait des pierres d'achoppement et de nombreuses occasions de chute. « Mais à ce mal, ajoutait-elle, Jésus-Christ nous a donné le remède, qui est de ne marcher qu'à la clarté d'une grande lumière, parce qu'avec elle on avance en toute sécurité. Cette grande lumière, c'est la foi. En marchant à sa clarté, nous nous ouvrons devant nous une route lumineuse, unie, charmante et délectable au voyageur, bordée des feuillages verdoyants de l'espérance, ornée des fleurs des saints désirs et abondante en fruits de bonnes œuvres. C'est ainsi qu'elle nous conduit jusqu'à la patrie céleste. Si donc il y avait quelqu'un qui marchât sur cette route, dans les appréhensions et les alarmes, est-ce qu'il ne ferait pas injure à son Seigneur et Maître aussi bien qu'à celle qui l'y aurait introduit de sa part et en se faisant sa caution ?... Laissons donc toutes ces craintes et ces alarmes, cher père ; car à quoi peu-

[1] Le Lettere spirituale, etc., a Filippo Salviati, pag. 148.

vent-elles servir, sinon à nous faire broncher sur la route, et à nous enlever tout élan et toute ferveur dans notre marche vers la celeste Jérusalem [1]. »

Tout timoré qu'il était, Philippe, cependant, n'en combattait pas moins vaillamment l'ennemi du salut, remportant contre lui des victoires signalées et recevant du Ciel, en retour, des faveurs admirables. Il était tellement modeste, que jusque dans ses succès spirituels il craignait encore. Novice dans les choses de Dieu, comme le jeune Samuel dans le temple, il avait peur des dons et des faveurs de Dieu. C'est à la suite d'une de ces victoires, rehaussée par tant d'humilité, que Catherine lui écrivait : « Je ne pourrais pas vous dire, mon très-cher père, avec quelle joie j'ai pris connaissance de votre dernière lettre. Oh! ne vous effrayez pas des dons et des faveurs que Jésus vous fait! Mais recevez-les joyeusement; car ils sont le fruit de tout ce que Dieu prépare dans le ciel aux hommes de bonne volonté sur la terre; ils sont tous destinés à former l'âme de mon fils spirituel. Ne vous effrayez pas, mais demeurez uni à Jésus dans l'humilité et la droiture de votre cœur... J'éprouve un contentement ineffable à me représenter cette nuit où, pressé par la grâce de Dieu d'accomplir votre devoir, vous vous êtes généreusement exécuté. Car, il n'y a rien de plus méritoire que d'obéir aux bonnes inspirations de Dieu. Vous avez pu, dans ce seul acte, gagner plus que ne vaut le monde entier, puisque toutes les choses d'ici-bas sont finies, tandis que les mérites

[1] Le Lettere spir., etc., a Fillipo Salviati, pag. 149-150.

que l'on obtient pour l'éternité sont infinis. Mais il n'est pas en notre pouvoir d'obtenir ces mérites. Nous n'y parvenons qu'à l'aide de la grâce de Dieu. Voilà pourquoi, quand cette grâce et les dons de Dieu s'offrent à nous, nous devons en faire grande estime et les accueillir avec empressement, comme ferait un pauvre qui, mendiant son pain dans les rues, rencontrerait un roi compatissant qui lui donnerait cent mille écus. Il est évident que ce serait sans aucun mérite de sa part que ce pauvre se trouverait en possession de ce trésor. Et néanmoins, grâce à ce trésor, il deviendrait un citoyen honorable de la ville, environné de la considération des habitants. Ainsi de nous, pauvres mendiants que nous sommes sur les chemins du monde, nous excitons continuellement la compassion de notre grand Dieu, qui est toujours prêt à nous venir en aide, et quand nous lui tendons la main, en l'implorant avec confiance, il nous donne les cent mille écus de sa grâce, au moyen desquels nous devenons les citoyens de la Jérusalem céleste... Oh ! mon père, soyez donc plein de joie. Avec le trésor que vous avez reçu, devenez citoyen de cette cité bienheureuse, et tous ses illustres habitants viendront vous honorer. Ils vous aideront, ils vous protégeront, ils vous combleront de caresses. Mon Dieu, cher père, quelle joie vous m'avez fait goûter aujourd'hui [1] ! »

Ce cher père ne devait pas discontinuer de lui en donner de semblables. Il avançait avec tant de rapidité dans la voie de la perfection ; le fils montait

1 Le Lettere, etc., pag. 159-160.

déjà si près de sa sainte Mère, qu'il était capable de partager ses goûts élevés, et de s'unir à elle dans les mêmes aspirations et les mêmes désirs. Qu'on écoute ce suave accent de leur pieuse intimité! Les saints Pères comparent la sainte plaie du côté de Notre-Seigneur au trou du rocher, à la caverne de la masure dont parle le Cantique des cantiques [1], où l'âme, colombe mystique, se retire loin des tristesses et des vanités de la terre, Philippe y ayant fait allusion dans un de ses épanchements avec la sainte, en reçut cette réponse : « Votre lettre, père très-cher, m'a été d'autant plus agréable que je l'avais désirée davantage. Mais ce qui m'y plaît par-dessus tout, ce sont les choses que vous me dites. Mon âme en a été toute consolée, et j'éprouve le besoin de vous en remercier. J'y répondrai, en vous disant : Plût à Dieu que je fusse celle que vous dites, et que j'eusse l'art de me renfermer véritablement, moi avec d'autres, dans cette bienheureuse caverne dans laquelle se trouvent tout bien, toute félicité, tout ce que les hommes peuvent désirer de mieux! C'est pourquoi, si vous y êtes entré, si vous y avez été attiré d'en haut, désireux comme vous l'êtes de tout bien, n'en sortez plus désormais, et je prie la divine caverne de ne jamais vous éloigner de son sein béni. Implorez la bonté de Dieu pour moi, et chaque fois que Jésus ou le Saint-Esprit vous auront inspiré de ces choses qui nourrissent l'âme, daignez m'en faire part. Me venant de vous, elles me sont d'un aliment plus doux et plus utile [2]. »

[1] Columba mea in foraminibus petræ, in caverna maceriæ. (*Cantique des cantiques.*)

[2] Le Lettere, etc., pag. 185.

A force de se nourrir lui-même de ces aliments célestes, il en était venu à ne plus vivre que de la vie de l'Esprit. Il tenait si peu compte des exigences de la vie du corps, qu'il semblait lui refuser le nécessaire, et l'on voyait ce grand seigneur, autrefois si jaloux de son bien-être, se condamner, au milieu du luxe de ses palais et des splendeurs de ses villas, aux privations et aux austérités des anachorètes du désert. Bien qu'un peu coupable elle-même de pieux excès en cette matière, comme le sont tous les saints, il faut l'entendre en faire des reproches à Philippe, et l'exhorter à la modération avec cette grâce charmante qui n'est surpassée que par les mouvements affectueux de sa tendresse maternelle. « On m'a donné de vos nouvelles, lui dit-elle; j'apprends que vous avez mauvais visage et que vous paraissez tout faible et languissant. Cela vient de ce que vous ne voulez plus vous conduire d'après mes conseils. Vous habitez la sainte caverne, et moi je ne puis plus vous gouverner. Si je suis Abigaïl, on ne me donne plus accès auprès de David pour veiller à sa nourriture; on ne me permet plus de m'occuper de son régime. Vous savez, mon Jésus, combien je désire le conserver à votre service et à votre amour, ô sainte Caverne! afin qu'il puisse porter des fruits abondants de salut pour lui et pour le prochain. Mais le méchant ne veut plus m'en entendre parler. C'est au point que je serai presque tentée de ne lui dire plus rien, et s'il veut s'en aller de Prato à Florence, par la pluie et par la neige, de le laisser faire; s'il veut passer tout une année sans rien manger le soir, veiller des nuits entières dans les pieuses

lectures, les gémissements, les larmes et d'autres œuvres de pénitence, assister enfin aux exercices des confréries et se livrer à d'autres exercices semblables, de fermer les yeux sur tout et de ne rien faire pour l'en empêcher. Mais, non; je ne le puis. J'aime trop ce doux fils (*questo figlionino*), ce tout petit enfant (*questo bambolino*). Aussi, avec cette affection que Dieu sait que je vous porte, je vous conjure d'y faire attention, si vous ne voulez avoir à en rendre compte un jour. Il ne faut pas tenter Dieu, et pour cela il est nécessaire de prendre soin de sa santé. Je ne dis pas que vous alliez jusqu'à la sensualité; mais que vous ne sortiez pas de ce milieu, qui est, comme vous le savez, si agréable à Jésus et qu'il a enseigné à tous ses élus[1]. »

On aime à entendre cette grande âme, si austère pour elle-même, insister auprès de son fils spirituel sur cette règle de la discrétion et de la modération dans la mortification chrétienne. « Je ne voudrais pas, lui écrivait-elle encore, que vous vous imposiez des pénitences au-dessus de vos forces, parce que vous pourriez y contracter des infirmités auxquelles il ne serait plus possible de porter remède..... Ainsi, dernièrement, vous auriez été plus agréable à Jésus si vous étiez resté au monastère, au lieu de vous en retourner à Florence dans des conditions si dangereuses pour votre santé. Ce n'est pas que Jésus trouve mauvais qu'on souffre quelque chose pour son amour; il l'approuve, au contraire, et il l'a pour très-agréable. Mais faut que cela se fasse avec me-

1 Le Lettere, etc., a Fillipo Salviati, pag. 185.

sure et raisonnablement. Il ne faut pas dépasser la limite, le degré des forces de l'humanité[1]. » Elle établissait une grande différence entre les gens du monde et les personnes religieuses ; à ce propos : « Les religieux qui vivent séparés du monde, lui écrivait-elle, n'ayant ni charges ni obligations de famille, sont tenus de mener une vie bien plus mortifiée et bien plus rigoureuse. Mais vous qui, chef d'une grande maison, portez les charges de la famille, vous devez veiller à la conservation de votre vie, non pour jouir du monde et de ses délices, mais pour soutenir votre famille et la conduire dans la vie chrétienne[2]. »

Enfin, ajoutant les actes aux enseignements, comme ces mères qui envoient furtivement des provisions supplémentaires aux enfants condamnés au régime austère des écoles, la sainte lui envoyait de quoi adoucir la rigueur de ses privations les jours de jeûne. « Maintenant que vous êtes à Florence, lui écrivait-elle, je crains que personne ne songe à vous donner de la bouillie et de la galette pour votre collation du soir (c'était ce qu'on lui servait au monastère). C'est pourquoi je vous envoie un panier de marrons, afin que vous en preniez au moins quatre tous les soirs. Je vous rappelle que Jésus veut qu'on garde les voies moyennes et non les extrêmes, et qu'on emploie raisonnablement les moyens humains nécessaires à la santé. Je le dis pour vous, qui n'en tenez pas assez compte et à qui il faut le rappeler souvent. Il ne s'agit pas de chercher à mourir, mais

1 Le Lettere, etc., a Fillipo Salviati, pag. 182.
2 *Ibid.*

à vivre et à faire le bien pour honorer et glorifier Dieu en nous, afin qu'un jour, dans le paradis, il nous honore et nous glorifie nous-mêmes dans sa propre gloire[1]. »

Je m'arrête et je quitte à regret, ne pouvant pas tout dire ces aimables épanchements de la sainte, grâce auxquels s'élevait un si bel édifice spirituel. Que de richesses on y trouve ! que de ferventes exhortations! que de sages conseils! que d'inspirations ingénieuses de la piété la plus pure et la plus sublime ! L'amour de Dieu y déborde, mais comme un fleuve qui caresse ses rives pour les embellir de toutes les richesses de la grâce et de la nature. Une des fleurs les plus exquises qu'on y rencontre, c'est la tendresse de cette mère pour ce fils qui lui a tant coûté avant de l'engendrer à Jésus-Christ, et qui maintenant lui donne tant de consolations. Qu'on me pardonne de ne pouvoir pas m'en séparer sans respirer encore le parfum de cette dernière fleur. Dans son humilité et sa profonde admiration pour la sainte, Philippe s'était persuadé qu'il n'était pas possible qu'elle eût beaucoup d'estime et d'affection pour lui à cause des tristes égarements de sa vie passée. Il l'avait donné à entendre dans ses entretiens avec les sœurs du monastère. Catherine, en étant avertie, lui écrivit aussitôt : « De grâce, mon père, s'il est vrai qu'une pareille pensée vous soit venue à l'esprit, hâtez-vous de l'abandonner, parce qu'elle est des plus fausses. Dieu sait combien je vous suis affectionnée et quelles prières je lui adresse continuelle-

[1] Le Lettere, etc., a Fillipo Salviati, pag. 193.

ment pour vous! Dans cette solennité (de saint Raphaël), je prie vos saints anges, et en particulier votre ange gardien, d'écarter tous les doutes qui auraient pu voiler cette vérité à vos yeux, afin qu'elle vous apparaisse désormais sans nuage et dans son pur éclat. Quand mon très-cher père vivait, je ne me souviens pas d'en avoir jamais perdu le souvenir, ni d'avoir jamais eu la pensée de diminuer mon affection pour lui. Et maintenant que Jésus vous a donné à moi pour père et pour fils, quelle ne serait pas l'énormité de ma faute si je ne faisais pas la plus grande estime d'un bienfait qui m'a coûté tant d'années de persévérants efforts, et que Jésus m'a accordé dans sa bonté? Dites-moi, est-ce que vous le feriez, vous? Je ne le crois pas, et je compte bien que vous ne le ferez jamais. Mais quand bien même cela pourrait vous arriver, je vous assure que pour moi cela ne m'arrivera jamais. Non, jamais mon âme ne cessera d'être unie à la vôtre! Tenez-vous-le pour dit, mon petit méchant (*sapete cattivellino mio*)[1]! »

Pendant que sous la main de la sainte la vie spirituelle de Salviati arrivait à cette hauteur, l'église du monastère s'achevait avec une grande magnificence, et la consécration solennelle eut lieu le 3 octobre 1563. Philippe entreprit encore d'autres travaux d'agrandissement et d'amélioration dans l'ensemble du couvent, qui ne se terminèrent que deux ans après. A l'aspect de ces grandes constructions, la curiosité publique cherchait naturellement à connaître les sommes qu'elles avaient coûtées. Et comme on s'ef-

1 Le Lettere, etc., a Fillipo Salviati, pag. 170-171.

forçait de tout côté à circonvenir Salviati pour lui arracher un aveu sur ce point, on ne put jamais en obtenir d'autre réponse que cette parole toute chrétienne, « qu'il ne tenait pas à ce que ces choses fussent connues des hommes, et qu'il se contentait qu'elles le fussent de Celui de qui il en attendait la récompense[1]. » Mais, dans l'opinion commune, elles étaient assez considérables pour exciter l'admiration universelle. On cite à ce propos un mot du grand duc Cosme de Médicis, qui connaissait de longue date la parcimonie de son cousin Salviati : il disait « qu'un des plus grands miracles qui lui faisait croire à la haute sainteté de la Mère Catherine, c'est d'avoir pu l'amener à se montrer si libéral et si magnifique en faveur de son monastère[2]. »

Le monde en était resté à l'admiration de ce miracle, parce qu'il n'était pas capable d'apercevoir et de comprendre tous ceux qui s'étaient accomplis dans les transformations successives de cette âme. Certes, il fallait qu'ils fussent bien nombreux et bien considérables, pour que Salviati en fût venu à trouver plus de joie dans la pauvreté d'une cellule de monastère, que dans la splendeur de ses palais et le bien-être de sa fastueuse opulence. Ses plus chères délices, désormais, étaient de se retirer de temps en temps à Saint-Vincent de Prato, afin de mieux goûter Dieu, auprès de l'ardent séraphin qui lui avait appris à le connaître et à l'aimer. C'était là sa maison de plaisance, sa villa préférée, où il respirait

1 Seraf. Razzi, lib. I, cap. x, pag. 36.
2 *Ibidem.*

cet air pur qui vient du ciel, et jouissait de ce repos qu'on ne trouve que dans son voisinage. Sa ferveur redoublait à mesure qu'il avançait vers le terme de sa carrière. Il parlait du déclin rapide de sa santé comme le voyageur parle du mouvement accéléré qui le rapproche de sa patrie, et nomme les êtres chéris qu'il croit déjà entrevoir lui tendant les bras, en tressaillant d'allégresse. « Je m'en vais en poste, écrivait-il l'année de sa mort à la sœur Maria Jacoba Cini, je m'en vais en poste, et j'ai la confiance, avec la grâce de Jésus-Christ, le secours de la très-sainte Vierge sa Mère, des saints et des saintes du paradis, de faire une sainte mort. J'espère, enfin, d'être bien reçu par Celui qui me fut montré en vision dans ma villa de Mayano, avec la promesse qu'il serait un jour ma récompense[1]. » Il mourut à Florence l'année 1572, et fut enseveli à Prato, dans le chœur des religieuses, sous les marches de l'autel, ayant choisi lui-même le lieu de son repos, entre le sacrifice de son Rédempteur et les prières perpétuelles des anges de la terre.

1 Seraf. Razzi, lib. I, cap. x, pag. 36.

CHAPITRE IV

Suite du gouvernement de Catherine dans ses rapports avec le monde. — Soin des vocations. — Elle admet des veuves dans son monastère. — Ses rapports avec les religieux de son Ordre. — Son estime pour les prédicateurs. — Ses prières pour leurs novices. — Derniers doutes sur ses extases de la part de ses supérieurs.

1554-1572

Un des grands objets de la sollicitude priorale de sainte Catherine, c'étaient les recrues du monastère, les vocations. Il semblerait que la seule manière pour un corps religieux d'attirer à lui les âmes, les sujets d'élite, c'est d'être lui-même un corps d'élite, répandant au loin dans le monde la bonne odeur de Jésus-Christ, selon cette parole de la sainte Écriture : « Là où sera le corps, là se rassembleront les aigles [1]. » Cependant, même après que cette condition essentielle a été remplie, il y a encore un terrain libre pour l'intervention humaine.

Outre le travail de discernement qui démêle les

1 Ubi fuerit corpus; ibi congregabuntur et aquilæ.

vocations, il y a le travail d'influence, ou l'action de la charité, qui les fait aboutir, en les arrachant aux séductions du monde. Car il en est de la vie religieuse, que l'on a si bien nommée le paradis sur terre, comme du paradis de l'éternité. Tous ceux qui sont appelés à ce paradis terrestre ne sont pas élus, et le monde lui cause presque autant de pertes que l'enfer en fait subir à celui du ciel. Dès les premiers récits de la sainteté de Catherine, les vocations n'avaient pas cessé d'affluer autour d'elle. Les jeunes filles parlaient de se faire religieuses à Saint-Vincent de Prato, comme leurs parents d'y faire un pèlerinage. C'était une émulation générale. Les uns y venaient admirer la vertu de Dieu dans les œuvres de la sainte, et obtenir d'elle quelque faveur spirituelle; les autres aspiraient à devenir les compagnes de sa vie et à apprendre à son école la science de l'amour de Dieu. Il faut le dire, à la gloire des races patriciennes de cette génération, il n'est pas un seul nom historique des grandes familles de Florence et de la Toscane, qui ne se trouve porté par une et souvent par plusieurs de ces vierges courageuses que sainte Catherine conduisait joyeusement, c'était sa manière, dans les âpres sentiers de la perfection évangélique.

Le discernement des vocations ne lui était guère difficile; car avec le don de voir le fond des cœurs, elle éconduisait sans peine toutes ces imaginations séduites, qui prennent leur rêve d'un jour pour une impulsion divine, ou bien ces vocations de commande, si communes à cette époque, qui sont l'effet d'un calcul, d'un plan arrêté dans l'esprit des pa-

rents, sans plus de respect pour la liberté des enfants que pour l'autorité de Dieu. Toute son attention et tout son zèle se portaient donc à exercer le travail d'influence sur les vraies vocations pour les faire aboutir. Elle intervenait avec une égale charité, et le plus souvent avec un égal succès, soit auprès des jeunes filles pour les presser d'obéir à la voix de Dieu, soit auprès des parents pour les exhorter à ne pas s'opposer au bonheur de leurs filles. Ordinairement l'esprit de prophétie lui faisant découvrir les âmes que Dieu lui destinait dans un avenir encore éloigné; elle se plaisait à en avertir longtemps à l'avance les parties intéressées. C'est ce qui était arrivé à la sœur Maria Ricasoli et à la sœur Perpetua Cini. Elles étaient encore bien enfants, lorsque leur mère les ayant amenées à Prato pour lui faire visite, la sainte les reçut avec une joie particulière, les mettant sur ses genoux, les comblant de caresses et leur disant en présence de leurs parents, qu'elles deviendraient un jour ses filles bien-aimées sous l'habit religieux. Pareille chose était arrivé à la sœur Maria Barducci, mais avec cet incident particulier, que, lorsqu'elle demanda à ses parents la permission de se faire religieuse, son père, à force d'instances, l'avait fait consentir à entrer dans un monastère autre que celui de Saint-Vincent, parce qu'il avait ses préférences. Mais, au dernier moment, des obstacles imprévus l'obligèrent d'y renoncer et de venir prendre l'habit à celui de Saint-Vincent de Prato, comme la sainte le lui avait prédit[1].

[1] Compendio della vita di santa Catharina, cap. XI, pag. 59.

Avec les lumières prophétiques qu'on lui connaissait, elle n'avait qu'à dire un mot pour redresser les vues des parents sur leurs filles. Ainsi, Philippe Salviati avait quatre filles qu'il croyait toutes disposées à se faire religieuses, et, comme il disait un jour à Catherine combien il était heureux de les lui donner toutes quatre : « Non, lui répondit-elle, je n'en aurai que trois, car Dieu réserve une autre destination à la quatrième. » Une dame de Florence, Mona Vincenzia Monaldi, n'avait qu'une fille qu'elle désirait ardemment consacrer à Dieu, et, comme elle se plaignait un jour à la sainte de ses résistances, celle-ci lui dit : « Ne la pressez pas davantage. Dieu la destine au mariage; mais vos vœux n'en seront pas moins exaucés; car elle aura cinq enfants qui tous appartiendront à Dieu dans la vie religieuse, et j'aurai deux de ses filles à Saint-Vincent [1]. »

Cependant le prestige du monde l'emportait dans certaines âmes sur l'ascendant de sa vertu et de son autorité, au point de résister à toutes ses exhortations comme à ses menaces prophétiques. Tel fut le sort de Margherita Baroncelli. La voix de Dieu parlait à son cœur, des signes manifestes la marquaient pour le cloître. Ses parents, loin d'y mettre obstacle, s'en montraient heureux. Catherine la pressait d'obéir au Ciel; tout était inutile. Alors la sainte lui dit : « Ma fille, en devenant religieuse, vous auriez eu un Dieu pour époux et une vie douce et tranquille. Mais, en vous mariant, vous serez la femme la plus malheureuse qui soit jamais entrée en mé-

[1] Compendio della vita di santa Catharina, cap. VI, pag. 39.

nage. » L'infortunée n'en persista pas moins dans sa résolution. Elle se maria ; mais le lendemain de ses noces son mari fut jeté en prison pour huit mois. Il n'en sortit que pour lui dissiper toute sa fortune, tandis qu'elle fut atteinte elle-même d'une affreuse maladie qui la couvrit de plaies de la tête aux pieds, et la condamna à passer le reste de ses jours dans les souffrances les plus cruelles [1].

Catherine fit encore une prédiction plus menaçante à une dame qui opprimait sa fille pour lui faire prendre le voile sans vocation. Cette femme n'en agissait ainsi que pour s'en débarrasser honnêtement, afin de donner sa place, dans sa maison, à une jeune fille de son choix, qu'elle voulait marier à son fils. Catherine lui avait fait les observations les plus capables de la détourner d'un projet si criminel ; mais voyant qu'elle n'obtenait rien sur son esprit, elle finit par lui dire : « Si votre fille entre en religion, vous ne verrez pas votre bru prendre sa place auprès de vous ; car avant qu'elle n'entre dans votre maison, la mort vous en aura chassée misérablement. » L'événement ne justifia que trop sa prédiction [2].

Mais les monastères ne se recrutent pas seulement de jeunes filles ; Dieu y réserve encore une place à ces femmes chrétiennes, qui, après avoir noblement accompli leur tâche dans les devoirs laborieux d'épouses et de mères, traversent les désolations d'un veuvage prématuré ; désolations salutaires qui décolorent pour toujours la vie du monde à leurs yeux

1 Fl. Guidi, cap. XXXVIII, pag. 93.
2 *Ibid.*, pag. 95.

et les disposent à mieux comprendre les choses célestes. Dieu leur ouvre alors les régions tranquilles de la vie religieuse, et elles y entrent, pour la plupart, avec une humilité et une jeunesse de cœur qui leur y font goûter le centuple promis en ce monde, avec les joies anticipées des gloires de l'autre. D'un autre côté, rien n'est avantageux aux jeunes sœurs qui sont entrées de bonne heure dans le cloître, comme le spectacle de cette ferveur spirituelle, dans des femmes qui ont connu les grandeurs et les félicités du monde. Elles y trouvent la solution vivante de ces problèmes de l'inconnu, que le tentateur leur présente comme réalisés dans des mirages fantastiques, et elles y goûtent en même temps une nouvelle assurance que Jésus-Christ ne les avait pas trompées, quand il leur promettait, à vingt ans, la meilleure part. Aussi la Mère Catherine s'étudiait-elle à découvrir dans le monde de ces âmes prédestinées, pour leur offrir un asile dans son cloître hospitalier, et souvent, comme dans les vocations ordinaires, l'esprit de prophétie lui en assurait d'avance la possession.

Une de ces vocations les plus remarquables fut celle de la noble dame Margherita Strozzi, femme du seigneur Ristoro ser Ristori. On y trouve un exemple de ces faits singuliers que le monde appelle des coups isolés du hasard, et qui ne sont en réalité que les mailles de la trame invisible dont la Providence enveloppe ses élus, sans rien changer aux phénomènes, aux événements et aux agitations de la vie du monde. Pendant la peste de 1527, qui affligeait Florence, dans la trentième année de son âge,

elle s'était réfugiée dans sa villa de Val Darno, lorsqu'un jour elle se rencontra, devant la porte de sa maison, en face d'un vénérable ermite, d'un aspect imposant, et dont la physionomie portait un grand caractère de sainteté. Ce vieillard lui révéla un de ses péchés secrets dont elle ne s'était jamais confessée, par un oubli bien involontaire, il est vrai, mais qu'elle devait réparer par un humble aveu. Il lui prédit ensuite certains événements douloureux de sa vie, qui eurent tous leur accomplissement; et enfin qu'il viendrait un temps où, devenue veuve et ayant perdu tous ses enfants, elle entrerait dans un monastère de Prato, où elle trouverait une grande servante de Dieu, pour laquelle il lui recommanda la vénération la plus profonde et la plus entière confiance. La jeune dame, un peu surprise d'abord de toutes ces perspectives ouvertes sur son passé et son avenir, finit bientôt par ne plus y penser. Seulement, en s'en retournant à Florence, elle se demandait pourquoi l'ermite lui avait parlé de sa retraite dans un monastère de Prato, comme s'il en manquait à Florence.

A quelque temps de là, elle se rendit à l'invitation de ses deux nièces, la sœur Thecla et la sœur Fortezza Neroni, et vint assister à leur prise d'habit à Saint-Vincent de Prato. Ce fut à cette occasion qu'elle fit connaissance avec la Mère Catherine, qui lui fit l'accueil le plus sympathique et lui témoigna beaucoup d'affection. Plus tard, en l'année 1546, ayant suivi son mari à Prato, dont il venait d'être nommé *podestat*, elle eut de fréquents rapports avec le monastère, qui était alors dans tout l'éclat de sa

renommée, à cause des grâces merveilleuses que Dieu prodiguait à sa fidèle servante Catherine. Cependant, tout en éprouvant pour la sainte la plus grande admiration et l'attrait le plus vif, la noble dame n'avait que de la répugnance pour le reste des sœurs, par je ne sais quelles préventions défavorables.

Aussi, lorsque dans le cours de la conversation la sainte vint à lui déclarer qu'elle viendrait un jour lui demander à vivre dans son monastère, et qu'elle y mourrait sous l'habit religieux, la dame Margherita se récria beaucoup, en disant que c'était chose tout à fait impossible; qu'il y aurait folie à y songer, puisque son devoir l'attachait à son mari et à ses enfants, et que d'ailleurs, ajouta-t-elle avec une franchise qui ne déplaisait pas, supposé qu'elle fût libre et que Dieu l'appelât à se retirer dans un monastère, ce ne serait pas celui de Saint-Vincent qu'elle choisirait, attendu qu'elle ne l'aimait pas. La Mère Catherine, souriant tranquillement à cette explosion d'incrédulité, se contenta de l'ajourner à l'heure marquée par la Providence.

Quelques années s'écoulèrent. La dame perdit successivement son mari et tous ses enfants, et, un jour de l'année 1568, elle vint d'elle-même frapper à la porte du monastère, demandant humblement à être admise à passer le reste de ses jours, sous son habit de veuve, au milieu de ces ferventes religieuses. Elle y vécut vingt et un ans, dans une paix et un contentement ineffables, à la grande édification de toutes ces pieuses filles, qui l'aimaient comme une mère. Elle fut favorisée avant de mourir d'une apparition de la sainte

Vierge, qui vint fortifier son âme contre les angoisses du dernier passage. Puis, revêtue de l'habit religieux qu'elle avait demandé, elle mourut paisiblement à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, et fut honorée de la sépulture des sœurs [1].

La dame Madeleine Ridolfi, femme du seigneur Ruberto Ubaldini, gentilhomme florentin, avait reçu de la sainte un pareil avertissement prophétique. Cinq ans après la mort de son mari, ayant convenablement pourvu à l'établissement de tous ses enfants, elle vint, en 1571, revêtir l'habit religieux à Saint-Vincent, avec une grande ferveur. Elle s'y distingua par une piété exemplaire, par de grands services rendus à la maison et par son affection singulière pour la Mère Catherine, à laquelle elle survécut. Elle mérita d'entendre les cantiques des anges la nuit de sa mort, recueillit avec soin le récit de ses faveurs célestes, composa un abrégé de sa vie, et couronna elle-même une vie chargée de mérites par une sainte mort.

Mais, outre ses devoirs de prieure vis-à-vis du monastère, elle avait encore à remplir les devoirs du monastère vis-à-vis du prochain. Le premier de tous était le soin des pauvres. Il y a une sorte de parenté spirituelle très-étroite entre les religieux et les pauvres : les premiers devenant par choix ce que les seconds sont par nécessité, et se rencontrant ainsi sous la même bénédiction de Jésus-Christ, qui les a faits les premiers-nés de son royaume. Aussi les a-t-on toujours vus dans l'Église dans les rapports

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. VI, VII, pag. 116-117.

de la plus douce fraternité. Le religieux ne refusant jamais au pauvre sa porte et son morceau de pain, et le pauvre cherchant toujours des yeux le monastère, comme l'asile assuré de sa détresse. La Mère Catherine veilla toujours à conserver à son monastère ce caractère de généreuse hospitalité pour les pauvres. Chaque fois qu'elle reprenait sa charge de prieure, un de ses premiers actes était de venir faire ses recommandations aux sœurs portières au sujet des pauvres. Elle suppliait qu'on les reçût toujours avec bonté, ne les rebutant jamais, quelque importuns qu'ils fussent, mais écoutant leurs plaintes et leurs demandes avec une patiente commisération. Et s'il arrivait qu'on ne pût satisfaire toutes les exigences, elle conjurait de leur accorder du moins de bonne grâce ce qu'on pourrait leur donner, en s'excusant et leur témoignant des regrets d'être dans la nécessité de leur refuser quelque chose. « Faites en sorte, disait-elle, qu'aucun d'entre eux ne quitte jamais la porte sans être content et satisfait de quelque manière [1]. »

De son côté, elle leur distribuait, à l'occasion, tout ce que la pauvreté religieuse laissait à sa disposition, et plus d'une fois on la vit se priver avec joie de sa propre nourriture pour l'envoyer à un pauvre. Sa charité, sur ce point, allait jusqu'à être pénétrée de respect pour les objets qui devaient servir à leur usage. Ce qu'on raconte de certaines saintes, comme de sainte Radégonde de Poitiers, de sainte Claire d'Assise, qui, par respect pour Jésus-Christ caché

1 Voleva chè tutti, partissero della porta, provedutti è sodisfatti in qualchè maniera. (Sandrini, lib. II, cap. v, pag. 165.)

dans l'Eucharistie, se plaisaient à pétrir de leurs propres mains les pains qui devaient servir à son auguste sacrement; elle le faisait par amour pour les pauvres. Elle avait la dévotion de pétrir elle-même le pain qu'on leur distribuait à la porte du monastère. Un jour qu'elle commençait ce travail, avec cet esprit de foi et de vénération, elle fut tout à coup ravie en extase. Pendant que le visage enflammé, le corps immobile, elle tenait les yeux fixés vers le ciel, on voyait ses mains accomplir leur œuvre avec une facilité étonnante. La vertu d'en haut, qui était descendue dans ses mains, passa dans ce qu'elles avaient touché. Ce jour-là, le pain des pauvres surpassa en goût et en beauté le pain de la communauté. Bien que composé l'un et l'autre de la même farine et de la même pâte, le pain des pauvres avait été fait à l'intention du Maître, tandis que l'autre n'était fait que pour ses servantes.

Il y avait une catégorie de pauvres qui l'intéressait particulièrement, c'étaient les jeunes filles arrivées à l'âge de choisir leur carrière dans la vie, et que leur pauvreté condamnait à imposer silence à leur cœur, soit qu'elles voulussent prendre Jésus-Christ pour époux, soit qu'elles ne songeassent qu'à un époux terrestre. Prise d'une grande compassion pour leur sort, elle s'appliqua toute sa vie à en arracher tant qu'elle put aux angoisses et aux dangers de leur situation, en leur constituant une dot suffisante pour les marier ou les établir dans une maison religieuse. Les ressources ne lui firent pas défaut. En voyant le noble usage qu'elle faisait des aumônes qu'elle recevait, on se mit à lui en envoyer de toute

part. Parmi les nobles citoyens dont elle reçut des sommes considérables, on cite son oncle Federigo de Ricci, Marcel Acciajuoli, Julien et Alexandre Capponi. On raconte en particulier d'un pieux gentilhomme, son fils spirituel, nommé Thomas Ginori, qu'il donna au monastère une terre importante, à cette condition que les revenus en seraient abandonnés à la libre disposition de la Mère Catherine, sa vie durant. On comprend ainsi que, dans le seul pays de Prato, on ait compté plus de cent jeunes filles, ainsi dotées et heureusement établies par les soins de la sainte.

Enfin un autre devoir du monastère vis-à-vis du prochain, c'étaient ses rapports de fraternité avec les religieux de l'ordre. Indépendamment de cette affection générale que toute religieuse de Saint-Dominique doit à ses frères, comme héritiers directs des traditions et du gouvernement de l'ordre, Catherine leur avait voué une reconnaissance particulière, à cause de la direction spirituelle qu'elle en recevait. Chaque famille religieuse ayant son esprit et sa vie propres, elle sentait qu'on ne saurait en trouver le bienfait en dehors de ses membres, et qu'une branche de l'arbre avait besoin, pour participer à sa vie générale, d'un lien intime et permanent qui le rattachât au tronc paternel. Ce lien nécessaire était pour elle et pour son monastère la direction des Pères du couvent de Saint-Dominique de Prato. Elle avait pour eux, et pour tous les religieux de la province romaine, leur mère, la plus grande estime et l'affection la plus vive, les regardant « comme les agriculteurs choisis de Dieu pour cultiver sa vigne bien-

aimée. » Chaque fois qu'il arrivait quelques nouveaux Pères à Prato, pour exercer un ministère auprès d'elles, ou comme prieur, ou comme confesseur, ou comme prédicateur, il lui semblait que « c'étaient des anges descendus du ciel, dont la seule présence devait inspirer à toutes les sœurs des sentiments respectueux et soumis, comme leur apportant de nouveaux moyens de réformer et de perfectionner leur vie[1]. » Et, il faut le dire, rien n'était mieux mérité; car tous ces religieux appartenaient à la grande congrégation de Saint-Marc de Florence, que remplissait encore l'âme de Savonarole, dont ils honoraient la mémoire par leur dévouement inaltérable autant que par leur fidélité aux traditions de science et de vertu qu'ils en avaient reçus.

Encore avait-on soin de ne choisir parmi eux que les hommes les plus recommandables par la maturité de leur expérience et la sagesse de leurs conseils. Avec une prudence digne de tout éloge, les supérieurs ne s'étaient pas contentés, dans le choix des sujets, d'avoir égard aux voies extraordinaires et aux dons sublimes, si communément répandus dans cette fervente communauté. Mais, de plus, ils avaient étudié son génie propre, son tempérament spirituel formés par le gouvernement de la sainte, et ils s'étaient appliqués à ne leur envoyer pour confesseurs que des hommes du même caractère, de la même trempe d'esprit, incapables de s'écarter des

[1] Le pareva di videre Angeli chè colla sola comparsa dovessero mettere tutto monastero, in una positura di venerazione a lei in una continua suggezione di miglioramento è riforma. (Sandrini, lib. I, cap. XXXVIII, pag. 122.)

règles de direction suivies par leurs prédécesseurs [1]. Et, en effet, tant que vécut Catherine, sur onze confesseurs ordinaires qui s'y étaient succédé, dix se sont rencontrés dans des conditions parfaitement identiques, tous Florentins de naissance, formés au même noviciat, et si bien pénétrés du même esprit, qu'après les deux années d'interstices canoniques, ils y avaient été renommés chacun deux et trois fois. La sainte, émerveillée de retrouver dans chaque nouveau venu la belle simplicité des autres, les mêmes doctrines et les mêmes allures de direction, avec la même franchise de paroles et de procédés, s'ouvrait à lui sans la moindre répugnance, avec sa confiance et son abandon accoutumés. « Il lui semblait que chaque nouveau Père était toujours *le même confesseur*, tant il était fait à l'image de tous ceux qu'elle avait connus dans l'ordre, depuis qu'elle s'y était confessée pour la première fois [2]. »

Ce bienfait était si grand à ses yeux « qu'après la grâce du baptême, elle estimait n'en avoir pas reçu de plus précieuse que celle de sa vocation à un monastère aussi privilégié [3]. » Elle en parlait à ses religieuses avec tant d'admiration et de reconnaissance,

1 Procuravano sempre di mandar padri, chè non variessero punto dalla vestigie di loro predecessori. (Sandrini, lib. I, cap. XXXVIII, pag. 123.)

2 Pareva chè ogni frate da bene fossero, *il suo confessore*, e chè tutti fossero da quella pasta di quelli... da primi anni. (*Ibid.*)

3 Prendeva motivi di riconoscere il beneficio della sua vocazione in quel luogo, dopo quello di battesimo, il maggiore, etc. (*Ibid.*)

qu'elles en bénissaient toutes le Seigneur, professant une telle vénération pour tous ces Pères, « que toutes choses devenaient une loi dans la communauté, du moment qu'elles avaient été recommandées par un d'entre eux[1]. »

Après cela, on ne sera pas étonné de voir tous les témoignages de bienveillance et de gratitude que cette âme si tendre et si délicate leur prodiguait. Elle ne se contentait pas de les assister par ses prières continuelles dans leurs besoins spirituels et temporels; elle leur venait en aide, autant qu'elle le pouvait, par des secours d'argent ou des dons en nature, selon les circonstances. Dans les crises de pauvreté qu'ils subissaient, comme tout monastère aime de Dieu, c'était toujours la Mère Catherine qui était leur providence assurée, quand toutes les autres ressources leur faisaient défaut. Habituellement, c'était à Saint-Vincent qu'on lavait leurs habits et qu'on les réparait, qu'on préparait leurs médicaments et autres choses utiles dans leurs maladies, et la Mère Catherine y mettait toujours la main, quand elle n'était pas la seule à s'en charger. Il n'y avait pas de mois qu'elle ne leur fît quelque petite largesse, moins à titre de charité qu'à titre de bonne fraternité, comme de leur envoyer le repas du matin ou du soir pour toute la communauté, ou quelque gracieuseté semblable. Une fois tous les ans, aux fêtes de Pâques, ainsi qu'en agissaient entre eux les anachorètes du désert, elle faisait acte de civilité et de courtoisie envers le prieur et le con-

[1] Sandrini, lib. I, cap. xxxviii, pag. 123.

fesseur, en leur offrant en présent quelque petite chose (*Presentando loro qualche cosetta* [1].)

Cette charité pour l'Ordre ne se bornait pas aux Pères du couvent de Saint-Dominique de Prato, elle s'étendait sur toutes les provinces et sur tous les couvents du monde. Elle s'intéressait si vivement à tous, disent les chroniqueurs, « qu'on aurait dit qu'elle se croyait obligée de prier pour chacun, d'aimer et de vénérer l'Ordre tout entier, comme son propre monastère [2]. » Dans l'Ordre, ce qu'elle aimait le plus, c'était le ministère sacré pour lequel il avait été créé, la prédication. Vraie fille de saint Dominique, elle ne voyait rien au-dessus d'un Frère Prêcheur, portant dignement le glaive de la sainte parole et en faisant étinceler l'éclat et sentir la puissance aux fidèles et aux infidèles pour les conquérir tous à Jésus-Christ. Aussi, pour remplir son rôle de sœur prêcheresse, elle accompagnait de ses ferventes prières tous ses frères prêchant l'Évangile. Tandis qu'ils s'en allaient, volant comme les nuées au-dessus des peuples, elle, les ailes déployées comme la colombe sur les cimes de la contemplation, les suivait du regard et de la pensée, « priant de toutes ses forces pour que, les nuées s'entr'ouvrant, le Verbe de Dieu tombât sur les âmes pour y répandre le salut et la vie [3]. »

[1] Seraf. Razzi, lib. III, cap. IX, pag. 124.

[2] Si [illegible] per esse davanti a Dio, che pareva, che [illegible] in obligo per ciascheduna di loro, e che tutte la religione fosse suo monasterio. (Sandrini, lib. I, cap. XXXVIII, pag. 121.)

[3] Pregava con gran forza, per i religiosi, che annunziavano la divina parola, accio che facessero frutto grande nell'anime. (*Ibid.*, lib. II, cap. V, pag. 164.)

Quels durent être les effets de cette puissante prière sur les prédications de l'Ordre pendant plus d'un demi-siècle? Nous n'aurions jamais pu le soupçonner, si Dieu n'avait soulevé un coin du voile qui en couvrait le mystère, pour nous en donner la révélation. C'est à Prato, dans les prédications faites immédiatement sous l'influence de sa prière, qu'on a pu le constater. Quand nos prédicateurs y étaient préalablement annoncés, la Mère Catherine s'étant mise en prière pour eux « ils parlaient avec une puissance inouïe, et leurs paroles de feu tombaient sur les âmes comme des charbons ardents, qui les embrasaient des flammes de l'amour divin[1] ». Mais s'ils arrivaient à l'improviste, la sainte n'ayant pas eu le temps de les recommander à Dieu, c'était bien différent. Ils parlaient avec leur talent ordinaire, mais leurs paroles n'avaient plus ni cette puissante efficacité ni cette vigueur de l'Esprit de Dieu, qui remue si profondément les âmes.

C'était cet Esprit de Dieu qu'elle désirait pardessus tout voir régner dans l'Ordre. Pour cela, elle ne cessait de recommander à tous les religieux de quelque importance d'apporter tous leurs soins et la plus scrupuleuse attention dans le choix des jeunes gens destinés au noviciat. Elle voulait qu'on n'y admît que des sujets d'élite, revêtus de ces conditions de la nature et de la grâce qui annoncent les généreuses destinées. Elle priait ensuite pour eux, avec une ferveur exceptionnelle, y consacrant

[1] Parlavano con lingua di foco è con parole si accese, che inamoravano di Dio. (Sandrini, lib. II, cap. v, pag. 164.)

plusieurs heures tous les jours, persuadée que ces heures n'étaient pas les moins utiles à l'Ordre lui-même « puisqu'ils étaient les jeunes arbres destinés à remplacer les anciens et à devenir l'honneur de la forêt. » Son frère, le jeune Fra Timoteo de Ricci, successivement prieur de Santa-Maria-Novella, de Saint-Marc de Florence et de Saint-Dominique de Fiesole, et qui, à ce titre, avait donné l'habit à un grand nombre de novices, avait constaté sur ce point les effets de l'intervention de sa sainte sœur. Tous ceux dont le choix avait reçu son approbation ou pour lesquels elle avait adressé spécialement des prières à Dieu, avaient réussi au delà de toute espérance et étaient devenus, sous tous les rapports, des religieux éminents dans la province.

Enfin, elle prenait tellement à cœur les affaires de l'Ordre, qu'il lui semblait qu'elle en portait toute la responsabilité devant Dieu. C'était au point que, lorsque l'Ordre subissait quelque malheur, quelque fâcheux événement, elle n'en accusait qu'elle seule. Avec un dévouement et une humilité incomparables, elle disait « que c'était son ingratitude envers les Pères qui en était cause; non qu'elle ne sentît vivement toutes les obligations qu'elle leur devait et qu'elle n'eût conscience d'avoir fait pour eux tout ce qui dépendait d'elle, mais parce qu'elle ne méritait pas d'être exaucée pour n'avoir pas su profiter de leurs saintes instructions [1]. »

Tant de dévouement à l'Ordre avec tant d'humi-

1 Non meritasse d'essere exaudita, per i diffetti, come ella diceva, di non esserci approfittatta, delle loro istruzioni. (Sandrini, lib. II, cap. v, pag. 164.)

lité auraient dû, ce semble, lui obtenir quelque faveur, quelque indulgence auprès de ses supérieurs, la délivrer tout au moins de leurs défiances à l'endroit de ses extases et de ses dons surnaturels. Mais non ; après trente ans de vertus héroïques et de prodiges, les préventions hostiles n'avaient pas encore désarmé ; Dieu le permettant ainsi, autant pour justifier l'Ordre de toute connivence ou de toute légèreté sur des questions si délicates, que pour donner une authenticité plus éclatante aux faits merveilleux qui remplissent l'existence de Catherine.

Or, en 1567, la province romaine avait mis à sa tête le Père Genesio, de Lucques, religieux observant, mais singulièrement absolu dans ses idées et un des rares survivants du parti de l'opposition à outrance, qui s'était formé dans l'Ordre, au début des extases de la Mère Catherine. Convaincu que tout ce que la renommée en racontait, n'était que fiction et mensonge, sans même se donner la peine d'en chercher les preuves, il vint à Prato, bien décidé à arracher à la Mère Catherine, de gré ou de force, l'aveu de tout ce qu'il nommait ses artifices et ses supercheries. Il avait déjà commencé sa visite officielle au monastère et fulminé contre elle les ordinations les plus sevères, lorsqu'un ordre du maître général lui enjoignit de se rendre immédiatement à Rome pour des affaires de haute importance. Obligé de suspendre ses poursuites et visiblement contrarié d'abandonner son entreprise, il déclara solennellement devant toute la communauté, que si, à son retour, la Mère Catherine ne faisait

pas des aveux complets, son intention bien arrêtée était de la jeter en prison jusqu'à résipiscence. On se représente la stupeur et le chagrin de toutes ces pieuses filles en entendant traiter ainsi leur Mère tant vénérée, et combien elles devaient envisager en tremblant l'avenir! Mais la Mère, sans se troubler, se mit doucement à consoler ses filles et à les rassurer par ces paroles : « Qui aurait pensé que le Seigneur serait venu sitôt prendre ma défense et que ce Père serait étouffé dans *la Paille?* » Les sœurs supposèrent que c'était une manière de s'exprimer pour leur dire qu'en dépit de sa sévérité, ce Père finirait par se radoucir et que toute sa colère ne serait qu'un feu de paille. Mais l'événement démontra qu'il fallait prendre ses paroles au pied de la lettre. En revenant de Rome, ce religieux voulant traverser les eaux débordées d'une petite rivière, nommée *la Paille,* y tomba et y fut asphyxié; car, bien qu'on l'en retirât encore vivant, il ne tarda pas à mourir des suites de l'accident.

Le malheur de cet adversaire n'était pas fait pour lui donner des successeurs. Cependant il s'en présenta encore un dernier. Car, il faut le dire, ce qui suffit pour épouvanter les consciences coupables, ne suffit pas toujours pour désarmer les consciences honnêtes. Vous auriez beau menacer un théologien de bonne foi, de tous les malheurs possibles, appuyé sur ses bonnes intentions et ses arguments décisifs, il ne tiendrait aucun compte de toutes vos menaces, et marcherait droit devant lui. C'est ce que fit trois ans après, en 1570, le Père Francesco Graziani de Sermoneta. A peine devenu le supérieur

de Catherine, sous le titre de vicaire provincial, il se crut obligé, en son âme et conscience, d'apporter définitivement la lumière dans la question restée, selon lui, toujours indécise, des révélations et des extases de la sainte. En conséquence, après avoir fait son plan de campagne, qui devait infailliblement lui assurer la victoire, il arriva l'esprit tout agité à la porte du couvent, et sonna pour entrer. Il ne s'attendait pas à être si près de l'ennemi. La sainte, qui se trouvait là dans ce moment, ouvrit elle-même la porte, et voilà qu'en se présentant, elle lui apparut environnée de toute part d'un nuage éclatant, et le visage resplendissant d'une lumière plus vive que le soleil. A ce spectacle, le vicaire provincial, tout tremblant d'une religieuse émotion, tomba à ses genoux, lui demandant humblement pardon de ses doutes et de ses défiances, et lui voua de ce moment un culte de respectueuse admiration. Dieu prenait en main la défense de sa fidèle servante et dissipait pour toujours les doutes injurieux des hommes, à la lumière radieuse de son visage, aux splendeurs de cette grande auréole de sainteté.

CHAPITRE V

Action bienfaisante de sainte Catherine dans le monde. — Elle y consacre ses dons les plus merveilleux. — Dons de conseil, de prophétie, d'apparition à ceux qui l'invoquent, de puissance sur les démons, de guérison des corps.

1554-1579

Pendant que sainte Catherine remplissait ainsi les nombreux devoirs du gouvernement de son monastère, le monde ne cessait pas de venir frapper à sa porte et de recourir aux bons offices de sa charité. Depuis 1554, à part les foules bruyantes du jeudi et du vendredi de chaque semaine, qui avaient disparues avec le spectacle extérieur des grandes extases de la Passion, c'était tous les jours le même concours des fidèles pour lui demander un conseil, une prière, une consolation ou quelque bienfait de Dieu, ou seulement la faveur inestimable d'un de ses entretiens spirituels.

On avait une telle confiance en ses lumières, qu'on venait la consulter non-seulement sur les choses de l'âme, mais encore sur celles du corps, sur tous les intérêts de la vie présente. On s'était

persuadé que puisque son esprit, comme celui des anges, pénétrait dans les profondeurs de Dieu, il pouvait bien sonder les mystères moins obscurs des choses créées. Qui eût entendu les problèmes qu'on venait soumettre à la sagesse de ses conseils, eût pu se croire dans le cabinet d'un jurisconsulte ou d'un homme d'affaires, plutôt que dans le parloir d'un monastère. Et c'était un spectacle touchant de voir cette humble religieuse, si étrangère aux affaires du monde et de ses intérêts, écouter le long récit des faits d'un procès, les divers incidents d'une affaire avec toutes les intrigues qui viennent les compliquer. Mais le merveilleux, c'était de l'entendre, avec sa candeur et sa simplicité habituelles, donner des conseils si sages, si chrétiens, proposer des moyens si délicats et pourtant si habiles, si bien proportionnés au but désiré, qu'elle jetait dans le ravissement ceux-là même qui n'étaient pas disposés à suivre ses avis. Car il y a des hommes qui ne refuseront jamais leur estime, leur admiration même aux conseils que la religion inspire, tout en donnant leur préférence aux combinaisons moins honnêtes, mais plus habiles, plus positives et toutes profanes [1]. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on demande le succès dans les entreprises humaines à d'autres influences que celles de Dieu et de sa justice. Son intervention était déjà écartée presque officiellement dans la patrie et le siècle de Machiavel où vivait Catherine.

1 Perchè lasciate le directione christiane morale è savie della Madre Catharina, l'erano, appigliate alle vane è poco giuste d'al secolo. (Sandrini, lib. I, cap. xxxvi, pag. 116.)

Mais ce ne furent pas du moins ses clients qui eurent à se féliciter d'avoir dédaigné ses conseils, pour en suivre de plus habiles selon le monde. Des nombreux personnages de Florence et de la Toscane, qui étaient venus prendre son avis dans des affaires de haute importance, il n'y eut d'heureux et de satisfaits que ceux qui s'y conformèrent de tout point. Un de ses historiens, Fillipo Guidi, raconte avoir reçu pour sa part deux confidences remarquables à ce propos. Une personne de haute naissance et d'une grande piété lui aurait un jour déclaré combien elle remerciait Dieu d'être venue prendre les conseils de la Mère Catherine dans plusieurs affaires des plus considérables; car c'était en ne s'écartant pas de la ligne de conduite qui lui avait été tracée, qu'elle en avait obtenu les succès les plus complets et les plus inespérés. Une autre, au contraire, tombée d'une position honorable dans une extrême détresse, lui avait avoué qu'elle ne devait son malheur qu'au mépris de ses conseils, et pour lui avoir préféré ses calculs personnels et des combinaisons plus séduisantes [1].

Le Père Fra Sisto Fabri, de Lucques, maître général de l'Ordre, faisant sa visite au monastère de Prato, voulut incidemment prendre l'avis de la sainte sur certaines négociations qu'il était à la veille d'entreprendre. Celle-ci lui conseilla d'y renoncer, en lui faisant considérer la grosse tempête qui allait s'élever à propos de cette affaire et dans laquelle il pourrait bien être englouti. Malgré des

1 Fillipo Guidi, cap. XLII, pag. 105.

avertissements si précis et si graves, le Père néanmoins crut devoir s'y engager. Il ne tarda pas à s'en repentir; car les événements qui suivirent sa téméraire entreprise furent si considérables et si compromettants pour lui, qu'il fut déposé de sa charge de maître général et privé pour toujours de toute fonction active dans l'Ordre. Retiré à Florence, au couvent de Santa-Maria-Novella, où la protection du grand-duc lui avait obtenu un asile honorable, il ne craignit pas d'avouer publiquement que ses malheurs lui avaient été prédits par la Mère Catherine et qu'il portait le juste châtiment de son orgueilleuse témérité, pour n'avoir pas tenu compte des avertissements d'une âme aussi agréable à Dieu [2].

Quelquefois, pour éprouver la foi de ceux qui la consultaient, ou simplement pour obéir aux inspirations d'en haut, elle ne leur donnait pas de réponse catégorique, se contentant d'ajourner, sous une forme plus ou moins indécise, le conseil qu'on lui demandait. Cependant, contrairement à toutes les apparences, les choses devaient s'accomplir dans les termes annoncés. Il y avait un saint personnage qui exerçait ce qu'on appelait alors la profession d'ermite familier. C'était un solitaire qui, n'ayant aucun lieu fixe pour résidence, portait avec lui son ermitage sur tous les chemins du monde. Il fréquentait tous les sanctuaires, tous les pèlerinages célèbres avec grande dévotion et profit spirituel. Comme il s'en allait de ville en ville pour recueillir des aumônes, et de monastère en monastère

2 Fillipo Guidi, cap. xxxviii, pag. 94.

pour les distribuer, tous les ans il visitait celui de Saint-Vincent de Prato avec une joie particulière, à cause des consolations et des fruits abondants de salut qu'il trouvait dans les entretiens de la sainte. Cet ermite pérégrinant se nommait Fra Domenico, et nous le retrouverons bientôt parmi ses fils spirituels. Or une année, il arriva au couvent plus gravement préoccupé que de coutume, ayant à consulter sainte Catherine sur une affaire de la plus haute importance. Il eut un entretien avec elle, et, après lui avoir exposé longuement son affaire, il fut bien étonné de n'en recevoir que cette courte réponse : « Dieu vous éclairera quand le moment d'agir sera venu. » Tout désappointé, Fra Domenico ne pouvait se contenter d'une parole qui ne lui disait rien. Il demeura quelques jours au couvent pour obtenir une réponse plus explicite; toutes ses instances furent inutiles. Alors, comme il était plein de respect pour tout ce qui émanait de la servante de Dieu, il fit acte de foi en sa parole, espérant contre toute espérance, et s'en retourna résigné, quoique un peu triste. Mais à peine eut-il quitté Prato et fut-il en route vers le lieu où il devait conclure son affaire, qu'il fut subitement éclairé sur la question qui le préoccupait. La solution se présentait à son esprit avec une telle clarté, une telle évidence, que toutes ses incertitudes avaient disparu. Il comprit alors qu'il n'appartient pas à l'homme de déterminer ni l'heure ni la forme des dons du Ciel, ni de discuter sur les paroles des saints, chacune d'elles étant un oracle, un fidèle écho de la voix de Dieu [1].

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. IX, pag. 125.

Mais ce n'était pas seulement des conseils qu'on venait demander à Catherine, c'étaient toutes sortes de secours spirituels et temporels. Pour mieux seconder tous les désirs, la sainte mettait généreusement tout ce qu'elle tenait de Dieu au service du prochain. Après le don de conseil, c'était celui de prophétie. On sait tout ce que Philippe Salviati avait fait pour le monastère de Saint-Vincent. La Mère Catherine ne l'oubliait pas, et, chaque fois qu'elle en avait l'occasion, elle ne manquait pas de le témoigner aux divers membres de sa famille. Or, son fils aîné, Averardo Salviati, quoique marié depuis longtemps, n'avait pas encore d'enfant. Il s'en montrait inconsolable, et, comme d'ordinaire, sa femme, Alexandrina Nerli, souffrait de la douleur de son mari encore plus que de la sienne. Un jour, succombant au chagrin, elle vint se jeter aux pieds de la sainte pour lui exprimer ses angoisses et implorer sa pitié. Attendrie de ses larmes, celle-ci lui donna l'assurance qu'elle ne tarderait pas de devenir mère, et que Dieu lui donnerait un fils. L'événement mit le comble à leur joie et à leur dévotion pour la Mère Catherine.

Une autre Salviati, la sœur d'Averardo, mariée au seigneur Carlo Nicollini, venait de perdre son fils unique, objet de toutes ses espérances, ne comptant plus en avoir d'autres. Dans son extrême désolation, elle vint se réfugier auprès de la sainte amie de sa famille, pour trouver dans ses entretiens un adoucissement à ses maux sans remèdes. Elle ne s'attendait pas à être si abondamment consolée. Catherine l'encouragea beaucoup à la confiance en

Dieu, lui annonçant qu'elle obtiendrait encore deux ou trois fils, ce qui se vérifia à la lettre ; car, bien qu'elle ait eu successivement trois fils, l'un d'entre eux étant mort en bas âge, il ne lui en resta définitivement que deux ; c'est ainsi que s'explique ce terme de deux ou trois, employé par la sainte [1].

Un jeune gentilhomme de Florence, Marco-Antonio Ubaldini, voulait à tout prix se marier à une jeune fille de Rome, en dépit des résistances de sa mère, qui lui offrait à Florence même un parti de tout point plus convenable, dans la personne de la jeune Lucrezia, fille du comte Hugo de Gherardesca. Catherine, avertie par la noble dame au désespoir, fit dire au jeune étourdi qu'il ne quitterait pas Florence avant d'avoir donné satisfaction à sa digne mère. Marco-Antonio ne fit qu'en rire, et continua avec une parfaite assurance les préparatifs de départ. Mais, voilà qu'au moment où il mettait le pied sur l'étrier pour monter à cheval et se diriger vers Rome, il fut pris d'un mal si violent, qu'il fut obligé de rentrer dans sa maison et de se mettre au lit. Là, il reçut de la part de la sainte de Prato ce second avertissement, « qu'il ne sortirait pas de son lit, s'il ne se soumettait aux volontés maternelles. » A cette menace, qui aurait pu s'exécuter aussi bien que la première, le rebelle rendit les armes, et la mère fut obéie [2].

La prédiction suivante eut un caractère plus tragique. Catherine avait souvent donné des avertisse-

1 Sandrini, lib. II, cap. XXIV, pag. 235.
2 Compendio, etc., cap. XI, pag. 57.

ments pleins de charité à Quirino della Casa, jeune débauché d'une célébrité scandaleuse dans tout le pays de Prato. Voyant, enfin, que les exhortations les plus pressantes ne faisaient qu'endurcir son cœur, elle lui dit un jour avec une sévère solennité : « Puisque vous ne tenez aucun compte des avertissements de la bonté de Dieu, écoutez aujourd'hui la voix de sa justice. Sachez donc que vous subirez une terrible catastrophe où vous perdrez la fortune, l'honneur et la vie. » Le malheureux n'eut pas l'air d'y faire attention, et persévéra dans ses égarements. A quelque temps de là, s'étant rendu coupable de crimes énormes, il tomba entre les mains de la justice, dont la sentence lui fit perdre à la fois sa fortune, qui fut confisquée au profit de l'État, son honneur, sous la flétrissure d'une sentence juridique, et enfin sa vie, par la main du bourreau. Pendant qu'on le conduisait à l'échafaud, le cœur brisé de repentir et versant des larmes amères, il publiait tout haut que tous ses malheurs lui avaient été prédits par la Mère Catherine de Ricci, demandant comme une dernière grâce qu'on le recommandât à ses prières pour en obtenir le pardon de ses crimes et le salut de son âme dans l'éternité[1].

Dans d'autres circonstances, c'étaient les malheurs publics que Dieu faisait annoncer au monde par la bouche de Catherine. En 1556, la veille de l'Exaltation de la sainte croix, comme elle récitait l'office de la sainte Vierge avec la sœur Speranza Pandolfini, tout à coup elle s'arrêta l'esprit ravi en Dieu, le

1 Sandrini, lib. II, cap. xxiv, pag. 237.

visage et les yeux levés vers le ciel, et redisant tristement ces paroles : « Florence tout entière va à gué, Florence tout entière va à gué ! » La sœur Speranza lui ayant demandé ce qu'elle voulait dire par ce mot de gué appliqué à Florence, elle lui répondit à haute voix et sans figure qu'elle voyait toute la ville de Florence au milieu des eaux d'une vaste inondation. La nuit suivante, l'*Arno* déborda dans toute la ville, répandant partout la terreur et les ravages les plus désastreux. Cette inondation sur tout le parcours du fleuve devint encore plus terrible par la mortalité effrayante qui s'en suivit, de sorte que ce débordement fut regardé comme une des plus grandes calamités du siècle [1].

Mais un des dons les plus étonnants qu'elle employait au service de ceux qui l'invoquaient, c'était d'entendre à distance leur voix et de venir en personne leur apporter son secours. Il y avait à Prato une jeune fille extrêmement pieuse, devenue pour cela même la victime du despotisme anti religieux de son frère. En haine de sa dévotion, il l'avait enfermée dans ses appartements pour l'empêcher de venir à l'église et d'assister à la messe et aux autres offices de la religion. La malheureuse prisonnière ne s'en consolait un peu qu'en multipliant ses exercices spirituels, afin de se rapprocher le plus possible de son Dieu, et de goûter quelque joie dans son intimité. Cependant, comme la faiblesse humaine cherche toujours à sortir d'une situation forcée, elle s'était persuadée que si elle pouvait seulement avoir

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. VI, pag. 115.

une entrevue avec la Mère Catherine, sa position changerait infailliblement. Elle s'adressa donc à son frère, le suppliant le plus humblement possible de lui accorder une seule grâce, celle d'aller voir la *sainte*, comme on appelait communément la Mère Catherine à Prato. Mais son geôlier fut implacable. Il lui répondit « que désormais il n'y aurait pas plus de *sainte* que d'église pour elle, et qu'elle devait en prendre son parti ». Alors la pieuse fille, fondant en larmes, se mit à invoquer l'épouse de Jésus-Christ, en lui disant que, puisqu'on lui refusait le bonheur de la voir, elle voulût bien la prendre en pitié et la recommander à Dieu, sachant bien que rien ne lui serait refusé. Comme elle priait ainsi, elle vit entrer dans sa chambre une religieuse de Saint-Dominique, qui vint à elle toute souriante, lui adressant des paroles d'une grande suavité et lui promettant sa protection auprès de Dieu. Puis, après lui avoir donné l'assurance qu'elle lui obtiendrait de son frère la consolation de venir au monastère, elle disparut. Le même jour, la Mère Catherine fit appeler le frère et lui demanda gracieusement d'être assez bon pour lui amener sa sœur. Celui-ci, transformé subitement, lui répondit avec beaucoup de courtoisie qu'il se ferait un plaisir de la satisfaire. Et, en effet, il ne rentra chez lui que pour prendre sa sœur et la conduire au monastère. La jeune fille, qui n'avait vu la sainte que dans son apparition, la reconnut au milieu de toutes ses religieuses, et, s'avançant vers elle, elle tomba à ses pieds pour lui demander sa bénédiction. Catherine la releva avec bonté, la combla de témoignages affectueux, et, l'invitant à

venir la voir quelquefois, elle lui offrit son amitié en dédommagement des persécutions dont elle avait été la victime depuis son enfance[1].

Un riche citoyen de Florence, nommé Raphaël Cini, étant venu pour ses affaires à Cosenza, ville de Calabre, y tomba gravement malade. Dans cette extrémité, il se souvint de tout ce qu'il avait entendu raconter de la grande sainteté de la Mère Catherine, par deux de ses sœurs, religieuses de son monastère. Pénétré de la foi la plus vive, il se recommanda à Dieu, le suppliant, par le mérite de sa fidèle servante Catherine, de venir à son secours, dans les angoisses où il se trouvait, loin de sa patrie et de tous les siens. Il n'avait pas achevé sa prière, que la sainte lui apparut debout auprès de son lit de douleur, et, après lui avoir adressé de douces paroles pour l'engager à renoncer désormais à certaines habitudes peu chrétiennes, elle lui rendit instantanément la santé. De retour à Florence, il racontait la grâce insigne qu'il en avait reçue, et il en démontrait l'authenticité par la transformation de ses mœurs devenues plus conformes aux principes de sa foi[2].

Dans un danger d'une autre nature, elle vint au secours d'un vénérable religieux de ses amis, en grande estime dans tout le pays de Prato; c'était le Père Agostino, de Sienne, provincial des Carmes. En faisant la visite de ses couvents, il tomba de cheval au passage d'une rivière, dont les eaux avaient grossi outre mesure. Prêt à être englouti,

1 Sandrini, lib. I, cap. xxxiii, pag. 107.
2 Seraf. Razzi, lib. III, cap. xii, pag. 185.

il invoqua le secours de la Mère Catherine. Il la vit aussitôt apparaître à ses côtés, marchant sur les flots et le tenant par la main, le conduire sain et sauf sur la rive. L'historien qui rapporte le fait ajoute « que le saint religieux vivait encore de son temps, racontant le prodige à qui voulait l'entendre [1]. »

Mais le fait le plus extraordinaire, à cause de ses divers incidents et de la persistance du phénomène, lequel du reste démontre sensiblement la protection invisible et permanente que les saints exercent sur nous, c'est l'apparition à Bernard Ricasoli. C'était un noble seigneur, instruit, professeur de droit, chevalier de Saint-Étienne, et à tous ces titres envoyé comme ambassadeur du grand-duc auprès du roi de Bavière, vers l'année 1565. Comme le voyage présentait des périls exceptionnels à cette époque, à cause de l'intolérance dont souffraient les catholiques dans les pays protestants qu'il fallait traverser, le jeune ambassadeur, fervent catholique, pria sa mère Lucrezia de Gondi de vouloir bien le recommander aux prières de la sainte de Prato. La Mère Catherine ayant répondu à la noble dame qu'elle se ferait un devoir d'accompagner son fils de ses prières pendant son périlleux voyage, Ricasoli partit avec confiance. A peine fut-il hors des portes de Florence qu'il aperçut dans l'air, au-dessus de la tête de son cheval et s'en allant au-devant de lui, une religieuse sous la forme et l'habit d'une sœur de Saint-Dominique. Cette religieuse

[1] Seraf. Razzi, lib. III, cap. XII, pag. 185.

lui servit ainsi de guide et d'escorte pendant toute la durée de son voyage, jusqu'à ce qu'il arrivât à la résidence du roi de Bavière, aux portes de sa capitale, et là elle disparut pendant quelques jours. Après qu'il eut achevé les diverses négociations pour lesquelles il avait été envoyé, il remonta à cheval pour retourner auprès de son maître. Comme il sortait de la ville, il vit la même religieuse reprendre sa place au-devant de lui et son rôle protecteur le long de sa route, jusqu'à son arrivée au pied des murs de Florence. Il y entra plein d'admiration et de reconnaissance pour la miraculeuse protection dont il venait d'être l'objet, et bénissant Dieu des grandes choses qu'il accomplissait dans sa fidèle servante Catherine [1].

A ces formes variées de l'action bienfaisante de Catherine dans le monde, il faut encore ajouter sa puissance sur les démons. Un des signes les plus étonnants de la puissance des amis de Dieu sur ces esprits d'orgueil, c'est l'hommage que les saints en obtiennent devant les hommes. De même que Jésus-Christ a forcé les démons à rendre témoignage à sa divinité, quand il était sur la terre; de même il les oblige quelquefois de proclamer la gloire de ses saints, pendant les jours de leur vie mortelle. C'est ainsi qu'il leur fit reconnaître et proclamer le titre d'épouse dont il avait honoré Catherine. Un jour, la dame Camilla de Bonzi, *podestessa* de Prato, vint faire visite au monastère de Saint-Vincent, accompagnée de Mona Néra, sa belle-mère, et d'autres

[1] Seraf. Razzi, lib. II, cap. XIII, pag. 79.

nobles jeunes filles, parmi lesquelles s'en trouvait une qui était, à leur insu, possédée du démon. Introduites dans la salle commune aux personnes du monde et aux religieuses, elles s'entretinrent pendant quelque temps, paisiblement et sans bruit, avec quelques religieuses leurs parentes. Mais ayant fait demander la Mère Catherine, dès que celle-ci se fut levée de l'endroit où elle était, la jeune possédée se mit à rouler les yeux et à faire les gestes les plus étranges, et, comme elle cherchait de tout côté où pouvoir se cacher, elle courut se jeter derrière le tour d'un lit qui se trouvait là. Ses compagnes, étonnées de la voir ainsi s'agiter et se cacher, lui en ayant demandé la raison, elle répondit: « Parce qu'elle vient celle-là. » Et à toutes leurs questions, pour savoir quelle était celle-là dont elle voulait parler, elle gardait un silence obstiné. Poussée à bout cependant, elle finit par dire : « Je veux parler de celle qui est l'épouse de celui-ci, » désignant de la main un crucifix qui se trouvait là. Quand la Mère Catherine fut entrée dans la salle, on ne saurait imaginer à quelles affreuses contorsions se livra la malheureuse possédée. La sainte, ne daignant pas y faire la moindre attention, continua sa conversation avec la *podestessa*, comme si rien ne se passait autour d'elle. L'orgueil du démon ne put souffrir plus longtemps de se voir ainsi méprisé, et la jeune fille se hâta de quitter le monastère[1].

Mais ce n'était pas seulement des humiliations

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. xi, pag. 130.

qu'elle infligeait au démon, elle lui faisait encore sentir sa puissance en lui arrachant ses victimes. Il lui suffisait d'une prière, d'une parole, d'un signe de croix pour les chasser des corps qu'il possédait. Un jour on lui amena de vive force une pauvre fille de Prato, cruellement affligée par un de ces méchants esprits. Il en était tellement le maître, que rien n'avait pu lui arracher sa proie ; ni les exorcismes, ni les oraisons, ni les vœux, ni l'application des reliques des saints, ni aucun des moyens employés par l'Église Dieu en réservait la gloire à son épouse Catherine. S'approchant de la malheureuse possédée, elle lui fit un signe de croix sur le front; à l'instant même, le démon vaincu l'abandonna pour toujours [1].

Mais s'il lui était si facile de lui arracher les corps, il n'en était pas de même des âmes. Ici, il lui fallait entrer en lutte ouverte avec toutes les violences et toutes les ruses de l'enfer. Un des supérieurs de l'Ordre lui ordonna un jour d'adresser à Dieu des prières extraordinaires pour un grand pécheur, en péril extrême de son salut; elle se mit aussitôt en devoir de lui obéir. Comme elle se retirait dans un lieu solitaire, selon son habitude, quand elle avait à traiter de grandes choses avec Dieu, le démon furieux fit tout au monde pour l'empêcher d'y entrer. Il se mit à faire tant de bruit, bouleversant tout autour d'elle avec des hurlements si affreux, qu'on aurait dit que la maison allait être renversée de fond en comble. Il réussit ainsi

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. xi, pag. 130.

pendant quelque temps à lui barrer le passage: mais enfin, à force d'intrépidité et de persévérance, elle prit possession de son oratoire. Là il lui suscita toute sorte de persécutions et d'embarras pour l'empêcher de se mettre à genoux, la poussant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, la renversant par terre, menaçant de lui arracher le voile ou de lui déchirer les habits. Mais après qu'elle eut appelé Dieu à son aide, toutes ces violences cessèrent, et, s'étant prosternée à deux genoux, elle commença sa prière. Alors le démon s'écria en gémissant: « Ah! sœur Catherine, que faites-vous? Il ne vous suffit donc pas que je ne puisse rien gagner sur vous, il faut que vous veniez encore m'arracher cette âme, qui m'a coûté tant d'années de tentations assidues et de persévérants efforts. Laissez-la-moi, puisqu'elle est déjà mienne, cessez de lui porter secours par vos patenôtres, et je vous promets de vous laisser tranquille et de ne plus vous tourmenter. » Mais Catherine lui ayant commandé, au nom du Seigneur, de s'en aller, plus furieux que jamais, il recommença son vacarme infernal et ses cris de rage. A la fin, dominé par l'ascendant de la sainte, il s'enfuit désespéré, laissant après lui une odeur insupportable. La sainte était victorieuse, et l'âme du pécheur échappait au péril qui la menaçait [1].

« J'écris volontiers le fait suivant, dirai-je avec « le pieux historien à qui je l'emprunte, pour la « consolation de nous tous, pauvres pécheurs, afin

1 Fi. Guidi, cap. XIX, pag. 43-44.

« que nous ne désespérions jamais de la miséri-
« corde de Dieu, sans abuser pourtant de sa pa-
« tience en l'offensant, et afin de nous encourager
« à recourir à la puissante intercession des âmes
« justes, pour en obtenir la grâce d'une sincère et
« vive contrition. »

On avait recommandé aux prières de la Mère Catherine un malheureux pécheur, qui était sur le point de mourir. Pendant qu'elle priait pour lui dans toute l'ardeur de sa charité, Dieu la transporta en esprit auprès du moribond, et la fit assister à la lutte suprême engagée entre cette âme, qu'elle protégeait de sa prière, et les démons acharnés à la perdre. Ce moribond était un religieux prévaricateur. Il n'avait pas vécu seulement dans la négligence de ses devoirs, mais livré aux passions les plus criminelles, il y avait persévéré jusqu'à sa dernière maladie, ce qui le constituait évidemment dans un péril extrême de damnation. Plusieurs démons, apparaissant visiblement à ses yeux, ne s'efforçaient que trop de le lui démontrer; ils lui disaient « que c'en était fait évidemment de son salut, et qu'il ne pouvait pas raisonnablement en garder la moindre espérance, attendu qu'ayant travaillé toute sa vie pour l'enfer, il était juste qu'il y fût précipité, et par conséquent, qu'il était parfaitement inutile qu'il se fatiguât à faire des actes de contrition et de dévotion, parce que le temps en était passé. » Cependant, malgré ces affirmations désespérantes, qui rencontraient tant d'échos dans les remords de sa conscience, le moribond ne s'épouvantait pas et ne perdait pas con-

fiance. Mais, levant les yeux vers le crucifix, il avait recours à la miséricorde de Jésus-Christ, son divin rédempteur, le suppliant de ne pas l'abandonner dans l'extrémité où il se trouvait. Il confessait qu'il l'avait gravement offensé par les crimes les plus énormes; mais ces crimes, il les mettait au pied de la croix, afin que Notre-Seigneur les couvrît des flots de son sang précieux et qu'il lui en accordât le pardon par ses mérites infinis. Alors les démons, redoublant de perfidie et de rage, firent un dernier effort pour le pousser au désespoir; ils lui disaient « que sa condamnation était déjà prononcée et qu'il ne devait pas en être étonné, pour peu qu'il se rappelât tel mépris qu'il avait fait de Jésus-Christ, tel blasphème qu'il avait prononcé contre lui, cette immense multitude d'autres péchés et ces longues années de persévérance dans le crime, que la mort seule allait arrêter. Était-il possible de s'imaginer qu'il pût en obtenir le pardon en quelques heures, moyennant quelques soupirs et une contrition, qui était l'effet de la crainte de l'enfer ouvert sous ses pieds, plutôt que d'un sentiment d'amour de Dieu? » Mais, toujours soutenu par l'ardente prière de la sainte, le pauvre pécheur ne prêtait plus d'attention aux perfides insinuations de ses ennemis. Il ne cessait de se recommander à Jésus-Christ avec une confiance plus affectueuse et un repentir plus profond des crimes qu'il avait commis, espérant toujours en la divine miséricorde, qu'il proclamait infiniment plus grande que la multitude de ses péchés. Enfin, au désespoir de n'avoir pu ébranler sa confiance en

la rédemption de Jésus-Christ et effrayés de la force invincible que ce pécheur pénitent puisait dans la prière de sainte Catherine, les démons se retirèrent tout confus, ne voulant pas assister à son triomphe final. Catherine seule en demeura le témoin consolé. Elle vit cette âme, échappée des liens de l'enfer, où elle semblait déjà presque tombée, entrer heureusement en possession de son salut éternel. Elle l'accompagna de ses ferventes prières dans les flammes du purgatoire, et, après l'en avoir délivrée par ses mérites, elle eut la joie de la voir prendre son essor vers le ciel[1].

Enfin, la sainte épouse de Jésus-Christ mettait le comble à son action bienfaisante dans le monde, par les guérisons corporelles les plus étonnantes et vraiment innombrables. Une jeune fille de Francesco Buoni, de Florence, nommée Costanza, était affligée d'un mal horrible à la tête, qui répandait au loin une odeur insupportable et qui la tenait séquestrée du monde et à charge même aux gens de sa maison. Il n'y avait que sa mère, Mona Piera de Baroncelli, qui eût assez de dévouement et de courage pour la soigner. Un jour qu'elle était invitée à venir assister à la prise d'habit de sa nièce Eufemia Lapaccini, à Saint-Vincent de Prato, elle eut la pensée d'amener avec elle sa fille infortunée. La cérémonie achevée, comme elles étaient à la porte du monastère, au moment de remonter à cheval pour retourner à Florence, la mère regardant la sainte, lui dit avec un profond accent de tristesse:

1 Fi. Guidi, cap. xxxv, pag. 81.

« Je vous recommande bien de prier pour ma pauvre fille. — Et qu'a-t-elle, votre fille, reprit Catherine, mal à la tête? » Et, sans attendre la réponse, elle s'approcha de la malade, et lui faisant un signe de croix sur la tête en la touchant de sa main très-pure, elle la laissa partir en lui souhaitant mille bénédictions. De retour à Florence, quand, le soir venu, la dame Piera découvrit la tête de sa fille pour lui donner les soins accoutumés, elle la trouva parfaitement guérie. La dame Gostanza de Buoni vivait encore du temps de l'historien qui raconte ce fait, rendant publiquement témoignage de la guérison miraculeuse qu'elle avait obtenue de la Mère Catherine dans sa jeunesse [1].

Lucrezia de Giovanni Relli, de Fiesole, était une pauvre femme sans fortune, mais excellente chrétienne, élevant admirablement les nombreux enfants que Dieu lui donnait. Par malheur, depuis quelques années, elle n'avait plus de lait à leur donner, et elle n'était pas assez riche pour leur procurer une nourrice étrangère. Dans son extrême embarras, elle vint à Prato implorer la pitié de la sainte. Catherine, attendrie, la consola par les paroles les plus affectueuses, et lui donnant sa bénédiction, remplit son âme de la plus vive confiance que ses vœux seraient exaucés. Elle ne fut pas trompée dans sa confiance. A partir de ce jour, Lucrezia non-seulement put nourrir tous ses enfants, mais elle put faire encore aux enfants des

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. XI, pag. 132.

autres mères la même charité qu'elle avait tant désirée pour les siens [1].

Antonio Bruni, de Prato, avait une fille extrêmement contrefaite. Elle ne pouvait se mouvoir qu'avec des difficultés extrêmes, et quand elle marchait, elle faisait peine à voir, tant ses attitudes et ses mouvements étaient tourmentés. Dieu voulut que sa mère la conduisît un jour au parloir du monastère, où elle avait à parler à une religieuse sa parente. La Mère Catherine, qui s'y trouvait en ce moment, ne put être témoin de l'infirmité de cette jeune fille sans en éprouver une grande compassion. Lui ayant fait signe de venir à elle, elle la prit dans ses bras et lui prodigua ses baisers et ses caresses, comme pour lui faire oublier les disgrâces de la nature. Mais ce n'était pas assez pour son cœur. Pendant qu'elle la pressait affectueusement sur sa poitrine, sentant la puissance de Dieu qui venait au-devant de ses désirs, elle lui dit toute joyeuse : « Maintenant, va-t'en toute droite vers ta mère; je ne veux pas que tu sois boiteuse à l'avenir. » Et l'enfant, qui pouvait à peine se tenir debout, se prit à courir vers sa mère aussi naturellement que si elle n'avait jamais eu la moindre infirmité [2].

Mais il n'était pas nécessaire qu'on vînt à Catherine pour ressentir les effets de sa bonté et de sa puissance. Les moindres petits objets qu'elle eut bénis ou touchés de sa main, des morceaux de voile ou des bandeaux qu'elle avait portés, toutes

1 Sandrini, lib. II, cap. XVI, pag. 246.
2 *Ibid.*, lib. II, cap. XVI, pag. 245.

ces choses qu'on obtenait des sœurs de Saint-Vincent par dévotion, s'en allaient au loin porter sa vertu et y accomplir les mêmes miracles, les mêmes guérisons que sa parole et sa présence.

Maddalena d'Antonio Sarti de Castiglioncello de Sienne, avait une fille religieuse à Saint-Vincent de Prato. Un jour elle lui demanda, par dévotion, quelques-uns de ces petits objets, et en obtint un petit anneau béni par la sainte, avec d'autres morceaux d'étoffe qu'elle avait touchés. Rentrée chez elle, elle voulut en essayer la vertu sur une jeune personne presque aveugle depuis quatorze mois. Ayant pris cet anneau et une petite bande de linge, elle en enveloppa la tête de la malade, priant Dieu dans son cœur de vouloir bien la guérir par les mérites de sa servante Catherine. Puis elle se retira dans sa maison. Le lendemain matin, étant sortie de bonne heure, Maddalena rencontra dans la rue son aveugle si bien guérie, qu'elle s'en retournait de la fontaine une cruche d'eau sur la tête [1].

Dans une autre circonstance, cette même Maddalena, s'en allant en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, se trouva à faire route avec une dame de Viterbe, qui lui conta son chagrin. Elle avait une petite fille affligée de telles contractions nerveuses, que, toute repliée sur elle-même, il lui était impossible de se mouvoir d'elle-même en aucune façon. Elle demeurait constamment couchée dans un petit chariot, qu'on traînait à bras d'un appartement à un autre. Pleine de foi dans la vertu de sainte Ca-

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. XII, pag. 136.

therine, Maddalena dit à la dame qu'à son prochain voyage à Rome, elle lui promettait de lui porter des reliques d'une sainte, qui infailliblement guérira sa fille. En effet, l'année du jubilé de 1575, passant par Viterbe pour aller à Rome, Maddalena remplit sa promesse. Elle s'arrêta chez cette dame, et s'approchant de sa fille infirme, elle lui attacha sur ses vêtements un petit morceau de linge imprégné de sang du stigmate sacré du côté de Catherine, et elle lui dit : « Ma fille, je vais à Rome; priez Dieu qu'il vous vienne en aide par les mérites de son épouse sœur Catherine, et j'ai la confiance qu'à mon retour je vous trouverai guérie. Quinze jours après, repassant par Viterbe, elle vit venir à sa rencontre la jeune infirme parfaitement guérie, heureuse de la recevoir pour bénir avec elle sa glorieuse bienfaitrice [1].

En 1579, sœur Maria Gabriella de Alberti, du vénérable monastère de Foligno de Florence, vint à Prato visiter sa sœur Arcangela, religieuse de Saint-Vincent. Elle y passa quelques jours, pleine d'admiration pour les grandes choses que Dieu accomplissait dans sa sainte épouse Catherine. Elle voulut naturellement en emporter quelques reliques, et sa sœur lui donna entre autres choses un anneau béni par la sainte en extase. De retour à son monastère de Foligno, elle appliqua cet objet sacré sur le corps d'une sœur converse, depuis trois ans condamnée à demeurer assise ou couchée, à cause de ses jambes toutes desséchées, qui lui refusaient

[1] Seraf. Razzi, lib. III, cap. XII, pag. 137.

absolument leur service. Immédiatement les symptômes de la guérison se déclarèrent, et à quelques jours de là, la sœur, pleine de vigueur, reprenait le service de la cuisine, toujours debout sur ses jambes, qui ne se ressentirent plus de leur infirmité [1].

C'est ainsi que, du fond de son cloître, notre sainte exerçait son action bienfaisante dans le monde. Comme on le voit, elle était toujours l'épouse de Jésus-Christ, associée aux actes de sa souveraine puissance et de son adorable bonté pour les hommes. De 1542 à 1554 c'était le temps de son calvaire. Crucifiée avec son époux, le monde venait contempler en elle le spectacle de toutes les douleurs que notre divin Rédempteur a souffertes dans sa Passion par amour pour nous, et à cette vue frapper sa poitrine, pleurer ses péchés et se reprendre d'amour pour un Dieu qui nous a tant aimés le premier. De 1554, à la fin de sa vie, « elle passe avec Jésus faisant le bien, » et on vient à son monastère comme on allait autrefois sous les portiques de Salomon ou sur les bords du Jourdain, pour entendre une parole qui raconte les mystères du royaume de Dieu, prophétise l'avenir, sonde les reins et les cœurs, pour ressentir une vertu de Dieu qui protége les voyageurs à travers les périls des nations et les abîmes des fleuves, commande aux démons, et guérit toute blessure et toute infirmité!

[1] Seraf. Razzi, lib. III, cap. XII, pag. 137.

CHAPITRE VI

Sainte Catherine veille sur l'âme de ses frères. — Sa tendresse et sa longanimité envers Ridolfo. — Elle préserve Vincenzio de tout écart. — Conversion de Ridolfo. — Elle reçoit la visite du fils du roi de Bavière. — Elle prophétise l'attentat commis contre saint Charles Borromée, archevêque de Milan.

1553-1579

Pendant que Catherine opérait tant de prodiges et exerçait ainsi son action bienfaisante dans le monde, elle n'oubliait pas les personnes qui lui étaient unies par les liens du sang et toujours chères à son cœur. Semblable à son divin Époux, qui venait se reposer à Béthanie des fatigues de son apostolat, dans l'amitié de Lazare et de ses sœurs Marthe et Marie, elle aussi, au milieu de toutes ses fatigues, trouvait un doux repos dans le souvenir de ceux du dehors qu'elle aimait et dans l'exercice de sa tendre charité pour leur âme. Qu'était devenue sa famille? Hélas! le nombre de ses membres était bien réduit. Son père n'était plus depuis longtemps. Sa seconde mère l'avait suivi quatre ans après dans la

tombe. Son oncle, le vénérable Fra Timoteo, le protecteur et le père de sa jeunesse religieuse, avait reçu, à son lit de mort, le dernier adieu de sa prière. Ses quatre sœurs s'étaient envolées de ses bras, comme des colombes impatientes de gagner le ciel. Il ne restait plus autour d'elle que ses frères, et au-dessus, pour les protéger et veiller sur eux dans le monde, son oncle, le vieux Federigo de Ricci, qui lui témoignait une affection toute paternelle. Parmi ses frères, il y en avait un qui ne lui donnait que des consolations et des joies spirituelles. C'était le jeune Fra Timoteo de Ricci, aimable et fervent religieux, dont tous les cloîtres dominicains publiaient le zèle et les vertus. Nous savons qu'il aimait à venir se retremper dans les entretiens spirituels de sa sainte sœur; que dans les charges diverses de provincial, de prieur, de maître des novices, qu'il avait successivement remplies, c'était toujours auprès d'elle qu'il venait chercher des inspirations et des conseils, et ce n'était un doute pour personne qu'il n'eût puisé au contact de cette âme céleste, avec la sagesse de son gouvernement, cette aménité, cette douceur de formes, ces grâces de la conversation, qui lui ont fait, dans toute sa province, une mémoire d'un parfum si suave. Nous regrettons que les détails de cette intimité fraternelle nous fassent absolument défaut. Quant à ses autres frères, il y en a deux dont nous ne connaissons que le nom, et la part qu'ils avaient à son amitié, égale à celle des autres, dont l'histoire nous a laissé des souvenirs plus complets.

On n'a pas oublié les premiers écarts de jeunesse

de son frère Ridolfo, et tout ce qu'il lui en avait coûté d'angoisses et d'efforts pour désarmer à son égard la colère paternelle. Depuis cette époque, dix ans s'étaient écoulés. Il avait passé la trentième année de son âge sans avoir sensiblement modifié sa conduite. C'était toujours la même fougue de caractère, les mêmes emportements des passions, qui l'entraînaient naturellement dans les mêmes scandales. Cependant il venait d'entrer dans l'ordre des chevaliers de Malte, et, ce qui n'est pas incompatible avec une mauvaise tête, à la première rencontre avec les Turcs, il avait noblement gagné ses éperons. Il s'était battu avec tant d'ardeur et d'intrépidité, qu'il avait reçu deux graves blessures dans le combat. L'oncle Federigo était fier de son neveu, et, ne se possédant pas de joie, il s'était hâté d'annoncer à Catherine le grand événement. La sainte, envisageant les choses à un point de vue plus chrétien, s'empressa d'exprimer à son frère ses vives sympathies et de se faire l'interprète de la Providence à son égard. Elle lui écrivait ainsi, en janvier 1553 : « J'ai appris aujourd'hui même, mon très-cher frère, par notre oncle Federigo, le terrible accident de deux coups d'arquebuse dont vous avez été frappé. J'en ai éprouvé, comme vous le pensez bien, une grande peine, d'abord à cause du danger que vous avez couru, et puis à cause des cruelles souffrances qui en ont été la suite, et qui peut-être persévèrent encore. Je me plais à penser qu'en permettant cet accident, Dieu s'est proposé de vous obtenir deux avantages : le premier, c'est que devenu soldat dans sa cause, il veut que vous entriez

purifié à son service, et qu'au moyen des cruelles expiations que vous subissez en ce moment, vous acheviez d'acquitter toutes les dettes que vous avez contractées, par vos fautes passées, envers la bonté de Dieu. Le second, c'est qu'en votre qualité de défenseur de la foi, vous puissiez combattre d'autant plus vaillamment pour elle, que vous n'aurez plus rien à expier pour vous, et que vos services soient d'autant plus agréables à Dieu, que vous vous serez vous-même sanctifié davantage... Dans ces pensées, mon frère chéri, allez en vous fortifiant, et ne croyez pas que je puisse manquer de prier et de faire prier pour vous, moi qui vous porte dans mon cœur tout ému de pitié pour votre état et tout impatient d'en avoir des nouvelles. Écrivez-moi deux mots, si vous ne devez pas passer ici en allant à Padoue. Voyez ce qu'en pensent les médecins [1]. »

Des lettres si chrétiennes et d'un cœur si aimant devaient sans doute produire d'heureuses impressions sur un frère qui avait la foi, et qui ne laissait pas que d'être bon, malgré ses écarts de conduite. Mais ces impressions n'étaient pas assez profondes pour résister aux agitations de sa vie tumultueuse. Après quelques jours, souvent même après une heure, il avait oublié et ces bons mouvements vers le bien et l'aimable sœur qui les avait provoqués. Chose étonnante ! cette sainte, qui d'une parole ou d'un regard renversait les pécheurs les plus audacieux, comme Saul sur le chemin de Damas, et les gagnait instantanément à l'amour de Jésus-Christ,

[1] Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 21.

n'était plus, vis-à-vis de ses frères, qu'une simple femme désarmée de la force d'en haut et réduite aux moyens ordinaires de la grâce pour les gagner à Dieu et leur assurer le salut. Jésus-Christ en disposait ainsi pour bien révéler au monde « la gloire du dedans de sa royale épouse », et laisser éclater davantage la bonté naturelle de son cœur dans ce miracle si doux de sa tendresse de sœur. Le caractère de Ridolfo semblait être fait tout exprès pour le soumettre à toutes les épreuves.

Après cet éclair de satisfaction qu'il venait de donner aux siens par sa belle conduite à la guerre, il recommença bientôt ses écarts, avec le retour de la paix et la funeste oisiveté des garnisons. Pendant près de six années consécutives, il ne cessa de les affliger par ses coups de tête et ses démarches les plus inconsidérées. Désolé de le voir incorrigible, l'oncle Federigo en était à regretter la guerre. Peu s'en fallait qu'il n'appelât de tous ses vœux une descente des Turcs sur les côtes de l'Adriatique pour le mettre un peu à la raison. Sa sainte sœur lui écrivait les lettres les plus touchantes ; il n'y répondait pas, et dans ses courses d'une ville à l'autre, passant près de Prato, il ne daignait pas même s'arrêter pour la voir. Catherine en souffrait, mais ne se décourageait pas. Puis, quand au bout d'un an ou deux de cette indifférence, le soldat, se souvenant qu'il avait une sœur au fond d'un cloître, lui écrivait quelques mots, c'était moins pour avoir de ses nouvelles que pour réclamer son intervention auprès du terrible oncle Federigo, qui ne se contentait pas de lui fermer son cœur, mais qui poussait

la cruauté jusqu'à lui fermer sa bourse et à ne plus lui envoyer une obole. Catherine acceptait la mission qu'il lui donnait, l'accomplissait de son mieux et lui en écrivait le résultat. Elle profitait de l'occasion pour lui suggérer quelque bonne pensée, quelque inspiration chrétienne; mais toujours avec bonté et cet accent de tendresse qui s'échappaient naturellement de son cœur, comme le parfum d'un vase qu'on découvre. C'est en réponse à une de ces lettres intéressées, que Ridolfo lui avait écrite après deux ans de silence, qu'elle lui adressa, en 1559, ces reproches si fins, si délicats et si vite adoucis par l'expression de son inaltérable amitié : « Bien qu'il me semble raisonnable de me plaindre un peu de vous, qui n'avez pas daigné ni par lettres ni par visites me donner de vos nouvelles, je vous excuse cependant, dans la pensée que pour un chevalier, faire visite ou écrire à une religieuse, fût-elle votre sœur, doit vous paraître chose superflue et une perte de temps. Cela n'empêche pas que je ne vous porte toujours dans mon cœur, priant Dieu qu'il vous fasse marcher dans la voie droite et vraie de ses commandements, et que, dans votre voyage de Lorette, la sainte Vierge vous accorde la faveur de vous prendre pour son client et de vous assurer pour toujours sa protection. C'est ce qu'elle fera certainement, si vous vous efforcez de bien vivre conformément aux règles de votre profession; de telle sorte qu'il n'y ait aucun acte de votre conduite qui ne respire l'honneur de Dieu.

« Quant à ce que vous attendez de l'oncle Federigo, je ne dois pas vous dissimuler, comme je l'ai

écrit à Ruberto, votre frère, qu'il est bien irrité contre vous, et que votre dernière escapade l'a tellement indisposé, que pour le moment vous ne pouvez espérer d'en rien obtenir. Mais d'ici à quelque temps il se calmera, surtout s'il vous voit rentrer dans le devoir et vous conduire honorablement. Et bon et généreux comme il est, il ne manquera pas de vous satisfaire et de vous accorder plus que vous ne demandez. Ayez donc un peu de patience, et ménagez la susceptibilité d'un vieillard qui vous porte tant d'intérêt [1]. »

Ainsi catégoriquement averti, le chevalier crut prudent de rentrer dans ses quartiers. Il se résigna à attendre que le temps eût apporté des modifications essentielles dans les dispositions de son oncle. Mais les choses n'allaient pas vite. Avec sa nature bouillante et impétueuse, il s'impatientait de son rôle passif et de ce qu'il appelait son inaction, privé comme il était du principe essentiel du mouvement de sa vie. Quand le besoin d'argent se faisait vivement sentir, sa pensée se portait naturellement vers Florence; mais, n'osant pas l'aborder directement, il aurait voulu que Prato lui servît d'intermédiaire. Alors il s'adressait à sa douce et sainte sœur, sous le premier prétexte venu. Tantôt, il lui disait étourdiment qu'il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas reçu de ses nouvelles; et Catherine se hâtait de lui répondre naïvement : « Vous m'étonnez, car depuis « votre départ, je vous ai écrit tous les mois. » Tantôt il lui faisait des excuses sincères ou non sur ses

[1] Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 22.

négligences trop réelles, et sa sœur, émue, de lui dire : « J'ai reçu les excuses que vous me faites; je « les accepte toutes et j'en suis touchée. » Au fond, cependant, elle voyait bien où il voulait en venir, et, dans toutes ses lettres, il y avait des choses comme celles-ci : « Toutes les fois que l'occasion s'en pré- « sente, je ne manque pas de vous recommander à « l'oncle Federigo. Je suis sûre qu'il sera fidèle à la « promesse qu'il vous a faite. Mais, vous le savez, il « a tant de choses en tête, qu'il ne peut pas tout « faire à la fois. Il ne doit pas tarder, cependant, de « vous satisfaire. Je prie Dieu de lui en donner la « pensée[1]. » Ou bien : « L'oncle Federigo est venu « me voir ces jours derniers. Je n'ai pas manqué de « lui parler de vous. Il est toujours bien disposé en « votre faveur. Mais vous le connaissez mieux que « moi. Attendez, ne perdez pas courage. Ayez con- « fiance en Dieu, il ne vous abandonnera pas. Je le « prie et le fais prier continuellement pour vous[2]. »

Mais toutes ces assurances, tous ces encouragements ne parvenaient pas à calmer l'impatient Ridolfo. Son oncle s'obstinait dans sa froide et muette impassibilité, et il y avait bientôt deux ans qu'il n'en avait reçu ni une sympathie ni un florin. A la fin, sa tête se monta, et, furieux contre son oncle, il écrivit à sa sœur qu'il va partir pour Florence, lui demander compte de ses engagements. C'était se compromettre définitivement. Précisément, un des griefs les plus graves articulés contre sa conduite, c'était de quitter trop souvent son poste pour venir

[1] Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 24.
[2] *Ibidem.*, pag. 25.

à Florence prendre ses ébats avec ses camarades de jeunesse. On trouvait, avec raison, qu'à l'âge de quarante ans où il était arrivé, c'était manquer gravement à sa dignité d'homme et à son honneur de chevalier. Le vieux Federigo souffrait horriblement de ces justes sévérités de l'opinion contre son neveu, et c'était en grande partie la cause qu'à chacune de ses fautes, sa colère était si grande et ses rancunes si prolongées. Qu'on juge des alarmes de Catherine à la pensée de cette audacieuse témérité de son pauvre Ridolfo. Elle fit un suprême effort pour l'arrêter à temps, en lui écrivant comme il suit :

« Mon très-cher frère, si vous tenez à la bienveil-
« lance et aux libéralités de votre oncle, n'allez pas
« à Florence, car, je vous le déclare, vous les per-
« driez pour toujours et vous compromettriez toute
« votre existence. Je regrette qu'il n'ait pas été fidèle
« à ses engagements envers vous. Mais gardez-vous
« de venir lui en demander compte. Votre présence
« ne ferait qu'envenimer sa blessure, et vous rece-
« vriez tout le contraire de ce que vous viendriez
« chercher. D'ailleurs, il faut bien que vous le sa-
« chiez, vous ne serez pas reçu. Votre oncle ne per-
« mettra pas que vous paraissiez en sa présence ;
« tenez cela pour certain. Faites-y donc réflexion,
« mon frère, et mûrissez bien votre projet... Je sais
« que vous êtes un homme résolu, ferme dans ses
« volontés. Mais dans les grandes affaires il ne s'agit
« pas de faire sa volonté, mais d'obéir à la pru-
« dence, ayant bien devant les yeux le double ré-
« sultat qu'elles peuvent avoir, soit de notre côté,
« soit du côté des autres. Peut-être ignorez-vous

« un des deux résultats ; mais moi, qui les connais « tous les deux, je vous déclare que vous n'avez qu'un « parti à prendre, c'est de renoncer à venir à Flo- « rence... Pensez, mon frère, que je suis votre sœur; « que je vous aime, Dieu le sait, autant qu'il est « possible de vous aimer; que je vous recommande « au Seigneur du mieux que je sais et dans toute la « mesure de mes forces; enfin, que je suis disposée « à ne rien épargner pour vous être agréable... « Mais soyez prudent et vivez dans la crainte de « Dieu[1]. »

Cette lettre était écrite au mois de janvier 1561, lorsque, avant d'en connaître le résultat, Catherine reçut, le mois suivant, de mauvaises nouvelles de la conduite de son dernier frère, le jeune Vincenzio. Cet enfant était né quelques mois avant la mort de son père, et il avait à peine quatre ans quand sa pieuse mère lui fut enlevée. Touchée du sort du petit orphelin, la sainte l'avait adopté, et, du fond de son monastère, n'avait cessé de veiller sur lui avec toute la sollicitude d'une mère. Elle avait confié sa première éducation à des personnes recommandables, dont tous les actes étaient cependant religieusement contrôlés. Mais, arrivé à l'adolescence, à cet âge orageux et difficile, elle l'avait mis sous le patronage immédiat et permanent de l'homme qu'elle vénérait le plus sur la terre, et dont nous aurons bientôt à raconter les vertus. C'était un grand chrétien, l'ami de sa famille et un de ses fils spirituels les plus chers, Antonio de Gondi. Elle

[1] Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 25–26.

était heureuse et tranquille de le savoir en si bonnes mains, lorsque tout d'un coup elle apprend qu'à seize ans, il traversait une de ces crises d'insubordination et de légèreté qui peuvent devenir fatales, si elles ne sont promptement conjurées. Elle se hâta d'intervenir, et voici de quelle manière : « A « mon très-cher frère, salut. L'affection que je vous « porte et les espérances que j'avais mises en vous, « sont cause que ma douleur a été bien grande, « quand Antonio de Gondi est venu me révéler votre « conduite. Il est venu me dire, d'un accent bien « résolu, qu'il ne voulait plus se charger de votre « éducation parce qu'il n'avait plus le courage de « supporter vos façons d'agir, et il me priait d'a- « gréer ses excuses. Moi, vous voyant perdu sans « retour, je me suis mise à le supplier avec tant « d'instance, qu'il m'a enfin promis de prendre en- « core patience, pour voir un peu si vous ne vous « amenderez pas, et ce n'est pas sans peine que « je suis parvenue à lui arracher cette promesse, « lui, me protestant toujours qu'il n'aurait pas la « force d'y être longtemps fidèle. Je vous l'avoue, « mon frère, je ne m'attendais pas à cela de vous, « alors que je me donnais tant de peine pour obte- « nir de votre maître qu'il se chargeât de votre « instruction, et d'Antonio de Gondi, qu'il voulût « bien prendre soin de votre âme pour la former à « la vertu, et tout cela, afin de faire de vous un « jeune homme instruit et bien élevé! N'ai-je pas « lieu d'être bien étonnée de vous voir nous faire si « peu d'honneur à Antonio et à moi, et vous exposer « vous-même à perdre tous ces avantages? Car, si

« vous venez à compromettre ces arrangements pris « pour votre éducation, dans quelle position vous « trouverez-vous, et qu'allez-vous devenir? (Po- « vero voi!) Pauvre enfant! que vous faites preuve « de peu de réflexion, de peu de bon sens en tout « ceci! Car, si vous ne vouliez avoir aucun égard ni « pour Antonio ni pour moi, ne devriez-vous pas « au moins songer à vous, à vos propres intérêts? « Tenez, je crois que la cause de tout le mal vient « de ce que vous ne vivez pas dans la crainte de « Dieu, comme vous devriez le faire. Eh bien! je « veux à tout prix que vous vous corrigiez, et « qu'avant tout, vous viviez en bon chrétien, lais- « sant de côté toutes les légèretés de l'enfance, dans « lesquelles vous vous laissez allez trop volontiers. » Ici, cédant à un mouvement de tendresse, elle prend un ton plus caressant et se met à le tutoyer. « Et, puisque nous sommes en temps de carême, « je veux, cher frère, que tu te lèves le matin de « bonne heure; que tu entendes la messe et le ser- « mon, et puis que tu t'appliques à faire soigneuse- « ment ton devoir, de bon cœur, jamais par force, « et enfin, que tu obéisses en toutes choses au bon « Antonio. » Puis, elle reprend son ton ordinaire. « Si vous voulez obtenir une permission, c'est à lui « que vous devez la demander et non à votre pro- « fesseur. Supposez que celui-ci vous l'ait donnée, si « Antonio vous la retire, vous ne devez pas en pro- « fiter. Il faut bien vous persuader que toutes les « prescriptions du vénérable Antonio ne tendent « qu'à votre plus grand bien. Malheureusement « vous ne le comprenez pas, et vous n'avez d'atten-

« tion que pour les légèretés et les enfantillages qui « font votre perte. De grâce, mon frère, décidez- « vous à vous conduire comme un fils bien élevé et « plein de Jésus. Travaillez d'abord à faire toutes « les actions que vous impose la loi chrétienne, et « puis celles qui sont du devoir de votre condition. « A ce prix, vous nous remplirez de joie, et vous « serez utile à vous-même. Gardez-vous à l'avenir « de dire une chose pour une autre, soit pour vous « excuser, soit pour tout autre motif. Si vous faites « votre devoir, vous ne chercherez pas à vous abriter « par le mensonge; mais vous agirez à découvert, « en toute sincérité et loyauté, sachant que Dieu est « partout et qu'il voit tout. Suivez en toutes choses la « direction d'Antonio; vous comblerez ses vœux et « vous en aurez tous les bénéfices. Faites en sorte « qu'à son prochain voyage à Prato, il puisse me « parler à votre avantage, autrement je crois que « c'en est fait de vous. Ne trouvez pas mauvais que « je vous écrive comme je viens de le faire. C'est « mon affection pour vous qui m'oblige à vous don- « ner les avertissements nécessaires. Plaise à Dieu « d'amener votre cœur à l'accomplissement de votre « devoir. Que le Seigneur vous conserve en sa « grâce[1]. »

La leçon était trop belle pour qu'elle ne portât pas ses fruits. L'enfant, qui n'était que léger, devint plus sérieux et plus raisonnable. Obéissant à l'impulsion d'une main si douce et si ferme, il rentra docilement sous le joug du devoir. Dans une lettre

1 Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 31.

que la sainte lui écrivit deux ou trois mois après, elle continue de lui donner des avis tout maternels; mais elle ne lui fait plus de reproches; sa cause était gagnée. Le jeune homme devait grandir dans la voie honorable et chrétienne que sa main fraternelle lui avait tracée, et, pour une heure d'inquiétude, ne lui offrir désormais que des satisfactions continues. Quelle différence avec son frère Ridolfo? Celui-ci, depuis vingt ans, ne lui avait donné que des chagrins et des alarmes incessants, sans jamais pourtant décourager son zèle de sœur, ni fatiguer sa tendresse, et cela devait durer encore dix ans. Mais enfin la consolation était au bout, et elle devait moissonner avec d'autant plus de joie, qu'elle avait plus longtemps semé dans les larmes. Sa dernière lettre avait eu tout le succès désiré. Son imprudent Ridolfo avait fini par ne plus paraître à Florence et par honorer davantage sa profession. La guerre contre les Turcs, en 1566, l'arrachant à l'oisiveté des garnisons, acheva de le préparer à sa transformation suprême. La vie rude des camps et des batailles, les blessures nouvelles qu'il y reçut, la maturité de l'âge, tout cela aidant la réflexion, son cœur s'ouvrit aux leçons et aux exemples de sa sainte sœur, et il lui annonça enfin, en 1569, qu'il renonçait à cette vie de déceptions et d'amertumes du monde et du péché, et qu'il se donnait tout à Dieu et à son amour. « Que votre lettre m'a été agréable, « lui répondit-elle aussitôt, et que ma joie a été « grande en y voyant que vous étiez tout disposé à « ne plus faire que la volonté de Dieu, à travailler « de toutes vos forces à ne jamais plus l'offenser. Je

« rends grâces au Seigneur de vous avoir mis au « cœur de si nobles résolutions, et je le prie instam- « ment de vous en donner l'accroissement et la per- « sévérance jusqu'à la fin. Songez, frère très-cher, « que personne au monde ne me tient plus étroite- « ment au cœur que vous. Et il ne peut pas en être « autrement, puisque des enfants de notre mère [1], « nous sommes, vous et moi, les seuls qui survivons. « C'est pour cela que je désire que nous nous retrou- « vions tous deux dans le paradis. J'adresse à Dieu « d'ardentes prières dans ce but, comme vous le ferez « vous aussi avec moi... Qu'il nous fasse la grâce « d'être ici-bas de ses bons serviteurs, afin que, dans « l'autre vie, nous soyons l'un auprès de l'autre « pour jouir des biens éternels[2]. »

En présence de tant de dévouement et de tendresse fraternelle, dans une âme toute céleste et une habitante du cloître, que penser des affirmations retentissantes du monde qui proclament l'incompatibilité de la sainteté chrétienne avec les sentiments légitimes de la nature, et la destruction des sentiments de famille par la profession de la vie religieuse? La vérité ne serait-elle pas plutôt dans l'affirmation contraire? Ce qui est incompatible avec la jouissance des légitimes sentiments de la nature, c'est l'usage des passions qui corrompent le cœur, l'endurcissent et le rendent impuissant à comprendre et à sentir ces joies délicates et douces. La sainteté, au contraire, rend au cœur sa pureté primitive, son élévation et sa sensibilité, et rouvre en lui la source

1 Ils étaient nés du premier mariage de leur père.

2 Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 28.

des vraies joies. Ce qui détruit les sentiments de famille, c'est l'égoïsme, la passion des intérêts personnels, qui sèment dans le cœur les ferments de la haine, principes mortels des plus sanglantes ruptures. La vie religieuse, au contraire, ne sacrifie quelque chose des liens extérieurs de la famille que pour mieux en sauvegarder les sentiments. Car, en arrachant le cœur à la lutte des intérêts et de l'amour-propre, elle l'établit dans la région tranquille des permanentes amitiés fraternelles. Cherchez, hommes du monde, dans vos amitiés fraternelles, et trouvez-en une capable comme celle-ci de survivre à trente ans de froideur et d'indifférence, de vous suivre sur toutes les plages, sur tous les écueils où les caprices des passions vous jettent, capable d'épier le moment de vous tendre la main et de vous apporter, à l'heure du dernier naufrage, la planche de salut qui seule peut vous faire aborder au rivage des éternelles félicités.

Pendant que Jésus-Christ abandonnait ainsi sa sainte épouse aux seules forces de son cœur, pour ramener ses frères à l'amour de Dieu, il lui rendait vis-à-vis des autres l'exercice de ses dons surnaturels et de ses plus sublimes prérogatives. Nous les voyons éclater à l'occasion de la visite d'un grand personnage. En 1565, le roi de Bavière envoya son fils à Prato, pour constater par lui-même tout ce que la renommée racontait de la servante de Dieu, et pour se recommander lui et son royaume à ses prières. Catherine avait une considération particulière pour ce roi demeuré fidèle à l'Église catholique, au milieu de la défection de tant de princes

allemands. Quand on lui annonça la visite de son fils, elle se préparait avec joie à l'encourager dans sa foi et dans son amour pour la sainte Église. Elle ne se doutait pas de quelle manière ses désirs allaient se réaliser. Le jeune prince se présenta à la porte du monastère le jour de la fête de l'Épiphanie. Catherine étant venue à sa rencontre, l'âme toute pleine des grandeurs du mystère, dès qu'elle le vit environné du beau cortége des seigneurs de sa suite et d'un grand nombre d'autres personnages, elle fut ravie tout à coup en esprit à Bethléhem, en présence des rois mages et de leur brillante caravane. Quand le jeune prince vint la saluer, selon les usages allemands, en lui prenant la main qu'il garda dans la sienne, Catherine crut que c'était un des saints rois mages qui l'invitait à venir prendre place au milieu d'eux, pour les accompagner à la crèche de l'enfant Jésus. C'est ainsi qu'elle s'avança dans l'intérieur de son monastère, aux yeux de tous, faisant gracieusement les honneurs de sa maison à son auguste visiteur, mais dans son esprit et dans son cœur marchant au milieu des rois mages. Son visage était radieux, d'une modestie et d'une beauté angéliques, qui inspirait le respect; un saint enthousiasme remplissait son âme, et elle disait, à la louange du divin enfant, des paroles d'une grâce et d'une tendresse infinies. Le prince était dans le ravissement. Jamais parole humaine n'avait fait entendre à ses oreilles des accents plus suaves; jamais son cœur n'avait ressenti un plus tendre, un plus ardent amour pour Dieu. Mais il n'eut la pleine révélation de tout ce qu'il venait de voir et

d'entendre, que lorsqu'on lui eut dit que Catherine était demeurée en extase tout le temps de sa visite, et quelle était la scène invisible devant laquelle la sainte était ravie d'admiration et d'amour. A son retour à la cour de son père, il put attester que les merveilles de Prato surpassaient tout ce que l'imagination pouvait concevoir; il put attester par quels prodiges l'esprit de Dieu manifeste sa présence dans les saints et en fait les véritables gloires de l'humanité, qui n'appartiennent qu'à l'Église catholique, et dont aucune Église rivale n'a jamais essayé même la contrefaçon [1].

En 1569, l'année même où Catherine eut la consolation d'apprendre le retour à Dieu de son frère Ridolfo, elle intervenait miraculeusement en faveur d'un autre grand personnage de l'Église. Le seigneur Agostino Guizelmi, prêtre attaché à la cour du cardinal archevêque de Milan, saint Charles Borromée, ne venait jamais à Prato, sa patrie, sans se donner la pieuse satisfaction de visiter la Mère Catherine à Saint-Vincent. Outre l'édification personnelle qu'il y trouvait, il y faisait chaque fois des observations nouvelles sur les vertus et les prodiges de grâce accomplis dans cette grande sainte, et il était heureux, à son retour à Milan, d'en réjouir l'âme du grand archevêque. De son côté, la Mère Catherine aimait singulièrement à entendre raconter les austérités étonnantes du saint cardinal, ainsi que les travaux qu'il avait entrepris pour la réforme de son diocèse, à la grande édification de l'Église

[1] Seraf. Razzi, lib. III, cap. IX, pag. 123.

universelle. De sorte qu'il en était résulté une estime et une amitié réciproques entre les deux saints, amitié que le pieux ecclésiastique se plaisait à entretenir par son officieuse médiation. Or un jour de cette année, comme il venait prendre congé de la Mère Catherine pour s'en retourner à Milan, la sainte lui remit une image de l'*Ecce Homo*, pour qu'il voulût bien la donner de sa part au saint archevêque. Elle le priait de faire observer au cardinal de ne pas tant faire attention à l'image, qui était mal faite, qu'à celui qu'elle représentait. Car, ajouta-t-elle prophétiquement, ce divin Rédempteur devait le délivrer dans peu de jours d'un grand péril, à l'occasion d'un horrible attentat commis contre sa personne, en haine de son zèle pour la réforme de l'Église. Saint Charles reçut cette image avec respect, et la garda précieusement sur la recommandation de la Mère Catherine. A quelques jours de là, pendant qu'il était un soir dans la chapelle de son palais, faisant la prière publique avec tous les gens de sa maison, un misérable assassin, qui s'y était introduit furtivement, déchargea sur lui une arquebuse presque à bout portant. Ce ne fut que par miracle qu'il échappa à la mort; car les projectiles, comme s'ils avaient perdu leur force en le touchant, furent trouvés à ses pieds, sans qu'ils lui eussent fait aucun mal. Trois jours après l'événement, le saint cardinal ayant fait appeler Agostino Guizelini, voulut entendre de nouveau de sa bouche ce que sainte Catherine l'avait chargé de lui dire en lui transmettant cette image. Voyant alors comme chacune des paroles de la sainte avait reçu son par-

fait accomplissement, il en conçut une plus grande admiration pour elle et une plus vive reconnaissance pour Dieu. Quant à la sainte image, l'ayant fait placer soigneusement dans un cadre précieux, il la gardait toujours sous ses yeux dans son cabinet, au grand étonnement de certains habitués du palais, qui ne comprenaient pas ce qui pouvait mériter l'honneur de cette place réservée à un objet sans art et sans valeur [1].

1 Compendio, etc. Avertimento al Lettore, pag. 25.

CHAPITRE VII

Jeanne d'Autriche, grande-duchesse de Toscane, vient confier ses chagrins à la mère Catherine. — Influence de la sainte sur la princesse. — Son dévouement pour elle et pour le grand-duc son époux.

1569-1587

Ce n'était pas seulement envers les frères de Catherine que Jésus-Christ suspendait l'exercice de la puissance miraculeuse qu'il lui avait donnée, c'était encore envers les âmes pour qui certaines épreuves étaient la voie providentielle de leur destinée. L'intervention de la sainte se bornait alors à leur obtenir les grâces nécessaires pour les supporter avec fruit, et en cela elle ne montrait pas moins son pouvoir auprès de Dieu. Car il y a dans la vie des douleurs, des infortunes morales si poignantes, qu'un des plus beaux miracles de la grâce de Jésus-Christ, c'est de donner à leurs victimes le courage et la force de les supporter, et d'y cueillir la palme d'un martyre, qui pour être obscur n'en est souvent que plus héroïque. Telle fut l'infortune

qui amena aux pieds de la sainte sa jeune souveraine, la grande-duchesse, Jeanne d'Autriche.

Mariée en 1565 au prince régent de Florence, le duc François, fils aîné de Cosme de Médicis, elle n'avait pas tardé d'acquérir la conviction qu'elle n'occupait qu'un titre, un rôle officiel auprès de son époux; une étrangère possédait son cœur. C'était une femme nommée Bianca Capello, qui était venue se réfugier à Florence, après s'être enfuie de Venise avec un certain Pierre Bonaventuri, son ravisseur d'abord, puis son mari. Le prince avait d'abord dissimulé et gardé quelque mesure, pour ne pas compromettre la conclusion de son mariage avec une archiduchesse d'Autriche, désireux qu'il était de rattacher la grandeur croissante de sa maison aux splendeurs traditionnelles de la maison d'Autriche. Mais, dès que le mariage fut célébré, sans ménagement pour la jeune princesse qui venait de lui donner sa main, sans égard pour la maison impériale qui l'honorait de son alliance, sans respect pour les légitimes susceptibilités de ses sujets, il jeta le masque et afficha son inconduite dans son propre palais. Il installa le ménage Bonaventuri au *Palazzo Vecchio*, créa le mari intendant de sa maison et donna à sa femme un splendide appartement [1].

Il ne fallut rien moins qu'un éclat aussi scandaleux pour ouvrir les yeux de la duchesse Jeanne, que son innocence rendait incapable de soupçonner le mal; mais aussi la révélation n'en fut que plus

[1] *Histoire de Toscane*, par Riguccio Galuzzi, tom. III, chap. IV. pag. 169.

terrible. Elle souleva des orages d'indignation et de colère dans son âme, aussi fière qu'honnête et vertueuse, et livra son cœur aux déchirements du plus cruel mécompte; car elle aimait sincèrement l'époux que Dieu lui avait donné, et la pensée ne lui était pas venue qu'elle pût ne pas être aimée. Cependant, dans son inexpérience et sa naïveté, ne voyant dans l'égarement du prince qu'une surprise des passions, un entraînement de jeunesse, elle ne désespéra pas de le ramener au bien, comme au respect de lui-même et de ses droits d'épouse. Elle crut qu'elle n'aurait qu'à se montrer généreuse et à pardonner le passé pour conquérir l'avenir, et qu'à force de lui parler le langage de l'honneur, de la justice et de la religion, elle finirait par le persuader. Elle ne savait pas, hélas! combien il est difficile et souvent périlleux de parler à qui ne veut pas entendre; combien, dans ce labeur ingrat, une femme malheureuse s'expose à oublier bientôt la mesure, et, après avoir employé sans fruit les supplications et les larmes, à s'abandonner aux récriminations et aux violences d'un cœur meurtri par l'outrage et aigri par le chagrin. Aussi ne réussit-elle qu'à s'aliéner de plus en plus le cœur qu'elle voulait ramener. Il y avait déjà près de deux ans que l'infortunée princesse se consumait en larmes et en efforts impuissants, lorsque, désespérant d'elle-même, elle se tourna vers celle que la voix publique lui désignait comme le refuge des malheureux, et vint à Prato se jeter dans les bras de Catherine.

La sainte l'accueillit comme une épave des grands

naufrages de la vie du monde. Elle s'attendrit sur tant de jeunesse, de noblesse de cœur et d'innocence si cruellement meurtris, au sein des faveurs apparentes de la fortune. Puis, après le premier baume versé sur de si grandes blessures, Catherine se hâta d'élever les pensées de la princesse et de lui faire comprendre le sens chrétien de sa destinée. Elle lui montra la terrible puissance du mal dans le monde, son odieuse tyrannie sur les justes, et comment la vertu ne parvient à le vaincre que par une patience généreuse et souvent héroïque jusqu'à la mort, semblable à Jésus-Christ, qui ne triompha des péchés des hommes qu'en souffrant et en mourant pour eux. Elle lui présenta les infidélités de son époux comme le bois de la croix où elle devait être crucifiée; comme l'autel où elle devait s'offrir à Dieu en sacrifice, lui donnant l'assurance que c'était là le plus grand de tous les hommages qu'elle pût rendre à sa divine Majesté, et, en même temps, le meilleur gage de son amour pour son époux. Car en s'immolant ainsi, pour l'expiation des crimes dont il se rendait coupable, elle travaillait, aussi efficacement que possible, à la rédemption de son âme.

On a beau être chrétien, avoir reçu du Ciel une âme d'une trempe héroïque, on n'accepte pas tout d'un coup de telles doctrines, de pareilles destinées. Jeanne ne put les envisager sans en être accablée. A la vue des jours de sa jeunesse, de toutes ces belles années s'écoulant dans la tristesse et dans les larmes, de sa vie tout entière transformée en un long et douloureux sacrifice, son cœur

de femme ne put s'empêcher de frémir d'épouvante, et, comme la victime de Gethsémani prête à défaillir, elle demanda au Ciel d'éloigner d'elle ce calice. Cependant, fortifiée par la Mère Catherine, elle se résigna à accomplir la volonté de Dieu. Nous la voyons, en effet, dans le mois de novembre de l'année 1569, se mettre sous la direction spirituelle de la sainte et lui demander de lui indiquer, par écrit, « quelles prières elle pourrait faire tous les jours, afin d'obtenir de Dieu le salut et la conservation du grand-duc[1] son époux, la prospérité de ses États, l'accomplissement de ses désirs et *sa consolation personnelle.* »

Voici les prières que Catherine lui marqua dans la réponse à sa lettre : « Une prière que je crois « très-agréable à la sainte Vierge, c'est de dire « neuf fois le *Salve*, *Regina*, en l'honneur de ses « neuf priviléges, qui sont d'être l'épouse du Père « éternel, la Mère du Fils de Dieu, le temple du « Saint-Esprit, Vierge et mère, Reine des anges, « souveraine du monde, mère de la grâce, mère de « miséricorde, mère des pécheurs. En adressant « cette prière à la sainte Vierge en souvenir de ses « priviléges, j'ai la confiance que Votre Altesse « verra toutes ses justes demandes exaucées.

« La dévotion du très-saint Rosaire plaît infiniment à notre très-sainte Mère. Elle consiste à dire « cent cinquante *Ave, Maria,* avec un *Pater noster*

1 Par une bulle du mois de septembre précédent (1569), le pape saint Pie V venait d'attacher le titre de grand-duc à la couronne de Toscane, pour récompenser Cosme de Médicis des services qu'il avait rendus à l'Église.

« avant chaque dizaine. On peut le diviser, en di-
« sant chaque jour cinquante *Ave*, *Maria* et cinq
« *Pater*, en méditant à chaque dizaine un mystère
« de notre foi, selon un ordre prescrit, que vous
« trouverez dans les livres qui traitent de cette
« dévotion. Je désire que Votre Altesse la mette
« en pratique et qu'elle la fasse adopter par les
« dames de sa cour. Elle fera bientôt l'expérience
« des consolations qu'elle procure.

« Voici encore une bien courte prière à la très-
« sainte Vierge; elle est ainsi conçue : Très-douce
« Vierge Marie, mère de Jésus, aidez-moi. Très-
« miséricordieuse Mère de Jésus, exaucez-moi et
« priez votre divin Fils de répandre sa grâce sur
« moi. Ainsi soit-il.

« Enfin, c'est une sainte et très-méritoire prati-
« que de saluer les cinq plaies de notre très-doux
« Sauveur, par la récitation de cinq *Pater* et de
« cinq *Ave*, accompagnés de la considération de sa
« très-sainte Passion, en pensant avec quel amour
« et quel dévouement il s'est laissé attacher à la
« croix, afin de nous racheter du péché, de nous
« arracher à l'enfer et de nous mériter la vie éter-
« nelle. A son exemple, ceux qui exercent le pou-
« voir doivent se vouer pour les peuples et leurs
« sujets au maintien de la justice, à l'extirpation
« des vices, au soulagement miséricordieux de tous
« les maux, tout cela pour l'honneur de Dieu et le
« salut de leurs sujets. Comme je vois que tels sont
« les intentions et les vœux de Votre Altesse séré-
« nissime, je prie continuellement pour elle, de-
« mandant à Dieu, selon mes forces, qu'il lui

« obtienne de voir ses désirs exaucés en toutes « choses [1]. »

C'est par de semblables procédés que les saints parviennent sinon à guérir, du moins à rendre supportables les grands maux de la vie, à rendre la paix et l'énergie morale aux âmes livrées jusque-là aux angoisses les plus déchirantes et les plus désespérées. Grâce à ces prières, Jeanne d'Autriche put s'habituer peu à peu à nourrir son âme des pensées chrétiennes que sainte Catherine lui avait suggérées, pour la fortifier dans ses épreuves. Les événements lui démontrèrent bientôt qu'elles étaient définitives, selon la prédiction de la sainte. S'il lui était resté quelques illusions, elles durent se dissiper dès l'année suivante, 1570, aussitôt après la mort de Pierre Bonaventuri. Ce misérable ayant été assassiné à la suite de ses insolences continuelles envers les citoyens de Florence, le grand-duc François ne vit dans cette mort qu'un obstacle de moins à l'exécution de ses projets. Il s'en réjouit comme d'un premier pas vers ce rapprochement avec Bianca, qu'il avait fait serment de rendre définitif par le mariage, dès qu'ils auraient reconquis leur liberté réciproque. Enivré par cette espérance et se sentant dégagé d'autant de circonspection vis-à-vis de l'opinion publique, il ne garda plus de ménagements.

[1] Le Lettere, etc. A principi, pag. 97-98. L'autographe de cette lettre est en possession des Pères Dominicains du couvent de la Sarthe-lez-Haw, en Belgique. Ils la conservent religieusement, comme une précieuse relique, dans le sanctuaire de leur église.

« Alors, dit un historien, tout fut prodigué à la « favorite, richesses, palais magnifique, jardins « délicieux, châteaux, spectacles et fêtes, cour « brillante, composée de tout ce qu'il y avait de « plus grand. Elle devint l'objet des hommages des « courtisans et de tous ceux qui aspiraient aux « faveurs dont elle était la souveraine dispensa- « trice. La grande-duchesse, au contraire, n'obte- « nait que les marques de respect qui étaient dus « à son rang et l'exécution stricte des conventions « arrêtées dans le contrat de mariage. Négligée par « son mari et insultée par le faste de sa rivale, cette « princesse se voyait réduite à exciter la pitié des « gens de bien, qui gémissaient de la faiblesse de « François et de l'orgueilleuse impudence de Bian- « ca [1]. » Sous le coup de tant d'humiliations et de tant d'outrages, que serait-elle devenue, si elle n'avait pas eu déjà un refuge tout ouvert dans la prière, dans les plaies sanglantes du Sauveur, dans le sein maternel de la Vierge Marie, si Dieu ne lui avait pas fait trouver dans la douce et tendre amitié de Catherine une image de sa bonté et de sa tendresse pour ceux qui souffrent?

Cependant la sainte ne s'était pas contentée de lui ouvrir l'asile sacré de la prière, elle lui avait encore ouvert de nouvelles sources de joies et de mérites dans les œuvres de charité pour les pauvres. Naturellement grande et généreuse, Jeanne était entrée sans peine dans cette voie, et elle s'y fit bientôt remarquer. Ses aumônes devinrent si abon-

1 *Histoire de Toscane*, par Galuzzi, tom. IV, chap. II, pag. 60.

dantes qu'elle mérita d'être accusée de prodigalité par le grand-duc, accusation, du reste, qui n'était pas exempte de partialité et d'exagération; car il se montrait d'autant plus parcimonieux envers elle, qu'il comptait moins envers son odieuse rivale[1]. Quoi qu'il en soit, les largesses de la princesse étaient considérables et sa charité toute chrétienne aimait à les envelopper de mystère. Elle recherchait avec soin les souffrances et les infortunes cachées, c'étaient celles qu'elle se plaisait à soulager de préférence.

Comme on le pense bien, elle mettait un empressement particulier à venir en aide à celles que sainte Catherine ne manquait pas de lui signaler. Un jour, elle eut l'occasion de mettre sa puissante intervention au service de sa charité. La municipalité de Prato disposait tous les ans d'une somme de deux cents florins pour constituer une dot à une jeune fille pauvre, à la condition qu'elle eût dix-huit ans accomplis, à l'époque fixée pour la concession de cette faveur. Or il arriva qu'une année la dot ne devait pas être accordée, faute de sujets, remplissant les conditions réglementaires. Mais sainte Catherine, ne pouvant se résigner à voir les deux cents florins de cette année perdus pour ses jeunes filles pauvres, en choisit une digne du plus grand intérêt et demanda la protection de la princesse pour elle, afin de lui obtenir la dot, moyennant dispense de quelques mois. Voici comment s'y prit la grande-duchesse. Pour vaincre la difficulté, elle la

[1] *Histoire de Toscane*, par Galuzzi, tom. IV, chap. II, pag. 73.

tourna. Avec beaucoup de tact et de finesse, elle écrivit aux nobles magistrats « qu'elle était pleine de respect pour les règlements et statuts de leur ordre, et qu'elle n'avait nullement la prétention de vouloir y porter atteinte par sa faveur envers qui que ce fût; mais que, d'un autre côté, elle ne pouvait pas se dispenser de donner satisfaction à la vénérable Mère Catherine de Ricci. En conséquence, elle les suppliait, pour concilier toutes choses, de vouloir bien au jour déterminé se contenter de promettre la dot de l'année à sa jeune protégée, sauf à ne lui remettre la somme que lorsque ses dix-huit ans seraient accomplis. Évidemment, par ce terme moyen, la lettre du règlement était sauvée. » Quant à son esprit, les magistrats trouvèrent que le procédé de la princesse y suppléait abondamment, et ils s'empressèrent de faire honneur à sa demande [1].

Parmi les pauvres dignes de tout son intérêt, elle n'oubliait pas la Mère Catherine elle-même et ses filles. Sans attendre qu'on l'y fît songer, elle leur envoyait de temps en temps des témoignages de sa libéralité et de son affectueuse reconnaissance. Elle dut être bien consolée ce jour du mois de juin 1573 où, après une de ses aumônes spontanées, elle reçut de la sainte, alors prieure, la lettre suivante :

« Je me trouvais sans pain et sans huile pour mes pauvres religieuses, et, cherchant à leur en procurer, je ne savais à qui m'adresser pour em-

[1] Le Lettere, etc. A principi, pag. 100, note 2.

prunter de l'argent, lorsque la bonté de Dieu a inspiré à Votre Altesse sérénissime de nous envoyer gracieusement l'aumône de cent écus. Dès qu'ils sont arrivés, j'ai fait avertir nos sœurs de venir en remercier le Seigneur et prier pour Votre Altesse sérénissime. A l'instant même, quittant tout, elles sont venues processionnellement, de la salle de travail au chœur, pour y chanter le *Te Deum*. Après cela nous ferons toutes les prières que Son Altesse nous commandera et qu'elle pourra désirer, et moi en particulier, telle que je suis, j'accomplirai exactement celles qu'elle a bien voulu me marquer. Toutes ensemble, comme c'est notre devoir, nous la remercions autant qu'il nous est possible de le faire; nous la supplions de nous commander tout ce que nous pouvons faire de bon pour son service, auquel nous nous offrons très-humblement, priant le Seigneur de la récompenser pour nous et de lui conserver la santé. De Son Altesse sérénissime l'indigne servante, sœur Catherine de Ricci[1]. »

Cette bienfaisance de la duchesse pour les pauvres, ajoutée à la renommée de ses vertus chrétiennes et à la sympathie pour ses malheurs, acheva de la rendre populaire dans Florence. On ne la désigna plus que sous le nom de *la bonne grande-duchesse*. A mesure qu'elle avançait vers le terme prématuré de son existence, elle ne fit que s'en rendre de plus en plus digne. Tandis que le grand-duc continuait de s'abandonner sans pudeur à toutes

[1] Le Lettere, etc. A principi, pag. 101.

les extravagances de sa passion, elle, toujours docile aux enseignements de la sainte, s'étudiait à rendre sa résignation plus humble et plus parfaite. Elle y travailla si efficacement, que ces restes d'humeur et de fierté offensée, qui se trahissaient dans son attitude envers son époux infidèle, devaient totalement disparaître dans les dernières années de sa vie. Elle lui prodigua, en dépit de ses égarements obstinés, les mêmes attentions, les mêmes prévenances qu'elle avait eu pour lui sous le charme de son affection naissante et dans l'illusion des premiers jours. Le peuple de Florence, qui avait toujours rendu justice à la persévérance de ses vertus et de son dévouement conjugal, sous les formes un peu roides de son attitude, était ravi de cette tardive, mais complète transformation. Il ne pouvait contempler sans attendrissement le spectacle d'un triomphe si doux et si parfait de la grâce de Jésus-Christ, sur les résistances les plus opiniâtres de la nature[1].

Mais Dieu, satisfait d'une si héroïque vertu, ne devait pas en exiger longtemps le sacrifice. Après avoir comblé de joie la maison de Médicis, en lui donnant, en 1577, un héritier de la couronne, la princesse semblait, l'année suivante, encourager l'espérance d'une nouvelle maternité; mais tous ces heureux signes ne cachaient que des germes de mort. Comme si elle en avait eu le pressentiment, elle voulut faire une dernière visite à la Mère Catherine et lui amena, pour qu'elle la bénît, la der-

1 *Histoire de Toscane*, par Galuzzi, tom. IV, chap. III, pag. 112.

nière de ses filles, à peine âgée de cinq à six ans. La sainte, touchée de sa piété maternelle, se plut à l'en récompenser en lui faisant entrevoir la brillante destinée de cette enfant. Elle la prit sur ses genoux, et, après l'avoir caressée affectueusement, elle lui dit ces solennelles paroles : « Ma fille, un jour vous occuperez un rang élevé dans le monde et votre tête portera la couronne. Vous aurez à traverser, il est vrai, de grandes épreuves, mais vous les surmonterez toutes heureusement. Je vous engage à avoir une grande dévotion envers la sainte Vierge [1]. » Cette enfant était Marie de Médicis, qui, par son mariage avec Henri IV, devait être plus tard reine de France et mère de Louis XIII. Après cette consolation pour son cœur de mère, Jeanne d'Autriche n'avait plus rien à attendre du côté de la terre.

Les mêmes causes qui avaient fait le malheur de sa vie devaient précipiter sa mort. Déjà, sous l'action violente et continue de ses chagrins, sa santé avait subi de fatales perturbations, qui rendaient son état présent extrêmement critique, lorsqu'un dernier incident vint déterminer une crise définitive. Le frère de Bianca, Vittorio Capello, étant venu voir sa sœur à Florence, le grand-duc se mit en frais pour lui, comme s'il eut reçu une tête couronnée. Il lui fit les honneurs de sa capitale avec une courtoisie digne d'une meilleure cause, le présentant à sa cour comme un personnage qui le comblait d'honneur par sa visite, et le conduisant partout comme en triomphe. On dit que ce spec-

1 Le Lettere, etc. Documenti, etc. (Deposizione di suor Elisabeth Dardanelli, n'e processi per la beatificazione), pag. 105.

tacle, si affligeant pour le cœur de la princesse, lui porta le coup de grâce[1]. Son enfant mourut dans son sein et elle-même fut précipitée aux portes du tombeau. Dans cette extrémité, ayant fait appeler le grand-duc auprès de son lit de mort, elle fit un dernier effort pour le conjurer d'écouter la voix de son honneur et de sa conscience en éloignant de lui cette femme, à qui elle pardonnait de l'avoir rendue si malheureuse. Cette voix mourante, ce témoignage suprême d'un dévouement qui ne s'était jamais démenti et qui recevait la consécration de la mort, tout cela remua profondément le prince, qui, pour la première fois, ne lui parut pas inaccessible au remords et au repentir. Elle accueillit en souriant cette lueur d'espérance, et, comptant pour l'avenir sur d'autres prières que les siennes, elle se tourna tout entière vers Dieu pour se préparer au passage de l'éternité.

Sainte Catherine ne pouvait pas l'oublier dans un moment aussi solennel. Elle voulut la traiter comme ses filles du cloître, en venant l'assister en personne dans son agonie. Des personnes de la cour, voyant une religieuse de Saint-Dominique traverser la place ducale et franchir le seuil du *Palazzo Vecchio*, se précipitèrent sur ses pas, et comme ils la cherchaient partout, on leur dit que, bien qu'invisible, elle était au chevet de la princesse mourante. C'était la princesse elle-même qui le proclamait tout haut avec une joie inexprimable : « Je suis inondée de consolations, s'écriait-elle, car j'ai au-

[1] *Histoire de Toscane*, par Galuzzi, tom. IV, chap. III, pag. 112.

près de moi la Mère Catherine[1]. » L'aimable sainte, qui l'avait soutenue au milieu des peines d'une vie sans plaisir, venait ainsi, comme on dit sous le cloître du Carmel, lui faire goûter le rare plaisir de mourir sans peine. On aime à l'entendre marquer la place que cette belle âme s'était faite dans son cœur et la haute estime qu'elle avait de sa vertu. Quelques jours après la mort de la duchesse (en mars 1578), Catherine s'épanchait ainsi dans le sein d'un de ses fils spirituels, le comte Lodovico Capponi : « *Molto carissimo,* ce qui est pour vous « le sujet d'une si grande affliction, ne l'est pas « moins pour moi, je veux parler de la perte cruelle « de notre sainte protectrice et auguste souveraine. « Certes, la douleur que j'en ai éprouvée a été au « delà de tout ce qui peut se dire; mais la pensée « du bonheur dont elle jouit dans le ciel, comme « la sainteté de sa vie nous autorise à l'espérer, me « donne une joie qui ne tempère pas seulement, « mais absorbe ma douleur. Puisque la véritable « amitié consiste à se réjouir du bien qui arrive à « son ami, nous tous qui l'aimions tant, à cause de « sa vie exemplaire, nous devons remercier Dieu et « nous féliciter de la savoir en possession de son bien « suprême. Nous ne devons négliger aucune occasion « de nous souvenir des bons exemples de sa vie, de « son attention et de son assiduité aux choses spiri- « tuelles, de sa douceur et de sa bonté, toutes « choses qui provenaient de ce trésor d'humilité, « de patience et de charité qu'elle possédait. Ce

[1] Sandrini, lib. I, cap. xxx, pag. 95.

« sont ces vertus qui la rendent maintenant bien-
« heureuse dans le ciel. Plaise à Dieu que nous l'y
« retrouvions un jour et qu'elle nous aide pour cela
« de ses prières, maintenant qu'elle contemple la
« Vérité de plus près et qu'elle connaît mieux tous
« nos besoins. C'est dans ces pensées que je trouve
« ma consolation. Je vous engage à puiser à la même
« source [1]. »

Le seul regret de la généreuse princesse en quittant la vie, c'était de ne pouvoir plus se dévouer à la conversion de son mari. Elle supplia la sainte épouse de Jésus-Christ de vouloir bien en agréer l'héritage, que celle-ci accepta généreusement. Car ce n'était pas une petite entreprise de sauver l'âme du malheureux prince, qui ne devait montrer jusqu'où peut aller l'abaissement de l'homme sous le joug d'une femme, que pour être un exemple des miséricordes de Dieu envers les plus grands misérables, quand ils sont sous la protection des saints.

Après avoir rendu les derniers devoirs à sa noble compagne, le grand-duc, plein du souvenir de ses dernières paroles, avait quitté Florence pour méditer plus à loisir sur les devoirs qu'elles lui rappelaient. Plus il pensait au serment qu'il avait fait d'épouser Bianca Capello, plus il le sentait s'appesantir comme un remords sur sa conscience, comme une infamie sur sa destinée. En le voyant errer ainsi, loin de sa capitale et du fatal objet de sa passion, on aurait pu croire qu'il préludait à une

[1] Le Lettere, etc., a principi, pag. 410.

rupture définitive. Mais l'ambitieuse Vénitienne, tremblant pour sa fortune, bien plus que pour son affection, n'avait cessé d'obséder le prince de son souvenir par lettres et par émissaires, et elle sut si bien le retenir dans ses filets, quoique à distance, qu'elle finit par en faire sa proie. Le prince ne rentra à Florence que pour lui donner l'anneau nuptial dans la chapelle du château, le 5 juin 1578, deux mois à peine après la mort de la grande-duchesse Jeanne; mais le mariage demeura secret jusqu'à l'expiration de l'année du deuil[1]. A la première nouvelle qui s'en répandit, il n'y eut qu'un cri de stupeur et de réprobation parmi les âmes honnêtes, et surtout parmi les frères du grand-duc, qui sentaient l'outrage fait à l'honneur de la famille, et on dit que le plus digne de tous, le prince Ferdinand, cardinal de Médicis, en pleura de honte et de dépit[2]. Mais le monde, qui n'adore que le succès et qui consacre tous les faits accomplis, ne manqua pas d'applaudir au bonheur insolent de l'audacieuse aventurière. Venise et Florence, qui, la veille encore, n'avaient pas assez de mépris pour elle, acclamèrent son exaltation avec enthousiasme. Venise la fit déclarer solennellement, en plein sénat et au son de toutes les cloches de la ville, *véritable fille de la république*, et lui accorda l'honneur d'en porter les armoiries, tandis que la cour et le peuple de Florence déployèrent des splendeurs inouies aux fêtes de son couronnement. Et

1 *Histoire de Toscane*, par Galuzzi, tom. IV, chap. IV, pag. 121.

2 *Ibid.*, pag. 138.

sur les bords de l'Adriatique comme sur les rives de l'Arno, on proclamait également en prose et en vers qu'elle était digne de cette haute fortune, par ses *brillantes qualités et ses vertus héroïques*[1]. Quant à sainte Catherine, elle ne put être témoin de pareils succès sans une grande tristesse. Il ne pouvait s'offrir de spectacle plus répugnant pour son cœur, que celui d'une courtisane sur le trône de sa patrie, de la rivale de sa noble et sainte amie portant la couronne de grande-duchesse, et elle ne s'en consola qu'en redoublant ses prières et ses larmes pour le salut du prince infortuné, qui donnait de telles marques de sa faiblesse.

Cependant, telle qu'elle était, la nouvelle grande-duchesse n'en était pas moins sa souveraine légitime, et, dans les termes où Catherine était avec le grand-duc, elle ne pouvait pas se tenir trop à l'écart d'une personne qui lui tenait de si près. Il y a, dans toutes les situations difficiles, un point délicat où le devoir et les convenances se rencontrent dans une juste mesure; il est rare qu'il échappe au tact exquis des saints. Par respect et par affection pour la noble et pieuse mémoire de l'ancienne duchesse, la Mère Catherine évita soigneusement tout ce qui aurait pu paraître de l'empressement à faire sa cour à la nouvelle. Ce ne fut d'abord que par d'officieux intermédiaires qu'elle commença à lui présenter ses hommages d'humble sujette. Puis, après un laps de temps relativement considérable et seulement pour répondre à l'initiative de sa souve-

1 *Histoire de Toscane*, par Galuzzi, pag. 142-147.

raine, elle ouvrit sa correspondance avec elle. Bianca Capello était publiquement reconnue grande-duchesse de Toscane dès le mois de juin 1579, et la première lettre que Catherine lui adressa, n'est datée que du mois d'août 1581. Du reste, le caractère de sa correspondance ne sortit jamais des termes respectueux et presque officiels d'une humble religieuse envers sa souveraine. Elle lui rendait ses devoirs avec une noble courtoisie, lui donnait l'assurance de sa fidélité à la recommander à Dieu dans ses prières, et puis lui présentait ses requêtes en faveur des malheureux. Comme la sainte était le refuge de toutes les misères du pays de Prato, toutes ses lettres à la grande duchesse, à peu d'exception près, ne sont que d'humbles requêtes en leur faveur [1]. On voit qu'en appelant sur les pauvres les bontés de sa souveraine, Catherine était heureuse d'offrir à l'aventurière couronnée de nombreuses occasions de racheter sur le trône les crimes qui l'y avaient portée. Plaise au Ciel, qu'à force d'incliner le cœur de Bianca à la miséricorde pour les malheureux, la sainte lui ait obtenu la miséricorde infinie de Dieu à sa dernière heure! Bianca fut surprise par la mort à la fin du mois d'octobre 1587, deux jours après la mort du grand-duc.

Dès que Catherine fut avertie de la maladie du prince, elle fit tant de violence au Ciel par ses ardentes prières, ses jeûnes, ses austérités extraordinaires et d'autres saintes œuvres, qu'elle lui obtint la grâce d'un sincère repentir. Il donna publique-

1 Le Lettere, etc., a principi, pag. 101–122.

ment des marques non équivoques de son retour à Dieu et mourut dans des dispositions chrétiennes. Non contente de l'avoir arraché à sa perte éternelle, la sainte voulut encore délivrer son âme des longs et terribles supplices qui lui étaient réservés dans le lieu de l'expiation. Elle s'offrit à Dieu pour endurer en son corps tous les tourments exigés par l'inexorable justice, et elle fut exaucée. C'était pour lui qu'à soixante-cinq ans, on la vit souffrir pendant quarante jours les tortures indéfinissables de ce feu invisible, dont nous avons parlé à l'endroit de son dévouement pour les âmes du purgatoire. C'est ainsi qu'après avoir tant aimé la pieuse princesse Jeanne pendant sa vie, Catherine l'aima jusqu'à la fin. Devenue la sublime complice de son dévouement conjugal, elle sauva deux fois l'âme de son époux, et en la lui conduisant dans le ciel, deux fois purifiée dans le sang de Jésus-Christ et dans ses larmes de sainte, elle lui offrit dans ce dernier gage de son amitié un doux surcroît du paradis.

CHAPITRE VIII

Affaire de la clôture du monastère. — Émotion qu'elle cause parmi les religieuses. — Prudence de sainte Catherine. — Ses alarmes et ses angoisses. — Elle est calomniée à Rome. — Elle ne se défend que par son humilité.

1576-1577

On était au temps où, de toute part, on s'empressait de mettre à exécution les décrets du concile de Trente, pour la réforme de l'Église. Déjà saint Pie V, dans ses constitutions apostoliques des années 1566 et 1569, avait déterminé qu'il n'y aurait plus de monastères de religieuses, qu'à la condition d'une clôture absolue. Tout monastère de femmes ne faisant que des vœux simples et n'ayant qu'une demi-clôture, comme la plupart des communautés du tiers ordre, était désormais interdit, et il était ordonné aux évêques d'offrir le choix aux membres de ces communautés : ou bien de persévérer dans leur sainte vocation, en acceptant la clôture absolue, ou bien d'être relevées de leurs vœux et de rentrer

dans le monde[1]. Telle était la loi. Quant à son application, le mode en était abandonné à la prudence et à la sagesse des prélats et des supérieurs de ces communautés. Ils devaient aviser au moyen de ne pas lui faire dépasser son but, qui est l'édification et non la ruine des âmes. Or il était évident que la réforme des abus étant l'objet de la loi, s'il n'y avait que des avantages à l'appliquer rigoureusement dans les communautés où les abus existaient, il y avait des inconvénients, et de très-sérieux, à la publier sans précautions dans les monastères qui, loin d'affliger l'Église par leur décadence, la réjouissaient, au contraire, par le spectacle d'une parfaite régularité. C'était le cas du monastère de Saint-Vincent de Prato. Aussi les supérieurs de l'ordre de Saint-Dominique, qui en avaient la haute direction, avaient-ils cru prudent de ne pas y publier les constitutions pontificales, se réservant d'en faire accepter les prescriptions progressivement et avec douceur, par voie de persuasion, plutôt que par voie d'autorité.

Cependant, en 1576, l'année même où la Mère Catherine reprenait ses fonctions de prieure, le successeur de saint Pie V, le pape Grégoire XIII, venait de nommer des commissaires apostoliques pour visiter les monastères de la Toscane, au point

1 Cette loi, faite pour les circonstances douloureuses où se trouvait l'Église, ne devait avoir sa pleine exécution que pendant un temps assez restreint. Elle régnait encore quarante ans plus tard en France. On le voit par l'opposition de l'archevêque de Lyon, Mgr de Marquemont, à l'acceptation des filles de la Visitation, telles que saint François de Sales voulait primitivement les établir. (Voir la *Vie de sainte Chantal*, par M. Bougaud, tom. I, chap. XVIII, pag. 164 et suivantes; édit. in-12.)

de vue de l'observation de la clôture. Au monastère de Prato, la seule chose à désirer sur ce point, c'était une porte de communication entre le chœur des religieuses et le sanctuaire de l'église réservée aux fidèles. En prévision de la visite canonique, les supérieurs de l'ordre crurent sage de faire fermer cette porte, sans prononcer le mot de clôture. Ils n'alléguèrent d'autres motifs, qu'une simple raison de convenance, ainsi que la sainte l'écrivait aux Salviati : « Ils veulent, disait-elle, la faire disparaître « parce qu'elle ne leur paraît pas convenable à cette « place[1]. »

Dès qu'elle eut reçu cet ordre, la Mère Catherine n'eut d'autre pensée naturellement que de l'exécuter, et elle l'eût fait immédiatement, si elle n'eût craint de violer les droits des tiers intéressés. Ces droits étaient ceux des fondateurs de l'église. Philippe Salviati avait déclaré formellement, en présence de ses fils et des sœurs du monastère, qu'il entendait qu'aucune réparation, aucun changement ne se ferait, après sa mort, dans l'église, qu'avec l'autorisation préalable de ses enfants Averardo et Antonio Salviati. Elle en écrivit donc au Maître Général, lui demandant de vouloir bien lui permettre de suspendre l'exécution de ses ordres jusqu'à ce qu'elle eût parlé aux Salviati, « hommes excellents, disait-elle, mais un peu susceptibles et jaloux de leurs droits, » espérant les amener doucement à l'adoption de cette mesure. Elle ajoutait, qu'indépendamment des égards qu'elle devait à leurs droits et de

[1] Le Lettere, etc., pag. 203

sa reconnaissance pour leurs bienfaits passés, elle avait un immense intérêt à ne pas les blesser dans ce moment, attendu qu'ils s'étaient offerts spontanément pour accomplir, à leurs frais, de grandes et d'urgentes réparations dans la vieille partie du couvent qui menaçait ruine. Elle s'excusait ensuite, le plus humblement possible de ne pas remplir son devoir aussi promptement qu'elle le voudrait, parce qu'étant malade dans son lit, elle ne savait pas quand la bonté de Dieu lui donnerait la force de descendre au parloir pour recevoir les Salviati. Elle terminait enfin par cette belle et touchante protestation d'obéissance : « Que si votre révérendissime « paternité désire que, ne tenant aucun compte de « toutes ces considérations et de ces égards pour les « Salviati, nous passions outre, qu'elle daigne nous « le dire, et nous obéirons sur-le-champ. Après « cela, qu'ils soient irrités contre nous, qu'ils nous « retirent leur bienveillance et leurs bienfaits pro- « mis; que cette grande partie de notre monastère « tombe en ruine, au péril de mort de plusieurs « d'entre nous, nous acceptons tout de grand « cœur, plutôt que de nous écarter de la volonté « de votre paternité révérendissime, car vous êtes « notre Père et notre Maître[1]. » Comme on devait s'y attendre, le Maître Général s'empressa de répondre à la Mère prieure, et de lui donner le sursis nécessaire.

Revenue à la santé, celle-ci n'oubliait pas sa promesse, et comme les Salviati ne se pressaient pas de

[1] Le Lettere, etc., ad alcuni Prelati, pag. 41.

venir au couvent, craignant de manquer au Père Général, elle se décida à leur écrire, au risque de tout compromettre par un exposé incomplet des choses, dans l'inévitable brièveté d'une lettre. Ils répondirent néanmoins avec bienveillance, acceptant en principe la mesure, mais demandant qu'on voulût bien prendre patience encore quelque temps et en ajourner l'exécution, parce qu'ils avaient besoin de cette porte pour les réparations qu'ils étaient à la veille d'entreprendre, dans le chœur des religieuses et la partie attenante du monastère. La Mère Catherine ayant envoyé copie de cette lettre à Rome, elle en reçut pour toute réponse l'ordre, aussi violent qu'inattendu, de ne plus différer l'exécution de ce qui lui était commandé, et de faire murer la porte immédiatement. On ne peut s'expliquer la détermination prise par le Maître Général de passer pardessus les droits des Salviati et les égards qu'ils méritaient, que parce qu'il redoutait de plus graves inconvénients de la visite des commissaires, s'ils rencontraient cette lacune dans la clôture du monastère. Quoi qu'il en soit, l'ordre était donné, et la Mère Catherine s'empressa de l'accomplir. Ce fut le commencement de ses douleurs!

Dès qu'on vit les ouvriers à l'œuvre, il y eut une grande émotion dans tout le monastère. On avait eu beau laisser ignorer aux sœurs les réformes qui s'opéraient de toute part dans les maisons religieuses, ces choses étaient dans l'air, et il en pénétrait quelque bruit au fond des cloîtres les plus recueillis. Déjà troublées par ces vagues rumeurs, les sœurs ne virent dans cette porte ainsi murée sous leurs yeux

par autorité supérieure, qu'une obligation nouvelle qui leur était imposée d'office, une sorte de clôture forcée qu'on venait ajouter aux vœux de leur profession, et on comprend quelles durent être leur tristesse et leur agitation. La Mère Catherine était désolée de voir le trouble et les angoisses de ses pauvres filles. Il fallut qu'elle les entendît les unes après les autres pour recevoir leurs épanchements et leurs plaintes, et tout en leur donnant, pour les consoler, les témoignages les plus affectueux de sa tendresse maternelle, elle dut s'efforcer de leur faire comprendre que, s'il y avait deux questions renfermées dans la mesure ordonnée, il n'y en avait qu'une qui fût d'obligation pour toutes, c'était l'obligation d'obéissance. En vertu de son vœu d'obéissance, leur disait-elle, chaque religieuse est tenue de se soumettre humblement à tout ce que ses supérieurs légitimes jugent convenable de lui imposer, sans en discuter les motifs ni sonder les intentions, et, ferventes au service de Dieu comme elles l'étaient, elle espérait bien qu'aucune d'entre elles ne s'y refuserait. Quant à la question de clôture, elles étaient libres de l'accepter ou de la refuser, leur vœu d'obéissance ne les obligeant que dans les limites des constitutions du tiers ordre de Saint-Dominique, qui n'admettent pas de clôture.

Après cela, comme c'était son devoir de prieure, elle réunit toute la communauté en chapitre pour l'appeller à se prononcer, chacune pour son compte, sur la mesure imposée, et, afin de leur laisser la pleine liberté d'exercer leurs droits, elle voulut que chacune donnât par écrit et signât de sa main son

vote motivé. Le résultat fut, qu'à l'unanimité, elles acceptaient la mesure *à titre d'obéissance*, « faisant en cela, disait la sainte, acte de modération et d'humilité, comme il convient à des religieuses[1] : » mais elles ne l'acceptaient pas *à titre de clôture*, réservant sur ce point tous leurs droits pour l'avenir. Grâce à cette douce et prudente intervention de la Mère prieure, la volonté des supérieurs fut accomplie, et la paix du monastère, un moment troublée par cet incident, ne tarda pas à s'y rétablir.

Mais ce n'était encore là que le premier acte de la malice de satan. Cet esprit infernal, qui en voulait tant à la Mère Catherine et à ses filles, vit là une précieuse occasion de troubles et de scandales dans le monastère. Après en avoir profité pour susciter cette première tempête dans les âmes en faisant fermer la porte, il allait leur en susciter de nouvelles et de plus violentes encore en la faisant ouvrir. Nous avons vu plus haut que les jeunes seigneurs Averardo et Antonio Salviati écrivaient à la Mère Catherine qu'ils étaient à la veille d'avoir besoin de cette porte, pour quelques opérations importantes qu'ils se proposaient d'accomplir dans l'église des religieuses. Le moment était venu. Leur noble et religieux père leur avait commandé par testament de faire peindre un grand et beau tableau, du prix de trois cents florins, représentant l'assomption et le couronnement de la sainte Vierge dans le ciel,

1 Obbediscono per fare l'atto di moderate è a religiose convenente, ma non, con questo titolo di clausura. (Le Lettere, etc., ad alcuni Prelati, pag. 44.)

pour être placé dans le chœur des religieuses, au-dessus du grand autel. Le tableau était achevé et prêt à être mis en place. De plus, les armoiries de la famille, qui se trouvaient précisément au-dessus de la porte en question faisant face au chœur des religieuses, avaient besoin d'être réparées sinon complétement transformées. Ces jeunes seigneurs, ayant résolu de commencer par là les travaux du monastère, ils envoyèrent à Prato un maître ouvrier. Celui-ci se présenta de leur part à la Mère Catherine, lui exposa les travaux qu'il était chargé de faire, et lui demanda en même temps d'être conduit à la porte qui communique au chœur des religieuses, afin de se rendre bien compte de la disposition des lieux. La Mère lui déclara tout simplement que cette porte n'existait plus et qu'elle était murée. L'ouvrier, tout étonné, courut à Florence porter cette nouvelle aux seigneurs Salviati, qui n'en furent pas moins surpris, et, de plus, vivement offensés. Ils ne se déconcertèrent pas néanmoins, firent prendre des informations auprès de l'évêque, pour s'assurer que les choses ne s'étaient pas faites par son autorité, se munirent peut-être de toutes les autorisations nécessaires, et, persuadés d'ailleurs que la Mère Catherine n'était ici que l'instrument de ses supérieurs religieux, ils résolurent de poursuivre jusqu'au bout le maintien de leurs droits [1].

Par leur ordre, l'ouvrier se présenta une seconde fois à la Mère Catherine, en lui disant qu'ayant besoin du passage de l'ancienne porte pour accom-

[1] Le Lettere, etc., pag. 44.

plir l'ouvrage qui lui était commandé, il allait en faire tomber la muraille. Celle-ci fit prévenir en toute hâte le prieur de Saint-Dominique, qui fit dire à l'ouvrier de se garder bien d'y toucher, s'il ne voulait pas être excommunié. Enfin, la troisième fois, l'ouvrier arriva avec ses instruments de travail, montra à la Mère Catherine un ordre écrit des Salviati, et, sans parlementer davantage, il se mit en devoir d'abattre la muraille. L'œuvre était achevée et la porte toute grande ouverte quand le prieur de Saint-Dominique arriva. Il en fut tout stupéfait; cependant, au lieu de recourir à l'excommunication contre l'ouvrier ou contre les puissants seigneurs dont il était le mandataire, il eut la faiblesse de s'en prendre aux pauvres sœurs, qui n'y étaient pour rien, et il les condamna à n'avoir pas de messe deux jours de suite. Ce procédé mit le feu aux poudres; l'agitation devint universelle, et il n'y eut plus que des mécontents : les Salviati, qu'on avait blessés; les supérieurs de l'Ordre, dont les volontés étaient méconnues; les sœurs, qu'on punissait des fautes qu'elles n'avaient pas commises; les amis du monastère, qui s'affligeaient de la peine qu'on faisait aux sœurs, et la douce Mère Catherine, recevant le contre-coup de toutes ces tristesses, ressentait dans son cœur les amertumes de tous.

Elle ne pouvait tourner les yeux du côté de ses filles, sans être profondément attristée de les voir toutes confuses et abattues du coup qui venait de les frapper. « Les pauvres filles, s'écriait-elle, se faisaient une fête de voir arriver leur beau tableau dans leur belle église, admirablement restauré, et

voilà qu'on les prive de messe! qu'il m'est pénible de les voir ainsi affligées et punies sans l'avoir mérité [1]. » Si elle regardait ses supérieurs, leur mécompte et les observations qu'elle en recevait la pénétraient de la plus vive douleur. Dans son incomparable humilité, elle écrivait au Père provincial : « Si le Seigneur, dans son extrême bonté, « n'avait soutenu cette pécheresse, je ne sais si je « ne serais pas morte du chagrin que m'a causé « votre lettre; et n'en soyez pas surpris, car je me « demande si je ne dois pas la désirer, dans la « persuasion où je suis que c'est en punition de « mes péchés que ce pauvre monastère se trouve « en butte à tant de tribulations de la part de nos « supérieurs. J'ai beau en chercher ailleurs la « cause, je ne la trouve pas [2]. » Enfin, pour peu qu'elle prêtât l'oreille aux bruits du dehors, tout le monde dans Prato, prêtres et laïques, prenant parti pour les sœurs et se plaignant amèrement des supérieurs, qu'ils faisaient responsables de tout, ses angoisses étaient à leur comble. « Les séculiers savent tout, leur écrivait-elle, chacun dit la sienne et se plaint, et murmure hautement contre vous autres, ce qui me cause le plus amer déplaisir; car toucher aux choses et aux personnes de notre Ordre, c'est toucher à la prunelle de mon œil droit [3]. »

1 Le Lettere, etc, ad alcuni Prelati, pag. 42.

2 *Ibidem*, pag. 42.

3 I secolari le sanno e le dicano, e le dolgano di voi altri, con grandissimio mio dispiacere, perchè la mia religione, è la pupilla del mio occhio dextro. (*Ibid.*, pag. 45.)

Mais ce qui la navrait par-dessus tout et livrait son âme aux plus graves inquiétudes, c'était la situation morale de ses chères religieuses. Elle les voyait tellement accablées de tristesse, l'imagination tellement frappée des prétendus desseins que l'on prêtait aux supérieurs contre elles, qu'elle appréhendait de leur part quelque résolution extrême, comme de se soustraire à la juridiction de l'Ordre pour se soumettre à celle de l'évêque, ce que bien des gens ne manquaient pas de leur suggérer. Dans ces appréhensions et ces angoisses, elle épanchait ainsi sa douleur auprès du Père provincial : « Mon cœur se déchire, mes forces languissantes ne sont plus capables de porter cette peine. Mon Père, je vous en prie, par mon Jésus, ayez pitié de moi. Je ne puis plus me sentir au milieu de ces agitations et de ces mécontentements du dedans et du dehors. Je vois et j'entends commettre tant d'offenses contre Dieu, que mon cœur, ne pouvant plus les supporter, finirait par se fendre par le milieu. Ah! que j'ai bien raison de dire que mes péchés sont la cause de tout! Malheureuse que je suis! que Dieu me préserve d'être témoin, parmi nous, d'une démarche contraire à mes vœux les plus chers! Je le répète, je suis à bout de forces. De grâce, mon Père, déchargez-moi de cet office de prieure, afin que je puisse me cacher pour ne plus voir mon Dieu tant offensé. » Puis revenant tout d'un coup à ses sœurs : « Ces pauvres filles, ajoutait-elle, sont tellement préoccupées de ces exigences de clôture, qu'elles en sont venues à craindre de manquer de tout secours spirituel dans leurs

maladies, et leur frayeur est si grande que, pour peu qu'on vînt à les tourmenter, on ne serait plus capable de les gouverner. Déjà, quand j'essaie moi-même de leur persuader doucement de ne pas s'alarmer et de demeurer en repos, elles me prennent en défiance et elles m'apportent tant de bonnes raisons, que j'en ai par-dessus la tête... Non, Père, une pareille violence ne saurait plaire à Dieu, puisqu'elle afflige et qu'elle tourmente tant de pauvres âmes, qui ne méritent pas d'être ainsi traitées. Je vous en prie, mon Père, par les saintes plaies de Jésus, mitigez, adoucissez les choses, autant qu'il vous sera possible, dans cette malheureuse affaire [1]. » C'est ainsi qu'une affaire, commencée avec une rare prudence et des ménagements admirables, fut tout d'un coup compromise par un léger incident, par une précipitation, un manque d'égards, une petite exagération de principe ou de conduite. C'est ainsi que des causes si faibles produisirent des effets considérables, tels que le bouleversement des esprits dans une communauté si parfaite, la ruine de la paix dans des âmes si pures et si ferventes; tant il faut se surveiller soi-même si l'on veut bien conduire les autres, tant il faut peu de ferment humain en soi ou dans les autres, pour compromettre les œuvres les plus saintes !

Mais tout n'était pas fini. Maintenant que la porte était ouverte, il fallait bien que le démon cherchât querelle à quelqu'un pour la faire refermer. Ce sera la Mère Catherine qu'il choisira, et il trouvera

[1] Le Lettere, etc., pag. 45.

moyen de l'accabler sous les conséquences de ses refus. Pendant qu'elle expiait, avec ses filles, les fautes des autres, les puissants Salviati étaient tranquilles. Personne n'était venu leur demander compte de leur acte sacrilége, ni leur dénoncer l'excommunication dont on avait menacé leur mandataire. Était-ce parce qu'en y regardant de plus près, on avait reconnu qu'ils étaient dans leur droit, ou bien craignait-on d'entrer en lutte avec eux et de venir se heurter contre leur puissance? Dans tous les cas, on ne s'explique que par un étrange malentendu, comment eux, laissés hors de cause, on soit venu s'en prendre aux pauvres sœurs et qu'après leur avoir fait porter la peine d'une faute qu'elles n'avaient point commise, on ait voulu la leur faire réparer, en obligeant la Mère Catherine à refermer la porte que les Salviati avaient ouverte.

C'était pour la seconde fois que sainte Catherine était mise en demeure d'exécuter un ordre, qui était une atteinte aux droits des Salviati. La première fois, elle pouvait douter non pas de l'existence de ces droits, mais de leur valeur vis-à-vis des règles canoniques et des nouvelles prescriptions de l'Église. Elle pouvait douter encore des intentions, des dispositions intimes des titulaires vis-à-vis de leur exercice, puisqu'ils ne s'étaient pas encore prononcés, et en soumettant ses observations à ses supérieurs, la sainte avait totalement dégagé sa responsabilité. Il ne lui restait plus qu'un devoir, celui de l'obéissance. C'était ce qu'elle exprimait admirablement, avec la double conscience de

la certitude de son devoir et des douloureuses conséquences qui devaient en résulter, quand elle disait : « La première fois, j'ai muré cette porte, au « grand déplaisir de mes religieuses (et de mes « nobles bienfaiteurs); mais je ne pouvais pas faire « autrement, parce qu'alors je n'avais pas à tenir « compte des personnes ni à raisonner avec elles : « je n'avais qu'à obéir [1]. » Mais la seconde fois, les choses avaient totalement changé de face. Pour sainte Catherine, il n'y avait plus de doutes possibles, ni sur les droits des Salviati, ni sur leur volonté à en revendiquer le plein exercice. Ils les avaient affirmés de la manière la plus éclatante, en ouvrant de vive force le passage qu'on n'avait pas voulu leur livrer de gré, et ils étaient « gens assez avisés, comme disait finement la sainte, pour ne pas s'engager témérairement dans une semblable affaire [2] », assez puissants pour ne reculer devant aucun obstacle. Ils n'avaient fait, du reste, qu'user raisonnablement de leurs priviléges; « puisqu'il était reconnu que ce passage leur était absolument nécessaire pour accomplir leurs travaux de réparation, et que, loin d'avoir blessé les règles canoniques, on a constaté qu'ils n'avaient pas dépassé, dans un monastère sans clôture, les concessions autorisées dans les communautés cloîtrées les plus austères. » Enfin la preuve décisive de la légitimité

1 L'ho fatto, la prima volta, con tanto dispiacire delle monache, e non ragionai con personna, solo pensai ad obbedire. (Le Lettere, etc., pag. 47.)

2 Chè non gli ho per personne tanto goffe, che si fussino messi a una cosa, chè non lo potessino sostenere. (*Ibid.*, pag. 46.)

de leurs droits et de l'usage qu'ils en avaient fait, c'est que ni l'évêque ni les supérieurs de l'Ordre eux-mêmes n'étaient venus fulminer contre eux les censures de l'Église, ce à quoi certainement l'autorité ecclésiastique n'aurait pas manqué si réellement les Salviati avaient violé la clôture monastique.

Or les choses étant ainsi, obliger la Mère Catherine à murer cette porte, c'était l'obliger à se mettre en lutte ouverte contre les Salviati, en s'opposant directement à l'exercice de leurs droits; c'était la pousser à faire du scandale dans le sanctuaire, en provoquant leurs représailles, leur faisant ouvrir la malheureuse porte autant de fois qu'elle l'aurait fermée; c'était enfin lui faire commettre de sang-froid une véritable ingratitude. Car, outre leurs immenses bienfaits passés, ils étaient occupés dans le moment même à faire réparer à leurs frais toute la vieille partie du monastère qui menaçait ruine, et dont la dépense, disait la sainte, devait s'élever à plus de quatre mille écus, somme considérable à cette époque. Évidemment, de pareilles intentions ne pouvaient entrer dans la pensée des supérieurs, et ils durent être bien étonnés quand on leur fit entrevoir toutes les énormités dans lesquelles ils poussaient la sainte prieure, par les prescriptions qu'ils lui imposaient. Aussi, elle n'hésita pas à leur refuser l'obéissance pour n'obéir qu'à Dieu. « Je ne puis pas faire ce que vous me commandez, » écrivait-elle simplement au Père provincial (*non lo posso fare*), et elle lui en donnait les raisons avec une modération de langage qui en adoucissait singulièrement la dure vérité. Puis, avec une humilité touchante,

elle prit le ton de suppliante, pour obtenir l'atténuation des ordres reçus. « De grâce, mon Père, lui disait-elle, je vous en conjure, ne m'accablez pas sous le poids d'un tel commandement, ne m'obligez pas à l'exécuter immédiatement et tout d'un coup (*cosi in un tratto*), parce qu'à ce prix, l'obéissance est au-dessus de mes forces et contraire à tout ce que je dois d'égards et de reconnaissance à de si généreux bienfaiteurs [1]. » Ce n'était pas, comme on le voit, un refus à l'obéissance des ordres reçus, mais simplement à leur opportunité; elle en demandait une suspension momentanée, un simple ajournement déterminé par le temps nécessaire à ses nobles bienfaiteurs pour accomplir leur œuvre. « Je ne veux et ne désire, disait-elle, que l'accomplissement de la volonté de Notre-Seigneur, et c'est par les entrailles de sa charité que je vous supplie de les laisser achever la réparation de leurs armoiries [2]. » Pour achever d'entraîner le Père provincial dans cette voie de conciliation, après lui avoir dit ce mot tout de bon sens pratique, « croyez-moi, Père, avec la patience on vient à bout de tout, » elle lui faisait entrevoir l'avenir dans ce jugement sur le passé : « Tenez, ajoute-t-elle, si avant de murer la porte la première fois, on avait attendu qu'ils eussent accompli toutes leurs réparations, comme ils l'avaient demandé, croyez bien que tout se serait passé à la satisfaction commune [3]. »

1 Padre mio, visupplico a non m'aggravare di questa obedienza cosi in un tratto ; chè l'è sopra le forze et le debito mio con loro, chè ci hanno murato quatro mille scudi. (Le Lettere, etc., pag. 47.)

2 *Ibid.*, etc., pag. 46.

3 *Ibidem*, pag. 47.

Mais, pendant que ces choses se passaient à Prato, des esprits mal faits, comme il y en a toujours eu, même dans l'Église, zélateurs indiscrets du bien, prompts à juger du fond par les apparences, plus prompts encore à accabler les personnes qu'à dégager la justice et la vérité, avaient cru éventer un grand scandale, et s'étaient hâtés de le dénoncer à Rome. Ils n'avaient vu ni plus ni moins qu'une prétendue sainte en flagrant délit de désobéissance à ses supérieurs; tout un monastère, renommé par sa ferveur, en révolte ouverte contre les prescriptions de l'Église. Quelles que fussent les intentions des dénonciateurs, ils n'en étaient pas moins dupes des inspirations de satan, dont sainte Catherine disait à ce propos, « que lorsqu'il « veut ruiner une sainte communauté, il fait passer « la pioche partout, fait dire et écrire tout ce que « l'on s'imagine, tout ce que l'on voit à l'envers « dans ses rêves, prenant plaisir à affliger, à tour- « menter les âmes, à détruire la dévotion et leurs « observances, et n'étant jamais plus content que « lorsqu'il met tout en péril[1]. »

Le mémoire envoyé à Rome y avait, en effet, soulevé un orage formidable contre Catherine et son monastère. Les accusations étaient graves et plausibles. Des personnages éminents, des cardinaux s'y étaient laissé tromper et poursuivaient la condamnation avec tout le zèle qu'ils auraient mis à la plus juste des causes. Dès les premiers bruits de cette retentissante affaire, la cour de Flo-

1 Le Lettere, etc., pag. 48.

rence s'était émue des périls qui menaçaient une portion si intéressante des sujets de la couronne. Le grand-duc avait envoyé son ministre d'État Concini, à Prato, pour juger des choses par lui-même, afin d'être mieux en mesure de prendre la défense des innocents accusés. Il écrivit ensuite lettre sur lettre à la Mère Catherine, pour l'encourager dans ses épreuves et lui réitérer l'assurance de sa puissante protection. De son côté, la grande-duchesse Jeanne d'Autriche, oubliant ses chagrins personnels en présence des angoisses de sa sainte amie, ne cessait d'activer le zèle du grand-duc en faveur de Catherine. Non contente de cela, elle se transportait le plus souvent qu'elle pouvait à Prato, pour environner de ses plus tendres sympathies celle qui la soutenait depuis tant d'années dans sa propre infortune. Et là, elle ne savait ce qu'elle devait admirer davantage, ou de l'audace effrontée du monde, qui osait noircir de ses calomnies une sainteté si pure, ou de la force surhumaine d'une âme qui demeurait si douce et si sereine sous des coups si odieux !

Sans doute, la calomnie devait être à la fin démasquée; mais ce n'était qu'après avoir mis au grand jour les prodiges de patience et de résignation de l'humble Catherine, semblable à l'olive qui ne donne les flots précieux de son huile parfumée que lorsqu'elle a été broyée sous le pressoir. Qu'on écoute la réponse qu'elle fit au prieur de la Minerve, qui l'avait avertie de tout ce que l'on disait à Rome contre son honneur. « Béni soit Dieu, lui dit-elle, « qui m'a rendue digne de devenir comme lui vic-

« time des récriminations et des calomnies des « hommes. A Dieu ne plaise que je cherche à « m'excuser et à me défendre! Dois-je m'étonner « qu'on dise du mal de moi, quand on en a fait « autant de Notre-Seigneur, lui qui était l'inno- « cence même, tandis que moi, je ne suis qu'une « criminelle, à cause de toutes mes imperfections?... « Je n'ai jugé et je ne veux juger personne autre que « moi-même, qui suis remplie de toutes sortes d'i- « niquités. Je me jette dans les bras du Seigneur, « pour qu'il soit mon juge et défenseur, dans toutes « les accusations portées contre moi. Je veux me « glorifier dans toutes les contradictions, non par « la vertu qui est en moi, mais par l'amour de « Jésus-Christ, qui veut que je les souffre. Tout ce « que je lui demande, c'est d'être toute sienne, de « faire en tout sa volonté et de me perdre pour tou- « jours dans son sein[1]. »

A la fin, la cour de Rome fut désarmée en apprenant tardivement la vérité, comme les supérieurs de l'Ordre l'avaient été, en apprenant la prudente conduite de la sainte. De guerre lasse, ceux-ci firent par force ce qu'ils n'avaient pas voulu faire de gré; ils attendirent. La porte demeura ouverte tant que les Salviati en eurent besoin. En attendant, les sœurs, laissées en repos, s'accoutumèrent à la pensée qu'elle serait murée un jour, sans préjudice pour les secours spirituels que réclameraient leurs infirmités. Puis, le temps, qui adoucit tout, ayant fait son œuvre, la porte en litige obéissant,

1 Le Lettere, etc., pag. 48-49.

pour ainsi dire, d'elle-même aux décrets du concile de Trente et des constitutions apostoliques, se referma sans bruit et pour toujours sur ces âmes pacifiées.

CHAPITRE IX

Les fils spirituels de sainte Catherine. — Religieux de son Ordre et étrangers.

Pour quiconque cherche Dieu et n'aspire qu'à vivre dans son amour, il n'est pas de plus grand bonheur ici-bas que de rencontrer un de ces grands modèles de l'amour divin, que l'on appelle un *saint!* Tandis que le chrétien vulgaire s'arrête à l'admiration des actions d'éclat qui révèlent la sainteté, l'âme touchée d'une grâce supérieure, choisit de préférence dans la sainteté le spectacle des vertus intimes. Réservant ses admirations les plus vives pour les tendres familiarités des saints avec Dieu, ce qu'elle rêve par-dessus tout, c'est de rapprocher son existence de la leur et d'obtenir une part dans leur amitié. Elle sent que dans l'intimité de si beaux modèles sa vie en recevra une heureuse impulsion vers le but qu'elle cherche, et qu'une place dans le cœur d'un ami de Dieu est un titre de plus aux bontés de Dieu,

un gage et presque une assurance de salut. Un saint devient ainsi pour les âmes d'élite, vivant isolées au milieu des piéges du monde, ce qu'est un grand arbre au milieu des champs pour les oiseaux du ciel, un asile assuré contre les périls de la terre, une élévation permanente vers les choses du ciel, et en même temps un point de ralliement, un foyer de famille où elles se reconnaissent entre elles, et se donnent la main dans la fraternité des mêmes goûts et des mêmes aspirations.

Telle fut sainte Catherine, non-seulement pour une multitude de filles ou de femmes pieuses vivant dans le monde, mais encore pour beaucoup d'hommes, prêtres séculiers ou religieux, et principalement pour tous ces nobles citoyens de Florence et de la Toscane, que sa miraculeuse intervention avait gagnés à l'amour de Jésus-Christ. Une fois qu'ils avaient subi l'ascendant victorieux de son âme céleste, ils ne savaient plus la quitter. Tombant à ses pieds, ils la suppliaient de prendre en pitié leur âme et d'y veiller désormais comme une mère veille sur son enfant. Catherine, attendrie, leur donnait asile dans le sein de son immense charité, leur faisant à chacun une place correspondante à ses besoins. Elle leur donnait à tous une part dans ses prières, ses mortifications et ses bonnes œuvres, et ne ménageant à aucun les avertissements et les exhortations, toute sa sollicitude et sa consolation, c'était de les voir, de les entendre, à l'abri de sa tendre maternité, servir Dieu joyeusement, chanter ses louanges et bénir son saint nom.

Les premiers que nous nommerons parmi les fils

de cette illustre Mère, ce sont des religieux de son Ordre, membres à la fois de sa famille selon l'esprit, et de sa famille selon la chair. A leur tête se présente le vénérable Fra Timoteo de Ricci, son oncle paternel, choisi de Dieu pour être son père selon la grâce, son initiateur et son guide dans la vie religieuse. Vieillard sexagénaire, au moment où éclatèrent en elle ces grands dons qui la firent l'épouse de Jésus-Christ et l'admiration du monde, il se fit petit enfant pour apprendre à son école les mystères des plus suaves communications de l'âme avec Dieu. Il retrouva tous les élans de la jeunesse pour la suivre dans les plus sublimes élévations et les mouvements les plus généreux de l'amour divin.

Après lui vient son frère Giovam-Batista, qui, par vénération pour son oncle, voulut prendre en religion le nom qu'il honorait par ses vertus, et que pour cela on nommait le jeune Fra Timoteo de Ricci. Nature douce et gracieuse, il fit le charme du cloître comme il avait fait celui de sa famille, par je ne sais quel reflet de la grâce de sa sainte sœur, reflet qui s'accrut du rayonnement de ses vertus à lui, lorsqu'il devint son fils spirituel. Il se montra partout d'une rare amabilité dans sa conduite personnelle et dans les charges diverses qu'il exerça dans l'ordre, joignant à la ferveur de sa dévotion l'attrait de la plus douce conversation [1].

1 Fr. Timotheus Riccius, amabilis valdè, postquam 43 annos in religione omnimodam observantiæ regularis formam, adeptus esset cum qua conjunxit devotionem præcipuam ac placidam conservationem, etc. (Chronache di San Marco, à carte 259.)

Puis enfin son oncle par alliance, Fra Angelo de Diaceto, frère de Fiammetta, sa seconde mère, religieux éminent, que l'éclat de ses mérites et de ses services dans les prélatures de l'ordre désigna pour l'épiscopat à saint Pie V, qui lui donna l'évêché de Fiesole. Ce fut en sa qualité de prieur de Saint-Dominique de Prato, qu'il reçut la profession solennelle de la sainte, et que, dès le début de ses grandes faveurs du Ciel, il fut appelé à en être le témoin et le juge. Il eut l'insigne avantage de la voir plusieurs fois dans ses états de ravissement, de contempler les stigmates de ses mains et d'assister à la grande extase de la Passion. Une fois entre autres, la dévotion l'amena à ce spectacle avec un autre religieux de haute piété, Fra Vincenzio de Fiviano, un jeudi, vers les cinq heures du soir. A peine furent-ils en présence de la sainte, que sa tête, comme pour leur souhaiter la bien-venue, se mit à exhaler une odeur d'une suavité merveilleuse, comme jamais ils n'en avaient senti de semblable. On raconte qu'ils en furent tellement enivrés, qu'éperdus de bonheur, ils se mirent l'un et l'autre à chanter des hymnes et des psaumes à la louange du Tout-Puissant, « faisant avec leurs larmes, dit un biographe, un pieux écho aux admirables opérations de la grâce dans cette âme céleste [1]. » Il n'en fallait pas tant pour le pousser lui aussi à se jeter à ses pieds et à remettre la direction de son âme en de si saintes mains. Fils de sainte Catherine, il devint l'ami de saint Philippe de Néri, et dans ses courses fréquentes de Prato à

1 Sandrini, lib. II, cap. xx, pag. 218.

Rome et de Rome à Prato, racontant tour à tour à chaque saint les œuvres et les vertus de l'autre, il forma entre eux une amitié si pure et si enthousiaste, qu'impatients de se voir, ils demandèrent à Dieu de leur en donner la satisfaction dès ce monde, en dépit des obstacles. Nous verrons bientôt avec quelle condescendance le Seigneur leur procura l'entretien désiré.

Parmi tous les autres religieux de l'ordre qui furent les fils de Catherine, on cite comme les plus estimés et les plus chers à son cœur les Pères Nicollo Fabroni de Pistoie et Nicollo Alessi de Pérouse. Nicollo Fabroni était un frère prêcheur admirable. Il joignait aux vertus religieuses les plus parfaites, ornées d'une tendre et spéciale dévotion à la sainte Vierge, le don d'une éloquence qui produisait des fruits abondants de salut dans les âmes. Prêchant à Prato, il eut plusieurs fois l'occasion d'annoncer la parole de Dieu aux sœurs de Saint-Vincent, de jouir des fervents entretiens de la sainte, de la contempler en extase et d'assister à ces belles processions, où, ravie en Dieu, elle remplissait les âmes d'un saint enthousiasme. Il assista en particulier à celle qui eut lieu pour la première fois le jour de la fête de saint Barthélemy, le lendemain du miracle du crucifix, qui était venu au-devant de son épouse bien-aimée.

Rien n'est comparable à la vénération et à la tendresse que lui inspirait la haute sainteté de Catherine, comme aux sentiments de reconnaissance qu'il lui témoigna toute sa vie pour avoir bien voulu l'adopter comme son fils spirituel. Il ne lui écrivait ja-

mais qu'avec cette suscription : « A la révérende épouse de Jésus-Christ et ma Mère très-chérie, sœur Catherine de Ricci, au monastère de Saint-Vincent de Prato, le plus petit et le dernier de ses fils, Fra Nicollo Fabroni de Pistoie, de l'ordre des Frères prêcheurs. » La sainte lui ayant confié le manuscrit de Jérôme Savonarole, sur le psaume *Lauda Jerusalem Dominum*, afin qu'il lui donnât des développements plus explicites et plus étendus pour en généraliser l'intelligence parmi les simples fidèles, en lui envoyant son travail, il termina sa lettre par ces paroles : « Ma Mère toujours vénérée et très-tendrement aimée dans les entrailles de Jésus-Christ, recevez ce travail dans les sentiments de sincérité, de dévouement et d'allégresse avec lesquels vous l'offre le plus humble de vos fils. Et puisqu'il vous aime et vous obéit comme à sa Mère, aimez-le vous aussi de votre côté, et pourvoyez à tous ses besoins spirituels, comme à ceux d'un fils bien-aimé [1]. »

Catherine à son tour lui prodiguait dans toutes les occasions les marques de son estime et de son affection maternelle. Plusieurs fois, étant en extase, elle lui a rendu de solennels témoignages, déclarant « qu'il était agréable à Dieu et à sa très-sainte Mère, et que la doctrine qu'il prêchait aux âmes lui venait directement du Saint-Esprit, qui l'éclairait de sa lumière et lui mettait sur les lèvres toutes les paroles qu'il annonçait aux peuples [2]. » A l'occasion d'un livre qu'il avait composé sur le mystère de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Ca-

[1] Le Lettere, etc. Documenti, etc. pag. 99.
[2] Seraf. Razzi, lib. III, cap. x, pag. 126.

therine l'ayant lu attentivement, ne put s'empêcher d'en témoigner sa vive satisfaction, disant à ses sœurs les plus familières « que ce Père avait écrit toutes les pensées et tous les sentiments, avec les propres expressions que le Seigneur Jésus lui avait révélées à elle-même, sur tous les incidents de sa glorieuse résurrection [1]. »

Le Père Maestro Alessi ne jouissait pas d'une moindre considération auprès de la Mère Catherine. Il en était singulièrement aimé, à cause de l'exquise simplicité chrétienne qu'il unissait à une vertu et une science éminentes. Lui aussi, ayant prêché un carême à la paroisse de Prato, il fut invité plusieurs fois à porter la parole devant les sœurs de Saint-Vincent, et il eut, à cette occasion, l'avantage d'assister aux extases de la sainte. On dit qu'il y éprouva des émotions si profondes, et y goûta tant de délices spirituelles, que pour les savourer plus longtemps il voulut écrire la vie de la sainte. Rassemblant tous les témoignages des contemporains qu'il put recueillir, et les coordonnant avec les faits, les récits trop succincts des manuscrits qu'il avait sous la main, sa piété filiale eut la consolation de leur donner des développements et une ampleur dignes de l'histoire, dans la langue latine, qu'il écrivait avec élégance [2].

[1] Sandrini, lib. II, cap. XXIV, pag. 240.

[2] Cette histoire existait manuscrite et laissée inachevée par la mort de l'auteur, lorsque Seratino écrivait la sienne, en 1593. Il dit lui-même qu'il aurait désiré l'avoir sous les yeux, et qu'il ne put l'obtenir parce qu'elle était entre les mains de Mgr Francesco de Cathani de Diacetto, évêque de Fiesole, qui s'en est servi avantageusement dans la vie qu'il publia en langue toscane, en 1594.

Après eux, je ne ferai que nommer et grouper autour de leur Mère tous ces grands religieux qui apparaissent çà et là dans les principaux événements de sa vie, à titre de supérieurs, de maîtres, de confesseurs, et qui finissent tous par devenir ses humbles disciples et ses fils les plus dévoués. Fra Modesto Masi, un des témoins privilégiés de ses faveurs célestes dans l'année mémorable de 1542; Fra Nicollo Michelozzi, dont le pape Paul III disait qu'il possédait toutes les qualités qui font les grands évêques; Fra Thomaso de San-Miniato, qui fit nommer Catherine sous-prieure du monastère, malgré sa jeunesse; Fra Giuliano Mazzei, digne par sa rare piété de voir et de vénérer un jour les stigmates sacrés de ses mains; Fra Vincenzio Erculani, nommé évêque de Pérouse, sa patrie, par le pape saint Pie V; Fra Jacopo Nachianti, devenu évêque de Chioggia, et, à ce titre, Père du concile de Trente: Fra Matheo Strozzi, Fra Santo Cini, Fra Vincenzio de Fivizano, et enfin Fra Thomaso Cambi, dernier confesseur de la sainte.

Je ne passerai pas cependant sous silence celui qui devait être son plus gracieux historien, et un autre qui fut un de ces pieux artistes dominicains dont elle aimait tant à encourager les œuvres. Fra Seratino Razzi de Marradi nous raconte de lui-même qu'étant encore novice de Saint-Marc de Florence, il fut envoyé à Prato pour la fête de saint Vincent Ferrier, patron du monastère, et qu'à cette occasion il eut le bonheur de converser avec la sainte, et la faveur insigne d'en être agréé pour fils spirituel[1].

[1] Seraf. Razzi, lib. I, cap. VIII, pag. 27.

C'est peut-être à cet heureux événement de sa vie, au spectacle de cette radieuse sainteté, obtenu à vingt ans, à l'heure des plus vives impressions de l'âme, qu'il dut ce goût des légendes et des vies des saints qui l'ont rendu si cher à l'Église et à notre ordre. Dans les années les plus vigoureuses de sa vie, pendant qu'il se livrait au laborieux enseignement de la théologie avec le titre de régent des études, soit à Pérouse, soit à Raguse, il se délassait de ses fatigues en ravivant dans son âme l'onction de la piété par la composition de la vie des saints de la Toscane. A soixante ans, nommé confesseur du couvent de Saint-Vincent de Prato, comme la sainte venait à peine d'y mourir, ce fut à l'odeur des parfums célestes qui s'exhalaient de sa tombe, et au milieu des souvenirs émus de ses compagnes, qu'il prit la plume pour écrire son histoire. Dix ans après, on l'y retrouve écrivant encore ces chroniques célèbres du monastère, si recherchées des hommes de goût et des âmes pieuses, où il se montre plus que jamais, selon l'expression d'un juge délicat, « ce charmant écrivain toscan, qu'on dirait créé tout exprès pour faire la description d'un monde, j'allais dire d'un paradis d'anges terrestres [1]. »

Le pieux artiste, c'est le peintre Fra Paolino de Pistoie, fils de Bernardino del Signoraccio, peintre lui-même assez estimé. Il prit jeune encore l'habit de frère prêcheur dans le couvent de Saint-Dominique de Prato, et fut envoyé à Florence, où il devint le compagnon et l'élève du célèbre Fra Bartho-

1 Le Lettere, etc. Prœmio, etc., pag. 26.

lomeo. Revenu à Prato, il y connut la Mère Catherine, et se perfectionna à son école dans la vie religieuse. Fidèle aux inspirations de ces deux maîtres, son âme ne fut pas moins féconde en bonnes œuvres que son pinceau, et après avoir toujours vécu en fervent religieux, simple, droit, d'une conscience timorée et d'une parfaite obéissance, il mourut le 3 août, veille de saint Dominique, dans sa patrie, où l'avait suivi l'affection et la sollicitude de sa Mère spirituelle. On lit à son sujet, dans le nécrologe du couvent dominicain de Pistoie, ces paroles : « Moi, qui écris ceci, après avoir eu la connaissance intime de son âme pendant quatre années, je confesse ingénument qu'il y a tout lieu de croire qu'elle a pris directement son essor vers le ciel. J'en appelle en témoignage la très-chère sœur Catherine de Ricci, qui lui était singulièrement dévouée, et dont il recevait tous les mois ou des lettres écrites de sa main, ou des messages en paroles ou quelque autre souvenir [1]. »

En dehors de l'ordre, parmi les personnes ecclésiastiques ou religieuses qui s'attachèrent à elle, les plus remarquables par la naïveté, comme par l'ardeur de leur dévouement, furent l'évêque de Pistoie, Pierfrancesco de Cagliano, et l'ermite Pérégrinant Fra Domenico. Marié d'abord à une Corsini, Messer Cagliano avait vécu au milieu des affaires et des plaisirs du monde, sans beaucoup de souci de son âme et de ses destinées éternelles. Devenu veuf et ramené à Dieu, on ne sait à quelle occasion, par

1 Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 94.

l'intervention de la mère Catherine, il entra dans l'état ecclésiastique. Le pape Paul III jeta les yeux sur lui pour l'élever sur le siége de Pistoie, comme coadjuteur d'abord et puis comme titulaire, à la mort du cardinal Robert de Pucci. Dans sa nouvelle vocation, il se montra toujours à la hauteur de ses devoirs, plein de zèle pour tout ce qui touche à l'honneur de Dieu, pour la réforme des monastères comme pour le maintien de la discipline ecclésiastique, intéressant aux affaires de son diocèse les hommes apostoliques et les saints personnages de son temps, comme le témoigne la lettre que lui adressa de Rome saint Ignace de Loyola, au mois de janvier 1548. Mais pour les affaires de son âme, il s'en rapportait exclusivement à la mère Catherine, dont il acceptait la direction et les remontrances avec un respect et une docilité d'enfant. En toute occasion, il se faisait un devoir et une joie de lui témoigner sa reconnaissance, tantôt par de larges aumônes pour subvenir aux nécessités du monastère, tantôt par des présents qui exprimaient des attentions plus délicates, le pur élan d'une affection toute filiale. Un jour, une de ces gracieuses attentions lui valut de la part de la sainte la charmante réponse que voici : « Révérendissime seigneur et père très-cher, salut. J'ai reçu la lettre de votre seigneurie avec la corbeille de belles pêches qui l'accompagnait. J'en remercie Votre Seigneurie comme d'un présent très-précieux et très-agréable pour nous, car nous ne pouvons avoir de si beaux fruits, à moins de les acheter; et, pauvres religieuses que nous sommes, nous n'avons pas d'argent à dépenser en pareils

objets de luxe. De sorte que si, on ne nous en faisait pas présent, comme vient de le faire Votre Seigneurie, les sœurs ne verraient jamais de si belles choses sur leur table. Ce qui, du reste, ne leur arrive pas souvent, parce que les personnes qui nous en envoient sont fort rares. Raison de plus pour que nous en rendions de vives actions de grâces à Votre Seigneurie [1]. »

Mais à côté de si aimables procédés, il y en avait d'autres qui, pour être plus sévères, n'en étaient pas moins admirables, et témoignaient autant du zèle ardent de la mère pour les intérêts spirituels de son fils que de l'humble soumission et de la haute vertu de celui-ci. Tout en gardant, pour son caractère d'évêque, les formes les plus respectueuses, elle ne craignait pas de lui dire la vérité avec une liberté tout apostolique. Un prêtre de sa maison épiscopale, nommé Ser Giovanni, s'était rendu coupable de je ne sais quelle faute à l'égard de Sa Seigneurie. Avant de juger définitivement sa cause, l'évêque avait cru devoir le mettre préventivement aux arrêts dans la prison de l'évêché. Catherine, avertie de tout ce qui se passait, lui écrivit la lettre suivante : « Révérendissime seigneur et père très-cher, salut. Vous aimant, comme mon propre père, je ne veux pas manquer de vous ouvrir mon cœur, excitée que j'y suis par l'aiguillon de ma conscience et par l'affection que je porte principalement à votre âme. Sachez donc, mon Père, que l'affaire de Ser Giovanni me donne pour vous, beaucoup de chagrin et d'inquié-

[1] Le Lettere, etc., a Vescovo di Pistoia, pag. 58.

tude. Je viens vous supplier, avec une affection toute filiale, de ne traiter une semblable affaire que sous le regard de Dieu, vous proposant sa gloire avant tout et prenant toutes vos précautions pour ne pas consentir à la chair et au sang. N'y apportez aucune passion d'intérêt personnel, mais seulement cette droiture de cœur qui convient à votre caractère, comme jusqu'à présent, je le sais, vous en avez eu le désir. Ne sortez pas du droit chemin par des détours, vous souvenant que, pour bien des gens qui avaient fait un long et heureux voyage, il a suffi d'une entorse au pied pour leur causer une chute et s'y briser la tête. Je ne voudrais pas que Votre Seigneurie se préoccupât des injures reçues, mais que les oubliant toutes, à la manière du bon pasteur, elle donnât à son troupeau l'exemple d'un pardon si généreux, que sa conscience apparût à tous pure de tout ressentiment. Songez que tout homme est sujet à faillir, et que la prudence consiste à corriger les fautes d'après les lois qu'elles ont violées. Nous sommes chrétiens, mon père, et vous êtes le pasteur du troupeau de Jésus-Christ. Pensez à sa loi ; d'abord à ce qu'elle exige de nous et puis à ce qu'elle attend de vous, et prenez garde de vous tromper. Ouvrez les yeux et délivrez ce pauvre prisonnier... Je le connais trop pour croire qu'il puisse manquer à sa fidélité habituelle. Vous savez tout ce qu'il a été pour vous dans le passé. S'il a commis cette faute, vous n'ignorez pas que le premier mouvement d'un homme frappé c'est de se redresser sous le coup. Mais si les mêmes circonstances se reproduisaient, il se conduirait différemment. Je vous conjure de nouveau, en

toute révérence et humilité, de vous souvenir de la résolution que vous avez prise de ne rien faire qui déplaise à Dieu. Aujourd'hui, c'est le moment favorable. Je le répète, c'est aujourd'hui le moment favorable; car hier vous ne me paraissiez pas le même homme que d'habitude. Si j'en ai trop dit, pardonnez-le-moi, c'est le zèle de votre âme qui m'a fait parler. Accordez-moi cette grâce, mon père, délivrez le prisonnier. Suivez mon conseil, changez de conduite. Répondez-moi par le même courrier; car pour vous je suis sur la croix. Que, par sa miséricorde infinie, Dieu vous accorde la vraie lumière [1] ! »

Il n'était pas possible de pénétrer plus avant dans une âme, de mieux démasquer dans le pouvoir l'amour-propre offensé, à travers toutes les illusions, derrière lesquelles il s'abrite pour se satisfaire, sous prétexte de justice. Avec quel éclat, mais quel ménagement, elle rappelle l'exemple du bon pasteur, qui ne songe qu'à tout oublier, tout pardonner! Si elle touche dans le vif, l'intention est si droite, le but si bienveillant, si désintéressé, qu'elle ne blesse que pour guérir. Le cœur à qui elle s'adresse est d'ailleurs trop grand, malgré ses faiblesses, pour ne pas se rendre à la vérité quand elle lui est montrée. Aussi, dès le lendemain de cette lettre, le noble et pieux évêque répondant à Catherine, après quelques paroles de justification et d'excuse, termine par ces belles paroles : « Ma Mère, je vous ai tant d'obligations, puisque *je vous suis débiteur de mon âme,* que quoi que ce soit que vous désiriez de moi vous l'aurez... Dès que je le pourrai, je me transporterai

1 Le Lettere, etc., a Vescovo di Pistoia, pag. 61-62.

auprès de vous, et je vous dirai tout ce qu'il en est de ce pauvre Ser Giovanni; et vous, prudente et craignant Dieu comme vous êtes, vous me direz tout ce que vous voudrez que je fasse... Ah! ma Mère, je ne puis vous manquer en rien. Rassurez-vous, je ne veux pas m'écarter du devoir; et, comme j'espère que Dieu m'en fera la grâce, je demeurerai fidèle à sa loi. Que la bénédiction de Dieu soit avec vous et avec toutes vos sœurs. Votre fils en Jésus-Christ, l'évêque de Pistoie [1]. »

Après l'évêque, parlons de l'ermite. Nous connaissons déjà Fra Domenico, si cher à sainte Catherine. C'était un homme simple, sans études; mais, avec la droiture de son cœur et ses visites annuelles à Saint-Vincent, il avait fait d'immenses progrès dans la science de l'oraison et de l'amour de Dieu. Une année, Catherine lui avait donné pour pratique de ne jamais perdre de vue dans toutes ses actions la pensée du ciel, de ce paradis de gloire et de délices qui doit en être la récompense. Fra Domenico prit sa besace et son bâton de pèlerin, et recommença ses courses à travers les villes, les monastères, les sanctuaires célèbres. Et voilà qu'à chaque pas qu'il faisait, à chaque aumône qu'il demandait dans ses prières et ses œuvres de piété, dans ses contradictions et ses pénitences, il pensait au ciel, à ses joies, à sa gloire. Et cette douce pensée allégeait ses fardeaux, dissipait ses ennuis, charmait toutes ses fatigues. Alors comparant le peu qu'il faisait pour Dieu, avec les grandes choses que ce Dieu lui préparait pour récompense, il rougissait d'être un serviteur si lâche

[1] Le Lettere, etc., a Vescovo di Pistoia, pag. 61-62.

et si avare de ses services auprès d'un Maître si grand et si magnifique. Et le voilà multipliant ses œuvres, ses jeûnes, ses mortifications; redoublant de ferveur dans la prière, de patience dans les épreuves. Mais il avait beau faire, le ciel allait, s'agrandissait davantage au-dessus de sa tête; les torrents des délices n'en devenaient chez lui que plus impétueux et plus enivrants; de sorte qu'en augmentant ses labeurs, il ne faisait qu'accroître sa félicité. Il y avait des heures où, n'en pouvant plus de bonheur, il tombait comme épuisé sur le bord du chemin. Quiconque eût rencontré ce pauvre mendiant, couvert de sueur et de poussière, tout haletant au pied d'un arbre, se fût pris de pitié pour lui, le croyant épuisé de fatigue et de besoin. Et pourtant, cet homme était plus heureux que les rois sur leur trône; il nageait dans des délices inconnues des mortels! Aussi, quand, l'année écoulée, le disciple revint aux leçons de la sainte, il lui demanda de ne pas lui donner de nouvelles pratiques et de lui laisser continuer la même, nulle ne lui ayant été plus douce et plus fructueuse. On racontait dans le monastère que, lorsque la Mère et le fils s'entretenaient ensemble des mystères de la vie future, il se passait des choses étonnantes dans leurs épanchements. Semblables à deux séraphins qui se redisent l'un à l'autre le cantique de l'éternité, leurs âmes s'encourageaient à monter, monter encore dans ces sublimes contemplations, et leurs ravissements étaient ineffables [1].

[1] Chè v'è tradizione nel monastero, chè seguisserò in simili conferenze sopra di questi punti trà l'una è l'altro, cose marivigliose. (Sandrini, lib. II, cap. VIII, pag. 180.)

Cependant, revenues du ciel aux choses de la vie commune, ces grandes âmes y rapportaient la plus exquise simplicité avec la joyeuse liberté des enfants de Dieu. Elles ne dédaignaient pas quelquefois de s'y donner les douceurs d'une honnête récréation. Fra Domenico voulut une année mettre à l'épreuve la charité des sœurs chargées de donner l'hospitalité aux étrangers. Il se présenta à la porte, sans se faire connaître, et demanda si on voulait bien lui donner un pain. Les sœurs s'empressèrent de le lui donner. Comme il le tenait à la main, il leur dit qu'il désirerait un peu de vin ; elles le lui accordèrent de bonne grâce, et on lui servit du vin rouge que l'on donnait à la communauté. N'étant pas encore content, il demanda s'il ne serait pas possible de lui trouver quelque chose pour manger avec son pain. On fut aussitôt le lui chercher sans aucune difficulté. A la fin, il s'excusa de ne pas aimer le vin rouge, et il pria les sœurs d'être assez bonnes pour lui apporter un peu de vin blanc. Pour le coup, les sœurs n'osant pas prendre la chose sur elles, viennent en demander l'autorisation à la Mère Catherine, qui était alors prieure, et lui racontèrent ce qui venait de se passer. La sainte y consentit; mais elle descendit à l'hôtellerie pour voir quel était ce *Frate* étranger qui avait demandé tant de choses. Ayant reconnu du premier coup Fra Domenico, elle se réjouit beaucoup de son arrivée. Alors, Fra Domenico s'empressa de la remercier de tout ce que les sœurs avaient bien voulu lui accorder, en ajoutant cependant avec un fin sourire qu'elles avaient bien fait de le contenter en tout, parce que, disait-il agréablement, s'il s'était ren-

contré que ce fût Jésus en personne qui leur eût demandé tout cela, elles auraient eu bien mal au cœur et un grand regret de n'avoir pas satisfait tous ses désirs. « Oui, reprit la sainte avec un gracieux enjouement; mais il est bien à croire que Jésus en personne n'aurait pas demandé tant de choses que Fra Domenico[1]. »

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. IX, pag. 125.

CHAPITRE X

Les fils spirituels de sainte Catherine, hommes du monde. — Antonio de Gondi, — Fillipo Salviati.

C'était surtout parmi les gens du monde, au sein de cette brillante aristocratie de Florence, naguère si chrétienne et si dévouée à son prophète Savonarole, que Catherine comptait ses plus célèbres disciples. Aux premiers bruits des merveilles que Dieu accomplissait dans la *sainte de Prato*, en apprenant surtout la tendre dévotion, le culte enthousiaste que cet ange terrestre professait pour le bienheureux martyr, tout ce qui restait des vieux *Piagnoni* accourut à elle. Tous ces enfants de dix à quatorze ans, qui avaient tant pleuré à la mort du prophète et qui maintenant étaient des hommes de cinquante à soixante ans, tous s'empressèrent autour de Catherine, comme autour d'un tardif, mais glorieux rejeton de leur race, qu'ils avaient cru, hélas! si souvent destinée à s'éteindre. Ils vinrent lui amenant leurs fils, afin de retremper leur

âme à ce foyer de vie, si plein des flammes de leur passé, et préparer ainsi, par l'intervention de Catherine et de Savonarole, une forte génération de vaillants chrétiens à l'Église et de nobles citoyens à la patrie. Le succès avait couronné leurs désirs, et, pendant le cours de la longue existence de la sainte, on vit toujours une pléiade des plus grands noms de la noblesse florentine l'environner de leur dévouement et de leur tendresse chevaleresque, tandis qu'ils se formaient à son école au plus ardent amour pour Jésus-Christ. Je nommerai parmi les plus remarquables, Antonio de Gondi, Fillipo Salviati de Alamanni, Giovam-Batista de Servi, Buonaccorso Buonaccorsi, Lodovico Capponi.

Le plus célèbre de tous, celui qui mérita et honora le plus par ses éminentes vertus l'amitié de sainte Catherine, ce fut Antonio de Gondi, de l'illustre maison de ce nom de Florence. Une branche de cette famille vint se fixer en France au commencement du XVI^e^ siècle, et y devint très-puissante à la cour, sous les deux reines, Catherine et Marie de Médicis. Sous Louis XIII, Philippe-Emmanuel de Gondi était général des galères de France, lorsqu'il appela dans sa maison celui qui devait un jour être saint Vincent de Paul, pour faire l'éducation d'un de ses fils, bien peu digne d'avoir un tel maître et de compter de si illustres chrétiens parmi ses ancêtres, puisqu'il devint le trop célèbre cardinal de Retz. Voici l'admirable portrait d'Antonio de Gondi, qu'en a tracé Serafino Razzi, son contemporain et son ami : « Ce fervent serviteur « de Dieu, adonné dès son enfance aux œuvres

« de la piété chrétienne, était un des habitués les « plus assidus de notre église de Saint-Marc, où il « assistait régulièrement aux offices divins et à la « prédication, les jours de dimanches et de fêtes. « Les autres jours, depuis que le couvent de Santa-« Maria-Novella avait adopté la réforme de Saint-« Marc, il en avait choisi l'église, à cause du « voisinage de son habitation, pour s'y confesser « et communier, ce qui lui arrivait très-fréquem-« ment. Il fut pendant trente-sept ans le très-dé-« voué et fidèle procureur général des choses tem-« porelles du monastère de Saint-Vincent de « Prato, maison sainte, que par amour pour l'é-« pouse de Jésus-Christ, sœur Catherine, il affec-« tionnait par-dessus toutes choses créées. Il fut « toute sa vie grand aumônier, surtout à l'égard « des pauvres honteux et des maisons de piété. « N'ayant jamais été marié, il demeurait avec ses « frères, menant une vie semblable à celle d'un « pauvre religieux, plutôt qu'à celle d'un noble et « riche séculier comme il était. Jamais il ne voulut « s'asseoir pour entendre la parole de Dieu; il l'é-« coutait religieusement debout. En assistant aux of-« fices divins à l'église de Saint-Marc, dans le chœur « des religieux, pendant tant d'années qu'il l'a fré-« quentée, on ne l'a jamais vu prendre place dans « les stalles, bien qu'il s'en trouvât de libres; mais « il se tenait en dehors, toujours à deux genoux sur « les dalles, et si quelquefois il s'asseyait, c'était « sur les petits bancs inférieurs, sur lesquels les « jeunes religieux ont coutume de faire leurs pros-« trations. Tels étaient les humbles et bas sentiments

« qu'Antonio de Gondi avait de lui-même. Je ne « passerai pas sous silence sa grande simplicité chré- « tienne, à propos de la manière de se vêtir. En dépit « des changements de mode si fréquents à Florence, « il conserva jusqu'à sa mort, qui n'arriva que vers « la soixantième année de sa vie, les formes suran- « nées des vêtements et des chaussures en usage « dans sa première jeunesse. En un mot, dans le « vêtir, l'abstinence et les autres austérités, comme « dans la modestie, le recueillement et toutes les « autres habitudes de la vie chrétienne, Antonio, « sous ses habits séculiers, rivalisait, pour ne pas « dire davantage, avec les religieux les plus re- « nommés par leur régularité et leur ferveur. Il m'a « semblé qu'en écrivant la vie de la servante de « Dieu, sœur Catherine, qu'il avait tant aimée et « vénérée, il était de mon devoir d'y joindre ces « quelques paroles à la louange de ses mérites et « de ses rares vertus. Je le devais à la religieuse « amitié que j'ai eu pour lui pendant sa vie; je le « devais à la reconnaissance que ce monastère « gardera toujours à sa mémoire [1]. »

Personne ne s'étonnera de voir un homme de ce caractère et de cette vertu devenir le fils de prédilection de la sainte. Elle sentait que Dieu le lui avait donné tout formé de ses mains, pour qu'elle eût moins à lui donner qu'à recevoir de son pieux dévouement. Elle sentait qu'il ne devait pas être seulement la providence de son monastère par ses services actifs et ses grandes libéralités, mais qu'il

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. x, pag. 128-129.

serait surtout le fils aîné de sa famille spirituelle dans le monde, et à ce titre, son coadjuteur dans la direction de ses frères, par sa modestie, sa douceur et les ingénieuses ressources de son affectueuse charité.

Et, en effet, ce que nous lui avons vu entreprendre en faveur du jeune frère de la sainte, Vincenzio de Ricci, se faisant son précepteur, afin de le former à la vertu, il le fit toute sa vie dans la mesure qui convenait à chacun, vis-à-vis de tous les fils spirituels de sainte Catherine. En lisant la correspondance de la Mère avec chacun d'entre eux, on voit qu'elle les sait accompagnés d'Antonio, comme d'un ange gardien, qui veille sur eux, toujours prêt à leur venir en aide, à prendre part à leurs prières, à leurs pénitences, à tout ce qui les intéresse. « J'ai eu de vos nouvelles par Antonio, écrit-elle à l'un d'eux, et il paraît que vous avez mauvais visage et que vous êtes bien faible, tout cela, parce que vous ne vous en tenez pas à mes avis[1]. » — « Antonio m'a bien consolé, dit-elle à un autre, en m'apprenant la bonne œuvre que vous avez faite en faveur de ce prisonnier[2]. » Elle écrit à un troisième : « Nous vous attendons pour la fête de Pâques, et amenez-nous Antonio de Gondi; son voyage n'a été différé que pour venir en votre compagnie[3]. » Quels que soient les impulsions de piété, les conseils de modération qu'elle donne aux plus fervents, elle sait qu'elle peut leur associer

1 Le Lettere, etc., pag. 185.
2 *Ibidem*, pag. 438.
3 *Ibidem*, pag. 295.

sans crainte son cher Antonio, leur modèle et leur devancier. « Dites de ma part à Antonio, écrit-elle à l'un d'eux, qu'il soit tout bon pour ces fêtes de Noël, afin que le petit enfant Jésus vienne le visiter et le combler de ses caresses [1]. » Écrivant à un autre : « Il me vient souvent en pensée, lui dit-elle, que vous faites trop de pénitences, que vos veilles sont trop prolongées, vos austérités trop rigides. Et j'en crois autant de mon autre cher fils, Antonio de Gondi. Je vous rappelle, à l'un et à l'autre, que vous n'êtes pas des religieux et que le Seigneur n'attend pas ces choses de vous qui vivez dans le monde [2]. »

Le sachant aussi actif et aussi dévoué pour les autres, sa tendresse maternelle se croyait obligée de veiller particulièrement sur lui et de l'environner de sa plus affectueuse sollicitude. Un jour qu'il était tombé gravement malade, ne pouvant, à son grand regret, se transporter auprès de lui, elle s'efforça du moins de soulager sa tendresse par tous les moyens que la piété et l'affection chrétiennes purent lui inspirer. Elle écrivit à son frère Bartholomeo de Gondi, et lui envoyant la relique de saint Côme et de saint Damien, elle lui prescrivit l'usage qu'il devait en faire auprès du malade. « Ce sont deux excellents médecins, lui écrivait-elle avec sa foi de sainte, et je désire qu'avec leurs précieux ossements, vous fassiez le signe de la croix sur lui, chaque matin et chaque soir, en mon nom et pour moi, qui serais si heureuse de remplir ce pieux

1 Le Lettere, etc., pag. 132.
2 *Ibidem.*, pag. 297.

office. Après les avoir appliqués sur sa tête et sur sa poitrine, vous les remettrez dans le reliquaire, que vous laisserez sur son lit pour lui tenir compagnie. Je les confie à votre garde ; ayez soin qu'on ne manque en quelque chose au respect qui leur est dû, vous souvenant que ce sont des reliques des saints. Qu'il plaise à ces bienheureux médecins de lui rendre la santé[1]. » Puis, mettant son cœur de mère dans un post-scriptum, elle eut soin de ménager les entrées libres auprès du malade à un de ses fils, ami particulier d'Antonio. « Si Buona Corso se présente chez vous, je voudrais qu'il vous fût agréable de lui laisser voir le malade. Je lui ai donné mes ordres pour qu'il vienne le visiter au moins une fois par jour. Soyez sans inquiétude ; il n'est pas homme à lui causer de la fatigue et de l'ennui ; ils s'aiment bien l'un l'autre[2]. »

Rien ne témoignait, du reste, de l'extrême tendresse de la sainte pour ce fils de prédilection, comme la familiarité et l'abandon avec lesquels elle le nommait dans toutes ses lettres aux plus intimes de ses disciples, comme dans ses épanchements avec ses filles. Jouant affectueusement sur le mot Antonio, avec la grâce des diminutifs de la langue italienne, elle ne le désignait que sous ces noms : *Il Toto, il Tonino, il mio Toto, il nostro Tonino.*

La confiance de la sainte aux vertus angéliques d'Antonio allait aussi loin que sa tendresse, et elle l'avait admis à pénétrer plus avant qu'un autre

1 Le Lettere, etc., pag. 329.
2 *Ibidem*, pag. 329-339.

dans l'intimité de ses filles. Obligé d'abord, comme procureur temporel du monastère, de s'y transporter souvent pour veiller à leurs intérêts, c'était sa joie et le prix de toutes ses peines, de venir les entendre au chœur chanter les louanges de Dieu, d'assister derrière les grilles du parloir à leurs entretiens spirituels. La Mère voulut qu'il pût goûter, de plus, le charme de leurs gracieuses et innocentes conversations. Il en vint à prendre part à toutes leurs joies, à toutes leurs fêtes. Chaque prise d'habit, chaque profession solennelle ne se faisait plus sans qu'il en fût averti, et sa présence était réclamée comme le complément nécessaire de la fête de famille. C'était un pacte contracté une fois pour toutes entre elles et lui, qu'il devait se réjouir et bénir Dieu de toute son âme, à chaque noce spirituelle des nouvelles épouses de Jésus-Christ, et en échange, toute la troupe de ces vierges sacrées s'engageait à lui obtenir les plus tendres faveurs de leur céleste Époux. On ne manquait jamais de les lui rappeler ou directement ou par intermédiaire. « Dites à Antonio, écrivait un jour la sainte, que demain est son jour de marché spirituel; c'est la profession d'une novice, nommée sœur Hilaria Bandinelli. Qu'il se réjouisse donc de tout son cœur! Il n'en sera que plus abondamment secouru par les prières de tous les anges (*da tutti quelli angelini*)[1]. »

Parmi toutes ces sœurs, que la Mère se plaisait à nommer si bien des anges, celles qui lui étaient les

[1] Le Lettere, etc., pag. 297.

plus familières et qui formaient son entourage habituel, étaient aussi celles qui communiquaient le plus fréquemment avec le vénérable Antonio. C'était sœur Maria Maddalena Strozzi, la maîtresse et la gardienne fidèle de Catherine; sœur Bernarda Guiachinotti, qui cumulait la charge de procureuse du couvent avec celle de secrétaire intime de la sainte, et à qui pour cela il arrivait souvent de quitter la lessive et le lavoir, pour venir prendre auprès de sa Mère cette plume qu'elle tenait si bien; sœurs Gabriella et Eufrasia Mascalzoni, trois fois sœurs par le sang, la piété et les grâces de l'esprit et du cœur; sœur Maria Jacopa Cini, la grande confidente de Salviati; sœur Angela Segni et plusieurs autres. Elles étaient là, les unes ou les autres, à côté de leur Mère, quand il était question d'Antonio ou de Salviati, et rien d'aimable comme les messages qu'elles lui donnaient à leur adresse, pensant tout haut et cédant au mouvement spontané de leur cœur.

Un jour qu'on avait fait un beau présent anonyme à la communauté pour le repas du lendemain, sœur Maddalena Strozzi étant prieure, la sainte en écrivit ainsi à Philippe Salviati : « La Mère prieure a comme un pressentiment que cette gracieuseté lui vient de son père, de son *babbo Toto*. Elle en est si reconnaissante qu'elle ne sait comment le lui témoigner, si ce n'est en le faisant participer aux mérites des fatigues et des soucis de sa nouvelle charge [1]. »

[1] Le Lettere, pag. 202.

Une autre fois, elle chargeait Salviati de presser vivement Antonio d'envoyer au couvent certaines provisions qui y étaient attendues; et comme elle prenait le ton de reproche, disant qu'elle ne savait pas à quoi il songeait et qu'elle ne connaissait pas de plus négligent que lui, qui parlait et n'agissait pas, voilà que sa secrétaire, sœur Bernarda, se souvenant qu'elle était aussi procureuse, et attristée de voir qu'on traitât ainsi son collègue dans ces augustes fonctions, se refusait obstinément à écrire ces paroles : « Ce n'est pas sans peine, disait la sainte, que j'ai pu l'y résoudre, parce que l'on touchait à un des siens [1]. »

Un jour, à l'entrée du carême et à l'occasion de l'élection d'une nouvelle prieure, Philippe avait eu l'attention de lui envoyer, comme don de joyeux avénement, une grande quantité de provisions de bouche, nécessaires pour l'entretien d'une si nombreuse communauté pendant ce temps de pénitence; c'était du riz, des câpres, du thon, des anchois, des harengs et d'autres sortes de poissons secs; l'arrivée de ce convoi de vivres, au monastère, fut tout un événement. La sainte, qui se trouvait en ce moment dans la cellule d'une religieuse, cousine de Salviati, s'y vit tout d'un coup environnée de sœurs, qui venaient lui apporter la grande nouvelle. « Que vous auriez été heureux, lui écrivait-elle, si vous aviez été témoin de la joie de vos filles à la vue de cette abondance! Les unes riaient, les autres pleuraient d'attendrissement.

[1] Scrive malvolentieri così, perchè è dal suo. (Le Lettere, pag. 199.)

Nous en avons ensemble remercié le Seigneur, en le priant d'avoir votre premier don à la nouvelle prieure pour aussi agréable aux yeux de sa divine Majesté, que l'offrande d'Abel le juste, qui fut aussi sa première. Et ne doutez pas que ce ne soit devant Dieu un sacrifice d'agréable odeur, que d'avoir pourvu ses vierges sacrées des objets nécessaires à leur nourriture pendant ce carême. Car Jésus savait bien que nous manquions absolument de toutes ces choses, et c'est sans doute pendant que mon *Giovanni*, mon disciple bien-aimé, reposait sur sa poitrine, qu'il lui en a donné la révélation en faveur de ses filles[1]. »

On ne pouvait pas être plus aimable, et Philippe était ravi. Pourtant, si avant qu'il se sentît dans le cœur de sa mère, il savait, non sans quelque regret, qu'il n'y occupait tout au plus que le second rang, et qu'Antonio y gardait toujours le premier. De temps en temps, il lui arrivait de prendre l'initiative pour le constater aussi délicatement que possible; mais pour peu que Catherine lui en donnât l'occasion, il ne manquait pas de traduire ses paroles et ses comparaisons, comme un aveu tombé de ses lèvres. Ainsi, prenant le rôle de saint Jean, auquel elle venait de le comparer par le côté le plus humble, il lui écrivit pour comparer Antonio à saint Pierre, et lui donner le rôle supérieur. « Au sépulcre de Jésus-Christ, lui disait-il, c'est saint Pierre qui entre dedans, tandis que saint Jean demeure dehors. » Catherine lui répondit aussitôt :

[1] Le Lettere, etc., pag. 198-199.

« Quoi que vous en disiez, je vous tiens pour saint Jean, et je ne veux pas vous changer en saint Pierre, parce que, après tout, c'est saint Jean qui marche en avant. Je ne vois pas du tout, dans l'affaire en question, que mon *Tonino Gondi* entre en un lieu où vous ne soyez pas. Laissez-le jouir à son aise de la place qu'il occupe. Je ne veux pas, certes, que sa part lui manque ! Je le veux content et satisfait; mais non pas outre mesure, au point de vous faire croire qu'il est dans l'appartement et vous à la porte. Non, non, cela ne peut pas être; saint Jean avait la première place, et elle lui sera maintenue. Oh ! si, après cela, vous voulez être saint Pierre, pour vous laisser laver non-seulement les pieds, mais les mains et la tête. Qu'à cela ne tienne ! J'espère bien que ce carême nous aurons à faire en vous quelque bonne réforme, et je me réjouis d'avoir autorité sur une personne de tant de délicatesse (*su quella persoucina delicatina* [1]).

De son côté, Antoine de Gondi n'était pas à l'abri d'une petite faiblesse de cette nature, et, s'il faut en croire des juges compétents en cette matière, comme les fines et spirituelles compagnes de la sainte, il ne voyait pas sans une légère pointe de jalousie la faveur toujours croissante de Philippe auprès de sa Mère. Quand celle-ci voulait faire quelque nouvelle gracieuseté à son bon Philippe, elles étaient là pour prendre le parti d'Antonio, suggérant à la sainte quelque précaution, afin de ménager aussi sa petite susceptibilité. Un jour, à l'entrée de l'hiver, elle eut

[1] Le Lettere, etc., pag. 199.

pour Philippe cette attention toute maternelle. « Je vous envoie, lui écrivait-elle, deux paires de chaussettes noires ; je vous en remettrai une autre paire quand vous viendrez, et j'en garde une autre ici en réserve ; ce qui, avec les deux que vous avez déjà reçues, si je sais bien compter, fait cinq paires pour six, dit la sœur Bernarda. Je désire qu'elles soient à votre gré, et je vous les envoie de peur que vous ne preniez froid. » Puis elle termine par ces paroles : « Savez-vous la recommandation que vous fait ma petite sœur Bernarda ? C'est que vous n'alliez pas souffler mot de tout ceci à Antonio, en vous promenant sur la place du Marché-Neuf [1]. »

Tels sont les quelques traits que nous avons pu recueillir des rapports de la Mère Catherine, avec le plus digne et le plus aimé de ses fils spirituels. Ils suffisent à peine pour nous donner quelque idée de leur saint et familier abandon, et nous font d'autant plus regretter de n'avoir pu en saisir la vérité complète dans les lettres que la sainte lui avait adressées dans le cours d'une amitié de près de quarante ans. De cette longue correspondance, rien n'est arrivé jusqu'à nous, si ce n'est quelques lettres d'administration et d'affaires temporelles. On dirait que, fidèle jusqu'au bout à l'extrême modestie de son caractère, ce grand chrétien n'a voulu laisser après sa mort d'autres traces de ses rapports avec la sainte épouse de Jésus-Christ, que celles d'un serviteur vulgaire, employé aux humbles fonctions temporelles de son monastère. Il mourut en 1591, un an

1 Le Lettere, etc., pag. 171.

après la mort de la sainte, comme succombant sous le fardeau d'une vie désormais inutile, depuis qu'il ne pouvait plus l'employer au service de Catherine. Il fut enseveli avec les habits de l'ordre qu'il avait tant aimé dans le tombeau qu'il s'était choisi, sous les dalles de cette église de Saint-Marc, où il avait tant prié pendant sa vie.

Ajoutons quelques traits à tous ceux que nous connaissons déjà de l'intimité de Philippe Salviati avec la Mère Catherine, et achevons de montrer qu'il n'était pas indigne de suivre de près un tel fils dans l'estime et l'affection d'une telle Mère. Une des habitudes d'esprit de la sainte était de comparer ses fils spirituels, selon les circonstances, aux divers personnages de la sainte Écriture, à l'occasion de tel acte religieux, telle vertu dont ils étaient la réalisation et l'image. Cela fait, elle leur en conservait les noms indéfiniment. Ainsi, après avoir comparé Philippe à David, à Salomon, à saint Jean, à la veuve de l'Évangile, elle continuait à le nommer indifféremment : *Il mio David, il mio Salomone, il mio Giovanni, la Vedovina mia.* Ses filles avaient trop d'esprit pour ne pas le remarquer, et leur piété était trop joyeuse pour ne pas s'en amuser avec une grâce qui n'était surpassée que par le charmant abandon avec lequel la sainte se prêtait à leur jeu innocent. Elle lui écrivait à ce propos : « La sœur Maria Jacopa Cini me charge de vous dire qu'elle commence à avoir d'étranges scrupules à votre sujet. Quand elle veut prier pour vous, elle ne sait plus comment faire ; car, depuis que vous avez tant de noms, elle ne sait plus lequel choisir pour être com-

prise et exaucée. Pour moi, dit la sœur Gabriella Mascalzoni, je ne m'en tire qu'en disant à Jésus : Seigneur, je vous recommande cet homme, qui naguère faisait l'important personnage, et qui maintenant change si souvent de nom, que je perdrais patience si j'essayais seulement de le retenir dans ma mémoire. C'est pour cet homme-là que je vous fais ma prière [1]. »

Philippe, de son côté, ne manquait pas de prendre sa revanche vis-à-vis de ces aimables sœurs, et il relevait en elles certains détails à propos du péché de paresse. Précisément, la sœur Maddalena Strozzi venait de s'en rendre coupable à son égard et pour un sujet qui lui tenait au cœur. Il lui avait recommandé, en sa qualité de gardienne de la Mère Catherine, de ne pas manquer de l'avertir toutes les fois qu'elle tomberait malade, ce qui n'était que trop fréquent. Elle n'y avait pas été fidèle dans une occasion. Philippe l'en punit, en se moquant assez agréablement de sa négligence. Mais la tendre gardienne, moins sensible aux reproches mérités qu'au sort de sa chère malade, lui répondit tristement : « J'ai eu bien tort, je l'avoue, de ne vous avoir pas averti; mais si je ne l'ai pas fait, c'est que j'étais tout accablée et toute malheureuse de ne pouvoir plus me faire obéir comme je voudrais pour sa santé. Oh! qu'il serait bien nécessaire que vous vinssiez vous-même pour la mettre à la règle et l'obliger à se soigner un peu [2]. »

La bonne sœur Maddalena n'avait pas seulement

1 Le Lettere, etc., pag. 200.
2 *Ibidem*, pag. 190.

à veiller sur la santé de la Mère, mais encore sur celle du fils, que l'âge et les infirmités avaient rendu bien faible. Et pour surcroît de chagrin, elle ne réussissait pas mieux à se faire écouter. Pas plus qu'à la sainte, la ferveur de l'esprit et les ardeurs de l'amour divin ne lui permettaient pas toujours de s'emprisonner dans les prescriptions imposées, et l'une et l'autre s'en allaient où l'âme perdue en Dieu les poussait, au mépris des intérêts du corps et au désespoir de la fidèle, mais impuissante gardienne. C'était ensuite à la Mère Catherine à rendre compte à Philippe des désolations de leur chère sœur Maddalena. « Elle vous fait dire, écrivait-elle, que puisque vous ne la comptez plus pour rien, il faut au moins que vous sachiez que c'est votre manière de vivre et la mienne qui la rendent stupide et lui font perdre la tête, et c'est pour cela qu'elle jette la pierre dans le puits ne voulant plus nous rien dire, puisque nous ne voulons plus l'écouter. Voyez quelles douceurs elle nous dit là ? *Vedete chè dolcezza è questa* [1] » ? Que ne doit-on pas penser de la vertu chrétienne d'un homme qui méritait de tels reproches et en pareille compagnie ?

Ce qu'on va lire n'est pas de nature à en détruire l'impression favorable. La sœur Bernarda, la secrétaire de la sainte, lui glissait mystérieusement dans ses lettres des *post-scriptum* comme celui-ci : « Hier matin, votre Mère, ravie en extase, se penchait vers l'épaule sur laquelle Jésus portait sa croix. Elle le regardait au visage, pendant que le Sauveur

[1] Le Lettere etc., pag. 193.

lui parlait. Après être restée quelque temps dans cette attitude, elle s'est mise à lui étreindre les genoux et à lui baiser les pieds. Je vous dis ceci pour votre satisfaction. Elle ignore qu'elle ait été aperçue [1]. »

Dans un autre, elle lui disait : « C'est moi, sœur Bernarda, qui m'empresse de vous donner une bonne nouvelle, conforme à votre songe. Notre Mère m'a dit ce matin : « Toute cette nuit je me suis trouvée en esprit avec Philppe, et il me semblait que je le conduisais dans un endroit où quelqu'un lui parlait. » Je lui ai demandé : « Quel est cet endroit? » Elle m'a répondu vaguement, ne voulant pas me le faire connaître. Mais quand je lui ai fait la question : « Qui lui a parlé? » Elle a répondu : « La très-sainte Vierge. » Que ceci vous fasse du bien. Peu de bouches sont faites pour ces mets délicats [2]. »

Tels furent les deux hommes à qui sainte Catherine avait réservé ses affections les plus tendres entre tous ceux qui furent ses fils spirituels ; hommes admirables semblables de tout point à ces illustres patriciens de Rome, disciples de saint Paul, qui inauguraient dans les splendeurs de la fortune, et jusque dans la maison de César, la mâle simplicité et la vie céleste des catacombes.

1 Le Lettere, etc., pag. 168.
2 *Ibidem*, pag. 162.

CHAPITRE XI

Suite de ses fils spirituels dans le monde. — Giovam-Batista de Servi, — Buonaccorso Buanoccorsi, — Lodovico Capponi, — Lorenzo Strozzi. — Giovam-Batista Salviati, — Lorenzo Taddei.

Sans atteindre à la même hauteur de vertu, les autres disciples de Catherine étaient néanmoins tous des hommes qui portaient le saint Évangile dans leur cœur et en suivaient les prescriptions les plus élevées. Tel était ce riche et pieux gentilhomme de Florence, Giovam-Batista de Servi, d'une foi si simple et d'un dévouement si chevaleresque à sa Mère spirituelle, qu'il se croyait abondamment récompensé de toutes ses libéralités et de tous ses services, pour quelques reliques des saints qu'elle lui procurait selon sa dévotion. « J'ai appris, lui écrit-elle un jour, que vous désirez posséder une relique de la très-sainte croix de notre Sauveur. Pour l'amour que je vous porte en Jésus-Christ, je vous en envoie une parcelle d'un morceau insigne qui m'était extrêmement précieux. Ce n'est que pour vous que j'en fais

le sacrifice [1]. » Dans une autre occasion, elle lui dit : « Vous recevrez le reliquaire avec les ossements des saints et l'acte authentique, écrit de ma main, que vous m'avez demandé. J'espère bien que vous le garderez pour vous et que vous ne le donnerez à personne. Bien plus, je vous prie de ne le montrer à qui que ce soit, parce qu'on m'en demanderait et qu'il ne me serait pas possible de satisfaire tout le monde. Mais à un fils chéri comme vous, et qui nous fait tant de bien, il n'est pas possible de rien refuser [2]. »

Au milieu des splendeurs de son rang et de sa fortune, Dieu ne lui ménageait pas les épreuves comme il le fait à tous les prédestinés. Il faut entendre comme la sainte l'encourage au plus fort de ses angoisses. « De grâce, lui disait-elle, soyez joyeux dans le Seigneur. Si vous êtes dans la tribulation, Dieu est avec vous, comme il l'affirme lui-même par la voix du prophète David. Et si notre chef marche dans un chemin semé d'épines, pourquoi voudrions-nous, nous ses serviteurs, marcher dans un chemin semé de lis et de roses? Certes, il y aurait trop de honte pour nous de vouloir aller en paradis par une autre route que celle de notre divin Rédempteur [3]. »

Ce vaillant chrétien savait profiter de ces mâles leçons : et un jour qu'il avait été plus accablé que de coutume, de toute sorte de soucis et d'amertumes, il manda à la sainte le procédé plein de foi et d'amour pour Jésus-Christ, qu'il avait employé pour ne pas succomber sous le fardeau. « Comme j'ai pris part à

1 Le Lettere, etc., pag. 221.
2 *Ibidem*, pag. 226.
3 *Ibidem*, pag. 224.

toutes vos peines, lui répondit-elle; mais comme vous avez bien fait de les rassembler toutes en un faisceau et de les jeter dans les plaies sacrées du Sauveur Jésus! Et où pouviez-vous chercher un meilleur asile, si ce n'est dans les bras de Jésus et de sa sainte Mère? Eux seuls ont le pouvoir de donner la paix et la consolation au cœur humain; et quiconque cherche ailleurs se trouve sans appui et se perd dans le vide, comme vous ne le savez que trop par l'expérience du passé et celle de tous les jours [1]. »

Les épreuves du fils étant toujours les mêmes, les exhortations de la Mère ne sortaient pas du même sujet; mais avec quels nouveaux élans de zèle et d'amour! « Mon fils, mon cher fils en Jésus-Christ, lui disait-elle, je veux que vous vous réjouissiez de suivre Jésus en portant votre croix sur l'épaule, parce que celui qui porte volontiers la croix avec Jésus règnera avec lui dans la gloire de son paradis. C'est là que je veux que vous alliez. Je le demande tous les jours à Jésus, à qui je vous offre tout entier, vous plaçant dans la très-sainte plaie de son côté. Oh! la bienheureuse habitation que celle-là! Oh! que nous sommes insensés de ne pas nous éprendre d'amour pour elle [2]! »

Buonaccorso Buonaccorsi présentait un type chrétien non moins admirable dans la condition agitée des affaires où se consuma son existence. Il exerçait à Florence les fonctions publiques de notaire avec une rare intelligence et un plus rare désintéressement. En homme qui sait honorer ses fonctions, il

1 Le Lettere, etc., pag. 225.
2 *Ibidem*, pag. 246.

voulut leur donner une sorte de consécration religieuse en les mettant gratuitement au service de Jésus-Christ dans la personne de ses vierges sacrées. A la fleur de l'âge et au début de sa carrière, il vint offrir à la Mère Catherine son ministère pour les actes si fréquents de l'administration temporelle de sa nombreuse communauté, à la seule condition qu'elle voulût prendre soin de son âme et lui servir de mère. La sainte l'accepta ; et, pendant près de trente ans, aucun de ses disciples ne lui rendit des services plus dévoués, et ne consola son cœur par des progrès dans la vertu plus rapides et plus continus. On aime à voir les développements admirables de cette âme à travers les enseignements de son habile et prudente directrice.

Au début, et comme initiation à la vie chrétienne, elle lui suggéra la dévotion à la sainte Vierge sous une forme prise dans l'ordre d'idées de sa profession, et qui n'était pas moins ingénieuse que pleine de vérité. « Quand les hommes du monde, lui dit-elle, veulent acquérir un trésor, ils s'informent exactement de son origine afin de bien s'en assurer la possession. Car, vous ne l'ignorez pas, dans toute cause en litige, le point capital c'est de connaître le possesseur originel. Une fois constaté, c'est celui-là que la loi déclare le vrai possesseur, tant qu'on n'apporte pas contre lui un acte, un titre, qui annule son droit de possession. Le *trésor* du vrai chrétien, c'est Jésus-Christ sur la croix et l'*origine* de Jésus-Christ, du moins quant à son humanité, c'est la très-sainte Vierge Marie. Si donc, chrétiens comme nous le sommes, nous voulons posséder notre vrai

trésor, nous devons chercher son origine, nous y attacher, et nous bien garder de tout acte qui lui soit contraire. A ce prix, nous serons maintenus, confirmés dans notre droit de possession [1]. » Puis, décrivant avec éloquence tous les avantages que nous trouvons dans le titre de la sainte Vierge et l'extrême prévenance de sa bonté pour nous y faire participer, elle termine ainsi : « Allons donc à elle avec confiance et humilité. Prosternés à ses pieds, exposons-lui tous nos besoins, la suppliant comme notre Mère de couvrir notre nudité de ses beaux vêtements, qui sont les saintes vertus chrétiennes; puis, de vouloir bien recevoir nos cœurs; et, après les avoir purifiés de toutes leurs souillures avec son lait, de les remplir de son amour et de celui de son très-doux Fils, afin que la connaissant, *elle*, pour notre origine, *lui*, pour notre trésor, ce trésor devienne l'unique possession de nos cœurs; de telle sorte que nous n'en désirions et que nous n'en cherchions point d'autres [2]. »

Cependant le fervent néophyte grandissait dans la piété. Sa mère spirituelle ne le perdait pas un instant de vue; et, profitant des occasions et des heures favorables, elle ne manquait pas d'ouvrir à propos devant lui de nouveaux horizons. Or c'était l'usage à Florence de renouveler ses vêtements tous les ans, à la fête de tous les saints, que l'on célébrait ainsi généralement avec des habits neufs. La sainte, avec sa simplicité et sa grâce habituelle, appliquant cet usage profane aux choses de l'âme, avait donc une

[1] Le Lettere, etc., pag. 266.
[2] *Ibidem.*, etc., pag. 267.

année, composé pour son fils tout un plan de vie chrétienne, et l'avait ainsi revêtu à cette fête d'un habit tout neuf, qui lui allait à merveille et lui avait très-bien réussi. A la Toussaint de l'année suivante, elle lui écrivit ainsi : « Bien que d'habitude on renouvelle chaque année ses vêtements à cette fête, cependant s'il arrivait qu'une personne eût un habit exceptionnellement beau, riche et bien fait, il n'y aurait aucun inconvénient à ce qu'elle continuât à le porter, surtout si, pour ne pas trop s'écarter de l'usage universel, elle y ajoutait quelques ornements nouveaux qui, en lui rendant sa fraîcheur première, le fissent paraître encore plus beau. Je veux donc que vous gardiez votre bel habit de l'année dernière, auquel nous ajouterons les trois beaux ornements que voici : la *considération* de nous-même et de la grandeur de Dieu, l'*oraison* et la *contemplation*. Par la *considération de nous-même*, nous apprenons à connaître qui nous sommes, et comment, dans le triste désert de ce monde, nous sommes tous enveloppés de ténèbres. Par la *considération de Dieu*, nous recevons la lumière qui nous aide à diriger nos pas dans la vie. L'*oraison* nous enflamme d'amour pour Dieu, et, nous unissant à lui, nous rend conformes à sa volonté. Enfin, la *contemplation* nous fait comprendre les choses célestes autant que cela est possible à notre pauvre intelligence, et nous en inspire un tel amour, une telle soif, que toutes les choses de ce monde disparaissent comme un néant dans notre esprit, en comparaison de la gloire éternelle. Gloire et biens célestes, dont la pensée bien approfondie, bien sentie par l'action

de la grâce, enivre le cœur de délices et le fait fondre d'amour divin [1]. »

La leçon ne fut que trop bien comprise et trop bien pratiquée ; car, en obéissant à ces belles prescriptions, l'admirable disciple y trouva tant de goût et des joies si pures, qu'il se prit à regretter tout le temps qu'il ne donnait pas à l'oraison et à la contemplation. Et, engagé comme il l'était dans une multitude d'affaires, il voulut néanmoins s'établir quand même dans une sorte d'union continuelle avec Dieu, ce qui le constituait dans un état violent et forcé, vraiment impossible et tout à fait au-dessus des forces humaines. La Mère Catherine s'en douta à la tristesse et à la mélancolie qui commençait à le gagner ; et, se hâtant d'intervenir, elle le rappela aux notions fondamentales de notre humanité qu'il semblait oublier, ne tenant plus compte des exigences du corps à force de n'écouter que celles de l'âme. « Que mon très-cher fils ne l'oublie pas, lui écrit-elle, Dieu a uni notre âme à notre misérable chair afin que les instincts contraires de l'un servent continuellement à l'autre d'occasion de mérites. Quand la chair veut se faire la part trop large, il faut que l'esprit l'arrête et la contienne dans les limites de la vertu. Quand c'est l'esprit qui devient trop exigeant, il faut que la raison, gardant le milieu, empêche l'âme de vouloir tout absorber pour elle, jusqu'à l'épuisement des forces du corps. Car, en débilitant, en accablant celui-ci, elle ne se nuit pas, elle ne s'épuise pas moins elle-même, parce qu'enfin, si misérable que

[1] Le Lettere, etc., pag. 280-281.

soit le corps, l'âme ne peut pas mériter sans lui. Non, mon très-cher fils, engagé comme vous êtes dans les affaires temporelles, vous ne pouvez pas toujours vaquer aux exercices de la vie spirituelle : cela finirait par accabler votre corps au point de ne pouvoir plus servir votre âme. Accomplissez donc pour Dieu tous les devoirs de votre charge, avec l'intention de ne travailler que pour sa gloire ; et, dans son infinie miséricorde, il les acceptera comme si vous aviez été continuellement en *contemplation*. Après cela, donnez à la prière le temps que vous pourrez, et accomplissez les pénitences raisonnables qui conviennent à votre état. En donnant un repos convenable à votre corps, il n'en servira que mieux et plus longtemps votre âme. Et elle n'en aura que plus de mérites, tandis que votre cœur pacifié n'en sera que plus joyeux [1]. »

Avec l'excellent esprit qui l'animait, Buanoccorso entendit facilement raison. Sans rien perdre de son impulsion première et de son magnanime élan vers Dieu, sa vie, en se renfermant dans les limites de sa condition et de son rôle, n'en arriva que plus vite et plus haut dans ces régions de la perfection chrétienne où Catherine donnait rendez-vous à tous ses fils. Il y fut bientôt remarqué par l'aîné de la famille, le fervent et doux Antonio de Gondi, qui ne tarda pas à s'unir à lui par les liens de la plus étroite amitié. Catherine aimait ces douces intimités qui se formaient entre deux ou trois de ses fils par l'attrait sympathique d'une même pensée, d'une collabora-

1 Le Lettere, etc., pag. 296.

tion commune à une œuvre de zèle et de piété ; et souvent elle les encourageait par des lettres communes, adressées aux champions de la même cause. Mais avoir mérité d'être introduit dans l'intimité d'une âme aussi belle que celle de son Antonio, c'était à ses yeux la marque d'une vertu supérieure à tout éloge. Aussi ne put-elle s'empêcher d'accorder à Buanoccorso la faveur d'une lettre commune avec lui, et elle le fit sous cette forme aussi simple qu'ingénieuse, qui était une des grâces de son esprit. C'était la veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul; elle lui disait : « Je vous écris à Antonio et à vous une lettre commune, tout comme on célèbre, le même jour, la fête de saint Pierre et de saint Paul. Bien que la solennité regarde principalement saint Pierre, on la nomme encore cependant celle de saint Paul ; ce qui n'empêche pas qu'on ne fasse le lendemain une fête particulière pour celui-ci. Je fais la même chose pour vous. Dans la lettre d'Antonio, je vous ai écrit la part qui vous concernait ; et puis, le lendemain, je vous ai adressé une lettre toute pour vous. L'Église n'accorde cette faveur à saint Paul que pour lui donner une marque de la haute considération qu'elle a pour lui. Recevez, vous aussi, la même faveur comme le signe de la grande estime que nous faisons de votre personne [1]. »

Il en coûta davantage à Lodovico Capponi pour prendre sa place dans les rangs pacifiques des humbles fils de Catherine. Issu d'une race antique, également célèbre dans les fastes de la patrie pour sa

[1] Le Lettere, etc., pag. 305.

fidélité à son drapeau comme à celui de Jésus-Christ, il en portait dans son âme comme dans son sang toutes les fières et généreuses traditions. Malheureusement des revers précoces, des divisions domestiques, les persécutions de puissants et nombreux ennemis, le jetèrent jeune encore dans les préoccupations exclusives d'une lutte à outrance contre les haines et les colères qui le poursuivaient. Aussi prompt à l'honneur que son ancêtre Pierre Capponi, qui traitant de la paix de Florence avec son vainqueur Charles VIII, roi de France, aux menaces de celui-ci de rompre les négociations et de faire sonner ses trompettes, répondait fièrement qu'il ferait, lui, sonner toutes les cloches de Florence, Lodovico se portait contre tout assaillant, la tête haute et la main à la garde de son épée, bien décidé à succomber plutôt que de reculer d'un pas. C'était inévitablement le sort qui lui était réservé, si la Providence de la Toscane, *la sainte de Prato*, n'était venue à temps l'arracher à une situation si périlleuse. Un jour, cédant au courant général qui entraînait la noblesse de Florence à Prato, il arriva en présence de la Mère Catherine. Sous la magie divine de son regard, il vit Jésus-Christ, son doux rédempteur, lui demander son âme qu'il avait rachetée au prix de tout son sang [1]. Tout tremblant d'émotion, il se jeta aux pieds de la sainte, la suppliant d'avoir pitié de lui et de ne plus l'abandonner. Son cœur était transformé. Dans ce moment, à côté de l'image de sainte Catherine, vint se placer dans son esprit celle de son

1 Compendio della vita, etc., cap. XII, pag. 62.

aïeul Nicollo Capponi, déclarant, en sa qualité de gonfalonier, Jésus-Christ roi de Florence, à la veille du magnanime mais inutile effort de sa patrie pour reconquérir son indépendance. Il eut là comme une vision, un pressentiment de sa destinée. Il sentit qu'en déclarant, lui aussi, Jésus-Christ roi de son âme, les luttes de sa douloureuse existence, désormais toutes intestines, se passeraient entre les révoltes de son sang et de son cœur, indignés contre les persécutions de ses lâches ennemis et les saintes, les magnanimes exigences de sa foi chrétienne, de sa fidélité à son Rédempteur.

Et, en effet, il y avait en lui des choses que la cour asservie et corrompue de François de Médicis ne pouvait pas lui pardonner; sa noble et fière attitude de gentilhomme, le soin de ne se consoler de la liberté perdue de son pays qu'en se renfermant dans sa noble indépendance personnelle, son éloignement jaloux et calculé de toute démarche, de toute parole qui pût être interprétée contrairement à ses convictions ou à la dignité de son caractère : tout cela s'ajoutant aux rancunes particulières, aux rivalités de famille, et par-dessus tout à la haine qu'inspire aux âmes vulgaires toute noble personnalité, lui suscita des inimitiés d'autant plus formidables qu'elles disposaient de toutes les faveurs du pouvoir. Pendant plus de quarante années, il fut en butte aux plus odieuses calomnies, qui mirent souvent en péril son honneur personnel comme celui de sa noble maison.

Bien que fermement résolu à tout souffrir en chrétien, et à ne jamais s'écarter des prescriptions de

l'Évangile et des sages conseils de la sainte qui veillait sur lui avec la sollicitude d'une mère, on comprend cependant les angoisses de son âme, livrée à de pareilles tempêtes. Il y avait des jours où, dans les saintes ardeurs de sa foi, il s'alarmait de quelques mesures, de quelques précautions qu'il avait prises dans l'intérêt de sa défense, et il s'accusait de manquer de soumission aux volontés du Très-Haut. Et Catherine de lui dire : « Non, ce n'est pas seulement une fois, mais mille fois que vous avez raison d'agir ainsi. C'est autant selon Dieu que selon le monde, que vous êtes obligé de travailler de toutes vos forces à vous justifier vous et votre maison. Mais une fois que vous avez fait ce qui est en votre pouvoir, une fois que vous avez épuisé tous les moyens honnêtes et justes, vous devez, mon très-cher fils, vous abandonner au bon plaisir de Dieu, et ne plus songer qu'à sa gloire et à votre salut[2]. »

D'autres fois, au contraire, il lui semblait qu'il n'en faisait pas assez. Quand ses protestations les plus énergiques, ses justifications les plus éclatantes étaient demeurées sans résultat, se voyant toujours sous l'étreinte de la calomnie triomphante, il bondissait d'impatience, et les raisons d'agir se présentaient en foule à son cœur accablé de tant d'injustices. Il le disait à sa sainte et douce Mère, qui lui répondait avec cette bonté et ce ton de suppliante : « Je vous en prie, veuillez vous en remettre en tout aux soins de la Providence. Elle ne manquera certainement pas, et peut-être au mo-

2 Le Lettere, etc., pag. 390.

ment où vous vous y attendrez le moins, de vous donner pleine satisfaction et de vous justifier aux yeux de tous. Et si cela n'arrivait pas, je vous supplierais de vous confier encore à elle; car peut-être elle ne veut vous ménager cette épreuve que pour vous y faire trouver entre autres mérites celui de l'expiation de vos fautes passées, car nous sommes tous pécheurs. Rappelez-vous toutes les calomnies dont notre très-innocent Seigneur Jésus a été l'objet pendant sa vie! Certes, Dieu est assez puissant pour vous justifier en ce monde; mais dans le cas où il ne le voudrait pas, il n'y manquera pas certainement dans l'autre vie. Et après tout, ce n'est que là qu'il vaut la peine d'être justifié; car la vie de ce monde passe, et l'autre est éternelle. De grâce donc, mon très-cher Lodovico, demeurez en repos et laissez un peu dormir votre affaire. On ne peut lui désirer rien de mieux pour le moment[1]. » Du reste, Catherine ne terminait jamais ses pressantes exhortations sans relever l'âme et les espérances de Lodovico dans le secours du ciel. « Je prie toujours, et ne cesse de faire prier pour vous, » lui disait-elle. Et encore : « J'ai ordonné des prières toutes spéciales, et je les ferai continuer pour que Dieu vous vienne en aide; » ou bien : « Je ne manque pas de recommander votre affaire aux prières du monastère, comme si c'était la mienne propre; pour moi, je la porte toujours dans mon cœur[2]. »

Mais la faiblesse humaine ne peut pas toujours tenir les yeux élevés vers le ciel. Elle a besoin de les

1 Le Lettere, etc., pag. 399.
2 *Ibidem*, etc., pag. 390.

reposer de temps en temps sur la terre, et notre pauvre cœur se fatiguerait à la longue de croire et d'espérer dans les invisibles desseins de sa Providence, si quelquefois sa bonté pour nous ne se rendait sensible dans la douce et sympathique intervention de quelqu'une de ses créatures. Catherine le savait bien, et, prenant en pitié son cher Lodovico, si douloureusement trahi par cette cour de Florence, dont il aurait pu faire l'honneur et le charme, elle songea à lui trouver au sein de cette même cour un dédommagement à tous les chagrins qu'il en recevait; elle lui gagna les sympathies d'une noble femme, dans la personne de la grande-duchesse, Jeanne d'Autriche. Malheureuse elle-même, entre un époux infidèle et une audacieuse rivale qui trônait en souveraine dans son propre palais, elle s'émut des malheurs du vertueux et fier gentilhomme, et, rencontrant les traces de ses larmes au même endroit où elle était accoutumée à verser les siennes, entendant son nom sortir, comme celui d'un fils, des mêmes lèvres et du même cœur, qui lui disait si affectueusement : Ma fille, elle se prit à l'aimer doublement comme un frère, le frère de sa douleur et de sa consolation.

La vertueuse et bonne princesse, ne pouvant intervenir directement en sa faveur, cherchait une occasion de le couvrir publiquement, contre ses calomniateurs, des marques éclatantes de son estime et de sa courageuse bienveillance. L'occasion se présenta. Une fille venait de naître à Lodovico; la grande-duchesse s'offrit pour être sa marraine, et envoya solennellement une de ses dames d'atour, la com-

tesse de Bagno, présenter à sa place l'enfant au baptême. Le grand cœur de Lodovico sentit tout ce qu'il y avait de noble et de touchant dans cet acte solennel de sa souveraine en faveur d'un sujet proscrit et disgracié. Par reconnaissance, il donna à sa fille le nom de Jeanne, qui était celui de son auguste bienfaitrice, et courut épancher son âme dans le sein de sa Mère spirituelle. « Que je suis heureuse, lui répondit la sainte, de l'extrême bienveillance et des grandes faveurs que vous avez reçues de notre sérénissime princesse! C'est Notre-Seigneur Jésus qui vous envoie toutes ces consolations pour vous fortifier dans vos épreuves et pour ranimer votre espérance. Acceptez-les ainsi, et vous verrez que tout tournera à votre avantage pour le salut de votre âme et le succès de votre cause [1]. »

Avec cet à-propos et cette grâce qui rehaussent tant les bienfaits, la généreuse princesse continuait à donner à Lodovico les témoignages les plus aimables de sa considération et de ses plus vives sympathies. On eût dit que, poursuivie par la mélancolie de son impuissance à changer la destinée du noble comte, Jeanne s'efforçait au moins de lui prouver que si elle ne l'arrachait pas à ses malheurs, ce n'était pas le cœur d'une reine, mais sa puissance qui lui faisait défaut. On sent combien Lodovico était profondément ému de tous ces témoignages à la manière dont la sainte répondait à toutes ses communications. « Je ne pourrais jamais assez vous dire, écrivait-elle, de quelle joie singulière mon âme a été

1 Le Lettere, etc., pag. 388.

remplie en apprenant tout ce que vous me racontez des rares faveurs et des gracieuses courtoisies dont vous a comblé notre sérénissime princesse. Que Dieu soit remercié et loué de tout, lui de qui nous viennent tous les biens et toutes les grâces que nous recevons en cette vie, et non de notre prudence et de notre industrie. C'est pour cela que je vous recommande de nouveau d'espérer et de vous confier en sa divine majesté... » Puis, rapprochant d'un mot le cœur de la princesse et le sien d'un berceau chéri du père, elle lui dit : « Faites bien des caresses à notre petite Jeanne : *Alla nostra Giovannina*[1]. »

Mais, hélas ! toutes ces faveurs, tous ces encouragements ne devaient être qu'un rayon de soleil dans un ciel d'orage. Soit que Lodovico se fût préparé depuis longtemps à accomplir une démarche solennelle, à frapper un grand coup pour sa justification, soit que la courageuse protection de la grande-duchesse lui en eût donné seulement la pensée, toujours est-il qu'il crut que les circonstances étaient favorables. Renonçant à obtenir justice par la voie des tribunaux ordinaires, il s'était déterminé à dresser un mémoire pour sa justification et à le faire présenter au souverain. L'affaire était grave et décisive. On avait prévenu la Mère Catherine, qui s'était mise en prière avec sa communauté. La grande-duchesse Jeanne avait fait tous ses efforts pour bien disposer le prince en faveur de l'infortuné gentilhomme et de sa noble famille. Le jour venu, pendant que le grand-duc, entouré de sa cour, enten-

[1] Le Lettere, etc., pag. 391.

dait la messe dans l'église du Saint-Esprit, avec son frère le cardinal Ferdinand de Médicis, on vit la noble femme de Lodovico, Maddalena Vettori, accompagnée d'une de ses belles-sœurs, traverser la foule, et, allant droit au prince, lui présenter le mémoire, un genou en terre, en l'appuyant d'une chaleureuse et éloquente prière. Le prince fit relever la noble dame, et lui promit que justice serait faite.

Ce fut pour tout Florence un grand événement. On était profondément ému du dévouement conjugal de la courageuse suppliante. Une vive sympathie rattachait les âmes à cette illustre famille, qui repoussait avec l'énergie du désespoir les atteintes portées à sa renommée. On admirait dans Lodovico la confiance chevaleresque du citoyen honnête et du noble gentilhomme dans la droiture et l'équité de son souverain. Tout faisait à celui-ci un devoir de justice et d'honneur d'exercer ses royales prérogatives dans une si grande cause. Mais que peuvent l'honneur et la justice sur un prince asservi aux lâches instruments de ses passions? Se faisant lui-même le coupable instrument de leurs vengeances, il se renferma impitoyablement dans une lâche abstention et un silence prévaricateur. La cause de Capponi était perdue.

Quelques jours après, il recevait, dans son désespoir, la lettre suivante de sa sainte Mère en Jésus-Christ : « Le malheur qui vous frappe me donne un grand chagrin. Plus j'examine votre mémoire, plus je trouve vos moyens de défense nombreux, puissants, décisifs. Ce qui fait qu'en vous voyant suc-

comber sous un déni de justice, j'en éprouve d'autant plus de peine et de pitié pour vous. Mais Dieu tient également dans sa main le cœur des princes et ceux de leurs sujets, et nous savons avec notre raison, fortifiée et éclairée par la lumière de la foi, que tout ce qui nous arrive, Dieu le permet pour notre salut et notre plus grand bien. Que ce soient des souffrances du corps, ou des atteintes faites à notre honneur, sachez bien, mon cher Lodovico, que ni les sens, ni les démons, ni le monde, ni les hommes ne peuvent, sans le péché, nous séparer de sa très-sainte majesté.

« Je vous en prie donc, mon Lodovico, comme un père chéri, prenez courage. Le temps est court; Dieu est pour tous, et il nous jugera tous un jour. Alors justice sera faite à chacun. Réfléchissez-y bien : s'il n'entre pas dans ses desseins de vous faire justice en ce monde, affermissez, tranquillisez votre âme dans la foi, et dites-vous à vous-même : Dieu est puissant, il est sage, il est bon, il aime le salut de mon âme, il m'en procure les moyens, il connaît tous mes besoins. Courage donc; je veux, avec ma raison, soumettre ma volonté à la sienne! Sans plus d'hésitation, décidez-vous à supporter ce grand malheur avec patience, et la conduite de vos ennemis avec résignation et tranquillité d'esprit. De grâce, donnez-moi cette satisfaction, renoncez à tout projet de nouvelle défense; il ne reste plus d'espoir de succès. Embrassez cette croix avec toute la patience dont vous serez capable; je vous promets de vous aider par mes prières continuelles. Je vous le recommande en finissant : offrez à Dieu ce calice, en disant

avec Jésus dans son agonie : *Fiat voluntas tua* [1]. »

Quatorze ans après cet événement mémorable, et deux ans avant la mort de Catherine, nous retrouvons encore ce grand chrétien, toujours persécuté, toujours par terre, sous les pieds de quelque nouvel ennemi, et c'est à peine s'il commence à se convaincre que c'est là son irrémédiable destinée. Chose étrange ! il y avait de longues années que cette destinée, dont il avait eu un si vif pressentiment à l'heure de sa conversion, lui avait été ouvertement prédite par un homme qu'il vénérait, le Père Alessandro Capochi, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, mort en 1581, en odeur de sainteté, au couvent de Santa-Maria-Novella. Cependant jamais il n'avait voulu y ajouter foi, jamais il n'avait pu se persuader que pareil sort pût être le sien ; mais ouvrant enfin les yeux à la lumière des événements, regardant derrière lui sur un espace de trente années, et n'y voyant qu'un long enchaînement d'infortunes, de douleurs et de larmes, les paroles de l'homme de Dieu lui apparurent pour la première fois dans l'éclat saisissant et irrécusable de la réalité. Il se décida alors à tout raconter à sa sainte Mère. « J'ai lu attentivement votre lettre, lui répondit Catherine, et j'y trouve une vraie prophétie d'une grande utilité pour votre âme. Car des choses dites par un homme aussi recommandable que l'était Fra Alessandro méritent d'être retenues précieusement, surtout vous ayant prédit que vous seriez un autre Job, ce juste si saint et si renommé par la per-

1 Le Lettere, etc., pag. 400-401.

fection de la patience, qui est la vertu qui conduit au ciel. Bien que les adversités soient douloureuses, principalement des adversités comme celles qui vous accablent, et dont je ressens le cruel contre-coup dans mon cœur, cependant, du moment qu'elles vous ont été prédites par un si saint personnage, elles doivent vous inspirer une grande consolation et un grand encouragement à les porter avec patience. Ayez la confiance que, puisqu'il a été le prophète de vos tribulations, il sera votre soutien auprès de Dieu par ses prières. Pour moi, j'en garde nuit et jour le souvenir dans mon cœur, priant le Seigneur qu'il ouvre sur vous, comme sur celle qui vous aime et qui prend tant de part à vos afflictions, tous les trésors de sa grâce, par rapport à tout ce qui vous touche, afin que tout s'accomplisse à la grande satisfaction et pour le salut éternel de tous les deux [1]. »

Les vœux de la sainte furent exaucés. Lodovico demeura jusqu'au bout de sa carrière fidèle à Jésus-Christ, en dépit des malheurs continuels qui ne cessèrent d'accabler son existence. S'il ne versa pas son sang, à l'exemple de ses ancêtres, sur les champs de bataille pour l'honneur et la liberté de sa patrie, il n'en combattit pas moins en héros dans le champ clos des grandes vertus chrétiennes, où les combats ne sont pas moindres ni moins glorieux. Vaillant dans la lutte, il fut loyal à restituer à qui de droit sa part de mérite dans sa persévérance dans le bien. Il ne cessa d'en faire honneur à l'infatigable dévouement et à la tendresse

1 Le Lettere, etc., pag. 433.

toute maternelle de sainte Catherine, se déclarant tout haut le fils de ses larmes et de ses prières, semblable à ces preux chevaliers, qui, au retour du combat, venaient rendre hommage à la noble dame qui leur avait montré le chemin de l'honneur. On aime à le voir, le front pâle et sillonné par trente années de malheurs noblement supportés, fléchir le genou devant la dernière lettre que la sainte lui avait écrit quelques jours avant sa mort, la baiser comme une relique, comme un titre de noblesse qui venait prendre place parmi les glorieux parchemins de sa famille et la contre-signer par ces paroles, qui respirent un parfum de reconnaissance et d'humilité chrétienne que les siècles n'amoindriront pas: « Cette lettre fut la dernière que la vierge très-« sainte, sœur Catherine, m'adressa à moi, si grand « pécheur, mais son fils spirituel et serviteur très-« dévoué. Bien que je ne me sois pas montré assez « reconnaissant de tant de grâces et en particulier « de cette dernière, je l'estime pourtant si précieuse « que je me glorifierai toujours d'avoir été, tout « indigne que j'en suis, l'heureux objet de la der-« nière lettre qu'elle ait écrite sur la terre. Mainte-« nant qu'elle vit dans le ciel, je lui demande de « prier pour moi, pour toute ma maison et pour « mon très-doux fils Giulio [1], à qui le Seigneur fasse « miséricorde, comme je l'espère et comme elle m'en « a inspiré la confiance [2]. »

Ces grands exemples suffisent pour faire connaître

1 Ce fils était mort dans un terrible accident qui avait désolé le père.

2 Le Lettere, etc., pag. 460.

de quels éléments se composait la famille spirituelle de Catherine et quelles étaient les régions de la sainteté où elle conduisait ses fils, ces hommes du monde, placés dans les conditions les plus brillantes et les plus élevées de la société, et, par cela même, les moins favorables à l'accomplissement des prescriptions évangéliques. Il ne faudrait pas croire que les autres disciples, dont il nous resterait à parler, leur fussent de beaucoup inférieurs, sous les multiples rapports de la naissance et de la fortune, de l'élévation de l'esprit et de la vertu. Pour dissiper tous les doutes, il suffirait d'en nommer encore quelques-uns, comme, par exemple, cet illustre Lorenzo Strozzi, un des personnages les plus considérables de Florence, autant par la naissance et la fortune que par la beauté de son intelligence. Jamais âme de citoyen ne traversa, plus intacte et plus pure, des temps plus troublés et plus difficiles. Grande figure, dont les traits aperçus du côté du monde sont burinés de main de maître par ces trois mots de Machiavel : « Lorenzo a eu *peu de pareils* en noblesse et en fortune, *beaucoup moins* en dons de l'esprit, en splendide libéralité, *aucun* [1]. » Au point de vue chrétien, c'était un *Piagnoni* de la première génération, formé par Savonarole lui-même. A l'âge de seize ans, il assistait à son martyre, et ce spectacle du juste mourant victime de la haine des méchants, avait trempé sa belle âme dans cet inébranlable amour de la justice, qui l'a-

[1] Non ebbe molti pari di ricchezze e nobilità, d'ingegno pochi, e di liberalità niuno. (Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 75.)

vait conservé si pur et si ferme au milieu des corruptions et des décadences de son temps. Il était âgé de soixante ans quand apparut la sainte de Prato, avec le nom de Savonarole sur les lèvres. Il fut des premiers à venir se jeter à ses pieds en 1542. Catherine, à peine âgée de vingt ans, n'était encore, relativement à lui, qu'une enfant. Mais elle voyait Savonarole dans ses visions, elle était pleine de son esprit et de ses vertus; elle ramenait la mémoire du prophète sur la terre et son souffle divin dans les âmes. C'en était assez pour qu'il ne voulût plus vivre que des enseignements et des inspirations de Catherine, heureux de retrouver, pour entrer dans son éternité, les mêmes courants et les mêmes souffles généreux qui l'avaient porté dans la vie.

Je nommerai encore Giovambatista Salviati, un des plus grands citoyens de Rome, et, depuis qu'il était devenu le fils spirituel de Catherine, « un des plus grands serviteurs de Dieu qu'elle ait possédés de son temps[1]. » Homme si admirable dans sa vie et dans sa mort qui le frappa à l'âge de vingt-sept ans, qu'après lui, sa noble femme, Porzia di Massimi, ne voulut point d'autre époux terrestre. A l'âge de vingt-deux ans, méprisant les splendeurs de son rang et de sa fortune, elle fut s'ensevelir dans la solitude et les saintes obscurités du cloître.

Et ce brillant gentilhomme de Florence, Lorenzo Taddei, qui accumula dans sa courte vie tant de bonnes œuvres et de vertus précoces, jointes à tant

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. x, pag. 128.

de grâces et d'innocence, que, mort lui aussi dans la fleur de ses années, sa Mère Catherine a pu dire de lui : « Heureux Lorenzo ! Dieu a fait pour lui « ce que l'on fait pour une belle rose : on va la « cueillir le matin de bonne heure quand elle est « bien épanouie, toute baignée de rosée et dans « toute sa fraîcheur, avant qu'elle ait reçu la moin- « dre atteinte des ardeurs du soleil [1]. »

Je m'arrête, ne pouvant pas même donner un trait de la physionomie de tous, et je me contente de rassembler autour de leur mère les noms de ceux à qui nous la voyons adresser dans ses lettres la formule de tendresse de *carissimo Padre*, pour les plus âgés, et de *carissimo Figliolo*, pour les plus jeunes : Andrea Mazoppini, Nicollo Biffoli, Domenico Buoninscigni, Nicollo Malegonelle, Carlo Mazzinghi, Bartholomeo Verzoni, Marcello Acciajuoli, Nicollo Guicciardini, Giovambatista Spighi.

[1] Le Lettere, etc., pag. 402.

CHAPITRE XII

Sainte Catherine propage la dévotion de Savonarole. — On lui en apporte les reliques. — Les anciens et les nouveaux *Piagnoni*.

Un des grands moyens employés par sainte Catherine pour animer ses disciples aux œuvres de la perfection chrétienne, c'était la dévotion au bienheureux Jérôme Savonarole. Il était pour elle un père plein de bonté. Par deux fois, il était venu du ciel pour la guérir de ses graves maladies et il n'avait cessé depuis de la visiter, lui apparaissant plein de gloire, lui donnant des conseils, des avertissements paternels, la comblant de consolations célestes. Il était bien naturel qu'en retour elle lui suscitât des sympathies parmi les siens.

Savonarole était en outre, à ses yeux, l'homme providentiel de ces derniers temps, l'apôtre réformateur de la Toscane, le prophète envoyé de Dieu qui avait produit dans les âmes le plus magnifique mouvement de régénération qu'on eût vu dans l'Église depuis les temps apostoliques, et qui, à l'exemple des premiers prédicateurs de l'Évangile, n'avait scellé son œuvre ici-bas de son sang, que pour en devenir là-haut le protecteur couronné. A qui pouvait-elle

mieux adresser les âmes pour les faire entrer dans ce courant généreux? Elle avait eu d'ailleurs la consolation de contempler de ses yeux les débris vivants de ce merveilleux apostolat, dans la personne des vieux *Piagnoni*, que les parfums de sa dévotion pour leur maître avaient attirés à ses pieds. Elle s'était éprise de la beauté de cet idéal. Le *Piagnoni*[1], ce mélange de ferveur évangélique et de généreux patriotisme, lui était apparu comme un reflet de Jésus *pleurant* sur Jérusalem, comme un type vénérable du chrétien parfait vivant dans le monde! Pouvait-elle songer à former ses disciples sur un plus beau modèle? et comment en faire des *Piagnoni*, si ce n'est en leur faisant puiser la vie à sa source, dans le sein même de leur Père?

Pour tous ces motifs, elle poussait les âmes à sa dévotion par tous les moyens de propagande dont elle pouvait disposer. D'abord elle s'étudiait à le faire connaître: son monastère possédait plusieurs histoires manuscrites de sa vie; elle les mettait à la disposition de tous, et surtout des nouveaux venus. Elle en encourageait la lecture, se faisait rendre compte des impressions qu'ils en avaient reçues, et se réjouissait avec chacun des fruits de salut qu'il y avait goûtés. Puis elle s'informait avec soin auprès de la sœur bibliothécaire si les manuscrits lui étaient exactement rendus, afin d'aviser à leur réintégration[2]. Elle en agissait de même pour les

1 Pleureur. On désigna ainsi les premiers disciples de Savonarole, à cause des larmes de componction et d'amour de Dieu qu'ils versaient dans la ferveur de leurs prières.

2 Le Lettere, etc., pag. 387.

ouvrages spirituels du saint docteur, dont le monastère possédait une riche collection[1]. Elle les faisait passer successivement dans leurs mains, afin de remplir leur âme de l'esprit tout apostolique de Savonarole, comme la lecture de sa vie les avait pénétrés de la sainteté de ses exemples. Cette étude était devenue tellement familière à la plupart de ses disciples, qu'il lui arrivait souvent, dans ses lettres, de citer certains passages de ses œuvres ou d'y faire allusion sans en indiquer la source, sachant bien qu'elle serait comprise[2]. Comme la doctrine de certains traités était extrêmement relevée et sous une forme très-concise, elle ne pouvait être généralement comprise et appréciée que par la classe, toujours restreinte, des savants et des théologiens. Pour la rendre accessible à l'universalité des esprits cultivés vivant dans le monde, elle les confiait à quelque habile et pieux dominicain, afin de les reprendre en sous-œuvre et de leur donner des développements plus amples et plus lumineux. C'est ainsi que nous l'avons vue confier une œuvre semblable à Fra Nicollo Fabroni, son fervent et bien-aimé disciple et si dévot à Savonarole, qu'il terminait ces travaux de famille par ces paroles : « Louange au Dieu très-haut, un en trois personnes, au très-glorieux rédempteur Jésus-Christ, à notre sérénissime dame Marie, Mère de Dieu et toujours vierge très-pure, aux saints anges de Dieu, aux bienheureux martyrs Jérôme, Domini-

1 Voir, à la fin du volume, la liste de ces manuscrits.
2 Le Lettere, etc., pag. 402.

que et Sylvestre, et à tous les saints du paradis [1]. »

Mais il ne lui suffisait pas de leur montrer Savonarole dans la lettre morte du récit de sa vie et de ses œuvres spirituelles, elle tenait à le leur faire apparaître sous une forme plus vivante, plus dramatique et plus idéale, comme celle qu'en donnent les beaux-arts. La plupart de ses fils, comme nous l'avons vu, étaient de grands seigneurs, possesseurs d'immenses fortunes, et, comme tout Italien, amateurs des beaux-arts. Un des plus illustres, le comte Lodovico Capponi, venait encore tout récemment d'employer magnifiquement un des plus célèbres artistes contemporains à enrichir de peintures le cloître de Santa-Maria-Novella, l'église Santa-Felicita et son propre palais du Lung'-Arno. C'est à lui que sainte Catherine s'adressa pour en obtenir un beau tableau de Savonarole. Le noble comte s'empressa d'obéir et n'épargna rien auprès de l'artiste, pour que l'œuvre fût digne de celle qui la lui avait commandée. Sous cet heureux ciel d'Italie, une œuvre d'art ne peut y être annoncée sans attirer aussitôt autour d'elle de nombreuses et ardentes sympathies: on s'y passionne dès la première ébauche, et chaque nouveau coup du burin ou du pinceau de l'artiste y devient l'événement du jour. C'est ce qui arriva pour le tableau de Savonarole. Les disciples de Catherine étaient accourus à l'atelier dès le début. Ils en suivaient les progrès avec le plus vif intérêt, et chacune de leurs

1 Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 99.

impressions avait son retentissement jusque parmi les sœurs de Prato. La sainte écrivait au comte Capponi : « La nouvelle du tableau que vous avez commandé a rempli de joie la sœur Prudenzia et la sœur Maria Jacopi. Elles en ont parlé, et voilà que toutes les sœurs ne soupirent plus qu'après le bonheur de le voir [1]. »

Plus tard, l'enthousiasme avait grandi et l'impatience de voir l'œuvre achevée commençait à gagner tout le monde. Catherine elle-même s'en ressentait; mais elle y résistait prudemment, et il faut l'entendre pour savoir avec quel sens exquis des délicates exigences de l'art, elle recommandait qu'on respectât l'indépendance de l'artiste, si on ne voulait pas l'exposer à ne produire qu'une œuvre avortée, ou tout au moins amoindrie. « On me raconte, écrivait-elle, des détails si intéressants sur le tableau, que l'on me donne une extrême envie de le tenir en ma possession. Mais ici, il faut se résigner à la patience; c'est à nous à nous soumettre aux exigences du maître. Tout ce qu'il fera en son temps et à tête reposée n'en sera que plus beau [2]. »

On ne perdit rien à attendre. Le tableau achevé souleva l'admiration universelle. *Bellissima pittura!* s'était écrié le comte Capponi. C'était, en effet, une toile splendide, où l'artiste avait divinement reproduit le Savonarole de la vision du seigneur

[1] Le Lettere, etc., pag. 382.

[2] Della pittura intendo, è il dirmi li tanti particulari, mi fa crescere il desiderio di averla : ma si debbe aver pazienza, è accomodarsi al maëstro; chè se la fara poi a posato animo, stara meglio. (Le Lettere, etc., pag. 383.)

comte Giovan Francesco della Mirandola, d'après le récit suivant qu'on trouva dans ses papiers et que sainte Catherine avait envoyé à Lodovico, pour servir de thème à l'inspiration de l'artiste : « Alors « m'apparut un homme revêtu de l'habit de Saint-« Dominique, portant sur sa tête une couronne d'or « et un livre d'ivoire entre ses mains. Il s'empressa « de me dire de n'avoir aucune crainte et me de-« manda si je le connaissais. Comme il ne recevait « pas de réponse, il ouvrit le livre où m'apparurent, « magnifiquement écrites en lettres d'or, ces paroles « tellement resplendissantes qu'elles répandaient « au loin une grande lumière : *Celui-ci est vrai-« ment prophète, docteur et martyr!* Après m'avoir « laissé le temps de les lire, il referma le livre et « ajouta : « *Bientôt je serai reconnu pour tout ce que « tu viens de lire.* »

Au bas du tableau, sainte Catherine avait fait écrire les paroles d'or de la vision, et Capponi y avait ajouté celles-ci, qui sont une prière au saint, pour obtenir la réparation des injustices et des calomnies dont il était la victime :

Justitiam et veritatem adjuva.
Venez en aide à la justice et à la vérité!
Post tenebras, prœbe lucem justitiæ veritatis.
Après les ténèbres, faites paraître la lumière de la jus-[tice et de la vérité ![1]]

Non contente de ce tableau et encouragée par le succès qu'il avait eu, elle en fit faire un autre qui représentait spécialement Savonarole comme mar-

[1] Le Lettere, etc., pag. 386.

tyr. C'était toujours son cher Lodovico qui traitait avec l'artiste, mais elle donnait toujours le sujet. « Vous aurez soin, lui écrivait-elle, qu'aux pieds du saint apparaissent des flammes vives, comme s'élevant du bûcher : que sa chape soit semée de petites flammes d'or et qu'il porte à la main la palme du martyre. Mais, par-dessus tout, veillez à ce que l'expression du visage respire, autant que possible, les sentiments religieux de l'âme [1]. »

Mais déjà leur dévotion pour Savonarole commençait à éclater par tous les actes du respect et de la confiance qu'inspirent les bienheureux qui sont dans le ciel. Déjà il n'était question parmi eux que de formules de prières, d'invocations, d'antiennes et d'hymnes en son honneur. Ils faisaient dire des messes, précédées de neuvaines, de prières, pour en obtenir des guérisons ou d'autres grâces particulières. Tous ces usages du culte privé, Catherine les accomplissait avec ses filles à Prato, et rien ne la réjouissait comme de les voir adoptés par ses fils du dehors. Elle aimait en particulier à les suivre de loin, s'en aller mystérieusement, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, célébrer à huis clos la fête de leur saint bien-aimé. Elle écrivait à l'un d'eux, à l'occasion de l'anniversaire du martyre de Savonarole et de ses compagnons : « J'ai appris où vous devez vous réunir dans la matinée du 23 mai, et je m'en suis grandement réjouie. Que Dieu vous accorde,

[1] Le Lettere, pag. 396. Le pieux éditeur des lettres de la sainte fait cette réflexion : Les artistes du XVIe siècle avaient déjà besoin qu'on réveillât leur attention sur ce point important. Aujourd'hui c'est bien pire.

par l'intercession de ces grands saints, quelques grâces particulières et beaucoup de consolations spirituelles pour votre salut[1]. »

Elle devait bientôt recueillir de précieux avantages de leur dévotion. Ce furent eux qui lui apportèrent successivement tout ce qu'ils purent trouver des reliques du bienheureux. Tout en comblant de joie le cœur de leur Mère, ils étaient heureux de penser que nulle part, comme dans son monastère, ces précieuses reliques ne trouveraient un sanctuaire plus digne d'elles et des hommages plus purs et plus dévoués. Elle reçut ainsi, d'abord, un doigt de sa main. Voici d'après Razzi, dans sa vie de Savonarole, comment cette main échappa aux flammes qui consumèrent son corps: « Aux premières atteintes des flammes, les liens qui tenaient ses mains attachées furent consumés, et alors on vit son bras droit s'étendre vers la foule avec deux doigts élevés, dans l'attitude du prêtre qui bénit. A ce spectacle, des enfants poussés par je ne sais quelle rage insensée, se mirent à lancer des pierres avec fureur sur le corps du patient. Sous la violence de leurs coups, cette main, qui bénissait ainsi amis et ennemis, se détacha avec son bras du corps à demi brûlé, et tomba aux pieds du bûcher. Un de ces enfants, moins mauvais que les autres, s'empressa de la ramasser et courut la porter à sa mère, qu'il savait pleine de vénération pour Savonarole[2]. » On ignore le nom de l'heureux disciple de Catherine qui lui

1 Le Lettere, etc., pag. 409.

2 Vita dal Savonarola scritta dal Seraf. Razzi, lib. II, cap. xv.

apporta un doigt de cette main. Mais la sainte l'a toujours vénéré comme la plus insigne relique de son bienheureux Père. Son monastère en est encore en possession.

Elle obtint encore le collier de fer avec lequel le martyr fut attaché au bûcher. L'homme qui l'avait retiré du milieu des cendres le porta à Messer Benedetto Bambelli, vicaire général de l'archevêque de Florence, qui le reçut avec vénération. Il ne s'en sépara qu'à sa mort, en faveur de Maestro Bandini, son ami et son médecin, à qui il le légua comme la plus digne récompense de ses services et de son dévouement. Quelques années après l'avoir reçu des mains du médecin Bandini, un fervent disciple de la Mère Catherine, Giovanni della Palla, voulant réjouir son cœur, lui en fit don la veille de la fête de saint Thomas d'Aquin, de l'année 1545. On raconte que pendant que cette relique était entre les mains du vicaire général, on vint un jour la lui emprunter en toute hâte, en faveur d'Andreolo Nicollini, qui venait d'être atteint d'un violent coup d'épée de la main du seigneur Malatesta Baglioni. On l'appliqua religieusement sur sa blessure, et quelques jours après il était guéri[1].

Plus tard, elle reçut le bâton de voyage du prophète. Le duc Alexandre de Médicis en était d'abord le possesseur indifférent, puisqu'il permettait qu'on l'employât dans sa chambre à des usages vulgaires. Antonio de Muzzi, bourgeois de Florence, avait une sœur, jeune veuve d'une beauté extra-

[1] Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 56.

ordinaire, qui fréquentait le palais dans des vues coupables. Un jour, apprenant que ce bâton avait appartenu au célèbre Jérôme Savonarole, de sainte mémoire, cette femme le demanda au prince, qui le lui accorda sans peine. Elle l'emporta dans sa maison, le gardant respectueusement et le mettant tous les soirs sous son traversin, pour en recevoir quelque bénédiction du ciel. Et voilà qu'une grande transformation morale s'accomplit en elle. Après avoir été pour plusieurs un sujet de scandale, elle devint pour toute la ville de Florence un objet d'édification par les exemples de la plus sainte vie, au point de ressembler, disent les chroniques du couvent, à une autre sainte Marie Madeleine. Après sa mort, Michel de Prato, chargé de faire l'inventaire de ses biens, en l'absence du frère de la défunte, s'empara de ce bâton et le donna à sa sœur, Marguerita Modesti, toute dévouée à la mémoire de Savonarole. Antonio de Gondi n'eut pas de repos qu'il ne l'eût obtenu de cette pieuse dame, pour en faire hommage à la Mère Catherine et en enrichir son monastère [1].

Enfin elle obtint le portrait du grand homme. Vasari raconte dans sa vie de Baccio della Porta, devenu plus tard Fra Bartholomeo, que ce grand peintre avait une si grande vénération pour Savonarole, qu'il voulut se donner la satisfaction de faire son portrait, et qu'il ne fit rien moins qu'un chef-d'œuvre (1596). Portée d'abord à Ferrare, cette toile ne tarda pas de rentrer à Florence pour prendre

1 Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 57-58.

place dans les galeries du palais Salviati. Quand on connaît ce qu'était devenue la Mère Catherine pour Philippe Salviati, on n'est pas étonné de voir le chef-d'œuvre quitter son palais pour l'humble cellule de la sainte. Un fils ne se dépouille pas en donnant à sa mère. Les sœurs de Saint-Vincent l'ont toujours conservé jusqu'à la suppression de leur monastère, en 1810, par Napoléon Ier, empereur des Français et roi d'Italie[1].

Mais le temps était venu pour les fils de Catherine de se montrer dévoués au culte de Savonarole, non plus seulement pour eux-mêmes, mais encore pour les autres; car les vieux *Piagnoni* touchaient au terme de leur carrière, et leur tâche était accomplie. Certes, s'il y a dans l'histoire de Florence un grand et beau spectacle, c'est celui de l'admirable fidélité des disciples immédiats des généreux fils du prophète, à la mémoire et au culte de leur maître. Dès le lendemain de sa mort, bafoués publiquement, voués au mépris et au ridicule dans les rues de Florence, jetés en prison, mis à la torture, tellement odieux aux magistrats qu'ils prononçaient l'ostracisme contre la cloche de Saint-Marc, coupable de les avoir appelés aux prédications de l'apôtre, ils demeurèrent inébranlables dans leur respectueux amour pour leur père et leur dévouement à sa cause; et on les vit, après l'orage, reprendre tranquillement le chemin de Saint-Marc, honorer publiquement sa mémoire, jeter des fleurs sur le lieu de son supplice, célébrer sa fête le jour anniversaire de son

1 Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 54. Il est aujourd'hui à Florence en possession de M. Rubieri.

martyre, et par-dessus tout imiter ses vertus et les saintes austérités de sa vie.

Trente ans après, en 1527, quand une armée ennemie, soudoyée par les Médicis, menaçait d'une ruine définitive les vieilles institutions de la patrie, ce furent eux qui poussèrent les premiers le cri d'alarme, et, rappelant le souvenir de tout ce que Savonarole avait fait pour la liberté de Florence, en rallumèrent le feu sacré dans les âmes. Tout Florence se leva, et apparut debout et armé sur ses murailles. Jamais cette ville ne s'est tant honorée que dans ce siége mémorable. Ses vaillants citoyens déployèrent dans cette lutte suprême tant d'intrépidité, de grandeur d'âme et des efforts si héroïques, que, malgré leur défaite, la postérité la plus reculée proclamera la gloire des vaincus à l'éternelle honte des vainqueurs. C'en était fait de la liberté de Florence. Mais il lui restait encore quelque chose de plus grand et de plus divin, c'était la religion de ses ancêtres et la royauté de Jésus-Christ sur les âmes; et voilà que ces deux grandes choses étaient encore menacées par le flot montant de la corruption des mœurs et des doctrines destructives de la foi. Tous les *Piagnoni* échappés aux luttes sanglantes du siége vinrent se ranger autour de l'arche sainte pour la défendre par la parole, par l'exemple, par le culte de Savonarole, et s'efforcer ainsi de conduire les âmes à un amour ardent et généreux pour Jésus-Christ. Ce sera éternellement l'honneur de cette grande mémoire, de n'avoir jamais compté un disciple sincère parmi ces tièdes et lâches chrétiens qui penchent plus vers le monde que vers Dieu.

Quiconque embrassait son culte était déjà un chrétien crucifié au monde ou prêt à le devenir. Pendant près de quarante ans encore, Florence possèdera de ces vaillants chrétiens, animés de cet esprit de ferveur, parce que le culte de Savonarole continuera d'y maintenir dans les âmes les souffles les plus généreux. Mais le temps, qui détruit tout, devait accomplir ici son œuvre. En 1570, il n'existait plus un seul *Piagnoni* en Toscane. Les fils du prophète étaient descendus successivement dans la tombe, et sa mémoire, n'étant plus animée de leur souffle, s'en allait s'affaiblissant dans les âmes. En 1572, elle paraissait déjà presque éteinte.

C'était le moment où sainte Catherine envoyait au secours de son Père bien-aimé toute la jeune armée de ses fils spirituels. Formés aux grandes vertus chrétiennes et au même généreux amour pour Jésus-Christ que les disciples de Savonarole, la sainte avait fait passer dans leur âme toute son admiration et tout son amour pour le glorieux martyr, et, les enflammant de son zèle, elle en avait fait les apôtres du culte du bienheureux, les propagateurs de sa dévotion parmi les fidèles.

Bientôt après Florence voyait renaître de toute part l'esprit de foi et de piété des anciens jours, et le nom de Savonarole retentissait dans toutes les bouches. C'est un témoin bien informé, non pas un admirateur, mais un ennemi déclaré, qui le proclame. Voici en quels termes le cardinal Alexandre de Médicis, archevêque de Florence, en l'année 1583, dénonce au grand-duc François cette recrudescence de ce que nous appelons la dévotion, et qu'il nom-

mait le fanatisme politique et la superstition de Savonarole : « Par l'*obstination* des frères de Saint-
« Marc, voilà que la mémoire de Fra Girolamo
« Savonarola, qui, depuis dix à douze ans, parais-
« sait presque éteinte, s'est ranimée tout à coup, se
« propage de toute part et devient plus florissante
« que jamais. On raconte, on publie ses extrava-
« gances parmi les moines, les religieuses, les sé-
« culiers, et jusque parmi les jeunes gens, où elles
« ont produit déjà des effets regrettables. On cé-
« lèbre secrètement son office, comme pour un
« martyr; on conserve ses reliques, comme celles
« d'un saint; on vénère comme tels les débris du
« poteau où il a été attaché, le collier de fer qui l'y
« soutenait, ses habits, ses capuces, son cilice, ses
« ossements qu'on a retirés du feu et ses cendres.
« On conserve du vin bénit par lui; on en donne aux
« malades, et on en raconte des miracles. On im-
« prime et on grave ses images; on en fait en bronze,
« en or, en camée, et, le pire de tout, on y met les
« inscriptions de martyr, de prophète, de vierge, de
« docteur... Si l'inquisiteur connaît son métier, il
« n'est pas possible qu'il ne découvre toutes ces
« choses, parce qu'elles sont répandues dans les
« mains d'un nombre considérable de personnes.
« Mais je n'ai plus de confiance dans sa capacité
« depuis que je l'ai vu ne tenir aucun compte des
« images qu'il a trouvées dans les mains de ce Za-
« nobi Nicollini, sorti des prisons du Saint-Office.
« Il l'a mis hors de cause, il est vrai, comme atteint
« de folie; mais les images, ce n'était pas lui qui
« les avait faites, et il ne devait pas ignorer qu'elles

« sortent toutes des mains des religieux de Saint-
« Marc ou des sœurs de Saint-Vincent de Prato.
« C'est là qu'est tout le foyer de l'influence du
« *Frate* [1]. »

En constatant le fait de la renaissance du culte de Savonarole, avec cette précision et cette abondance de détails, l'éminent prélat est loin d'être aussi perspicace et aussi exact quand il n'en attribue la cause qu'à l'*obstination* des frères de Saint-Marc. Car, s'ils avaient été aussi puissants qu'il le suppose, comment auraient-ils laissé ce culte tomber en désuétude et s'éteindre entièrement pendant près de dix à douze années ? Et s'ils n'avaient pas eu assez de prestige, assez d'ascendant sur le peuple de Florence pour lui faire conserver ce culte pendant qu'il était vivant et accrédité, comment en auraient-ils eu assez pour le lui faire reprendre, quand il était déjà mort et universellement oublié ? Non, pour produire tout d'un coup, dans les habitudes religieuses du peuple, un mouvement de retour si vaste et si animé vers cette dévotion déjà oubliée, il fallait quelque chose de plus que l'initiative intéressée, impopulaire, des frères de Saint-Marc. Il ne fallait rien moins que l'action d'ensemble d'une masse d'hommes nouveaux, désintéressés, vivant séparément au milieu du monde et n'ayant de commun que l'œuvre religieuse qu'ils veulent réaliser ; rien moins que des hommes possédant tous les prestiges de la naissance, de la fortune, de l'intelligence, et tout cela surmonté de l'ascendant

1 Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 64.

incomparable que donne la majesté des vertus chrétiennes, unies au charme de leur modestie et de leur douceur. On ne résiste pas à de pareils hommes. On les croit sur parole, quand ils vous montrent un but, et quand ils marchent devant vous pour l'atteindre, on les suit. Et pour grouper de pareils hommes dans une œuvre de cette nature, il ne fallait rien moins que l'action d'une grande sainte pour les emporter avec elle dans les courants généreux d'une lumière et d'un amour tout divins. C'est ainsi que s'explique cette prompte et universelle résurrection du culte de Savonarole, par l'action des fils spirituels de Catherine. La fille suscitait à son père ses derniers *Piagnoni!*

CHAPITRE XIII

Vie intime de sainte Catherine dans la seconde moitié de sa vie. — Son union permanente avec Dieu. — Son angélique pureté. — Parfums qu'exhale son corps. — Ses familiarités avec Jésus-Christ, la sainte Vierge, les Anges et les Saints. — Ses pénitences et ses souffrances continuelles.

1554-1590

Au milieu des soins de son monastère au dedans, et de son apostolat au dehors, sainte Catherine vivait toujours tout en Dieu, l'âme recueillie en sa présence, et s'unissant à lui par les actes incessants de son amour. Elle parlait, elle agissait, donnait des ordres, dictait ses lettres, toujours sereine, toujours affectueuse, puisant ses lumières dans la lumière de Dieu, et l'amour de toute créature dans l'amour de son Créateur. De toute cette variété d'objets extérieurs qui passaient sous ses yeux, avec ce mouvement de religieuses, de visites de parents, de concours d'étrangers, rien n'était capable de la détourner un instant de la pensée de son bien-aimé. Les objets sensibles, n'étaient au contraire, pour elle, comme les sentinelles de la cité pour l'épouse des Cantiques, que des gardiens vigilants, qui lui en donnaient

promptement des nouvelles, et lui indiquaient avec précision les lieux où il repose. Aussi, à force de pencher vers Dieu, lui arrivait-il souvent de s'oublier involontairement dans les conversations, et de laisser ses interlocuteurs sans réponse; son esprit succombait sous le poids de son cœur, pour se perdre avec lui dans le sein de son Créateur. Étonnée de ses moments d'abstraction, sa maîtresse et sa gardienne, sœur Maddalena, lui demandant un jour à quoi elle pensait : « Je pensais, lui répondit-elle, à la grandeur de Dieu, à l'amour immense qu'il nous porte, aux bienfaits dont il ne cesse de nous combler; et alors je me suis mise à l'en remercier, à appeler sa bonté paternelle sur moi, sur mes sœurs, sur nos bienfaiteurs et sur toutes les âmes qui me sont continuellement recommandées [1]. »

Avec cette disposition d'esprit, les choses matérielles les plus vulgaires se présentaient naturellement à elle sous une face mystique, avec un rapport, une analogie avec les phénomènes de la vie spirituelle. Ainsi, un jour de grande lessive, étant venue au lavoir aider les sœurs, comme elle lavait le linge avec elles, elle se prit à dire : « Nous devrions faire pour nos cœurs ce que nous faisons pour ce linge : les soumettre d'abord à une bonne lessive, puis les laver, les frotter, les presser avec force, et les plonger fréquemment dans le côté sacré de notre divin rédempteur. » Et, en disant cela, elle entra en extase [2].

La conduisait-on au jardin afin de lui donner un

1 Fi. Guidi, cap. XXVIII, pag. 62.
2 Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 109.

peu de distraction, le plus souvent on n'obtenait pas le but désiré, les choses les plus aimables de la nature ne faisant que la transporter plus vivement vers Dieu. Sœur Maddalena Strozzi s'y promenant avec elle, un soir d'été, la conduisit au bord d'une fontaine où l'eau tombait du pied d'une croix. La sainte s'approcha du conduit et essaya par récréation d'en fermer l'orifice avec la main. Mais voyant avec quelle impétuosité l'eau s'échappait à travers ses doigts : « O sœur Maddalena, s'écria-t-elle, comme cette source abondante me représente le fleuve de vie qui tombait de l'ouverture du côté de Jésus ; et dans ces flots qui se précipitent à travers mes doigts, ne voyez-vous pas l'image des ruisseaux surabondants qui coulent de ces saintes plaies ? » Et, les yeux levés sur la croix, elle demeurait ravie [1] !

Une autre fois, étant encore dans le jardin en compagnie d'une sœur, ses yeux se portèrent vers un arbre chargé de fruits ; et, les regardant avec une douce mélancolie, elle se mit à dire : « Oh ! si nous demeurions unis à Dieu aussi naturellement que ces fruits le sont à l'arbre, nous sentirions que nous sommes ses membres et qu'il est notre tête ; de telle sorte que nous ne pourrions plus en être séparés sans qu'on nous fît violence et sans qu'on nous fît éprouver une grande douleur. Comme nous serions heureux alors ! C'est l'arbre qui a donné l'être et la vie à ces fruits ; et nous, ne sommes-nous pas aussi le produit de Dieu et l'œuvre de ses mains ? C'est l'arbre qui les conserve et les nourrit ; et que deviendrions-nous

1 Sandrini, lib. II, cap. IX, pag. 182.

-i Dieu ne nous conservait et ne nous donnait chaque
our la nourriture du corps et de l'âme? Ces pauvres
ruits, une fois séparés de l'arbre paternel, ne font
lus de progrès, tout leur développement s'arrête;
'est-ce pas aussi notre malheur du jour où nous
ous séparons de Dieu? Plus de progrès dans la vie
pirituelle, plus de mérites pour la vie éternelle. »
Et, de ces considérations s'élevant progressivement
ers Dieu, elle entraînait sa compagne dans les mou-
ements les plus tendres de la plus sublime orai-
son [1].

Dans une autre circonstance, sa fidèle gardienne
enait singulièrement à la distraire et à la délasser
près les fatigues d'une longue extase. Elle se fit
ccompagner de quelques-unes des sœurs qui lui
taient les plus familières, et, la conduisant au jar-
in au milieu des fleurs, elles cherchaient à la ré-
réer par le spectacle de leur beauté et la douceur
e leurs parfums. Mais voilà que, s'approchant
racieusement d'une de ces belles fleurs, elle fixa
es yeux sur elle avec un aimable sourire, en di-
ant: « Cette fleur si belle, avec ses couleurs em-
ourprées, me représente le précieux sang de mon
édempteur. Ces parfums si suaves me remplissent
'âme des aromes célestes du sang de Jésus! O prix
e mon âme! ô sang répandu avec tant d'amour,
'est toi qui nous as délivrés de l'abîme éternel de
'enfer. » Et, tenant délicatement cette fleur dans sa
ain, elle demeura deux heures en extase dans
ette attitude. On conserve au monastère un petit

[1] Fl. Guidi, cap. XXVIII, pag. 62.

tableau, où la sainte est ainsi représentée au milieu des fleurs. On le dit l'œuvre d'une sœur, qui en aurait peut-être contemplé la scène vivante [1]. »

En dehors de ces extases accidentelles, elle en avait de régulières, comme celles dont elle était favorisée depuis les premiers temps de sa vie religieuse, tous les matins après la sainte communion. Jusqu'à sa mort, c'était toujours une heure bénie, où les anges et les saints venaient l'arracher à la terre, pour la conduire en esprit en présence de son Époux. « Alors, dit la bulle de sa canonisation, la « main du Seigneur était réellement sur elle. La « gloire de Dieu l'environnait de ses rayons, et « ceux qui l'approchaient pouvaient remarquer « l'éclat répandu sur tout son corps. Quelquefois « même on la voyait alors s'élever de terre et de- « meurer ainsi longtemps suspendue en l'air. » C'est dans ces belles extases qu'on l'entendait se livrer avec son Créateur aux colloques les plus ravissants, mélange inouï de tendresse, d'humilité, d'ardente charité pour Dieu et le prochain. Un jour on l'entendit s'écrier, dans l'élan de son amour : « Trinité sainte! que de faveurs vous m'accordez! Époux de mon âme, que de merveilles vous me faites admirer, que mes yeux n'avaient jamais vues! On voit bien que vous ne faites pas attention aux péchés que je commets tous les jours. Plus je vous offense, au contraire, plus vous me comblez de biens, vous, mon amour, mon refuge, mon protecteur, l'espérance de mon âme. De grâce, ô mon

[1] Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 109.

Dieu, ne me refusez pas la faveur que je vous demande; ne rejetez pas la prière que je vous adresse en ce moment. Daignez tourner vers les pécheurs les regards de votre bonté. Daignez étendre sur eux les bras de votre miséricorde, ô mon divin Époux, vous que la grâce environne et que la gloire couvre de ses splendeurs. Appelez-les à la pénitence, comme vous y avez appelé saint Pierre. Si vous n'aviez pas dirigé sur lui des regards si miséricordieux et si tendres, il ne serait pas revenu si promptement à vous, ô mon Jésus; ni son repentir n'eût été si profond, ni ses larmes si amères! Oh! que votre visage est rayonnant de beauté et de gloire! Je ne me lasse pas de le contempler! Je vous rends grâces, ô mon divin Époux, de tous les bienfaits que vous avez accordés au genre humain entier, et en particulier de tous ceux que vous avez accordés à ce monastère[1]. »

Un dimanche matin, se trouvant plus malade que de coutume, elle remonta dans sa cellule, après avoir reçu la sainte communion. Là, toute souffrante, elle se laissa tomber à genoux sur un coussin pour faire son action de grâces, et elle entra aussitôt en extase. Sa gardienne, qui l'avait suivie de près, la vit quelque temps après revenir à elle-même, et, s'apercevant de la position qu'elle avait prise, s'indigner de cette recherche, en s'écriant: « Sont-elles donc faites pour toi, indigne pécheresse, toutes ces douceurs et toutes ces mollesses? » et, rejetant du pied le coussin, se remettre à genoux sur

1 Fl. Guidi, cap. xxvii, pag. 59.

le plancher nu et rentrer en extase, les mains jointes, les yeux ouverts, dans une attitude toute majestueuse. Puis elle l'entendit adresser à Dieu une longue et fervente prière pour les pécheurs. Elle commença par s'adresser à la très-sainte Vierge, la suppliant, avec une grande effusion de cœur, de prier son divin Fils, par la joie qu'elle avait eu en le nourrissant de son lait et par son immense douleur quand elle le vit tout couvert de son sang au jour de la Passion, de ne pas permettre que tant de mérites fussent perdus pour les pécheurs, dont elle était la Mère. Ensuite elle pria pour l'Église universelle en proie aux angoisses que lui suscitaient les hérétiques, et tellement souillée par les désordres des mauvais chrétiens, qu'elle ne lui reconnaissait plus aucune forme de la véritable Épouse de Jésus-Christ. Et, poursuivant son fervent entretien avec l'Époux de son âme, elle le remerciait de toutes les grâces qu'elle en avait reçues, confessant que c'était sans aucun mérite de sa part, ne les tenant que de la bonté toute gratuite de son Dieu; car pour elle, elle était indigne de voir jamais le ciel. « Mais, ô mon Dieu, s'écriait-elle en terminant, s'il est vrai que vous m'ayez marquée du sceau de votre élection, rien ne pourra jamais l'effacer de mon front. Ni bêtes féroces, ni monstres horribles, ni l'enfer tout entier, ni aucune créature ne pourront me séparer de vous [1]. »

Heureux les siècles, bienheureuses les nations qui possèdent de telles âmes! Quelle que soit la

1 Fi. Guidi, cap. xxvii, pag. 60.

masse des crimes qui pèsent sur elles, dans la balance de l'éternelle justice, qui pourrait mesurer l'immense contre-poids produit par une seule de ces âmes, pour faire pencher la balance du côté de la miséricorde? Qui pourrait dire tout ce que cinquante ans d'une pareille prière de tous les jours ont dû faire tomber de torrents de bénédictions du ciel sur cette terre d'Italie, si gravement atteinte au dedans par la corruption de ses mœurs et au dehors par l'hérésie frémissante à ses portes? Au XVI^e^ siècle, de grandes calamités fondirent sur l'Église; mais Dieu lui avait suscité une légion de saints pour la défendre, et son salut fut assuré. De nos jours, les calamités ne sont pas moindres, et nous n'avons pas de saints! D'où nous viendra donc le salut?

Toutes ces extases de Catherine, mêlées de prières si ferventes, étaient le fruit de sa pureté, de son innocence exceptionnelles. Car elle fut au premier rang de ces vierges admirables, dont parle Benoît XIV dans sa bulle de canonisation, « qui, « possédant la parfaite chasteté de corps et d'es- « prit, sont admises avant le jour marqué pour « les fiançailles éternelles, à goûter les joies nup- « tiales elles-mêmes, c'est-à-dire qu'elles sont « comblées de telles et de si grandes faveurs du « Ciel, que, même pendant l'exil de cette vie, elles « paraissent être arrivées, par anticipation, à la « parfaite union avec leur Époux céleste. » Tous ses historiens s'accordent à reconnaître que jamais, dans le cours de sa longue vie, elle ne ressentit ni l'aiguillon de la chair, ni les ardeurs de la concu-

piscence, ni aucune de ces imaginations, de ces tentations impures qui ont fait gémir tant d'autres vierges très-saintes, bien qu'elles n'en aient jamais contracté la moindre souillure, soutenues qu'elles étaient par la grâce de Jésus-Christ. L'un d'entre eux, employant une comparaison empruntée à l'école de saint François de Sales, disait que le « rare privilége de sa pureté était semblable au « mont Olympe, qui, échappant par son élévation « aux atteintes des vents qui viennent de la terre, « apparaît au loin majestueusement couronné de « flammes immobiles et éternelles[1]. » Notre humble et douce Catherine passa ainsi sur la terre, dans la bienheureuse ignorance de ses corruptions comme un ange du ciel. « Son innocence semblait contemporaine de celle du paradis terrestre ou plutôt de celle du ciel lui-même, d'où est bannie toute impureté et toute tentation[2]. »

A cette pureté, toute de faveur et de privilége, elle joignait à un degré non moins sublime la pureté acquise par la ferveur des bonnes œuvres et la parfaite droiture d'intention, c'est-à-dire par un éloignement absolu et universel du péché. Depuis sa première enfance, jusqu'à l'âge avancé où elle est parvenue, jamais elle ne s'écarta en quelque chose de l'accomplissement de la volonté de Dieu.

1 Le sue purissime fiamme fossero, come quelle dell'Olympo indite è non sopraggiunte, è sempre perpetua nella sua eminenza, perchè non mai combattute da venti opposti. (Sandrini lib. II, cap. xx, pag. 215.)

2 Ella venne in certo modo a participare un arrha della innocenza prima o più fosse del paradiso, in cui è bandita ogni impurita, etc. (Seraf. Razzi, lib. III, cap. vi, pag. 114.)

Malgré son extrême humilité et cette sévère vigilance qu'elle exerçait sur elle-même, jamais elle ne put se reconnaître coupable d'une faute volontaire. C'est l'aveu que la force de la vérité lui arracha un jour, dans un de ses tendres épanchements avec son divin Époux. Parlant de tous les dons, de toutes les faveurs sublimes dont le Ciel s'était plu à enrichir son âme, elle disait dans son admirable humilité : « Pour moi, Seigneur, je ne croyais pas que toutes ces choses se rencontrassent en moi, ni qu'elles dussent s'y trouver, puisque je n'ai rien fait pour les acquérir et qu'elles ne m'ont coûté ni soins ni peine. Du moment que vous avez daigné m'en faire don, elles sont vôtres Seigneur, et c'est vous qui les conservez en moi. Vous me dites qu'il y a trois choses qui vous plaisent en moi : la pureté, l'humilité et la droiture du cœur. Pour moi, je ne me reconnais aucun bien. Seulement, quoique j'aie toujours été toute remplie de péchés, dans le monde et dans la vie religieuse, vous le savez, ô mon Dieu, et je puis le dire en toute assurance, je n'ai jamais fait une seule action dans ma vie avec la pensée qu'elle pût vous offenser. Et cela non par la vertu qui est en moi, mais uniquement par le secours de votre grâce et par cette providence avec laquelle vous avez toujours veillé sur moi [1]. » A notre sens, il n'est pas dans la vie des saints un trait plus sublime que cet aveu d'une perfection qui ne se rencontre que parmi les anges, fait avec la simplicité d'une âme qui s'ignore elle-même et une

1 Fl. Guidi, cap. XXXIII, pag. 76.

humilité qui trouve encore le moyen de s'accuser. Il y a là des abîmes qui confondent et devant lesquels on ne sait qu'adorer la main de Dieu, qui creuse ces profondeurs dans l'âme des saints!

Ainsi, pure dans son corps orné d'une innocence virginale et tout angélique, pure dans son âme demeurée toujours unie à Dieu par les liens d'une inaltérable charité, pure dans ses paroles, toutes de Dieu ou pour Dieu, pure dans ses pensées et dans ses œuvres, toutes conformes aux préceptes de son Créateur, Catherine fut en somme toute pure, toute belle, toute sainte, à l'imitation de la glorieuse Vierge Marie, et, dans une certaine mesure, le Tout-Puissant pouvait lui adresser comme à elle ces paroles de complaisance et d'amour : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous. » Du reste, celles que Dieu lui adressa un jour, dans une effusion de tendresse, les contiennent implicitement dans l'ampleur et la magnificence des louanges qu'elles renferment : « Ma fille, lui disait-il, tu as été toujours à moi, « et de toute éternité je t'ai choisie pour mienne. « Puis je t'ai créée, et je t'ai conservée pour moi, « parce que je savais ce que je voulais faire de toi « et de quels dons je voulais orner et enrichir ton « âme [1]. »

Pourrait-on s'étonner après cela des complaisances inouïes et des ravissantes familiarités que le Ciel eut avec cette créature toute céleste? Notre-Seigneur Jésus-Christ et la très-sainte Vierge, sa

2 Fi. Guidi, cap. xxxiii, pag. 77.

Mère, trouvaient un charme infini à descendre visiblement auprès d'elle, à la prendre tour à tour dans leurs bras, comme leur enfant chérie, et à la combler de caresses. Jésus-Christ lui présentait son côté ouvert, pour qu'elle s'enivrât à cette source des éternelles délices, et la très-sainte Vierge la faisait boire à la même coupe où un Dieu lui-même se délectait de la douceur de son lait [1].

Les anges et les saints venaient s'entretenir avec elle dans sa cellule, avec un abandon tout fraternel, comme si déjà elle leur eût appartenu. De son côté, elle finissait par oublier dans leur compagnie qu'elle fût encore de ce monde, tant ils se conduisaient avec elle comme s'ils ne devaient plus la quitter, lui racontant les mystères divins tels qu'ils les voyaient à la lumière de l'éternité, et faisant passer dans son âme les joies qu'ils en éprouvaient [2].

Son ange gardien, qui lui servait habituellement de guide dans toutes les ascensions vers les mondes invisibles, se plaisait quelquefois à venir lui donner des fêtes particulières. Il lui amenait un certain nombre d'autres anges, et tous ensemble ils la récréaient de leurs chants célestes. Aux accents de cette divine harmonie, son âme montait si haut dans la contemplation des choses éternelles, et les enivrements qu'elle y goûtait étaient si doux, qu'elle se croyait en possession du paradis, et longtemps après ces ravissements, il lui en restait une telle admiration et un goût si divin, qu'elle n'était plus

1 Fl. Guidi, cap. xx, pag. 45.

2 Così habitando la terra, stava in compagnia de gl'angeli del cielo. (*Idem*, cap. xxiii, pag. 53.)

capable de comprendre et de sentir les consolations humaines [1].

Enfin, en dehors de l'extase et jusque dans le cours ordinaire de la vie, quelques saintes poussèrent la familiarité jusqu'à venir la trouver au milieu de ses compagnes pour converser avec elle. C'est ce qu'on raconte de sainte Agnès, martyre, et de sainte Agnès du mont Politien; elles arrivaient ensemble, lui prenaient la main, admiraient un instant le diamant céleste qui ornait son anneau nuptial, et, puis la mettant au milieu d'elles, se plaisaient à l'envelopper de la radieuse atmosphère qui les entourait [2].

Sainte Thècle, vierge et martyre, venait se mêler à ses travaux manuels, et tantôt accomplir un même ouvrage avec elle, tantôt faire à sa place tous les travaux qui lui étaient commandés. Ses compagnes ne pouvaient pas douter de la présence invisible du céleste auxiliaire, soit par le progrès sensible de l'ouvrage dont elles n'apercevaient pas l'ouvrière, soit par le nombre et la perfection des travaux accomplis dans un temps très-restreint, soit enfin par les témoignages de respect et d'affectueuse dévotion que Catherine lui rendait visiblement. On se représente aisément ce que devaient être la ferveur et le recueillement de toutes ces sœurs réunies dans la salle de travail, à la pensée qu'une sainte du paradis

[1] Rimaneva sopra fatta da tanto diletto e maraviglia, chè non poteva gustare terrene consolazione. (Filippo Guidi, cap. XXII, pag. 52.)

[2] Sandrini, lib. II, cap. XX, pag. 217.

était là au milieu d'elles pour aider une de leurs compagnes [1].

Mais une pureté qui avait le pouvoir d'attirer à elle tout le ciel, ne devait pas laisser la terre insensible à ses charmes. « Quand on parle de l'odeur de sainteté, ce n'est pas seulement une figure, c'est encore quelquefois une réalité: car la pureté de l'âme, élevant le corps à sa hauteur, lui communique quelque chose de spirituel et de pur comme elle. Et de même que les dispositions maladives du corps humain se trahissent au dehors par la mauvaise odeur, de même Dieu permet quelquefois que le corps, transformé par une vie pure et tout angélique, se manifeste sensiblement par des émanations d'une suavité particulière [2]. » C'est ce qu'il a fait en sainte Catherine. Son corps exhalait une odeur des plus douces qui surpassait en délicatesse les parfums connus de la terre. Cela n'arrivait pas toujours ni d'une manière continue; mais seulement par intervalles et dans des circonstances particulières, selon les dispositions de la divine Providence. C'était principalement pendant qu'elle faisait oraison, qu'elle sortait de la sainte communion et pendant ses heures d'extase. Dans ces moments mêmes, il n'était pas donné à tous d'en goûter le bienfait. Parmi les personnes présentes, les unes en avaient la jouissance, d'autres en étaient privées; pour les unes, la faveur ne durait que quelques instants, tandis qu'elle persévérait plus longtemps pour les autres. Jésus-Christ voulait montrer par là

[1] Fl. Guidi, cap. XXIII, pag. 53.

[2] *La Mystique divine*, par Görres, tom. I, chap. IV, pag. 340.

que c'était un privilége surnaturel dont il avait orné sa sainte épouse, et que ce n'était que par faveur qu'il accordait aux âmes la consolation d'en sentir les douceurs. Une fois, toutes les religieuses du monastère eurent le bonheur de respirer ces parfums célestes sans interruption, pendant vingt-quatre heures qu'avait duré son extase. Cette odeur s'attachait à ses vêtements et à tous les objets qu'elle touchait, avec une telle puissance, qu'on se demandait si ces objets n'avaient pas été imprégnés de quelque liqueur parfumée. Quelquefois les lieux mêmes où elle avait quelque communication avec le ciel ou obtenu quelque grâce signalée demeuraient comme consacrés par la présence de ces baumes célestes. Un jour, voulant obtenir à tout prix la conversion d'un grand pécheur, elle s'était cachée à tous les regards sous les combles du monastère, pour ne pas être troublée dans son oraison. Quand, au bout de quelques heures, elle en sortit assurée de sa conquête, les parfums qui s'en exhalaient trahirent son secret, et les sœurs, qui ne cherchaient que le point de départ de ces aimables suavités, purent contempler, non sans attendrissement, l'étrange oratoire qu'elle s'était choisi par amour pour un pauvre pécheur.

On raconte que dans les environs de Prato, il y avait un monastère de ferventes religieuses qui professaient une vénération particulière pour la Mère Catherine, à cause des grandes vertus et des prodiges qu'elles en entendaient raconter tous les jours. Une seule s'obstinait à ne pas y ajouter foi, et disait tout haut que plus elle en entendait parler,

moins elle se sentait disposée à y croire. Un jour que cette sœur était encore dans son lit, elle sentit vers le matin comme deux mains qui la saisissaient par les épaules et par la tête, et l'attiraient fortement à elles. Tout épouvantée, elle se mit à appeler Jésus, tout haut, à son secours, et à répéter en tremblant : « Qui est-ce donc qui me tire ainsi? » Alors elle entendit une voix lui répondre : « C'est moi, sœur Catherine, à qui vous refusez d'ajouter foi! » Encore plus effrayée à ces paroles, elle sortit de sa chambre en poussant des cris et en courant. Les sœurs, en l'entendant, se précipitèrent naturellement sur ses pas pour lui venir en aide, et elle se mit à leur raconter ce qui venait de lui arriver. Mais pour qu'on ne pût pas douter de la réalité de cette apparition, la sainte remplit la cellule de la religieuse incrédule des suaves parfums de sa présence, non pas seulement pendant une ou deux heures, mais pendant deux années consécutives [1]. Comme on le pense bien, de tous les lieux où sa présence laissait ces traces sensibles de son passage, le plus favorisé devait être naturellement celui où elle faisait habituellement sa résidence. Aussi un de ses historiens, parlant de sa cellule, disait « qu'elle était un jardin fermé, mais tout embaumé des aromates de la sainte épouse de Sion, où la belle fleur de sa pureté virginale exhalait l'arome des anges, au milieu de toutes les suavités de parfums célestes [2]. »

Avec cela, elle n'en continuait pas moins de se livrer à ses austérités habituelles, malgré son grand

1 Fl. Guidi, cap. XXIII, pag. 74.
2 Sandrini, lib. II. cap. XX, pag. 218.

âge. Outre son abstinence perpétuelle, ses jeûnes fréquents, le cilice et les chaînes de fer dont elle ceignait son corps, elle poursuivait ses disciplines régulières trois fois toutes les nuits, et de la manière le plus rigoureuse. C'était au point d'exciter la rage de l'enfer, qui, ne pouvant supporter les mérites de tant de ferveur, s'efforçait par tous les moyens possibles de la détourner d'un si saint exercice. Comme il savait que la sainte ne redoutait rien tant que le bruit et l'éclat dans toutes ses œuvres, un soir, pendant qu'elle se donnait la discipline, le démon, caché sous le plancher de sa cellule, se mit à la contrefaire, mais avec un bruit si grand, qu'il pouvait être entendu d'une bonne partie du monastère. Pour la faire cesser, la sainte fut obligée d'aller chercher à son secours la sœur Maria Jacopi et la sœur Speranza Pandolphini. Toutes ensemble, elles se mirent en prières pour chasser l'importun, faisant des signes de croix et jetant de l'eau bénite sur l'endroit d'où venait le bruit. Mais tout était inutile. Alors la sœur Maria Jacopi, fatiguée de l'obstination du méchant, imagina de s'en prendre à son orgueil, en lui infligeant une grande humiliation. Le moyen lui réussit. Satan, tout honteux d'être ainsi méprisé, se retira pour toujours, n'essayant plus d'inquiéter les pénitences de la sainte [1].

Outre ces souffrances volontaires, elle avait encore à endurer celles que la Providence lui imposait dans ses maladies continuelles. Les douleurs permanentes de ses stigmates, les graves perturbations qu'appor-

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. XI, pag. 131.

tait dans sa vie organique la prépondérence de la vie de l'âme, par ses extases de tous les jours, tout cela eût suffi pour maintenir son corps dans un état de maladie chronique, qui ne lui permettait plus d'avoir un moment de repos du côté de la terre. Il n'y en avait plus pour elle que du côté du ciel. Il ne se passait pas de mois qu'elle n'eût à subir une recrudescence de douleurs, des crises violentes, des fièvres ou d'autres maux, qui l'obligeaient à garder le lit pendant des semaines entières. Mais au milieu de toutes ces souffrances diverses et continues, non-seulement elle se montrait heureuse d'être ainsi crucifiée avec son Époux, et d'expier avec lui les péchés du monde, mais elle n'en était ni moins sereine ni moins joyeuse avec ses compagnes et ses fils spirituels, comme avec toutes les personnes du dehors qui avaient à traiter avec elle. Elle écrivait ainsi le bulletin de sa santé à Philippe Salviati, qui le lui avait demandé : « Il est une heure après midi et la fièvre n'est pas encore venue. J'ai bien senti de temps en temps certaines inflammations à la tête, qui la mettaient un instant tout en feu, mais elles disparaissaient bientôt. Je crois bien que c'était la fièvre qui s'était mise en route pour venir, et qui en vous rencontrant a eu peur de vos sévères remontrances ; de telle sorte que la pauvrette se trouvait dans la situation de l'ânesse de Balaam, n'osant plus aller en avant ni retourner en arrière. J'espère que cette fois elle s'en ira en fumée. Du reste, comme il plaira à Dieu ; c'est toujours ce qu'il y a de mieux[1] ! »

1 Le Lettere, etc., pag. 153.

CHAPITRE XIV

Dernières années de la vie de sainte Catherine. — Ses rapports avec sainte Marie Madeleine de Pazzi, — avec saint Philippe de Néri. — Sa condescendance envers les gens du monde. — Son esprit de pauvreté religieuse jusque dans ses infirmités. — Ses sentiments d'humilité. — Trait sublime qui les couronne.

1586-1590

C'était le temps où commençait à briller à Florence une de ces âmes séraphiques qui ne traversent la vie de ce monde que pour s'y consumer d'amour pour Dieu, je veux parler de sainte Marie Madeleine de Pazzi. Comme sainte Cathérine, elle était de race patricienne, et s'était hâtée, comme elle, de quitter les splendeurs de sa maison pour se renfermer au désert, dans l'unique possession de son bien-aimé Rédempteur. Entrée au Carmel, dans le monastère de Sainte-Marie-des-Anges, à l'âge de seize ans, elle avait pris son essor vers les choses de Dieu avec un tel élan, qu'avant la fin de son noviciat elle faisait déjà l'admiration de ses compagnes par ses vertus angéliques, ses ravissements, et toutes les faveurs sur-

naturelles dont le Ciel se plaisait à orner sa vie. Qu'on juge de la joie de la Mère Catherine, alors âgée de près de soixante-quatre ans, en voyant poindre si près d'elle une sainteté si brillante à son aurore, et comme elle dut s'empresser de lui témoigner ses ardentes sympathies. L'histoire nous montre ces deux saintes âmes entrant dès ce moment en communications intimes ; mais elle nous en laisse ignorer les détails précieux, et quelle fut celle des deux qui vint saluer la première son émule dans l'amour divin. Le seul acte authentique qui nous reste de leurs relations, nous fait seulement conjecturer ces deux choses : d'abord, que ce fut Marie-Madeleine qui vint la première à Catherine, comme à l'illustre épouse de Jésus-Christ, dont la gloire remplissait depuis longtemps toute l'Italie ; et puis, que l'extase qui entrait dans les habitudes de leur vie surnaturelle, n'était pas étrangère aux actes de leur sainte intimité. Voici ce qu'en raconte l'historien de sa vie, Vincenzio Puccini : « Un jour de l'année 1586, la « bienheureuse Marie-Madeleine, se trouvant en ex- « tase dans la salle du noviciat, se mit à dicter une « lettre à l'adresse de la Mère sœur Catherine de « Ricci, religieuse de haute vertu, dans le monastère « de Saint-Vincent de Prato, aujourd'hui morte en « grande opinion de sainteté. La lettre une fois écrite « et scellée, on l'envoya à la Mère Catherine, par le « commissionnaire du couvent, dans son monastère « de Prato, à dix milles de Florence. Après quelques « heures, la sainte, toujours en extase, fit entendre, « par ses paroles, qu'elle voyait le commissionnaire « remettre la lettre à la Mère Catherine. Puis,

« après un moment, tenant les yeux fixés sur un « même point, elle fit connaître qu'elle voyait et li- « sait la réponse que la sœur Catherine lui adressait, « tandis que son visage donnait des signes de mé- « contentement, parce que la réponse qui lui était « faite n'était pas conforme à ses désirs. Au bout de « quatre heures, le commissionnaire étant de retour, « la Mère prieure lui demanda l'heure à laquelle il « avait remis sa lettre et celle où il avait reçu la ré- « ponse, et, les rapprochant des heures indiquées « par la sainte, elle les trouva parfaitement d'ac- « cord. En lisant la réponse de la Mère Catherine, « toutes choses se trouvèrent exactement conformes « à celle que la sainte avait vue en esprit, ce qu'elle « confirma elle-même de vive voix au sortir de son « extase [1]. »

A la même époque, saint Philippe de Néri touchait au sommet de sa renommée et remplissait la capitale du monde chrétien de la bonne odeur de ses vertus et des œuvres admirables de son zèle apostolique. Né, lui aussi, à Florence, et formé dès son bas âge à la piété par les Pères Dominicains de Saint-Marc, il leur en garda toute sa vie la plus vive reconnaissance et une grande estime pour leur ordre; de telle sorte qu'à Rome il n'avait jamais cessé d'entretenir avec les religieux de la Minerve les rapports les plus affectueux. Ce fut par eux, par les relations continuelles qu'ils avaient avec leurs frères de Saint-Marc de Florence et de Saint-Dominique de Prato, et en particulier, comme nous l'avons dit,

[1] *Vita di santa Maria Mad. di Pazzi*, cap. LXVI, pag. 130.

par la médiation du Père Fra Angelo de Diacetto, leur ami commun, que saint Philippe et sainte Catherine avaient appris de bonne heure à se connaître et à s'apprécier. A toutes les vertus admirables, aux dons sublimes du Saint-Esprit, unis au charme de son caractère, qui le rendait si aimable à tous, saint Philippe ajoutait un titre qui le recommandait à l'affection de sainte Catherine, c'était sa grande dévotion au bienheureux Jérôme Savonarole. Depuis son enfance, saint Philippe cultivait religieusement la mémoire de ce grand serviteur de Dieu, vénérait ses reliques, gardait pieusement dans sa cellule son image, la tête environnée de l'auréole des saints, le priant, l'invoquant avec amour, comme un Père, un puissant protecteur dans le ciel. Benoît XIV rapporte que Dieu s'était plu à sanctionner sa dévotion par des prodiges. Un jour, pendant qu'au palais du Vatican, dans une grande assemblée de théologiens, présidée par le souverain pontife Paul IV, on pressait vivement la condamnation des doctrines de Fra Girolamo Savonarola, saint Philippe était en prière devant le saint Sacrement, exposé sur l'autel de l'église de la Minerve, au milieu des Dominicains tremblant pour la gloire menacée de leur grand homme. Tout à coup il entra en extase, et demeura immobile dans la contemplation du spectacle invisible qui réjouissait son âme. Puis, quelques instants après, sortant de son ravissement : « Victoire! victoire! s'écria-t-il, « rendons grâces à Dieu! La doctrine de Fra Giro- « lamo a triomphé des accusations acharnées de ses « ennemis. Elle est désormais incontestable au juge- « ment de notre Saint-Père le Pape, qui vient de la

« couvrir de sa haute approbation. » Une heure après un envoyé du Vatican en portait au monastère la nouvelle officielle [1] !

On se persuade aisément que des âmes si saintes et si rapprochées déjà par des goûts uniformes, ne durent pas tarder de contracter entre elles la plus douce intimité par des communications réciproques. On croit qu'il s'établit de bonne heure entre elles un commerce de lettres assez fréquent, et nous avons la preuve qu'il persévéra jusque dans les dernières années de leur vie, dans la lettre que sainte Catherine adressait à saint Philippe en 1587, trois ans avant sa mort. Voici cette lettre, conservée comme une relique dans la sacristie de *Santa-Maria in Valicella*, chez les Pères de l'Oratoire de Rome :

« Jesus, Maria! Je suis toute confuse de penser « qu'au milieu de vos continuelles et si importantes « occupations pour la plus grande gloire de Dieu, « vous avez daigné écrire à une pauvre femme et une « misérable pécheresse comme moi. Que Dieu vous « récompense de ce grand acte de charité! J'ai de- « mandé au Seigneur de me rendre la santé pour « mieux le servir pendant ce carême. Il m'en a fait « la grâce si libéralement, que toutes mes infirmités « ont disparu tout d'un coup. Mais, hélas! je ne mé- « ritais pas cette faveur, puisque je n'ai rien fait pour « y correspondre. Cependant je vous ai appliqué « une partie de mes exercices, suppliant la divine « Majesté de vous rendre et de vous conserver la « santé, parce que la sainte Église a grand besoin

[1] Opera Bened. XIV, de servorum dei beatificatione, etc., lib. III, cap. xxv.

« de vous. Daignez prier Jésus pour moi, afin que « tant de grâces qu'il me fait à toute heure ne soient « pas perdues par ma faute. Vivez joyeusement et « n'ayez pas d'inquiétude sur votre salut; car Dieu, « qui est très-juste, ne pourra pas refuser son pa- « radis à un serviteur comme vous, qui lui a été « fidèle toute sa vie. Prosternée devant vous, je vous « demande votre sainte bénédiction. Votre fille in- « digne, sœur Catherine, pécheresse aux pieds de « Jésus. Adieu [1]. »

Mais ces communications par lettres, ces froides communications à distance, ne suffisaient pas à leur ardente sympathie. Ils brûlaient du désir de se voir, de mêler plus intimement leurs âmes, à la lumière de leur visage, à la chaleur de la parole vivante, dans l'abandon et le charme d'un entretien tête à tête. Et cependant tout semblait les tenir fatalement éloignés l'un de l'autre, saint Philippe se trouvant enchaîné dans la ville de Rome par les œuvres de son zèle, sainte Catherine par ses vœux au fond de son cloître de Prato. Mais Dieu, à qui rien n'est impossible, devait se faire le complice de leurs désirs et favoriser leur pieuse entrevue.

Un certain Giovanni Animuccia, de Florence, vivant à Rome dans la familiarité des Pères de l'Oratoire, et sous la direction spirituelle de saint Philippe, vint un jour à Prato faire visite à la Mère Catherine. Dans le cours de la conversation, il demanda à la sainte si elle connaissait saint Philippe de Néri. Catherine lui répondit « qu'elle le connais-

1 Le Lettere, etc., pag. 77.

sait de réputation, mais non pas de vue, et qu'un des plus grands désirs de sa vie, c'était de le voir et de lui parler. » L'année suivante, ce même Animuccia étant retourné lui faire une nouvelle visite, la sainte prit elle-même l'initiative pour lui dire, avec un air tout satisfait, « qu'elle avait eu enfin le bonheur de voir saint Philippe et de converser longtemps avec lui. » Cependant il était notoire que ni sainte Catherine n'avait quitté son monastère de Prato, ni saint Philippe la ville de Rome. Que s'était-il donc passé? Un jour que la sainte, en prière, témoignait tendrement à son divin Époux son ardent désir de voir son fidèle serviteur, Dieu la transportant en esprit jusqu'à Rome, elle apparut à saint Philippe, et s'entretint avec lui face à face pendant un temps considérable. Ainsi l'attestent la bulle et les actes de la canonisation de saint Philippe, par le pape Urbain VIII[1]. Trois ans après, Catherine étant morte, saint Philippe racontait familièrement qu'il avait eu l'avantage de la voir de son vivant et de converser quelque temps

[1] Voici les termes de la Bulle : *Iterumque cum in urbe maneret, tunc in humanis agentem. Catharinam Ricciam Prati in Hetruria commorantem, longo temporis spatio est allocutus.* Mais dans la relation du tribunal de la Rote, pour la canonisation du même saint Philippe, il est déclaré expressément que c'est sainte Catherine qui apparut, à Rome, à saint Philippe, d'après la déposition des témoins qui avaient entendu le saint lui-même l'affirmer. Voici les paroles de la relation : *Catharina Riccia, ven. Monialis Ordinis Prædicatorum, adhuc vivens, licet in monasterio civitatis Pratensis moraretur et Philippus hic Romæ, tamen per visum eidem Philippo se ostendit, ut attestantur in summario, etc.* (Compendio della vita di B. Catharina. Avertimento al Lettore, pag. 16.)

avec elle. Et comme on lui présentait une image, qu'on lui disait être son portrait : « Non, elle ne lui ressemble pas, disait-il, la physionomie de Catherine était tout autre[1]. »

Il existe à Florence un tableau où cette belle vision est reproduite de main de maître. Après avoir représenté saint Philippe et sainte Catherine en face l'un de l'autre, avec l'expression d'une joie toute céleste, l'artiste a eu l'heureuse inspiration de faire intervenir l'objet de leur dévotion commune, le bienheureux Jérôme Savonarole. Il le représente descendant du ciel tout éclatant de gloire, et venant se placer entre eux pour les envelopper de sa lumière et de la tendresse de son regard paternel.

Pendant que Catherine recherchait avec tant d'ardeur la conversation des saints, elle ne se montrait pas moins aimable vis-à-vis des personnes du monde. Jusque dans les derniers temps de sa vie, elle continua d'user dans ses rapports avec elles des procédés les plus bienveillants des plus gracieuses condescendances. Ainsi c'était l'usage en Italie, à l'occasion de certaines fêtes, de certains événements, d'envoyer à ses amis et connaissances, sous forme de petits présents, des sucreries, de petits gâteaux, des *biscottini*, avec les compliments obligés, usage aussi aimable qu'utile à l'entretien des bonnes relations sociales. Notre sainte aimait à se conformer à ces usages du monde, parce qu'elle y trouvait une occasion toute naturelle de se montrer agréable et de faire plaisir. On le voit par ses lettres

1 Compendio della vita di B. Catharina. Avertimento al Lettore, pag. 19.

à ses fils spirituels, aux bienfaiteurs de son monastère, aux grands personnages qui lui montraient de la bienveillance. Toutes les fois qu'elle y joignait ces petits présents, on aime à l'entendre s'excuser avec autant de grâce que de modestie sur leur modicité et leur peu de valeur, comme provenant de sa pauvreté religieuse (*pochè cose da poveri come noi*)[1]. Mais à côté de ces usages du monde, il y en avait un de même nature, particulier aux monastères, qui s'accomplissait vers la fin du carême, aux approches de la semaine sainte. Dans ces saints jours, l'abstinence, commandée par l'Église, était plus sévère, les privations plus rigoureuses, les préoccupations de l'âme plus graves, et pour les gens du monde peu accoutumés à ces austérités évangéliques, la tâche devenait rude et pénible à accomplir. Aussi, compatissant à la faiblesse de leur famille et de leurs parents du monde, à cette occasion, les religieuses avaient imaginé de leur confectionner de leurs propres mains certaines sucreries, pour les aider à traverser ces jours de pénitence et leur envoyaient des boîtes de fruits confits. C'étaient comme les anges de la Passion, qui venaient du fond de leur monastère les consoler et les fortifier de leur tendre sympathie dans l'accomplissement de leur pieux devoir. Sainte Catherine ne manquait pas tous les ans d'user de cette attention et de cette courtoisie vis-à-vis de ses nouveaux convertis ou de quelque grand personnage qu'elle tenait particulièrement à rapprocher de Dieu dans ces grandes fêtes de Pâques.

[1] Le Lettere, etc., pag. 105.

Nous voyons qu'elle y fut fidèle dans les dernières années de sa vie, par cette lettre qu'elle adressa au grand-duc François de Médicis, aux Pâques de l'année 1586, un an avant la mort de ce prince : « Nous trouvant, lui disait-elle, dans le saint temps où l'Église, notre Mère, nous rappelle la mémoire de la bonté et de la miséricorde infinies que Dieu a témoignées à sa créature, en la rachetant par la passion et la mort de son Fils unique, nous nous croyons obligées plus étroitement que jamais de prier pour Votre Altesse sérénissime et pour toute votre sérénissime maison. Nous joignons humblement à cette lettre une boîte de *bastoncelli, fichi è cedri confetti,* pour cette semaine sainte. Ce sont petites choses et mal confectionnées, que nous prions Votre Altesse sérénissime d'avoir la charité de recevoir, pour s'en réjouir avec la sérénissime grande-duchesse [1]. » Ainsi, quand le monde a voulu tourner en plaisanterie les soins délicats, les attentions fines nées dans les couvents, il ne se montre qu'ingrat ; car, comme on le voit, ces excellentes religieuses n'en usaient ainsi à son égard qu'à l'exacte imitation de ces mères tendres et dévoués, qui, pour aider leurs enfants à supporter un remède amer ou une opération douloureuse nécessaire à leur santé, les prennent par leur faible en leur ménageant quelque adoucissement.

Mais avec cette extrême condescendance pour les autres, notre sainte demeurait toujours austère et réservée pour elle-même. Jusque dans les soins in-

1 Le Lettere, etc., pag. 96.

dispensables qu'exigeait sa santé, avec une discrétion admirable, elle gardait toujours cette mesure qui n'ôte rien aux exigences de la situation, mais qui sauvegarde les vertus et la perfection de l'état que l'on a embrassé et qui nous lient jusqu'à la mort. Ainsi ses continuelles maladies avaient singulièrement délabré son estomac, au point que depuis l'âge de cinquante ans un peu de vin lui était absolument nécessaire, et comme celui de la communauté était trop grossier pour qu'elle pût le supporter, on en était aux expédients pour lui en procurer d'un peu plus délicat et dont elle pût s'accommoder. Or un jour, dans un de ses lettres au comte Lodovico Capponi, la sœur Bernarda Guichiannotti, sa secrétaire, avait glissé furtivement un *post-scriptum*, pour lui signaler la qualité de vin qui convenait au pauvre estomac de leur Mère. Lodovico, en fils tendre et dévoué, s'était empressé d'y faire droit, et il écrivit à la sainte que, la sachant malade, il s'était procuré quelques barils de vin de *Quianti*, qu'il tenait à sa disposition pour sa consommation personnelle. Voici l'admirable réponse qu'il en reçut : « *Molto onorando e Fratello carissimo*, je vous suis bien reconnaissante de votre bienveillante attention et de votre affectueuse bonté pour moi. Mais comme il n'entre pas dans les règles de la vie commune qu'une religieuse puisse avoir quelque chose en propre et pour son usage particulier, je ne puis et ne dois pas permettre qu'un petit tonneau de vin soit détourné de l'usage de la communauté pour m'être exclusivement réservé. Faites-moi donc le plaisir de garder

cette provision pour vous, et quand j'en aurai besoin, je vous promets de vous en demander avec la même confiance et la même liberté que je le ferais à mon propre frère, soyez-en bien assuré [1]. » Puis avec l'humilité religieuse, qui ne refuse de personne les aumônes que l'on fait aux pauvres de Jésus-Christ, elle ajoute, avec beaucoup de délicatesse : « Il est vrai, cependant, que lorsqu'on ne m'envoie qu'une bouteille ou deux de ce vin, comme vous avez eu la bonté de le faire, nos sœurs sont contentes que j'en accepte le don de la main bienveillante qui me l'offre, et je lui en témoigne ma reconnaissance comme je l'ai fait pour vous [2]. » Ainsi elle refuse, même pour sa santé, un don trop large, parce qu'il blesse les règles de la vie commune et de la pauvreté religieuse ; mais elle l'accepte, quand il reprend les proportions d'une aumône destinée à couvrir un besoin personnel et quotidien. On le voit, l'idéal de la vraie religieuse, ce serait à ses yeux d'attendre au jour le jour, en santé comme en maladie, tout ce qui lui est nécessaire de la bonté de cette Providence qui veille sur les fleurs des champs et les oiseaux du ciel !

Nous avons vu qu'elle avait promis à son cher Lodovico de recourir à lui et de lui demander de son vin quand elle en aurait besoin. Elle tint parole. Mais ce ne fut que quinze ans après, à la suite d'atroces douleurs et à la dernière extrémité. En 1588, deux ans avant sa mort, elle lui écrivait, avec cet abandon tout fraternel : « *Fratello carissimo*,

1 Le Lettere, pag. 387.
2 *Ibidem*, etc., pag. 387.

comme je relève de mes nombreuses maladies, un peu de votre vin vermeil me serait agréable. Mais il me le faudrait bien doux et un peu délicat; car ces maladies ont réduit ma langue à un tel état que je ne puis rien supporter d'aigre ou d'amer, et encore même le doux me rebute et me fatigue. Pardonnez-moi de m'adresser à vous avec tant de confiance; du reste, une seule bouteille me suffira [1]. »

Cette aimable simplicité, unie à ce fervent esprit de pauvreté religieuse, semblait le produit naturel de sa grande humilité. A mesure qu'elle avançait vers le terme de sa course ici-bas, on eût dit qu'elle descendait davantage dans les sentiments de mépris qu'elle avait d'elle-même. A chaque occasion, elle les manifestait de la manière la plus étonnante. On se rappelle le noble caractère du comte Lodovico Capponi et les longues et terribles épreuves de sa vie. Un jour que la Mère Catherine, avec les ressources ingénieuses de son inépuisable tendresse, avait abondamment consolé son cœur, le noble Lodovico, dans l'effusion de sa reconnaissance, ne trouvant pas, dans son langage habituel avec sa sainte Mère, des expressions qui répondissent à la haute considération et à la vénération profonde qu'elle lui inspirait, eut le malheur de recourir au vocabulaire de sa courtoisie de grand seigneur. On peut juger, par la réponse de Catherine, quel supplice il avait fait subir involontairement à son humilité : « Je commencerai par vous dire que je ne suis qu'une très-méprisable servante de Jésus; c'est pour

[1] Le Lettere, etc., pag. 434.

cela que je ne voudrais pas que vous me donniez le titre de *signora*, puisque je ne le suis pas, ni que vous employiez pour moi les expressions de *très-saints pieds* ou de *très-saintes mains*, attendu que du côté de cette misérable chair je ne suis qu'un sac de vers et une créature inutile. Aussi c'est une grâce que je vous demande, de ne plus employer pour moi ces formules d'honneur et de les réserver pour qui les mérite. Je vous prie de ne pas m'en vouloir si je vous parle ainsi ; car, avec l'affection que je vous porte dans le Seigneur, je ne voudrais pas vous voir user envers moi de pareilles superfluités et vous tromper si étrangement sur mon compte[1]. »

En l'année 1588, un autre grand seigneur, le chevalier Ricasoli, allant en pèlerinage à Notre-Dame de Lucques avec sa femme et ses enfants, s'arrêta à Prato, uniquement pour complimenter la Mère Catherine. Dès qu'il fut en sa présence, à la grille du parloir, avec cette urbanité propre aux personnes de son rang, il se mit à se plaindre courtoisement à la sainte de ce qu'elle ne lui commandait plus rien depuis quelque temps, lui retirant ainsi l'occasion de lui témoigner sa reconnaissance pour l'immense service qu'elle lui avait rendu dans son ambassade de Bavière. Et comme il se mettait en devoir de lui rappeler les circonstances du merveilleux événement, Catherine, détournant avec beaucoup d'adresse la conversation sur un autre sujet, le rendit si intéressant et l'y engagea si bien,

1 Le Lettere, etc., pag. 411.

lui et les personnes qui l'accompagnaient, qu'il ne leur fut plus possible de porter ailleurs leur pensée. Ils se retirèrent charmés de sa piété et de sa bonne grâce. Mais une fois sortis du couvent, ils oublièrent tout pour ne songer qu'à l'admirable humilité dont elle venait de leur donner un si bel exemple. Ils en demeurèrent si édifiés qu'ils ne savaient plus se taire sur ses louanges [1].

Enfin, la dernière année de sa vie, en 1589, elle couronna tous les actes d'humilité dont sa vie est tout émaillée, par un des plus éclatants et des plus solennels. Elle avait appris, depuis quelque temps, que plusieurs de ses filles, et principalement sœur Maddalena Strozzi, s'étaient plu à écrire, pour en garder le souvenir, la relation de toutes les grâces et faveurs extraordinaires dont le Ciel l'avait comblée. Ce fut pour elle un grand chagrin. Convaincue dans la simplicité de son cœur qu'il n'y avait pas de créature plus inutile et plus misérable qu'elle, et se regardant comme la cause de tout le mal qui arrive dans le monde, elle ne pouvait pas supporter la pensée qu'il resterait des traces de son passage ici-bas, et qu'elle s'en irait après sa mort occuper une place usurpée dans la mémoire des hommes. Elle en gémissait devant Dieu en versant des larmes amères, suppliant sa bonté infinie de lui épargner ce surcroît posthume de l'inutilité et de l'indignité de sa présence sur la terre. De ce moment elle n'eut point de repos qu'elle n'eût trouvé le moyen et l'heure favorable de mettre la main sur tous ces écrits et de les anéantir.

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. 1, pag. 102.

Un jour enfin, pendant que toutes les sœurs étaient au chœur, elle entra dans les cellules suspectes, s'empara de tous les manuscrits qu'elle put rencontrer, et, les renfermant tous dans un sac, elle se hâta de les porter à la sœur boulangère, qui, dans ce moment, faisait chauffer son four. « Tenez, ma sœur, lui dit-elle d'un air empressé, hâtez-vous de brûler tous ces papiers; car malheur à nous, si on les trouvait dans la maison. » La bonne vieille sœur Thaddée, qui aimait singulièrement la Mère Catherine, ne soupçonna dans toutes ces écritures que les malheurs qu'elle entrevoyait dans le visage agité et les paroles de la sainte, et, faisant l'obéissance, elle les jeta sous ses yeux au milieu des flammes. A ce spectacle, le visage de Catherine s'illumina d'une flamme toute divine; elle était radieuse de son triomphe[1]! Sublime antithèse du poëte, qui, voyant les pages empreintes de son génie s'en aller, plus durables que l'airain, perpétuer au delà du tombeau son nom et sa gloire parmi les mortels, s'écrie triomphant : « Je ne mourrai pas donc tout entier, *Non omnis moriar!* » la sainte, en voyant sa renommée tomber en cendres avec ces écrits qui lui promettaient l'immortalité ici-bas, heureuse de ne rien laisser d'elle même sur la terre et de tout emporter dans le sein de Dieu, elle s'écrie plus triomphante encore : « Je mourrai donc tout entière, *Omnis moriar!* »

Dans la fête séculaire de sa canonisation, il y a près de trente ans, on célébrait encore en vers cet

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. 1, pag. 104.

acte immortel d'humilité : « Incendie magnanime ! « s'écriait le poëte toscan. La cellule de la douce « vierge était un théâtre fécond en prodiges. On y « voyait son corps frêle et délicat, meurtri de pé- « nitences, ruisseler de sang sous son fouet impla- « cable ; on y voyait les splendeurs des apparitions « célestes, et, dans l'ardeur de ses extases, son corps, « emporté par son âme, demeurer longtemps sus- « pendu entre le ciel et la terre. Mais le plus beau « spectacle qu'on y ait jamais contemplé, c'est celui « de l'héroïque vierge, assistant heureuse et sou- « riante à l'embrasement volontaire de ces pages « fidèles qui devaient raconter ses vertus et sa gloire « jusque dans les âges les plus reculés [1]. »

Au terme de sa carrière, Catherine imprimait ainsi, sans s'en douter, sur sa vie tout entière, ce qu'elle regardait comme le caractère fondamental et le sceau infaillible de la sainteté. Sœur Maddalena Strozzi lui recommandant, un jour, une personne en grande réputation de vertu, et lui demandant confidentiellement si elle pensait qu'elle fût aussi sainte qu'on le disait, elle lui répondit sans hésiter : « Oui, si elle est

1 O magnanimo incendio ! era la cella
Della pia virginella usa ai portenti :
Qui al fral gracile è stanco
Volontari tormenti,
Qui le visioni arcane è il molle fianco
Levato allo concesse estasi ardenti.
Ma spectacolo più grande unqua non vide
D'allor chè tutta balenò d'un fuoco
Della vergine inceso, ond'eran arse
Del suo valore le memorie sparse.

(Pietro Odaldi di Pistoia, per le feste, nell'anno centesimo della canonizzazione di santa Catharina de Ricci, nella chiesa di San-Vincenzio di Prato.)

« humble ; car toutes les fois que je vois une âme
« établie sur ce fondement, je la crois capable de tout
« bien. Comme aussi la verrais-je accomplir des mi-
« racles, si je ne lui reconnais pas la vertu d'humi-
« lité, je lui refuse mon estime et n'en fais aucun
« cas [1]. »

[1] Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 110.

CHAPITRE XV

Dernière maladie de Catherine. — Sa mort. — Ses funérailles.

1590

Le 23 janvier de l'année 1590, plusieurs membres de sa famille étant venus de Florence pour la voir, Catherine s'était laissé absorber par eux tout le jour, au point de négliger les soins qui lui étaient nécessaires. Vers le soir, quand ils furent partis, bien qu'elle fût toute fatiguée et presque à jeun, elle voulut néanmoins assister à l'office des Complies, dont l'heure était venue. C'était la dernière fois qu'elle devait se trouver vivante au chœur, au milieu de ses filles. A sept heures du soir elle fit son modeste repas, et à neuf heures elle fut prise de violentes douleurs de côté qui ne lui laissèrent pas un moment de repos pendant quatre jours consécutifs. Le dernier jour, qui était le 27 du même mois, de graves complications survinrent; et comme, malgré tous les soins et la science des médecins, le mal ne faisait que s'aggraver, ses filles, qui l'aimaient si tendrement, au chagrin de la voir tant souffrir, commencèrent à ajouter la crainte de la perdre. Cependant, au

milieu de ses vives souffrances, elle demeurait douce et tranquille. Son visage angélique n'avait rien perdu de sa sérénité et gardait son sourire habituel. Seulement, quand on lui annonça un remède des plus violents qu'on lui avait fait prendre dans une maladie précédente, elle se mit à dire doucement : « Je sais que lorsque Jésus veut nous mortifier, il sait en trouver les moyens. » Craignant l'effet de ce remède qui, dans une autre circonstance, avait failli l'étouffer, elle se mit à demander pardon à toutes les sœurs qui étaient présentes, s'accusant avec humilité et componction de n'avoir pas été ce qu'elle devait être, mais une grande pécheresse à charge au monastère et insupportable à tout le monde. Puis, les consolant par de douces paroles, elle les exhorta à persévérer dans les saintes observances et la vie commune, leur promettant d'être leur protectrice auprès de Dieu. Il y avait dans sa cellule deux petits autels ; sur l'un était un crucifix, et sur l'autre une sainte Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Elle s'y fit conduire, à demi portée dans les bras de ses sœurs, et demeura longtemps en prière devant chacun. Elle demanda à Jésus et à sa sainte Mère de lui conserver encore la vie pendant quelque temps, si telle était la volonté de Dieu : Non pas pour moi, disait-elle, mais pour mes pauvres filles désolées. Puis, s'abandonnant aux adorables dispositions de la divine Providence, elle supplia la très-sainte Trinité, par ce grand amour qui l'avait portée à la créer à son image et à sa ressemblance, de lui pardonner tous ses péchés et de lui assurer son salut. Elle demanda à la sainte Vierge, en sa qualité de refuge des

pécheurs et de mère de miséricorde, de ne pas l'abandonner en ce moment suprême ; aux saints anges, de la protéger et de la défendre contre tous les piéges du démon ; à tous les saints du paradis, de venir à son secours et de la conduire au port éternel.

Le matin du 31 janvier, elle demanda qu'on lui appertât le remède annoncé, qui consistait en cinq pilules de térébenthine. Jetant amoureusement les yeux sur le crucifix, elle lui dit : « Mon Jésus, je prends ces cinq pilules en l'honneur de vos cinq plaies, et comme on me les donne pour la guérison de mon corps, que les mérites de vos cinq plaies servent aussi pour la guérison et le salut de mon âme. » Le soir du même jour, vers l'heure des vêpres, comme la maladie empirait de plus en plus, ses pieuses filles eurent la pensée d'aller lui chercher le crucifix qui lui avait parlé si souvent et qui était venu de lui-même se reposer dans ses bras, espérant qu'il lui apporterait sa guérison tant désirée. Dès qu'elle le vit entrer dans sa cellule, elle lui tendit les bras, et, après l'avoir pressé sur son cœur et couvert de ses baisers avec l'amour le plus tendre, le tenant dans ses mains, les yeux fixés sur lui, elle se mit à lui parler ainsi : « O mon Jésus, comme j'ai été ingrate « envers vous ! je vous en demande bien pardon. « Oui, j'ai mérité mille fois l'enfer. Mais comme « vous êtes, ô mon Jésus, tout miséricordieux et « tout bon, je prends la confiance de vous demander « mon salut, non par présomption, mais par amour « pour vous. O mon doux amour, couvrez-moi, je « vous en prie, tout entière de votre sang précieux, « afin que le démon ne me reconnaisse pas. Plongez-

« moi, lavez-moi dans ses flots salutaires. Cachez-
« moi dans votre très-saint côté, afin qu'il ne me
« trouve plus, puisqu'il n'a été ouvert par le fer de
« la lance que pour y donner asile à mes péchés. »
Puis, se mettant à lui baiser pieusement les pieds et
les mains, elle poursuivait : « O mains sacrées, qui
« avez opéré mon salut et celui du monde, servez-
« moi de bouclier contre le démon. O pieds bénis, si
« délicats et si saints, qui vous êtes tant fatigués
« pour moi et le genre humain tout entier, conduisez-
« moi en sûreté au port du salut. » Et à la fin, elle
lui recommanda avec une affection des plus tendres
toutes ses religieuses, lui disant de ne pas oublier
qu'elles étaient ses filles bien-aimées. Puis, faisant
l'offrande d'elle-même à sa divine majesté : « Vous
savez, ô mon Jésus, lui dit-elle, combien j'ai tou-
jours désiré de mourir avec vous sur la croix. Aussi
je vous rends grâces, ô mon doux amour, de ce que
vous avez daigné, non par mes mérites, mais par
votre pure bonté, délivrer mon âme de toute crainte
de la mort, la remplissant de consolation et de con-
fiance, afin que je puisse avec plus de sécurité arriver
jusqu'à vous, qui êtes mon repos éternel. » Elle ve-
nait à peine de prononcer ces dernières paroles,
qu'on entendit en dehors de la cellule un bruit for-
midable, accompagné de grandes secousses dans la
maison, semblables à celles que produit un tremble-
ment de terre, comme si cette partie du monastère
était prête à s'écrouler. Tout le monde comprit que
c'était le démon, qui, vaincu par la servante de Dieu
et tenu à distance de sa cellule par l'autorité de son
divin Époux, faisait éclater sa rage impuissante

par toutes ces agitations et ces bruits menaçants.

Le 1er février, veille de la Purification de la sainte Vierge, on lui demanda si elle voulait qu'on lui apportât le saint viatique; elle répondit avec un grand empressement que c'était son désir. Elle s'y prépara immédiatement par la confession sacramentelle; puis elle se tint en oraison et probablement en extase pendant une heure. En revenant à elle-même, on l'entendit dire ces paroles : « Il faut se soumettre à la volonté de Dieu; » ce qui fit supposer qu'elle venait de recevoir la révélation de sa fin prochaine. Cependant on lui apportait solennellement la sainte Eucharistie. En entendant le son de la petite cloche qui annonçait sa venue : « Voici mon Jésus, dit-elle, allons au-devant de lui. » Et descendant de son lit, où elle était tout habillée, elle se mit à genoux sur un petit escabeau, soutenue dans les bras de la sœur Maria Angela Segni et de la sœur Maria Benigna Acciajuoli. Dans ce moment, son visage était tout enflammé et d'une beauté céleste, n'ayant rien perdu de sa plénitude habituelle. On n'eût pas soupçonné, en la voyant, qu'elle fût si près de sa fin, si l'extrême faiblesse de sa voix ne l'eût fait comprendre. Quand le saint Sacrement fut entré dans sa cellule, elle abaissa profondément son front devant lui en témoignage d'adoration et de crainte respectueuse; puis, le regardant avec une douce confiance, elle lui dit avec un grand élan d'amour : « Mon Jésus, je vous remercie de tant de bienfaits dont vous m'avez comblée pendant ma vie et de celui que vous m'accordez en ce moment. Je vous conjure par vos très-saintes plaies d'avoir pitié de mon âme. »

Et se tournant vers ses filles toutes en larmes autour de son lit, justement inconsolables de perdre une telle Mère, elle leur demanda de nouveau humblement pardon de ne les avoir pas toujours consolées dans leurs peines autant qu'elles l'auraient désiré, non que ce fût par défaut de tendresse, car elle les avait toutes affectueusement aimées, mais par défaut et impuissance de nature. Elle fit sa profession de foi sur la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans le saint Sacrement, sur toutes les vérités que croit et professe l'Église romaine, et elle reçut la sainte Eucharistie avec une dévotion inexprimable. Elle demeura encore quelque temps à genoux, priant à demi-voix son Jésus de la plonger de plus en plus dans son sang précieux et de la couvrir de la multitude de ses mérites infinis.

Deux heures après la communion, elle reçut en particulier un grand nombre de ses filles qui venaient lui faire leurs dernières confidences et recevoir ses derniers avis, et elle eut pour toutes des lumières et des paroles de vie qui les remplirent de consolation. Puis, en quelques heures elle régla, avec une précision et une netteté d'esprit qu'on ne devait pas attendre d'une personne aux prises avec les angoisses de l'agonie, une multitude de petites affaires qui regardaient l'administration temporelle et spirituelle du monastère. Les moments pressaient : on lui administra le sacrement de l'extrême-onction, qu'elle reçut avec une admirable ferveur, répondant aux prières de l'Église avec ses sœurs et psalmodiant avec elles. Quand on lui donna le crucifix à baiser, elle renouvela ces scènes si touchantes de l'épouse

de Jésus crucifié, le pressant dans ses bras, le couvrant de baisers, lui adressant les paroles les plus tendres, l'appelant son amour, lui recommandant ce qu'elle avait de plus cher dans la vie, ses filles du monastère et ses fils spirituels du dehors. L'extrême-onction reçue, elle fit appeler successivement auprès de son lit chacune des diverses catégories de sœurs dont se composait le monastère, les postulantes, les converses, les novices, les jeunes sœurs et les Mères anciennes. De sa voix mourante, elle leur fit entendre à chacune les plus douces paroles qu'on lui eût entendu prononcer de sa vie et des enseignements si précis, si bien appropriés à leur condition, qu'un savant théologien, profondément versé dans les voies de Dieu, eût été à peine capable de le faire lui-même. Nous ne citerons que son testament suprême adressé aux Mères anciennes. Elle leur recommanda la concorde et l'union entre elles; le zèle pour l'honneur de Dieu, pour l'observance régulière, pour le parfait accomplissement de leurs vœux. Elle leur disait que c'était à elles à veiller avec une grande attention à ce qu'on ne vît jamais s'introduire dans leur monastère la question du *mien* et du *tien;* mais qu'on y persévérât à vivre de la vie commune dans la manière qu'elle l'y laissait établie, et elle concluait par cette affirmation solennelle : « Que l'esprit de propriété dans un monastère était le poison de l'amour de Dieu, une source de nombreuses discordes et de grandes inquiétudes de conscience, pour quiconque était engagé par vœu à la pauvreté volontaire [1]. »

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. XVI, pag. 151.

Après ce suprême devoir accompli, Catherine ne s'occupa plus que de Dieu, partageant son esprit entre la contemplation de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la récitation de ses *Pater*, de ses *Ave* et de ses *Psaumes* ordinaires. Aux portes de l'éternité, n'ayant plus que quelques heures à vivre, c'était un doux et aimable spectacle de la voir faire paisiblement oraison et accomplir ses dévotions journalières. Toutes les dispositions, toutes les pentes de sa sainte vie étaient ordonnées par le cours le plus droit et le plus simple vers une sainte mort; elle n'avait rien à changer pour le dernier moment, parce que tous ces moments n'étaient que pour Dieu. La dernière prière qu'on entendit expirer sur ses lèvres était un *Pater noster*.

Entre une heure et deux heures du matin, on entendit des chants harmonieux retentir dans le monastère. Des sœurs, charmées par ces douces mélodies, sortirent un instant et se dirigèrent du côté du noviciat, pensant que ce ne pouvait être que les voix des jeunes novices. Là elles se convainquirent que ce n'était pas au dedans, mais au-dessus du monastère que s'exécutaient ces chants divins. Pendant plus d'un quart d'heure elles eurent la consolation d'entendre les voix des anges au milieu des plus suaves harmonies convier la sainte aux noces éternelles; ils répétaient à l'envi ces paroles : « Viens, épouse du Christ, viens recevoir la couronne que le Seigneur t'a préparée de toute éternité. » Dans ce moment, Catherine demanda au Seigneur d'abréger le temps de ses épreuves, non pas à cause d'elle, mais à cause de ses pauvres filles qui s'épuisaient

de fatigue autour d'elle. Sa prière fut exaucée. Tout d'un coup, sentant que la vie lui échappait, de sa main droite elle ferma ses deux yeux, comme elle le faisait à ses filles au moment suprême; elle étendit ses bras et ses pieds en forme de croix, puis doucement, sans mouvement, sans aucun signe sensible, elle rendit son âme entre les mains des anges, qui la portèrent dans les bras de son Époux dans le ciel. Il était deux heures du matin, un vendredi, le 2 février 1590, le jour de la fête de la Purification de la sainte Vierge. Le nom de Catherine en grec signifie: *la pure.*

Dans ce même moment, dans un autre monastère de la ville, une fervente religieuse passant la nuit dans de saintes veilles vit tout d'un coup une magnifique procession de saints et de saintes, et, au bout du cortége, Notre-Seigneur Jésus-Christ conduisant au milieu d'une grande gloire une de ses épouses au ciel. Pendant que, ravie de joie, elle contemplait ce beau spectacle, elle entendit à l'*Angelus* du matin les cloches de Saint-Vincent qui sonnaient le glas pour la mort de sœur Catherine. Elle comprit alors quelle était la bienheureuse épouse qui s'en allait avec Jésus dans les joies du paradis.

La même vision eut lieu à la même heure pour un autre habitant de Prato, un fils spirituel de la Mère Catherine, nommé Baccio Verzoni. Réveillé subitement, il vit cette brillante compagnie de saints qui remontait vers les cieux, et il reconnut Catherine dans la glorieuse épouse que Jésus-Christ conduisait par la main aux noces éternelles. Plus sensible,

au premier moment, à la perte d'une Mère si tendrement aimée qu'à la joie de son triomphe, il laissa éclater sa douleur par ses gémissements et par ses larmes, et, réveillant les gens de sa maison, il leur annonça la mort de Catherine, en leur disant qu'il l'avait vue s'en aller en triomphe dans le ciel. Comme on lui disait que ce n'était peut-être qu'un songe produit par ses tristes appréhensions de ces derniers jours, voilà que le son des cloches de Saint-Vincent vint les détromper eux-mêmes et leur apporter la preuve de la réalité de la vision.

Le matin du même jour, comme les religieuses du monastère étaient à l'oraison, une jeune nièce de la sainte, nommée Fiammetta de Ricci, enfant de onze à douze ans, élevée dans la maison, aperçut sa tante à genoux dans le sanctuaire, avec son costume de religieuse tout éclatant de beauté, et ayant sur son épaule gauche, à la place où elle portait la croix dans ses visions de la Passion, comme un large et brillant rayon de soleil. L'enfant, à qui on venait de dire qu'elle était morte, ravie de la voir vivante, si belle et si glorieuse, s'agitait à sa place et faisait effort comme pour se lever et aller se précipiter dans ses bras. Mais elle ne put y réussir, et ce ne fut que lorsqu'elle la vit disparaître pour faire place au corps de la défunte, qu'on portait en ce moment au chœur, qu'elle comprit que c'était sa tante qui venait de lui apparaître du ciel.

Enfin ce fut encore le même jour que la sainte se plut à annoncer elle-même à Florence, sa patrie, la fin de son exil et son heureux triomphe dans le ciel. Elle apparut toute glorieuse à quelques reli-

gieuses du monastère des Anges et de Sainte-Marie, tandis que sainte Marie-Madeleine de Pazzi s'en allait d'elle-même, dans une de ses extases, la contempler dans toutes ses splendeurs, au milieu de l'assemblée des bienheureux.

Dès que la nouvelle de sa mort se fut répandue dans le monastère, il serait difficile d'exprimer ce que fut l'explosion de la douleur universelle. Dans ce premier moment, il n'y avait pas une seule des religieuses qui fût capable d'autre chose que de s'abandonner aux sanglots et aux larmes. C'est au point que le corps de la sainte demeurait abandonné sans aucun de ces soins respectueux que l'on s'empresse de rendre à la dépouille mortelle des défunts. Dieu en prenait soin lui-même, et l'embellissait de telle sorte qu'en la revoyant, on ne voulait plus en détacher les yeux. Pendant que son corps était étendu sur son lit sous cette forme de croix qui convenait si bien à l'épouse de Jésus crucifié, son visage avait revêtu une beauté, une grâce, une splendeur surhumaines. Il était d'une blancheur éblouissante et d'un incarnat couleur de rose [1], si vif et si frais, qu'au lieu du visage d'une femme morte, on l'eût pris pour celui d'une jeune fille pleine de vie et dans toute la fraîcheur de l'âge [2]. Il s'en échappait de temps en temps des rayons de lumière si éclatants, que les yeux ne pouvaient pas la regarder fixement [3].

[1] Fu rimirata di colore così fresca et vivace che pareva come di *rose incarnate*. (Compendio, etc., pag. 77.)

[2] Bella gracioza, che non di donna defunta, ma di vergine anco vivente in fresca etade. (Seraf. Razzi, lib. III, cap. xvii, pag. 134.)

[3] Furono veduti nel suo volto tali splendore che in esso fissar non potevano le sguardi. (Compendio, etc., pag. 77.)

Ses cils, en particulier, répandaient au contraire un éclat si doux et si agréable qu'on ne se lassait pas de les regarder [1]. C'était, en un mot, quelque chose de si éclatant, de si suave, de si gracieux à la fois, et tellement au-dessus des beautés terrestres, que, de l'aveu de tous, on ne pouvait en voir de semblable que parmi les anges [2].

Le reste de son corps n'éclatait pas moins en prodiges par la révélation des mystères de son intimité avec Jésus crucifié. Autour de son front on voyait apparaître les marques sanglantes de son couronnement d'épines; dans ses pieds et dans ses mains, les stigmates vénérables de son crucifiement avec son Époux, et dans sa main gauche, les uns voyaient distinctement le brillant anneau de ses fiançailles sacrées, tandis que d'autres n'apercevaient à son doigt qu'un foyer lumineux qui dardait au loin comme un rayon de soleil [3]. A tout cela, il faut ajouter la plus suave odeur qu'il commença à exhaler au moment de la mort, et qu'il continua de répandre jusqu'à ce qu'il fût enseveli. Cette odeur surpassait tout ce qu'on pouvait avoir senti de plus agréable ici-bas. C'était comme un composé de l'arome de diverses fleurs, parmi lesquelles dominait celui de la violette; mais fleurs et violettes d'une autre terre et d'autres cieux que les nôtres.

Il ne fallait rien moins que tous ces signes de la gloire de leur Mère pour relever le courage de ses

1 Le risplendiva soprà delle ciglia una balleza cosi vaga, cosi rara, che sempre l'haresti voluta guardare. (Seraf. Razzi, lib. III. cap. XVII, pag. 154.)

2 Una faccia proprio angelica. (Compendio, etc., pag. 77.)

3 *Id., ibid.*

filles. Elles ne se rassasiaient pas de la voir, de contempler sa beauté, son sourire céleste, de respirer ses parfums si doux qui ressemblaient tant à l'odeur de ses vertus et au charme de sa bonté. Elles lavèrent son corps très-saint avec une consolation inexprimable, le revêtirent de ses habits religieux, et, l'ayant couché sur un lit funèbre orné de fleurs, elles commencèrent ses funérailles, qui durèrent trois jours. Le premier jour, le matin même de la Purification de la sainte Vierge, elles la portèrent le long des galeries supérieures du monastère et des cloîtres inférieurs, comme pour lui faire bénir une dernière fois, par sa présence, ces lieux qu'elle avait tant aimés, et recevoir leur dernier adieu. Puis, après une courte station dans le chœur des religieuses, elles la portèrent dans l'église extérieure sur une estrade élevée, où elle demeura deux jours exposée à la dévotion des fidèles, dont le concours fut innombrable. On comprend tout ce que Florence et les pays voisins durent envoyer de foules empressées aux obsèques de la *sainte de Prato*, qui, depuis plus d'un demi siècle, remplissait la Toscane et le monde de la renommée de ses vertus et des prodiges qu'elle accomplissait. On comprend tout ce que le spectacle de cette morte radieuse de beauté, dont le visage avait des splendeurs éblouissantes pour les uns, les grâces d'une jeune fille vivante pour d'autres, pour tous un aspect qui n'avait rien d'humain, mais tout céleste et tout divin, dont le corps portait des traces de Jésus crucifié, répandait des éclairs de lumière et des baumes odorants; on comprend tout ce que ces merveilles s'ajoutant aux prodiges innombrables

de sa vie, devaient soulever d'élans d'enthousiasme, de ferveur, de confiance et d'amour dans ces multitudes émues. Aussi, ce que furent tous ces élans des âmes, tous ces mouvements populaires autour de ces restes sacrés, dans cette église, et pendant deux jours, nous n'essayerons pas de le décrire; ce n'étaient pas des hommages, des regrets, des adieux comme ceux que l'on voit aux funérailles d'un mortel vénéré, c'étaient les hommages, les regrets, les adieux que l'on réserve à un envoyé céleste, au terme de sa mission ici-bas. Comme on admire les beautés d'un soleil qui se couche, comme on se réchauffe à ses derniers rayons, on se rapprochait des reliques de la sainte, on saluait sur son visage les dernières illuminations de son âme, on lui donnait ses derniers messages pour ne pas en être oublié là-haut, et, faisant toucher toutes sortes d'objets sur son corps, on lui demandait d'y renfermer quelque étincelle de ce feu sacré qui avait consumé sa vie, quelques restes de son action bienfaisante sur la terre.

Cependant quelques mesures avaient été prises pour conserver les traits du visage de la sainte par les soins pieux du seigneur Vincenzio Ricci, le plus jeune et le seul survivant de ses frères. Il était accouru de Florence dès la première nouvelle de la gravité de sa maladie, et il n'avait plus quitté Prato. Il s'était établi au parloir du monastère, et à chaque instant la sœur portière allait et venait de la malade à son frère, pour le tenir au courant de tous les incidents de sa maladie jusqu'à sa mort. Avant qu'on ramenât le cercueil dans l'intérieur du monastère, il fit prendre l'empreinte de son visage avec du

plâtre [1], et les sœurs chargèrent un artiste, dont le nom n'est pas connu, de la représenter telle qu'elle était dans son cercueil, le corps entouré de fleurs et la tête ornée d'une couronne de roses [2]. Parmi les religieux dominicains qui étaient accourus de Florence, on distinguait le Père Fra Filippo Brandolini, prieur de *Santa-Maria-Novella*, un des fils spirituels de la sainte. Il suivit partout le Père Fra Marco Balducci, prieur de Saint-Dominique de Prato, et le Père Fra Tomaso Cambi, confesseur des religieuses, dans tous les devoirs qu'ils rendirent à ses restes sacrés, jusqu'au moment de leur sépulture dans l'intérieur du monastère.

Le samedi, vers le soir, le corps fut retiré de l'église extérieure pour être rendu aux dernières prières des religieuses. Mais on voulut le montrer une dernière fois à la ville qu'elle avait rendue célèbre par l'éclat de sa sainteté. On lui fit traverser la place de Saint-Dominique et la grande avenue qui conduit à la porte principale du monastère. Parmi les personnages de Florence qui étaient venus lui apporter le dernier hommage de leur vénération et de leur dévouement, on remarquait avec Vincenzio de Ricci le comte Lodovico Capponi, le fils spirituel de la sainte, le plus éprouvé et dont elle avait fait un si magnanime chrétien. Tous deux se montrèrent dignes d'une telle mère. Pendant les deux jours où son corps

[1] Cette empreinte a été dessinée avec soin par le célèbre Antoine Marini, et gravée ensuite.

[2] Ce tableau, dont le dessin est bien achevé et le coloris convenable, se conserve dans la chambre même où mourut la sainte. (Voir Marchese, *Scritti vari*, vol. II, pag. 419 et suiv.)

était demeuré exposé à la vénération publique, ils n'avaient pas cessé de lui faire une garde fidèle par l'assiduité de leur présence que signalaient aux sympathies universelles leur noble attitude, leur profonde douleur, et, au moment de la séparation suprême, leurs sanglots et leurs larmes.

Les sœurs, en possession du corps de leur Mère, ne cessèrent toute cette nuit et la journée du lendemain de pratiquer autour de lui les saintes veilles, par des psalmodies, des prières continuelles. Enfin le dimanche soir, vers le coucher du soleil, on mit un terme à ces funérailles. Après un office chanté au milieu d'inexprimables tristesses, après que les filles de Catherine furent venues l'une après l'autre baiser la main de leur Mère, comme adieu suprême, ses restes sacrés disparurent à leurs yeux dans un cercueil de plomb qui fut enfermé lui-même dans un coffre de bois. Il fut placé dans le vestibule de leur église intérieure dans une ouverture pratiquée dans le mur, au-dessous de la Vierge miraculeuse qui avait protégé le monastère dans le sac de Prato. L'ouverture murée, on y fit graver cette simple inscription :

NÉE LE 23 AVRIL DE L'AN DU SEIGNEUR 1522.
MORTE LE 2 FÉVRIER DE L'AN 1590.
A LA MÉMOIRE
DE LA RÉVÉRENDE MÈRE SŒUR CATHERINE,
DE PIERFRANCESCO DE RICCI DE FLORENCE,
QUI, FAVORISÉE PAR LA GRACE DU TOUT-PUISSANT,
A MAGNIFIQUEMENT AUGMENTÉ ET DOTÉ
CE MONASTÈRE;
COMME AYANT BIEN MÉRITÉ D'ELLES,

SES FILLES TRÈS-DÉVOUÉES DANS LE CHRIST.
ELLE A VÉCU 67 ANS 9 MOIS 9 JOURS [1].

1 Anno Dom. MDXXII,
Die XXIII Aprilis oritur,
Die verò II Februarii, VIII noctis hora MDLXXX,
Moritur.
Reverendæ Matri sorori Catharinæ,
Petri Francisci Riccii de Florentia,
Quæ divina favente gratia,
Monasterium hoc,
Magnoperè auxit ac dotavit;
Piissimæ in Christo filiæ,
De se bene meritæ posuerunt.
Vixit annos LXVII menses IX, dies IX.

CHAPITRE XVI

Permanence de la présence réelle de sainte Catherine au milieu de ses filles après sa mort. — Ses fréquentes apparitions. — Ses miracles en leur faveur.

1590-1592

S'il est un dogme consolant de notre foi, c'est celui de la permanence *des liens d'Adam*, des liens d'affection et de solidarité entre tous les membres de la famille humaine régénérée, je veux parler du dogme de la communion des saints. Une fois devenus frères en Jésus-Christ, nous pouvons nous donner la main et nous aimer toujours, non-seulement entre nous qui vivons sur la terre, quelles que soient les frontières et les nationalités qui nous séparent, mais encore entre nous et ceux de nos frères qui sont allés de ce monde à Dieu, malgré la mort et le tombeau qui nous éloignent de toute la distance du temps à l'éternité. « Bienheureux nos morts qui meurent dans le Seigneur ! » Ils ne sont pas plus loin de notre âme que ceux de nos frères d'ici-bas qui habitent un lieu différent du nôtre.

Également absents à nos regards, ils ne sont pas moins présents à notre cœur; et, quand nous voulons reprendre notre intimité avec eux, presser leur main dans la nôtre, unir nos âmes, nos biens et nos vies, nous n'avons qu'à les rejoindre par l'amour et la prière dans le sein de Dieu, là où nos âmes se rencontrent et se touchent. Ils viennent à nous, comme nous allons à eux, par toutes les pentes du cœur et du besoin. S'ils sont encore dans le lieu de l'expiation et des larmes, ils viennent à nous, confiants dans notre affection, nous demander nos prières et nos suffrages, certains de nous rendre au centuple tout ce que nous aurons fait pour eux; et tous ces pressentiments, toutes ces images de leurs souffrances, toutes ces vives alarmes et ces attendrissements soudains qui s'emparent de nos cœurs à leur souvenir, ne sont que des signes de leur présence réelle au milieu de nous, leur manière invisible d'appeler notre amitié à leur aide. S'ils sont en possession de leur gloire dans le séjour des bienheureux, ils viennent à nous comme des rois amis, pour nous donner de leur surabondance, pour faire une garde permanente autour de ceux qu'ils aiment ici-bas, et, prenant place à côté des anges qui veillent sur nos âmes, nous apporter un surcroît de protection et de défense. Un grand et illustre chrétien de nos jours, Frédéric Ozanam, n'a-t-il pas écrit de sa mère, morte sous ses yeux de la mort des justes, qu'il avait la conviction de sa présence réelle auprès de lui, qu'il ressentait les effets de sa protection invisible, et que, la consultant dans ses indécisions et dans ses doutes, comme de son vi-

vant, des inspirations soudaines lui apportaient les réponses accoutumées de sa prudence et de sa tendresse maternelle! Mais ces choses qui s'accomplissent ordinairement dans le mystère et sous les voiles de la foi, se révèlent quelquefois au grand jour, quand ce sont des âmes bienheureuses qui arrivent devant Dieu avec des mérites exceptionnels. La Providence en dispose ainsi, autant pour manifester au monde la gloire de ces grands saints, que pour encourager et fortifier notre foi par la vision sensible de ces magnifiques et touchantes réalités. C'est ainsi qu'après sa mort, et en prenant possession du ciel, sainte Catherine ne paraissait pas avoir quitté son monastere, tant sa présence réelle y était sensible, tant elle s'y montrait à ses filles bien-aimées dans l'éclat de sa gloire et sous les formes les plus aimables de sa tendresse de mère.

Quelques jours après ses funérailles, pendant que le monastère se trouvait dans ce calme mélancolique qui suit les grandes agitations, et les sœurs plongées sans diversion, dans le vide et les tristesses de leur grand deuil, elle se hâta de leur apporter un peu de joie, en apparaissant à une d'entre elles. Elle choisit la vieille sœur Taddea, celle-là même qui avait été si prompte à lui obéir, en livrant aux flammes les manuscrits qu'elle lui avait apportés, voulant ainsi lui témoigner sa reconnaissance pour ce service rendu à son humilité. C'était d'ailleurs une excellente sœur converse qu'elle avait beaucoup aimée pendant sa vie, à cause de sa grande simplicité et de son ardeur infatigable pour le travail, une de ces vraies perles d'humilité, qui

sont ici-bas les trésors cachés des monastères, en attendant de devenir là-haut des soleils destinés à faire pâlir bien des étoiles. Cette bonne sœur venait d'être déchargée de son office de boulangère, à cause de son âge qui approchait de quatre-vingt-dix ans, et peut-être aussi à cause de son zèle à chauffer son four avec de précieux manuscrits. On lui avait confié le soin du jardin, avec une autre sœur sous ses ordres, lorsqu'un soir, pendant son sommeil, elle vit venir à elle la Mère Catherine, resplendissante de gloire et toute joyeuse, qui lui demanda de la conduire à la belle terrasse qu'on achevait de construire dans le jardin. Elle s'empressa de seconder ses désirs, et ayant appliqué une échelle au mur de la terrasse, comme la sainte y montait, celle-ci lui mit sur la tête une belle couronne de fleurs, en signe de la couronne de gloire qui l'attendait bientôt dans le ciel, et elle disparut. Le lendemain à son réveil, la sœur Taddea n'eut rien de plus pressé que d'aller réjouir ses sœurs, en leur apportant de bonnes nouvelles de leur Mère et de leur raconter sa vision.

Favorisée un autre jour d'une apparition semblable, elle courut en faire part au Père confesseur, en lui disant que cette fois, ce n'était pas dans son sommeil qu'elle l'avait vue, mais étant parfaitement réveillée, et qu'elle avait eu même le bonheur de l'embrasser et de lui recommander toutes les sœurs. Celui-ci lui ayant demandé si elle ne l'avait pas également recommandé lui-même, comme étant leur nouveau confesseur : « Non, lui dit-elle, parce que j'étais tellement éperdue de joie et hors

de moi-même, que j'ai eu à peine la présence d'esprit de lui parler de mes sœurs. Mais, ajouta-t-elle bien naïvement, à la prochaine fois que je la verrai, je n'y manquerai pas [1]. »

Il y avait une autre sœur, qui a elle seule était plus mélancolique que tout le monastère, parce qu'elle ne savait plus que devenir et que faire de son temps, depuis qu'elle ne pouvait plus le consacrer au service de la sainte: c'était son aimable secrétaire, sœur Bernarda Guichianotti. La Mère en eut pitié, et elle se mit en devoir de lui faire reprendre sinon ses fonctions, du moins sa place auprès d'elle. Après quelques jours de cette tristesse et de ce vide que laissait dans son existence l'absence de Catherine, il sembla tout à coup à la sœur qu'elle la sentait à ses côtés, comme quand elle lui dictait ses lettres. Et, à partir de ce moment, elle ne cessa de l'entendre tous les jours lui dire à l'oreille, de sa voix la plus douce et la plus pressante : « Ma fille, mettez ordre à vos affaires et hâtez-vous, parce que vous n'avez pas de temps à perdre. » De plus, ce qui n'était pas moins significatif, tous les matins au saint sacrifice de la messe, au moment de la sainte communion, elle sentait la main de sa Mère la pousser sensiblement à la sainte table, ainsi qu'elle faisait de son vivant pour certaines sœurs qu'elle préparait à recevoir quelque grâce extraordinaire. Sœur Bernarda parla confidentiellement de ces choses à quelques-unes de ses sœurs les plus intimes. Toutes furent unanimes pour

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. XIX, pag. 162.

lui dire que c'était évidemment leur Mère qui l'appelait à elle et l'invitait à se préparer à bien mourir. Il n'en fallait pas beaucoup pour la convaincre. Elle s'y prépara du mieux qu'elle put, et deux ou trois mois après, entendant toujours la voix de sa Mère à son oreille, elle mourut, comme pour lui dire une dernière fois : Me voici[1] !

Dans leurs inquiétudes de conscience, les sœurs continuaient, après sa mort, à s'adresser à elle avec le même empressement et la même confiance que si elles devaient recevoir la réponse de ses lèvres. Loin d'être trompées dans leur attente, il arrivait souvent que la Mère accourait en personne la leur apporter. Une d'entre elles était fort en peine un matin, ne sachant pas si elle ne s'était pas rendue indigne de la communion, pour avoir arraché avec violence un objet des mains d'une de ses compagnes. Dans cette perplexité, elle s'adressa à sa sainte Mère, la suppliant, avec une grande componction, de lui faire connaître si elle devait se confesser de cette faute avant de recevoir la sainte communion. A l'instant même, sa bienheureuse Mère, entrant dans sa cellule, venait lui dire d'aller se confesser au plus tôt. La bonne sœur, ne songeant qu'à obéir, laissa la sainte dans sa chambre et s'en alla en toute hâte, toute mal vêtue qu'elle était, faire sa confession. Immédiatement après, elle se pressa de remonter dans sa cellule, espérant encore l'y trouver et jouir à son aise de sa présence; mais, hélas! *Felix hora, sed brevis mora!* Bien douce est l'heure des joies

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. XIX, pag. 162.

célestes, mais courte et rapide est sa durée! La sainte avait déjà disparu[1]!

Un autre sœur avait un grand désir de faire la communion le jour anniversaire de la naissance de la Mère Catherine; mais, comme on venait de lui imposer certaines occupations qui devaient forcément l'en empêcher, elle en ressentit un grand chagrin. Alors, pour mieux se résigner chrétiennement à la volonté de Dieu, elle vint au chœur se mettre en prière devant le saint Sacrement. Catherine, charmée de sa piété autant que de son affection filiale, l'y attendait pour la consoler. En entrant au chœur, la sœur vit, en effet, sa Mère à la place priorale, toute rayonnante de gloire. A cette vue, sa tristesse s'évanouit pour faire place aux sentiments de la joie la plus vive. Son but obtenu, la sainte ne tarda pas de disparaître aux yeux de sa fille consolée. Mais en témoignage de la réalité de sa présence à sa stalle du chœur, elle y laissa un parfum des plus suaves, que plusieurs religieuses y sentirent toute la matinée[2].

Sainte Catherine continuait ainsi, après sa mort, d'exercer ses fonctions priorales dans son monastère, non-seulement en remplissant de consolations le cœur de ses filles, mais en les préparant aux vertus nécessaires à l'accomplissement des charges difficiles qu'elles devaient exercer dans la maison. Un jour de cette même année qui suivit sa mort, une des plus vénérables Mères, après avoir fait la

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. XIX, pag. 164.
2 *Ibidem.*

communion, était en oraison devant le très-saint Sacrement. Tout à coup elle vit à ses côtés la bienheureuse Catherine qui lui mettait une pesante croix sur les épaules. Dès qu'elle en eut ressenti le poids, elle se refusait à l'accepter, en lui disant qu'elle ne serait pas capable de la porter. « Je veux à tout prix que vous la receviez, lui répliqua la sainte; je vous avertis même qu'elle vous pèsera bien plus que vous ne le pensez, et que vous en serez accablée d'ennuis et de peines; mais vous souffrirez tout avec courage pour l'amour de Jésus-Christ. » Elle lui faisait entrevoir par là les labeurs attachés au gouvernement du monastère auquel elle devait être bientôt appelée en qualité de prieure[1].

Ce n'était pas encore assez; elle devait continuer de faire même les honneurs de son monastère, comme de son vivant, aux grands personnages qui le méritaient par leur piété et leur affectueux dévouement. La marquise Euridice de Malespina avait donné deux de ses filles au monastère de Saint-Vincent et avait continué depuis d'entretenir avec la Mère Catherine et la plupart de ses sœurs les rapports les plus intimes. Bien qu'au moment de la mort de Catherine elle se trouvât à Sienne, dans le monastère *del Paradiso*, la sainte avait eu l'attention de lui en donner avis d'une manière assez évidente, pour que la noble dame l'annonçât à l'heure même à ses suivantes, qui reposaient dans une chambre voisine de la sienne. Cependant cela ne lui suffisait pas. Accoutumée aux prodiges les plus

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. XIX, pag. 164.

étonnants de la part de la sainte et aux témoignages les plus affectueux de sa bonté, la marquise espérait bien en obtenir quelque chose de mieux. Elle arriva donc à Prato quelque temps après sa mort, et, s'entretenant de la sainte avec ses deux filles Cristina et Vittoria, elle leur avouait en tout abandon, qu'elle mourait d'envie de la voir et qu'elle était venue dans l'espérance d'en obtenir la consolation. La Mère Catherine eut la courtoisie de répondre à des vœux si confiants et si franchement exprimés. Dès le lendemain matin, pendant que la noble dame était dans son lit, parfaitement réveillée, un peu avant l'aurore, elle lui apparut dans son costume religieux tout éclatant de lumière, et vint s'entretenir familièrement avec elle comme pendant les jours de sa vie mortelle. Seulement, cette fois, la conversation eut un caractère plus ravissant que jamais. Mais en disparaissant à ses yeux, disait ingénument la pieuse dame, la sainte avait emporté avec elle toutes les belles choses qu'elle lui avait dites, de telle sorte qu'il ne lui en était resté d'autre souvenir que celui du plus doux, du plus heureux moment de sa vie [1].

Cependant il n'y avait pas que les intérêts spirituels à sauvegarder dans le monastère, il y avait encore les intérêts temporels. La Mère Catherine ne pouvait pas les négliger. Les occasions d'intervenir en cette matière ne font jamais défaut. Il s'en présenta une dès le lendemain de sa mort, au sujet même de ses funérailles, et assez sérieuse pour sus-

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. XIX, pag. 163.

citer de graves inquiétudes parmi les sœurs. Des esprits aussi malveillants que peu instruits des regles canoniques, avaient trouvé mauvais qu'aux obsèques de la Mère Catherine on eût laissé son corps exposé publiquement dans l'église, pendant deux jours consécutifs, à la vénération des fidèles; qu'on eût permis au peuple de suivre le mouvement spontané de sa dévotion pour elle, le laissant s'emparer impunément de quelques morceaux de ses vêtements et faire toucher des rosaires à ses mains et à son visage, et ils avaient dénoncé ces choses aux supérieurs ecclésiastiques de Florence, comme autant d'usurpations du culte qui n'est dû qu'aux saints reconnus par l'Église. Les sœurs craignaient avec raison qu'à force d'exagération et d'interprétations pharisaïques, les faits allégués n'eussent pris une couleur défavorable aux yeux de l'autorité, et qu'elle n'en demandât un compte sévère aux religieux du couvent de Saint-Dominique, qui en avaient la responsabilité; de sorte que, depuis qu'elles en avaient connaissance, elles étaient sous le coup de bien pénibles et bien légitimes alarmes. La bienheureuse Mère ne pouvait pas laisser longtemps ses filles dans ces cruelles angoisses, et elle se hâta de les rassurer de la façon la plus aimable. Elle fit jaillir instantanément de son sépulcre, comme de tous les points du monastère où était sa place habituelle pendant sa vie, un parfum des plus suaves, qui vint réjouir l'âme des sœurs et leur donner intérieurement l'assurance que cet orage menaçant se dissiperait sans amener aucune des suites fâcheuses qu'elles redoutaient. Il y

a généralement dans la douceur des parfums quelque chose de si pénétrant, qu'on serait tenté de les prendre pour l'action bienveillante et les caresses affectueuses d'un ami invisible. C'est ce qui a fait dire sans doute à un esprit délicat de nos jours[1] « que le parfum des fleurs, c'était leur âme ! » Mais ici, dans ces parfums divins, qui s'exhalaient du tombeau et des lieux divers marqués par la place de leur Mère, comment les filles n'auraient-elles pas senti la présence réelle de son âme, et dans la douce et joyeuse assurance de leur cœur, les inspirations de sa bonté et le sentiment de sa protection? Elles ne se trompaient pas. Car, à peine le cardinal archevêque de Florence et le grand-duc Ferdinand furent-ils saisis de la plainte portée contre le monastère de Saint-Vincent, qu'ils évincèrent de leurs poursuites ses malencontreux adversaires par une ordonnance de non-lieu, les invitant à mieux choisir une autre fois la cause et l'objet de leur zèle[2].

Cette miraculeuse intervention, aussi efficace dans le fond que gracieuse dans la forme, la sainte devait l'adopter plus d'une fois dans les actes de sa providence, en faveur de ses filles. A quelques jours de là, elles s'aperçurent qu'une grande quantité de la provision de leur vin s'était gâtée dans leur cave. En apprenant ce malheur, la première pensée qui leur vint à l'esprit fut d'appeler à leur aide, pour le conjurer, la puissante protection de leur sainte Mère. Elles étaient en prières depuis peu de jours pour cela, lorsqu'un soir, après le dî-

1 Joubert.

2 Seraf. Razzi, lib. III, cap. xx, pag. 167.

ner, comme la sœur Teodora, la sommelière du couvent, rapportait les bouteilles vides à la cave, voilà qu'à moitié escalier, elle commença à sentir une odeur des plus agréables, qui ressemblait à celle de la violette. A mesure qu'elle descendait et qu'elle approchait des tonneaux du vin gâté, la bonne odeur ne faisant qu'augmenter, elle en soupçonna la cause. Elle tira du vin, le goûta; il était parfait. Les sœurs, appelées pour constater le miracle, n'eurent besoin que de respirer le doux parfum qui leur apportait un nouveau témoignage de la présence réelle de leur Mère et de son incessante bonté pour elles [1].

Cette année 1590 fut des plus malheureuses pour toute l'Italie, à cause de la mauvaise récolte et de la pénurie du blé, qu'on ne pouvait plus se procurer qu'à grand'peine et à grands frais. Il fut bientôt évident pour les sœurs que si leur petite provision venait à s'épuiser, il leur serait de toute impossibilité de la renouveler et de pourvoir à la subsistance d'une si nombreuse communauté. « Elles résolurent en conséquence de confier cette affaire à la providence affectueuse de leur sainte Mère. » Elles prirent ses reliques, et, les portant religieusement au grenier, elles les présentèrent devant le grain entassé, la priant dévotement de leur obtenir de la bonté de Dieu que, dans une si grande cherté du blé, cette provision fût suffisante pour la subsistance de ses filles. Leur prière fut exaucée. Dieu multiplia ce grain au point de suffire non-seule-

[1] Seraf. Razzi, lib. III, cap. xx, pag. 167.

ment aux besoins de la communauté, mais encore à la nourriture d'une quantité considérable de pauvres, qui ne cessèrent, dans ces temps malheureux, de venir demander leur pain de chaque jour à la charité du monastère[1].

On comprend qu'une si tendre Mère ne devait pas être moins empressée à secourir ses filles dans leurs infirmités. Nous citerons les premiers miracles qui éclatèrent sur ce point quelques mois après sa mort. La sœur Domenica Paccetti fut atteinte d'une fièvre aiguë et maligne, qui, en peu de jours, fit de tels progrès qu'on en vint à craindre pour sa vie. On était dans ces alarmes, lorsque les médecins, voyant apparaître le pourpre par surcroît, déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir de la sauver. Alors la pieuse malade tourna toute sa confiance vers la sainte Mère Catherine, qu'elle invoquait avec tant de foi, que la sœur Clémente Buanocorsi eut la pensée d'aller lui chercher ses reliques. C'était le soir, quand on les lui apporta. Le lendemain matin tous les symptômes du mal avaient disparu. Elle était parfaitement guérie[2].

A quelques jours de là, la sœur Veronica Marzoppini souffrait d'une pustule des plus envenimées et des plus opiniâtres, que ni le fer ni le feu n'avaient pu réussir à cicatriser. Les douleurs étaient des plus cruelles, et le péril s'aggravant de plus en plus, les médecins avaient résolu de tenter une dernière épreuve et de la soumettre à une grave opération. Dans cette extrémité, elle eut recours à la Mère Ca-

1 Fi. Guidi, lib. II, cap. IV, pag. 138.
2 Fi. Guidi, lib. II, cap. IV, pag. 138.

therine. Après lui avoir adressé une fervente prière, elle fut prise d'un doux sommeil, et voilà qu'elle vit la sainte elle-même s'approcher de son lit, la caresser affectueusement et lui montrer les stigmates de ses mains. A son réveil, sa plaie était cicatrisée et toutes ses douleurs avaient disparu. En présence d'une guérison si merveilleuse, les médecins, ravis d'admiration, déclarèrent « que les sœurs de Saint-Vincent n'avaient plus besoin de leur concours, ayant quelqu'un qui les suppléait avec un art si divin qu'ils pouvaient bien l'adorer, mais non pas le comprendre [1]. »

Tous ces prodiges de bonté de la part de leur Mère avaient eu lieu dans le cours de l'année qui avait suivi sa mort, lorsque, au jour de son anniversaire, plusieurs de ses filles qui l'avaient le plus aimée pendant sa vie, se concertèrent pour lui donner un touchant et pieux témoignage de leur affection. Sœur Maria Cini, sœur Bernarda Segni et quelques autres avaient eu l'heureuse inspiration de venir passer en de saintes veilles, auprès de son tombeau, les heures de la nuit qui avaient précédé le moment où elle avait rendu son âme à Dieu. Quand ce moment fut venu et que deux heures du matin eurent sonné à l'horloge du monastère, avant de se retirer dans leurs cellules, elles voulurent lui demander sa bénédiction, de la même manière qu'elles avaient coutume de le faire de son vivant,

1 (Il medici) confessarono chè le monache di San-Vincenzio non avevan bisogno di medici, essendovi in monastero, chè suppleva per essi, con un'arte si rara, chè poteva adorarsi, ma non capirsi da loro. (Sandrini, lib. II, cap. XXIX, pag. 259.)

au moment où elle sortait de ses extases, c'est-à-dire en psalmodiant le psaume : *Deus, misereatur nostri et benedicat nobis.* Comme elles achevaient cette prière, voilà qu'un parfum des plus suaves, s'échappant de son sépulcre comme une abondante bénédiction, vint charmer leurs sens et remplir leur âme d'une joie inénarrable. Dans cette atmosphère embaumée, elles se sentaient comme bercées dans les embrassements invisibles de leur Mère, et le cœur tout pénétré des plus affectueux témoignages de sa tendresse [1].

Pendant toute l'année 1591, ces apparitions, ces miracles, tous ces signes de son admirable bonté pour ses filles ne discontinuèrent pas. Un samedi, pendant que toute la communauté allait en procession à la chapelle de Notre-Dame de Lorette, dans le jardin, la jeune sœur Cristina Malespina, encore novice, aperçut à une fenêtre du monastère la Mère Catherine avec son brillant costume religieux, la tête environnée de rayons lumineux en forme de diadème, donnant sa bénédiction à toutes les sœurs [2]. Plus tard, la sœur Fede Vittoria Salviati, cette enfant que Catherine aimait particulièrement pour avoir guéri sa mère avant sa naissance, la vit apparaître au chœur avec ses vêtements éclatants de blancheur et environnée d'une nuée lumineuse. Dans son ravissement, elle voulut s'avancer vers elle pour aller recevoir ses caresses, comme pendant sa vie : mais elle dut se contenter de son sourire céleste,

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. xx, pag. 166.
2 Compendio della vita di B. Catharina, cap. XIV, pag. 79.

car elle disparut dès les premiers pas de l'enfant [1].

Le jour de la fête de sainte Marie-Madeleine, pendant que le Père Serafino Razzi chantait la messe, une sœur la vit au chœur environnée de lumière et d'une beauté au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer, se tenant debout en face d'elle, en avant des stalles; puis, au moment de la sainte communion, s'en aller un peu à l'écart, se mettre à genoux dans une attitude de fervente adoration, et enfin, la messe terminée, pendant que la sœur chantre montait au-dessus du chœur pour entonner une dévote *Lauda*, il lui sembla que la sainte se dirigeait vers le sanctuaire et qu'elle entrait sous l'autel [2].

Comme son tombeau était l'objet de continuels pèlerinages, elle y gratifiait fréquemment ses filles, tantôt de ses apparitions, tantôt des douces émanations de ses parfums, et tantôt des deux faveurs à la fois, comme cela arriva la même nuit aux sœurs Fillippa Dardinelli et Anastasia Marchi. Elles y étaient venues séparément pour y faire leur dévotion; mais comme elles s'y trouvaient ensemble en prière, elles eurent d'abord la joie de sentir sa présence à la bonne odeur de ses parfums, puis, se tournant tout d'un coup, elles la virent devant elles resplendissante de grâce et de majesté [3].

Du reste, cette bonne odeur n'attendait pas la présence des sœurs à son tombeau pour se faire sentir. Il y avait des jours où elle s'en exhalait avec

1 Compendio della vita di B. Catharina, cap. XIV, pag. 80.
2 Seraf. Razzi, lib. III, cap. XIX, pag. 164.
3 Compendio, etc., cap. XIV, pag. 79.

une telle abondance, qu'elle se répandait dans toute la maison, jusqu'au parloir des étrangers, de telle sorte que religieuses et personnes du monde s'y trouvaient attirées ensemble, et, charmées et attendries, y versaient ensemble des larmes de componction et d'amour de Dieu. « On voyait bien, dit un de ses chroniqueurs, que, semblable à ce lion dont parle la sainte Écriture, qui n'opérait pas moins de prodiges après sa mort que pendant sa vie, le corps inanimé de sainte Catherine faisait éclater sa puissance dans le monde, et que les parfums qu'il exhalait au loin accusaient l'abondance du miel que les abeilles venaient cueillir sur ses lèvres, c'est-à-dire les grâces innombrables que les hommes recevaient de sa miraculeuse intervention[1]. »

1 Rimase dunque il suo corpo, come quello della fiera forte mentovata nella Scrittura, non men prodigioso dopo la sua morte, che avanti, etc. (Sandrini, lib. II, cap. xxix, pag. 256.)

CHAPITRE XVII

Miracles de sainte Catherine en dehors de son monastère. — Négligence de ses religieuses à en garder le souvenir. — Elles font tirer son portrait et orner son tombeau. — Premiers actes de l'instruction de sa cause. — Procès de sa béatification. — Incident célèbre.

1590-1727

Quand on songe à l'immense popularité de sainte Catherine en Toscane et dans toute l'Italie, popularité que lui avaient méritée les prodiges et les bienfaits innombrables de sa vie, personne ne s'étonnera de la voir devenir immédiatement après sa mort l'objet de la vénération et de la confiance universelles. Partout on s'était mis à l'invoquer dans les périls, dans les maladies, dans toutes les nécessités de la vie ; de telle sorte que dès les premières années on n'entendait parler de toute part que des guérisons miraculeuses, des grâces extraordinaires obtenues par sa puissante intercession. Nous n'en citerons qu'un seul exemple, qui témoigne de l'empressement que Notre-Seigneur Jésus-Christ mettait lui-même à faire éclater la gloire de sa sainte épouse

Catherine. « A Florence, le jeune seigneur Alberto Bardi, fils du comte Ottavio Bardi de Vernio, étant à peine âgé de vingt-quatre ans, fut atteint, en l'année 1591, d'une maladie extrêmement dangereuse. Aux premiers signes de la gravité du mal, on se hâta d'en écrire à deux de ses tantes, religieuses du monastère de Saint-Vincent, les sœurs Maria Cleofe et Maria Vittoria Bardi de Vernio. La Mère prieure en saisit aussitôt la communauté tout entière, et ordonna qu'on y adressât à Dieu de ferventes prières, soit en commun, soit en particulier. Or, parmi les religieuses, il y en avait une extrêmement fervente, qui avait pris la chose vivement à cœur, parce qu'elle était affectionnée à toute la maison de Vernio; c'était la sœur Anastasia Marchi, qui avait vécu dans l'intimité de la Mère Catherine et qui gardait pour sa mémoire la plus tendre dévotion. Dans ces dispositions, comme elle était en oraison un dimanche matin, après avoir fait la sainte communion, suppliant le Seigneur de vouloir bien rendre la santé au jeune de Vernio, si cela devait être pour le plus grand bien de son âme, voilà que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut visiblement, tout resplendissant de gloire et de majesté. A sa vue, comme elle se trouvait déjà à genoux en sa présence, s'enflammant d'un nouveau zèle et d'une plus grande ferveur, elle formula sa prière en ces termes : Que si la sœur Catherine, leur Mère chérie et son épouse bien-aimée, jouissait de la gloire du paradis comme elle en avait la ferme confiance, il voulût bien, par son intercession, accorder à ce jeune homme la grâce de sa guérison. Là-des-

sus, la vision disparut, mais laissant la sœur remplie de consolation, et gardant au fond de son âme la conviction profonde que sa prière serait exaucée. Le lendemain lundi, on apprit qu'une amélioration sensible s'était fait remarquer dans l'état du jeune malade; mais les deux jours suivants ces heureux symptômes avaient disparu, et le mal s'était aggravé au point que le malade avait reçu les derniers sacrements et qu'on n'attendait plus que son dernier soupir. Malgré ces nouvelles désespérantes, la sœur Anastasia rassurait les deux tantes et toute la famille, en leur disant que le jeune homme reviendrait à la santé. Et voilà que le jeudi soir, pendant qu'elle était en prière dans sa cellule, elle vit entrer la Mère Catherine toute souriante de joie, conduisant par la main le jeune Alberto, plein de santé, et sans rien ajouter à l'éloquence du spectacle, après quelques instants, elle disparut. Le vendredi, les nouvelles furent bonnes, et le dimanche l'oncle du jeune homme, le seigneur Pierantonio Bardi, écrivait à sa sœur Maria Cleofe de Vernio, de rendre de vives actions de grâces au Seigneur, car leur neveu leur était rendu plein de vie et de santé [1]. »

Sans compter la ville de Prato, où des grâces innombrables s'obtenaient presque journellement par l'intercession de la sainte, il y avait peu de villes importantes d'Italie qui n'en fussent également favorisées. Rome, Florence, Bologne, Milan, Gênes, Lucques, Viterbe avaient continuellement de nouveaux miracles à raconter à la louange de la

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. xx, pag. 170-71.

Mère Catherine, et l'on voyait accourir à Prato des étrangers de toutes ces villes, comme des divers lieux des Abruzzes, pour témoigner leur reconnaissance à leur sainte bienfaitrice.

Son tombeau était déjà devenu un de ces lieux célèbres si chers à l'humanité, où les supplications et les larmes de ceux qui souffrent et qui espèrent se mêlent, dans une harmonie touchante, à la joie et aux larmes reconnaissantes de ceux qui ont souffert et qui bénissent Dieu de leur délivrance. Déjà les signes des bienfaits, des guérisons obtenues, tous ces symboles si variés des infirmités du corps ou des angoisses du cœur humain appendus à son sépulcre, racontaient les triomphes de sa bonté et de sa puissance. Ils s'y multipliaient même dans des proportions peu ordinaires, lorsque, par une habitude invétérée dans l'Ordre de Saint-Dominique, on s'aperçut que ces précieux témoignages de la sainteté et de la gloire de Catherine s'y égaraient dans une confusion et un malentendu regrettables.

Est-ce excès de prudence théologique, précautions extrêmes pour ne pas accepter de faux miracles? Est-ce désintéressement chrétien, simplicité et noblesse d'âme qui répugnent à recueillir les éléments de sa propre renommée et de la gloire des siens? Toujours est-il qu'à commencer par son saint fondateur, l'Ordre a montré assez peu d'empressement à tenir compte des faits extraordinaires, des vertus, des miracles, de tous les actes de ses saints, pour s'être fait accuser d'un inconcevable aveuglement ou d'une impardonnable incurie. On a lu dans la Vie de saint Dominique que tandis que les fidèles,

touchés du souvenir de ses vertus ou reconnaissants des bienfaits qu'ils en avaient reçus, venaient prier à son tombeau et y laisser des signes sensibles, des témoignages de leur vénération, ses disciples ne se contentaient pas de l'y laisser sans honneur, mais qu'ils en arrachaient même de leurs propres mains les images, les symboles du culte et de la vénération publique [1]. L'historien du bienheureux Albert le Grand raconte que de son vivant ce saint religieux s'était rendu célèbre par un grand nombre de miracles; mais que par la négligence des frères ses contemporains, à en écrire les actes, on en avait complétement perdu la mémoire. Il est vrai, ajoute-t-il à leur décharge, « que les religieux de son temps n'en tenaient pas bien compte, par la raison que faire des miracles c'était chose assez commune parmi eux, et que dans un si grand nombre de saints personnages, les miracles de tels ou tels passaient inaperçus [2]. » Semblable négligence fut commise à l'endroit de sainte Catherine de Sienne, et on aime à entendre son historien, le bienheureux Raymond de Capoue, en faire l'aveu en ces termes : « Je confesse, en présence de Dieu, des anges et de tous les fidèles, que beaucoup de personnes sont venues me trouver pour me dire les grâces admirables qu'elles avaient reçues par l'intercession de la bienheureuse Catherine, et c'est ma faute si ces choses sont restées dans l'oubli : j'ai négligé de les écrire [3]. »

1 *Vie de saint Dominique*, par le P. Lacordaire, chap. XVIII, pag. 416; édit. grand in-18.

2 Cité par Guidi, lib. II, cap. 1, pag. 2.

3 *Vie de sainte Catherine de Sienne*, par le B. Rayan, liv. III, pag. 223; édit. grand in-18.

Les sœurs de Saint-Vincent et leurs frères du couvent de Saint-Dominique de Prato ne furent que trop fidèles à ces traditions de famille. Ainsi, quand en reconnaissance des bienfaits et des grâces reçus par l'intercession de la bienheureuse Catherine de Ricci, les fidèles leur en apportaient les images et les symboles, au lieu de les placer dans un lieu distinct et séparé, elles les mettaient indifféremment le long des murs de la chapelle de la vierge miraculeuse, où se trouve le tombeau de la sainte; de telle sorte qu'on ne savait plus à qui ils s'adressaient, si c'était à la très-sainte Vierge ou bien à la bienheureuse Catherine, et comme les fidèles en faisaient l'observation aux sœurs, en leur disant qu'ayant obtenu le bienfait de la Mère Catherine, c'était à elle qu'ils désiraient offrir le signe de leur reconnaissance, elles leur répondaient très-sérieusement « que la glorieuse Vierge Marie et Catherine faisaient leurs bonnes œuvres en commun, et que chacune d'elles était de moitié dans tous les miracles de l'autre [2]. »

Mais pendant qu'à force de modestie et de désintéressement elles semblaient si indifférentes à la gloire de leur Mère, elles n'en travaillaient pas moins à l'immortaliser, tout en ne paraissant obéir qu'aux inspirations de leur cœur. Pour charmer leur deuil et adoucir leurs regrets d'une si grande perte, elles chargèrent plusieurs artistes de la faire revivre sous leurs yeux, en reproduisant de diverses manières les traits de son visage et de sa vie.

2 Fl. Guidi, lib. II, cap. 1, pag. 125.

Malheureusement à cette époque l'art chrétien était en complète décadence. L'hérésie du Nord avait troublé et amoindri la foi ; les mœurs publiques étaient profondément dépravées, et les arts, fidèles interprètes de la foi et des mœurs, s'avilissaient devant les richesses et les vices des princes qui plongeaient l'Italie dans la honte et la servitude. Aussi, à la différence de sainte Catherine de Sienne, qui avait eu pour célébrer sa gloire et ses vertus le pinceau de grands maîtres, tels que Andrea Vanni, Giovanni de Paolo, Pacchearoto, Razzi, Beccafumi, Rustici, sainte Catherine de Ricci, ne pouvait plus compter que sur des artistes obscurs et médiocres ; et elle n'a eu pour la peindre qu'un Stefano Parenti, nom totalement ignoré dans l'histoire de l'art, un Michel Tosini, disciple et imitateur de Vasari, et un troisième, le moins habile de tous, dont le nom n'est pas cité dans les chroniques du monastère.

Peu de temps après la sépulture de la sainte, Stefano Parenti la peignit sur la partie antérieure de son tombeau, couchée, avec une couronne de roses sur la tête, et l'empreinte des stigmates aux pieds et aux mains. Ce tableau, fait à la détrempe, mérite des éloges, à cause de l'excellence du dessin, de la vigueur du coloris et de la parfaite ressemblance avec la sainte.

Quelques années après, il fut chargé de peindre autour du tombeau la scène de la très-sainte Vierge remettant l'enfant Jésus entre les mains de Catherine [1]. Bien que les chroniques du couvent n'en di-

1 « Je sais que ladite Mère Catherine mourut à Prato, en 1590, si je m'en souviens bien, et qu'elle fut ensevelie dans le

sent rien, on reconnaît que c'est la même main qui a reproduit dans la même chapelle le miracle de la protection de la sainte Vierge sur le monastère, au sac de Prato. On y voit un groupe de religieuses toutes tremblantes à l'aspect de trois capitaines espagnols, qui s'arrêtent tout à coup devant l'image miraculeuse, et déposent à ses pieds leurs armes et leur fureur.

On ignore l'auteur des deux gracieux panneaux qui ferment la partie antérieure de l'ancien tombeau de la sainte. Si ce n'est pas Parenti, c'est certainement un peintre florentin, et peut-être Francesco Salviati. Sur le panneau droit, on voit, dans une magnifique campagne, un ange qui conduit Catherine par la main, et celle-ci qui se retourne vers des religieuses, pour les inviter à la suivre. L'autre panneau reproduit le mystère de la présentation de Jésus au temple. Au milieu, on voit le prêtre Siméon qui reçoit l'enfant Jésus des mains de sa Mère; derrière lui, un jeune homme qui l'assiste dans son ministère, et un peu à l'écart, en dehors de la scène principale, deux spectateurs dont les

monastère de Saint-Vincent. Peu de jours après, je fus chargé de la peindre autour de son tombeau, afin de conserver ses traits. Je la peignis à la détrempe, de grandeur naturelle. Son tombeau n'a pas cessé d'être vénéré par beaucoup d'hommes, non-seulement de Prato et de Florence, mais encore d'autres villes, et je crois qu'on y voit plusieurs *ex-voto*. Je l'ai même visité souvent par dévotion. Il y a huit ou neuf ans, je peignis dans la chapelle la très-sainte Vierge Marie présentant l'enfant Jésus à la Mère Catherine. J'estime qu'elle est à même d'intercéder auprès de la divine majesté pour les malheureux et les pécheurs : Ceci est la vérité. » Stefano de Parenti. *Procès de la Béatification*. Il faisait cette déposition en 1614, ayant 42 ans.

vêtements espagnols et les traits du visage révèlent une haute condition. Ce sont deux portraits, sans nul doute, peut-être de la famille Salviati, insigne bienfaitrice du monastère, et s'il nous est permis d'exprimer nos conjectures, ils représentent les deux fils de Philippe Salviati, Averard et Antoine. Plus loin, enfin, s'étend la vue de la campagne, et au fond se trouvent deux saintes, probablement sainte Thècle et sainte Catherine, vierge et martyre, pour lesquelles notre sainte avait une grande dévotion. Cette peinture rappelle la vision où sainte Catherine fut conduite par un ange pour contempler le mystère de la vie de Notre-Seigneur. Nous n'hésitons pas à dire qu'elle est la meilleure de toutes, soit à cause de la perfection du dessin, soit à cause de la facilité et de l'harmonie de la touche, qui cependant est un peu négligée.

Inutile de rappeler les œuvres si nombreuses exécutées par Michel Tosini, dans le chœur, l'église et la chapelle du jardin. Elles révèlent trop les graves défauts de l'école de Vasari, soit par l'exagération de la ligne, soit par la pâleur du coloris, soit par l'absence totale de ce sens caché du beau, qui sépare l'artiste de génie de la foule des peintres. Il s'honore davantage dans le tableau de la Nativité, dans l'église extérieure ; *les couleurs* en sont plus vives et les lignes plus correctes.

Pour revenir aux portraits de la sainte, disons encore que la gravure ne les multiplia pas moins que la peinture. Un des plus ressemblants est celui qui se trouve en tête de sa vie, par le P. Serafino Razzi, publiée peu d'années après la mort de Catherine. C'est

celui que nous reproduisons au commencement de cette histoire.

Le XVIII^e^ siècle, plus funeste aux beaux arts que tous les précédents, ne tarda pas à offrir à sainte Catherine de Ricci, dans la sculpture, son tribut de vénération et d'amour. Que le lecteur oublie les œuvres splendides de Donato, de Ghiberti, de Robbia, et qu'il contemple, dans les huit bas-reliefs en marbre qui ornent l'église de Saint-Vincent, la misérable condition où la sculpture se trouvait réduite à Florence [1]. Telles furent les diverses productions des arts pour immortaliser la mémoire de sainte Catherine de Ricci, sous la chaleureuse et persévérante impulsion de ses filles; et ce ne fut pas leur faute si les œuvres ne répondirent pas mieux à leur tendresse et à leur admiration pour leur Mère!

Cependant tout se disposait pour faire entrer sa cause dans la voie qui devait la conduire aux honneurs suprêmes de l'Église. En l'année 1602, M^gr^ Alexandre Caccia, monté à peine depuis deux ans sur le siége de Pistoie et de Prato, fit sa première visite pastorale au monastère. Or, dans le cours de cette visite officielle, pendant que les sœurs les plus vénérables l'accompagnaient d'un lieu à un autre, la sainte leur apparut telle qu'elle était au milieu d'elles de son vivant. Cette apparition, dans de pareilles circonstances, les remplit d'une vive joie. Elles n'y virent, comme le prélat lui-même, qu'un appel de la servante de Dieu, fait à l'autorité de leur évêque pour en obtenir une enquête juridique sur tout ce que

1 Storie e ritrati di santa Catharina de Ricci. (*Scritti vari*, del P. Vincenzo, Marchese Dominicano, pag. 397; année 1855.)

Dieu avait accompli en elle pendant sa vie et depuis sa mort. Obéissant à ses désirs, le zélé prélat vint le même jour examiner son tombeau, s'informer de toutes les choses extraordinaires qui s'y accomplissaient, des grâces et des miracles obtenus par son intercession. Puis, après y avoir mûrement pensé et s'y voyant excité par la cour de Rome, il commença la procédure pour la cause de la béatification, en vertu de sa juridiction ordinaire en 1614, vingt-quatre ans après la mort de la sainte. Un des premiers actes de son autorité épiscopale fut d'ordonner que tous les objets offerts à sa mémoire en reconnaissance des bienfaits, guérisons et autres grâces obtenues par son intercession, fussent classés séparément et disposés autour de son tombeau. Par ce moyen, toute cause de confusion et de malentendu se trouvant écartée, la lumière se fit sur la puissance de la sainte auprès de Dieu avec une rapidité et une abandance extraordinaire, grâce aux nombreux miracles qu'elle ne cessait d'accomplir.

Cette première instruction du procès terminée devant le tribunal de l'évêque, le pape Urbain VIII appela la cause en cour de Rome, et nomma en 1624, pour juges commissaires, l'archevêque de Florence, Alexandre Mazzimedici, et l'évêque de Fiesole Thomas Ximénès. Leur procédure, envoyée à Rome, fut soumise au tribunal de la Rote, qui nomma une commission composée de MM^grs^ Coccini, Pirovano et Merlino, pour l'examen des vertus, des extases et des miracles de la servante de Dieu. La commission conclut son examen par le vœu présenté au Souverain Pontife, qu'on pouvait en sûreté procéder à

la béatification. Les choses étaient avancées à ce point, lorsque survinrent les nouveaux décrets du même pape Urbain VIII, qui transformaient toute la procédure pour la canonisation des saints. Tous les avantages acquis en faveur de la cause de la vénérable Catherine de Ricci furent du coup annulés de plein droit. Il fallait les reconquérir en recommençant sur de nouveaux frais, conformément à la nouvelle procédure, tous les travaux accomplis. Mais comme la Congrégation des Rites était déjà saisie d'une quantité considérable de causes antérieures à celle-ci, il fallut attendre qu'elles fussent épuisées, ce qui ajourna à près d'un siècle la reprise de la cause.

Après un jugement favorable, obtenu selon les règles de la procédure d'Urbain VIII, soit au tribunal de l'Ordinaire, en 1675, soit à celui de la Congrégation des Rites, en 1679, il y eut enfin un troisième et dernier examen des vertus de la servante de Dieu en 1716, et c'est ici qu'eut lieu un incident mémorable, que nous ne pouvons passer sous silence.

Il s'agissait de la dévotion et du culte que Catherine avait professés pour la mémoire de Jérôme Savonarole. Le promoteur de la foi, Prosper Lambertini, un des hommes les plus savants de son siècle, et resté célèbre sous le nom du pape Benoît XIV, se portait son accusateur sur ce point, déclarant qu'en cela elle avait péché. Car, disait-il, quelque éloquentes que soient les apologies en faveur de Savonarole, de Jean François Pic de la Mirandole, de Marsile Ficin et de plusieurs autres,

il y a deux faits incontestables et accablants pour sa mémoire. Le premier, c'est que lui et ses compagnons ont été condamnés par sentence juridique à être livrés au bras séculier, étranglés par la main du bourreau, et brûlés publiquement sur un bûcher. Le second, c'est que des preuves irrécusables, appuyées de son propre aveu, le déclarent coupable de désobéissance aux ordres du Pape, d'avoir cherché dans ses prédications à soulever ses auditeurs contre les vices de la cour romaine, de s'être affirmé comme prophète envoyé de Dieu, et de plusieurs autres griefs semblables.

Les défenseurs de Catherine répondirent aux faits allégués par des faits non moins incontestables et non moins favorables à la mémoire de Savonarole. Ils montrèrent que Jérôme Savonarole avait joui légitimement d'une grande réputation de sainteté pendant sa vie et que cette réputation lui avait survécu; qu'à sa mort, il était en communion avec l'Église romaine; qu'il s'était approché du sacrement de Pénitence pour y purifier sa conscience par une humble confession; qu'il avait reçu avec piété et dévotion la sainte Eucharistie, et avec reconnaissance l'indulgence plénière que le Souverain Pontife lui avait offerte; et de tous ces faits, ils tiraient la conclusion que Catherine avait pu sans pécher lui adresser des prières privées. Car, comme ils le disaient après Suarez, pour que les fidèles puissent sans péché adresser en leur particulier des hommages et des prières à l'âme d'un défunt qu'ils regardent et honorent comme leur intercesseur auprès de Dieu, il suffit que l'on ait une opinion très-

probable que cette âme est en possession de son salut éternel.

Ce fut à la grande majorité et presque à l'unanimité des suffrages, comme l'affirme le promoteur de la foi lui-même, que la Congrégation des Rites, reconnaissant la force victorieuse de la réponse, donna gain de cause sur ce point aux défenseurs de sainte Catherine. Mais comme ceux-ci, non moins jaloux de l'honneur de Savonarole, voulaient se faire de cette décision un point de départ pour arriver à faire proclamer l'injustice de sa mort, les esprits étant prêts à prendre feu dans cette controverse, sans grand profit pour la cause de Catherine, on crut prudent d'en référer à l'autorité du souverain pontife Benoît XIII. Ce pape, dans sa sagesse, voulant éviter de réveiller la question assoupie depuis longtemps sur la justice ou l'injustice de la mort de Savonarole, porta un décret d'après lequel il commandait de garder le silence, à l'avenir, sur le culte de la servante de Dieu pour Savonarole; de telle sorte qu'on ne pût désormais en rien conclure, ni pour ni contre sa cause, et que, passant outre, on procédât à d'autres questions [1].

Singulière destinée de cette grande mémoire de Savonarole! pendant plus d'un siècle, des saints, des papes, des chrétiens éminents par l'intelligence, le rang et la vertu, lui rendent les hommages les plus dignes et les plus éclatants! De son vivant, saint François de Paule, après avoir proclamé ses hautes vertus et les grandes choses qu'il accomplis-

1 Opera Bened. XIV, De servorum Dei Beat., etc., lib. III, cap. xxv, nº 17-20.

sait dans l'Église, ouvre son regard prophétique sur l'avenir, et le voit tomber victime de la haine des méchants, couronnant sa vie apostolique par un glorieux martyre [1].

A l'heure même de la mort de ce grand homme, la bienheureuse colombe de Rieti voit son âme et celles de ses compagnes s'élever rayonnantes de gloire du milieu des flammes de leur bûcher, et prendre leur essor vers le ciel. Longtemps après sa mort, deux des plus grands saints qui aient honoré l'Église et l'Italie au XVI^e^ siècle, tous deux de cette ville de Florence qu'il avait illustrée et rendue si chrétienne par son apostolat, tous deux bercés dès l'enfance dans les plus chaudes sympathies pour sa mémoire, saint Philippe de Néri et sainte Catherine de Ricci lui rendent un culte des plus tendres et lui suscitent des disciples parmi les chrétiens les plus illustres de Rome et de Florence. Un grand pape, Jules II, interrogé catégoriquement sur ce qu'il pensait de Savonarole, répondait hardiment : « Moi, je le canoniserais ! » Et, par son inspiration, Raphaël plaçait sa grande figure parmi les plus illustres docteurs de l'Église, sur cette fresque célèbre connue sous le nom de la *Dispute du saint Sacrement;* Paul III déclarait qu'il regarderait comme suspect d'hérésie quiconque oserait en accuser ce grand homme, et du haut de son autorité il intimait au grand-duc de Toscane, Côme de Médicis, l'ordre d'avoir à réintégrer dans leur couvent de

[1] La lettre de saint François de Paule, contestée par quelques auteurs, est reconnue généralement comme authentique, de l'aveu du pape Benoît XIV.

Saint-Marc les dominicains, ses disciples, qui en avaient été chassés en haine de leur maître ; Paul IV proclamait dans une assemblée solennelle, aux acclamations de la ville de Rome, la doctrine de Savonarole, pure de toute erreur et à jamais inattaquable ; Clément VIII laissait dans la ville de Rome exposer publiquement dans les boutiques des marchands, et vendre au peuple, ses images ornées de l'auréole des saints, comme étant sans doute à la veille de proclamer sa gloire, ainsi que la rumeur publique lui en attribuait le projet ; enfin son culte, soutenu et propagé par tout ce qu'il y avait de plus éminent et de plus illustre parmi les chrétiens de l'époque, avait pris une telle extension à la fin du XVI^e^ siècle, que sous le même pape, Clément VIII, le général des dominicains, en prévision de sa béatification prochaine, avait fait composer l'office propre du bienheureux Jérôme Savonarole et de ses compagnons [1]. Et voilà que quelques années après l'É-

1 (L'*Officio Proprio, per Fra Girolamo Savonarola, è i suoi Compagni ; in Prato, per Ranieri Guasti*, 1860.) En publiant cet office, César Guasti l'avait fait précéder d'une introduction à la louange de Savonarole. La *Civiltà cattolica* (Seria IV, vol. XII, pag. 571) lui adresse cette critique : « Il n'y a qu'un « point sur lequel nous ne croyons pas devoir partager l'opinion « de l'éditeur, c'est touchant l'*Auréole de la sainteté et la Palme « du martyre*, qu'il décerne à Savonarole. Nous ne doutons pas « du culte que lui porta sainte Catherine de Ricci, ni de la vé- « nération qu'eurent pour lui saint Philippe de Néri et plusieurs « personnages de cette époque, recommandables sous tous les « rapports. Toutefois, nous redirons ce que nous avons déjà dit « à ce sujet. Si ces personnages avaient bien connu la question, « comme on la connaît aujourd'hui, grâce aux *documents* trouvés « et publiés, ils auraient réformé leur jugement. »

Nous sommes persuadés qu'en étudiant elle-même la ques-

glise ayant à juger une grande servante de Dieu, dans les actes du culte rendus par elle à sa mémoire, les approuve tacitement, puisqu'elle les constate sans les blâmer, et se prépare à l'élever elle-même sur ses autels. C'est ainsi que, bien que l'Église n'eût encore rien décidé par rapport à la mémoire de Savonarole, elle se préparait du moins à le béatifier indirectement dans la personne de la vénérable Catherine de Ricci, comme elle l'avait déjà canonisé dans la personne de saint Philippe de Néri.

tion un peu plus sérieusement, la *Civiltà cattolica* en viendrait à réformer ses propres appréciations.

Car, 1° c'est bien gratuitement qu'elle accuse l'éditeur de l'office de Savonarole de lui décerner l'*Auréole de la sainteté et la Palme du martyre*. Il ne dit rien de tout cela dans son *Introduction*. Il se contente d'affirmer avec les postulateurs de la cause de sainte Catherine dans le Procès de sa Béatification, que Savonarole est mort, dans la communion de l'Église, avec une patience et une humilité toutes chrétiennes. Quant à son culte, il en parle, non d'après ses propres appréciations, mais d'après l'histoire, rapportant les hommages et les qualifications que lui donnait la dévotion spontanée des fidèles.

2° Tous les documents récemment découverts et publiés, loin d'être défavorables à la cause de Savonarole, ne font, au contraire, que mettre de plus en plus en lumière son innocence et sa vertu.

3° Dans tous les cas, il est étrange que la *Civiltà cattolica* déclare que les saints qui ont honoré Savonarole ne l'ont pas fait en connaissance de cause, quand il est *avéré* que c'est Dieu lui-même qui leur avait révélé la gloire de son serviteur.

CHAPITRE XVIII

Béatification de Catherine. — Translation de ses reliques à Prato. — Sa canonisation. — Bulle de Benoît XIV. — Centenaire de sa canonisation.

1727-1846

Le premier décret en faveur de l'héroïcité des vertus de la vénérable Catherine eut lieu sous le pontificat de Benoît XIII, le 7 mars 1727; le second, en faveur de l'authenticité des miracles, sous celui de Clément XII, le 30 avril 1732; et enfin sa béatification solennelle fut célébrée dans la basilique de Saint-Pierre, par le même pontife, le 23 du mois de novembre de la même année.

A Florence, la joie fut immense dans toute la ville, et de grandes solennités eurent lieu successivement à l'église de Saint-Marc et de Santa-Maria-Novella. L'illustre famille de Ricci s'entendit avec les religieux de Saint-Dominique pour déployer une grande pompe dans cette dernière, à l'occasion du triduo solennel qui y fut célébré au milieu d'un grand concours du peuple. Des membres de la famille ducale et toutes les magistratures de la ville s'em-

pressèrent de venir rendre hommage à leur illustre compatriote, devenue leur puissante protectrice dans le ciel. Mais le grand intérêt de ces fêtes était réservé au monastère de Saint-Vincent de Prato. Depuis déjà quelques années, en prévision des événements, les religieuses avaient fait construire une nouvelle église avec une magnificence et une ampleur dignes de recevoir le corps de la sainte épouse de Jésus-Christ et les foules considérables qu'elle attirerait au pied de ses autels. Les travaux de l'église n'étant pas terminés au moment des fêtes de la béatification, on dut ajourner à l'année suivante la translation de ses reliques.

Le 26 septembre de l'année 1733, vers le soir, on ouvrit le tombeau de la bienheureuse, en présence de M^gr^ Federigo Alamanni, évêque de Pistoie et de de Prato, du chancelier de la cour épiscopale de Prato, de deux petits-neveux de la bienheureuse, fils du sénateur Federigo de Ricci, tous deux chanoines de la métropole de Florence, du prieur de Saint-Dominique, du confesseur de Saint-Vincent et de plusieurs autres personnages appelés comme témoins. Après cent quarante-deux ans de sépulture, les restes sacrés de celle qui fut l'épouse de Jésus crucifié apparurent aux yeux des générations nouvelles, qui ne la connaissaient que par la renommée de ses vertus et des œuvres de sa puissance dans la vie et dans la mort. Au premier aspect, on fut étonné de voir qu'une partie du corps eût conservé ses chairs, tandis que les autres ne présentaient que des ossements desséchés. Mais le respect et l'admiration éclatèrent quand on eut con-

staté que les parties respectées par la mort étaient celles qui portaient les marques du crucifiement mystérieux de la sainte avec Jésus-Christ; car la chair ne couvrait le corps que depuis l'épaule gauche, qui avait porté la croix, jusqu'au-dessous de la poitrine, où la lance avait percé son côté. On remarquait sensiblement la plaie du côté, et sur l'épaule le sillon noir creusé dans la chair par le portement de la croix[1]. De plus, tous les ornements funèbres dont son corps avait été enveloppé étaient tombés en poussière, excepté la petite croix de bois que l'on place dans la main de chaque religieuse partant pour l'éternité, et elle adhérait si fortement à ses doigts, qu'il n'était pas possible de l'en détacher[2]. Ces chairs marquées des stigmates du crucifiement, et cette petite croix de bois restée intacte au-dessus des ossements desséchés et de la poussière du tombeau, telles étaient les marques de gloire que Jésus-Christ avait réservées à son épouse bien-aimée pour le jour de son triomphe dans l'Église; c'étaient les ornements, les joyaux sacrés de ses noces du Calvaire.

Tant qu'elle était demeurée dans le tombeau, cachée à tous les regards comme dans le jardin fermé de l'Époux, ses ossements plus purs que des

1 Trovarono il corpo della beata, in alcuno parti ancora in carne, e avendo essi in tale congiuntura osservata la piaga del costato, e la lividezza o sbassamento delle carne suo le spalle, etc. (Sandrini, lib. II, cap. xxxv, pag. 284.)

2 Fu parimente trovato, che la piccola croce di ligno... erasi non solo conservata intera... ma che era talmente attaccata, alle dita che pareva fosse unita con esse. (Sandrini, lib. II, cap. xxxv, pag. 284.)

aromates précieux exhalaient, au loin leurs baumes célestes, racontant sa gloire aux foules charmées qui venaient lui dire : « Nous sommes accourues à l'odeur de vos parfums. » Mais maintenant que le tombeau est ouvert, le temps des parfums est passé; c'est à elle-même à se montrer dans sa gloire, et vous entendez son divin Époux, Jésus crucifié, Jésus couvert de sang et de blessures lui dire d'une voix triomphale : « Montre-toi, ma bien-aimée, ne « crains pas. Toute morte que tu es, toute défigurée « par le tombeau, tu portes encore les signes de ma « beauté souveraine. Montre-toi avec les blessures « de ton amour crucifié avec moi, et avec ces grâces, « cette beauté divine, tu attendriras les âmes et tu « règneras! » *Specie tua et pulchritudine tua, intende prospere et regna.*

Aussi, tout se préparait pour que ce corps sacré fût désormais en spectacle au monde. Retiré avec respect du fond de sa tombe par des mains sacerdotales, il fut religieusement disposé dans une belle châsse dorée, ouverte et protégée par des glaces des quatre côtés. La sainte épouse de Jésus-Christ y était à demi couchée sur un lit d'honneur, revêtue de ses habits religieux, montrant sur sa chair les stigmates de son épaule et de son côté, et portant sa petite croix de bois à la main.

Quand les fêtes triomphales du lendemain s'ouvrirent et qu'on la vit apparaître sur une estrade élevée, au-dessus du maître-autel, au milieu des flots de lumière qui l'inondaient de toute part, il y eut dans cette immense assemblée un tressaillement universel de joie, de vénération et d'amour. Ils

voyaient enfin la sainte tant aimée, qui depuis leur enfance n'avait cessé de remplir leur âme de la renommée de ses vertus et des prodiges de sa puissance ; ils la voyaient sortie du tombeau, après cent quarante ans de captivité, sous les formes et les apparences de la vie, dans toute la gloire d'une demi-résurrection. Après avoir respiré si longtemps les parfums si doux de cette violette d'humilité, cachée sous son feuillage impénétrable, ils en voyaient enfin la fleur à découvert, et sa beauté leur apparaissait supérieure à ses parfums. Car la chair virginale de la sainte revenait du tombeau portant les stigmates de l'épouse de Jésus crucifié, et ce spectacle les navrait d'un attendrissement indéfinissable.

La vertu du divin Rédempteur était en elle. Pendant ces trois jours de solennité, on ne se lassait pas de venir contempler ces reliques vénérées. Une première fois, on y recueillait ces émotions de la foi, qui provoquent la componction du cœur et les larmes du repentir. Après s'être purifié de ses péchés, par le sacrement de la réconciliation, on y retournait encore pour y goûter les saintes joies de la paix reconquise, et y verser ces larmes délicieuses que donne le bonheur d'avoir retrouvé Dieu. « On « eût dit, s'écrie un chroniqueur émerveillé de ce « mouvement produit dans les consciences, que les « fêtes de ce *triduo* étaient moins des fêtes triom- « phales qu'un pardon général de tous les péchés, « tous les prêtres de Prato, malgré leur assiduité à « entendre les confessions, pouvant à peine suf- « fire aux désirs de ceux qui venaient chercher

« à leurs pieds la grâce de la réconciliation[1]. »

Après les solennités de la translation, le corps de la bienheureuse fut placé sous le grand autel. On l'y voit encore à travers une grille en fer doré, dans une belle châsse d'argent, que la famille de Ricci a tenu à honneur d'offrir à celle qui a donné à son nom, sur la terre, cette illustration incomparable qui vient du ciel.

Aussitôt après sa béatification, de nouveaux miracles non moins éclatants que ceux qui l'avaient précédée provoquèrent la reprise immédiate de la procédure, et elle fut autorisée par le même Clément XII, en 1734. L'examen de ces miracles, soumis à la Congrégation des Rites, ne fut terminé que dix ans après.

Pour leur donner son approbation solennelle, le pape Benoît XIV choisit avec un à-propos touchant le jour de la fête de saint Philippe de Néri, l'ami de la bienheureuse. Après avoir célébré le saint sacrifice sur l'autel de saint Philippe et prié longtemps devant ses reliques, le pieux et grand pontife donna son approbation à l'authenticité des miracles allégués pour sa canonisation, prononçant ainsi implicitement la réunion des deux amis dans les honneurs de l'Église, comme elle était déjà consommée dans la joie de l'éternité.

Enfin, deux ans après, à la grande solennité de saint Pierre et de saint Paul, le 29 juin 1746, ce

[1] Parve in tutto il Triduo, che fusse in Prato, un perdono generale, non bastando i confessori di tutte le chiese, a star sempre assidui, nel sentire le confessionni di quanti, vi concorrevano. (Sandrini, lib. II, cap. xxxv, pag. 288.)

grand pontife inscrivait le nom de la bienheureuse Catherine de Ricci dans le catalogue des Saints, et la proclamait *sainte* à la face de l'Église universelle. Voici dans quels termes est conçue la bulle de sa canonisation. C'est le plus brillant comme le plus authentique résumé de la vie de la sainte, et il n'est pas un des faits les plus merveilleux rapportés dans notre récit qui n'y trouve sa justification et sa consécration suprême.

BENOIT (ÉVÊQUE)

SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU
POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

Toutes les vertus qui font la richesse et l'honneur des Épouses choisies, donnent sans doute entrée au banquet nuptial que le Père céleste a préparé à son Fils et auquel, depuis l'origine du monde, il ne cesse d'inviter les âmes humaines, jusqu'à ce que le nombre des élus soit rempli. Cependant la pureté virginale leur en ouvre si facilement l'accès, qu'il arrive souvent aux chastes de corps et d'esprit d'être admis aux joies nuptiales avant même le jour des fiançailles éternelles. Car ils sont comblés, pendant leur exil de cette terre, de si grandes et de telles faveurs du Ciel, qu'ils semblent être parvenus d'avance à la parfaite union avec leur Époux. C'est peut-être là ce que nous insinuent ces vierges prudentes, dont nous lisons dans la parabole évangélique, que, n'étant pas encore destinées au lit, nuptial, cependant parce qu'elles étaient attentives et qu'elles tenaient leurs lampes allumées et leurs vases pleins d'huile à l'arrivée de l'Époux, elles furent admises avec lui aux noces, c'est-à-dire que, selon leur capacité,

elles devaient goûter par anticipation les ineffables délices dont les âmes bienheureuses seront en pleine jouissance, lorsque, après le pèlerinage de la vie mortelle, elles seront introduites, joyeuses et rayonnantes, dans le temple du Roi, dans le sanctuaire de Dieu. C'est ce qu'a déclaré assez manifestement le Seigneur Jésus lui-même, lequel, au temps de sa mortalité, donna des marques si particulières d'amour à ce disciple que sa candeur virginale distinguait entre tous ceux qu'il appelait ses amis, et auquel plus tard il révéla les secrets du ciel. C'est ce que dans la suite il a souvent fait paraître à l'égard de plusieurs saints de l'un et de l'autre sexe. C'est enfin ce qu'il a manifesté plus récemment dans la bienheureuse vierge Catherine, religieuse de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Son innocence et sa pureté ont été tellement agréables à l'Époux vierge et fils de la Vierge, qu'après l'avoir élevée à la plus sublime perfection et l'avoir comblée de l'abondance des grâces célestes, il l'a admise, sur cette terre, dans sa plus intime familiarité, et enfin l'a appelée à la participation de sa propre béatitude dans les cieux. C'est là que régnant très-certainement dans le sein de son bien-aimé, et intercédant pour nous assidûment, nous avons, de l'avis et avec l'assentiment de nos vénérables frères, les cardinaux de la sainte Église romaine, et des patriarches, archevêques et évêques réunis dans la cour romaine, de notre autorité apostolique et par notre définition, déclaré, décrété et ordonné qu'elle soit honorée et vénérée par l'Église universelle.

Catherine naquit à Florence, très-illustre ville d'Italie, de la noble famille des Ricci, l'an MDXXII. Ses parents lui donnèrent au baptême le nom d'Alexandra. Dieu tout-puissant fit bientôt voir à quel haut degré de sainteté il se proposait de l'élever. Il la prévint tellement de ses plus douces bénédictions, que, dès sa première enfance, elle fut très-souvent dans l'exercice de l'oraison et dans l'ac-

complissement des autres exercices de piété, comblée des lumières d'en haut et d'ineffables douceurs. C'est pourquoi elle dédaigna dès lors les joies mondaines et n'aspira qu'à celles du ciel. Aussi dès que, parvenue à un âge plus mûr, elle eût goûté le bonheur de la vie du cloître, d'abord dans le monastère de Saint-Pierre de Monticelli, près Florence, puis dans celui de Saint-Vincent, dans la ville de Prato, son père fit vainement briller à ses yeux l'éclat et les jouissances d'un riche mariage. L'amour du céleste Époux l'entraînait; elle n'eut point de repos qu'elle n'obtînt enfin la permission de voler à sa chère solitude de Prato et de s'y vouer perpétuellement à Dieu, sous la règle de Saint-Dominique.

Dès le commencement du noviciat, sa vie fut angélique. La communauté, édifiée de ses vertus, l'admit avec empressement à la profession religieuse; quant à elle, son humilité lui faisait appréhender d'être refusée. L'obéissance de Catherine, quoique mise à de rudes épreuves, fut parfaite; sa fidélité à la règle, absolue; elle remplissait avec promptitude et bonheur les plus abjects ministères; admirable par sa modestie, elle avait une aversion extrême pour tout ce qui aurait pu ternir ou troubler, d'une manière quelconque, la pureté de son âme; assidûment unie à Dieu, elle dirigeait avec fidélité toutes ses paroles et toutes ses actions à sa seule gloire.

Telle fut l'admiration de toutes les religieuses pour ses vertus, que, d'un consentement unanime, elles la choisirent, encore à peine âgée de vingt-cinq ans, pour supérieure de tout le monastère; et cette charge lui fut continuée dans la suite, malgré sa résistance et son vif désir de plutôt obéir que de commander, pendant quarante-deux ans, c'est-à-dire tout le reste de sa vie. Les religieuses, en effet, comprenaient qu'il leur était impossible de trouver rien de plus parfait pour la prudence et le jugement, la vigilance et la sollicitude, la charité, l'affabi-

lité, le zèle de la piété religieuse et le bon exemple. Elles avaient en elle un guide et un encouragement au progrès spirituel, un enseignement dans tous les emplois, une mère la plus aimante dans les circonstances difficiles; aussi elles l'environnaient de leur vénération et de leur amour le plus sincère.

Quant à elle, à tous les soins exigés par sa position, elle ajoutait encore tous les genres de ministères les plus bas, qu'elle avait eu soin de se réserver et qu'elle ne cessa jamais d'exercer, afin d'atténuer en quelque manière l'autorité et l'élévation qui lui étaient imposées. Elle eut soin aussi de multiplier et de prolonger les moments consacrés à l'oraison, de peur que les nombreuses occupations de sa charge, devenant un sujet de distraction, n'attiédissent en son cœur le feu divin de la charité.

La pieuse vierge ne fut point frustrée dans ses vœux; mais augmentant chaque jour dans l'amour de Dieu par le mépris de soi-même, et ajoutant de plus en plus à sa propre abnégation, elle arriva bientôt à cette perfection des vertus chrétiennes, que d'un nom générique, nous appelons, dans l'Église, sainteté. C'est ce que les preuves les plus nombreuses et les plus authentiques, les témoignages de la toute-puissance divine et les miracles ont irréfragablement démontré. Or la sainteté est l'ensemble le plus parfait de toutes les vertus chrétiennes à un degré héroïque, selon l'état et la condition de chacun; elle suppose l'entier accomplissement des préceptes et des conseils divins que le céleste Législateur a donnés pour établir dans le cœur des fidèles l'amour de Dieu et du prochain, et détruire le règne des passions humaines. Nous citerons ici quelques traits de la vie de Catherine, afin qu'en remarquant son union habituelle avec Dieu, sa bonté pour le prochain, sa sévérité pour elle-même, on puisse aisément deviner de quelles sortes de vertus son âme fut comblée.

Enflammée de zèle pour la céleste sagesse, elle ne se proposa qu'une seule étude et ne voulut suivre qu'un seul modèle, Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Les yeux de son cœur constamment fixés sur lui, et le jour et la nuit l'esprit plongé dans sa douce contemplation, elle s'embrasa tellement de son amour, que ses pensées ne pouvaient s'en distraire, sa langue articuler d'autre nom; elle ne savait agir que pour lui et en lui. Tout la rappelait soudainement à Dieu, comme au principe et à la fin de toutes choses; et à cette pensée, saisie d'une douce émotion, elle éclatait en aspirations ferventes, en soupirs enflammés, elle tombait même souvent en défaillance. Cependant elle se disait indigne de brûler du divin amour; et néanmoins, s'il arrivait que cette flamme vitale lui manquât, elle sentait son âme et sa vie l'abandonner. Si, dans les actions les plus ordinaires de la vie, son union avec Dieu fut intime à ce point, il est aisé d'entendre jusqu'où elle alla dans l'exercice de l'oraison et la contemplation des mystères et des vertus de son céleste Époux. Alors Catherine était ravie hors d'elle-même; alors tout absorbée en Dieu non-seulement les facultés de son âme, mais tous ses sens n'étaient plus en rapport avec les êtres créés; son extase durait des heures et des journées entières. La Passion du Sauveur surtout produisait en elle des effets étonnants; transformée à l'image et à la ressemblance de son Époux souffrant, elle éprouvait toutes ses souffrances en son âme et jusque dans les mouvements de son corps; de telle sorte, que chaque semaine, depuis le jeudi à midi jusqu'au vendredi à quatre heures du soir, ravie hors de ses sens, elle reproduisait au vif et avec ordre toute la suite de cette sanglante tragédie. Mais qui pourrait comprendre les délices dont son âme surabondait dans la participation au banquet eucharistique? Alors la main du Seigneur était réellement sur elle, la gloire de Dieu l'environnait de ses rayons, et ceux

qui l'approchaient pouvaient en remarquer l'éclat répandu sur tout son corps; quelquefois même on l'a vue alors s'élever et rester longtemps suspendue au-dessus de terre. Après cela, on ne s'étonnera pas que cette pieuse vierge, recevant, dans une si étroite union avec le divin Époux, la forme des vertus célestes, ne l'ait reflétée, comme le plus pur miroir, dans tous les actes de sa vie, et que, brûlant du zèle le plus ardent de la gloire de Dieu, elle n'ait enflammé de son amour et porté à tous les genres de vertus les religieuses ses compagnes et quiconque la fréquentait.

Dans ce saint exercice, elle se proposait avant tout la gloire de Dieu; et, comme son amour pour le prochain était immense, elle était souverainement attentive à leur salut éternel. C'est une des plus grandes preuves de sa grande charité pour ses religieuses, d'avoir cherché, par toutes sortes d'industries, à augmenter en elles le culte de Dieu, une piété fervente et le désir de toutes les vertus. Elle ne négligea rien, dans tous les détails de son administration, pour faire éprouver à ses chères filles toute sa tendresse maternelle. Pleine de sollicitude pour le troupeau qui lui était confié, elle veillait à la garde de son innocence, à l'observation de la règle, à l'union des cœurs et à la paix, aux revenus de la maison et à la santé du corps. Quand une de ses sœurs tombait malade, elle en avait un soin particulier et se chargeait elle-même de la servir; son bonheur était de passer les jours et les nuits auprès d'elle et de lui rendre tous les bons offices de la charité chrétienne. Et enfin, à leurs derniers moments, elle redoublait de soins, afin de les arracher aux mains de l'ennemi, et de confier et remettre leurs âmes aux mains du divin Époux.

Cependant l'immensité de son zèle ne put pas se contenir dans l'étroite enceinte de son monastère; mais parce que son grand cœur embrassait tous les hommes, elle ne

cessa de s'offrir comme une hostie pacifique, unie au sacrifice sanglant de la croix pour le salut de tous, offrant pour cela au Tout-Puissant ses ardentes prières, celles de ses sœurs et ses macérations. Afin de venir au secours des pauvres et de tous les malheureux, ce qu'elle ne pouvait faire par elle-même, elle l'obtint par ses prières auprès des riches : des sommes immenses furent par ses soins répandues dans toute la Toscane pour la nourriture des indigents et le soin des malades, pour les veuves, les orphelins, les vieillards et l'établissement des jeunes filles. Attentive, dans sa charité, aux âmes détenues dans le purgatoire, elle multipliait pour elles ses prières, ses larmes, ses jeûnes et ses autres mortifications, afin de satisfaire en leur faveur à la justice divine.

Bien qu'il soit évident que Catherine n'a pu sans une grande abnégation d'elle-même s'adonner à ces exercices, nous croyons devoir cependant mentionner plus particulièrement ce que des informations juridiques nous ont fait connaître sur sa pénitence et ses mortifications. Lorsque, par la profession religieuse, elle eut renoncé au monde et à satan, elle estima qu'elle devait livrer à sa chair, qu'elle ne pouvait abandonner comme le reste, une guerre continuelle. Dès lors, armée de disciplines et de cilices, et chargée d'instruments de macération, elle ne cessa d'affliger et de briser son tendre corps virginal par le froid, la faim, les veilles et tous les genres de mortification. Jamais, pendant les quarante années qu'elle passa en religion, elle ne goûta ni des œufs ni de la viande, se contentant ordinairement d'un peu de pain et d'eau. Et néanmoins toujours avide de souffrances à cause de ses péchés et de ceux des autres, elle pria souvent Dieu de l'éprouver par la maladie et les douleurs, jusqu'à souhaiter de brûler vivante; et il y a lieu de croire que sa prière fut exaucée, puisque, au témoignage des médecins, ses maladies et ses douleurs dépassèrent de beau-

coup ce que la nature humaine est capable de supporter.

Que si le céleste Époux a exaucé sa bien-aimée dans ce qui devait la tourmenter, il n'est pas permis de croire qui l'ait délaissée, lui la source de toute consolation, dans l'anxiété et dans les peines. Par un juste et miséricordieux jugement il rendit à son serviteur Job, à cause de sa patience, le double de tout ce qu'il avait perdu; il aura donné à cette innocente vierge, en compensation des nombreuses douleurs qu'elle accepta volontiers ou qu'elle-même s'imposa, ces douces joies et cette intime consolation dont il a coutume d'inonder l'âme de ses saints.

Et, en effet, il récompensa les afflictions de sa servante par l'abondance des joies spirituelles qu'il tient en sa puissance; car répandant dans son âme la lumière et l'esprit de vérité, il lui donna l'intelligence des secrets et des mystères de la Divinité, et alluma dans son cœur les flammes de la charité au point que, comme une cire molle, elle se sentait défaillir et se perdre en Dieu.

Et bien que toute la gloire des saintes âmes soit ordinairement en cette vie cachée à l'intérieur, et que, dans l'autre, elle soit tellement au-dessus de notre intelligence, qu'il a été dit avec vérité que l'œil n'a point vu, l'oreille n'a pas entendu et le cœur de l'homme n'a point saisi tout ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment; néanmoins ce Dieu tout-puissant, soit afin de manifester les trésors de sa grâce, soit pour nous instruire, a, dès cette vie, comblé Catherine d'une telle surabondance de dons surnaturels, qu'on a pu comprendre dès lors à quel haut degré de gloire il se proposait de l'élever dans le séjour de l'éternelle félicité.

En effet, afin d'autoriser et de soutenir l'esprit de charité qui la portait à venir au secours des affligés et à se rendre utile à tous, le Seigneur lui donna la puissance d'opérer des prodiges, soit en guérissant instantanément

les maladies, soit en multipliant les provisions, soit en faisant une multitude d'autres miracles évidemment impossibles au pouvoir humain. Elle reçut encore de Dieu le don de prophétie, et lisant dans l'avenir, voyant les choses absentes ou pénétrant les secrets intimes du cœur, elle aidait le prochain à son amendement, lui suggérait des pensées prudentes ou le consolait.

En outre, Dieu récompensa par les plus grandes largesses de sa bonté l'amour immense dont le cœur et l'âme de sa servante étaient embrasés pour lui. Car bien des fois cet aimable Seigneur, que les anges eux-mêmes brûlent de contempler, se fit voir à elle sous une apparence humaine, et eut avec elle de douces conversations; d'autres fois, ce même Seigneur Jésus se fit déposer par sa Mère, la Reine des anges, entre ses bras, et quelquefois son image crucifiée, détachant ses bras de la croix, l'enivra elle-même de ses embrassements. Enfin celle qu'il avait épousée dans la foi et dans la charité, il se plut à l'orner de gloire et de toutes les richesses de ses trésors. En effet, il sculpta en traits de sang sur son côté, sur ses mains et ses pieds les stigmates des clous et de la lance, et il imprima profondément sur ses épaules les traces de la croix. Et pour faire éclater plus évidemment son intime union d'esprit et de volonté avec elle, il mit sur son visage une marque étonnante, le transformant en sa vive image et ressemblance, de telle sorte que, en voyant Catherine, on croyait voir le Fils de Dieu, le Fils de l'homme lui-même.

Or cette sainteté si grande, rendue célèbre par tant de prodiges, Dieu a pris soin, pour sa propre gloire et pour l'assurance des fidèles, de l'environner des plus incontestables témoignages et de la plus lumineuse certitude; elle a été prouvée par les dénégations des ennemis et le blâme des calomniateurs, comme par les louanges et les attestations répétées des admirateurs, et par cette grande re-

nommée, répandue non-seulement en Toscane, mais dans toutes les contrées d'Italie et de toute l'Europe, qui attira auprès de la sainte une innombrable multitude de tout âge, de tout sexe, de toute condition, même des personnes royales, accourues pour avoir des conseils, pour en obtenir des grâces spirituelles ou corporelles, ou pour louer Dieu dans ses œuvres admirables. D'ailleurs la vertu de Catherine se prouva elle-même au milieu des jugements divers des hommes, soit par son innocence et sa sainteté constante, soit surtout par sa grande humilité qui l'éleva également au-dessus de la malignité de ses détracteurs ou des vains applaudissements des mondains. En sorte que, pendant tout le cours de sa vie, à travers la gloire ou l'ignominie, la bonne ou la mauvaise réputation, ni les louanges n'ont enflé sa conscience toujours calme et sa piété solide, ni les opprobres ne les ont lassées.

Mais, considérant dans toutes ces faveurs du Ciel non pas sa propre excellence, mais celle du divin donateur, s'estimant même indigne de ses bienfaits. elle souhaitait que rien ne transpirât au dehors qui pût la rendre plus illustre. Aussi, ayant appris qu'une de ses religieuses avait écrit un mémoire des actes les plus célèbres de sa vie et des faveurs les plus signalées qu'elle avait reçues de Dieu, après avoir vainement prié et conjure ses sœurs, qui le gardaient précieusement, de le livrer aux flammes, l'ayant enfin trouvé par hasard elle-même, elle le jeta au feu. Que si, malgré cela, elle a raconté fidèlement elle-même à une de ses sœurs toutes les grâces singulières obtenues, surtout dans l'oraison, elle ne le fit que forcément et par humilité, pour ne pas désobéir aux ordres de son confesseur, qui estimait cette révélation importante au profit spirituel de plusieurs. Car, du reste, craignant toujours que cette manifestation des grâces reçues et des merveilles que Dieu opérait en elle et par elle ne

devînt, par le concours de la multitude qu'elle attirait dans son monastère, une occasion de trouble pour la solitude religieuse de ses sœurs, ou, ce qu'elle appréhendait par-dessus tout, une cause de vaine complaisance à elle-même, et que la vanité ne vînt à souiller ce que la vertu rendait illustre, elle ne cessa de prier et de conjurer son Époux divin de mettre un terme à ses bienfaits, ou du moins de les cacher aux yeux des mortels; et elle obtint enfin ce qu'elle avait si ardemment demandé.

Cette humilité persévérante prouva à des hommes éminents par leur science et leur vertu, que la sainteté de Catherine était bien réelle et n'avait pas besoin d'un plus grand témoignage. Ce furent d'abord les supérieurs de son Ordre, qui, à plusieurs reprises, mirent à l'épreuve sa vertu; ce furent ensuite d'illustres princes de l'Église, parmi lesquels Robert Pucci, cardinal de la sainte Église romaine, évêque de Pistoie, envoyé par notre prédécesseur le pape Paul III, d'heureuse mémoire, avec plusieurs autres graves personnages, au monastère de Catherine, afin de procéder à un examen sévère de sa sainteté, déjà si répandue; puis le cardinal Michel Alessandrini, qui, chargé par le saint pape Pie V, son oncle et notre prédécesseur, avec qualité de légat des graves intérêts de ce Siége apostolique et de toute la religion chrétienne, estima qu'il devait aller demander à Catherine ses avertissements et ses conseils, et enfin plusieurs autres illustres prélats et cardinaux, particulièrement Marcel Cervini, Hippolyte Aldobrandini et Jules Medici, qui, élevés plus tard à cette chaire de Pierre, nous ont précédé dans le pontificat: tous ont donné, d'une voix unanime, à la sainteté de Catherine un irréfragable témoignage. A l'autorité de ces graves personnages vient s'ajouter encore l'estime particulière que faisait de Catherine saint Philippe de Néri; il rechercha constamment son amitié spirituelle; et, inspiré de Dieu, eut avec elle une correspondance assidue. Un jour

même, ravi en extase, comme il lui arrivait souvent, il eut pendant son séjour à Rome un long entretien avec Catherine dans son monastère de Prato, en présence de Dieu, lien commun de leur amitié; comme le pape Urbain VIII, d'heureuse mémoire, l'a attesté dans ses lettres apostoliques sur la canonisation de saint Philippe, déjà prononcée par Grégoire XV.

Enfin, la soixante-huitième année de son âge, la cinquante-quatrième année de sa profession religieuse, l'heure étant arrivée de passer de cette vie à son Époux céleste qui l'avait chérie d'un amour constant, la sainte donna des preuves éclatantes de sa haute vertu. Elle demanda et reçut les derniers sacrements de l'Église avec des sentiments de religion et de piété admirables; elle donna à ses sœurs les plus saints avertissements sur tous les devoirs de leur vocation; elle supporta avec une invincible patience les douleurs de la maladie; et les yeux constamment fixés, l'esprit absorbé jusqu'au dernier soupir dans la contemplation du crucifix, son seul amour, au milieu du concert des anges qu'il plut à Dieu de laisser entendre même aux religieuses présentes, elle rendit enfin son âme très-pure au Seigneur, le second jour de février l'an MDLXXXIX [1].

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, qui vivait alors à Florence, vit dans un ravissement l'heureuse entrée de Catherine dans la céleste Jérusalem, et les réjouissances des chœurs des anges témoins de son triomphe. Du reste, l'opinion si répandue de sa sainteté attira une immense multitude à ses funérailles; et les grâces fréquentes, les miracles que beaucoup de personnes obtinrent de Dieu par son intercession, contribuèrent dès lors à rendre son tombeau célèbre.

[1] A Florence, l'année commençait le 25 mars. Voilà pourquoi, en février 1590, on n'était à Florence qu'en 1589.

Enfin les preuves juridiques de ses vertus héroïques et des miracles obtenus de Dieu par son invocation, faites d'abord par l'autorité épiscopale, puis par délégation du Siége apostolique, ont mis sa sainteté hors de toute contestation. Aussi, après les avoir longtemps et mûrement discutées, nous nous sommes déterminé, sur ce fondement solide, à proclamer définitivement sa sainteté, et à inscrire solennellement le nom et la mémoire de Catherine au catalogue des saintes vierges. . . . . .

. . . . . .

C'est pourquoi, ayant réuni, le quatorzième jour du présent mois de juin, un consistoire semi-public, dans lequel, outre nos frères les cardinaux de la sainte Église romaine, vinrent siéger encore tous les patriarches, archevêques et évêques alors présents à la cour romaine, au nombre d'environ soixante-dix, pour cette affaire; et ayant accordé à tous la faculté d'exposer leurs sentiments, nous avons entendu toute cette nombreuse assemblée de nos frères nous exhorter vivement et d'une commune voix à procéder à la canonisation de l'illustre vierge. Nous avons donc enjoint qu'on recueillît tous les suffrages, revêtus de la signature de chacun, pour être perpétuellement conservés aux archives de l'Église romaine; ordonnant à nos chers fils les maîtres des cérémonies apostoliques, alors présents, selon l'usage, qu'en l'absence des notaires du Siége apostolique, appelés protonotaires du nombre des participants, ils eussent à préparer et dresser tous les actes publics et nécessaires pour cette solennité.

Et après avoir désigné pour la solennité de la canonisation ce jour consacré par le martyre des bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous n'avons point manqué nous-même d'offrir, dans l'exercice de l'humilité et du jeûne, nos prières particulières et les prières publiques de l'Église à Dieu le Père par son divin Fils, afin que, par la vertu de l'Esprit-Saint, il daignât diriger et confirmer notre esprit. Enfin

nous avons convoqué aujourd'hui, dès le matin, au Vatican, tous les Ordres du clergé séculier et régulier, tous les chefs et officiers des tribunaux et de la cour romaine, et tous nos vénérables frères les cardinaux, patriarches, archevêques et évêques, et priant la Majesté divine selon le rit solennel, nous nous sommes transporté dans la basilique du Prince des apôtres. Là, quand nous nous sommes arrêté en face de la sainte Confession de l'Apôtre, notre cher fils Joachim Portocarrero, cardinal-prêtre de la sainte Église romaine, du titre des Quatre Couronnes, sur les représentations de notre cher fils Virgile Montecatino, avocat consistorial de notre cour, nous a exposé les vœux ardents des rois et princes chrétiens, des Églises et des Ordres religieux, pour la solennelle canonisation de la bienheureuse Catherine, ainsi que des bienheureux Fidèle de Sigmaringen, Camille de Lellis, Pierre Regalati et Joseph de Leonessa, nous faisant connaître en même temps les graves délibérations prises jusqu'à ce jour, dans la forme voulue, sur leurs mérites et leurs miracles : et, par trois fois, il nous a supplié de combler enfin la joie de l'univers catholique en portant définitivement une sentence si longtemps et si impatiemment attendue.

C'est pourquoi, après avoir d'abord imploré l'assistance de toute la cour céleste, et après avoir invoqué avec gémissements l'Esprit consolateur, sous son inspiration, à l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour l'exaltation de la foi catholique et l'augmentation de la religion chrétienne, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et par la nôtre, par notre définition, nous avons prononcé que la vierge Catherine de Ricci, religieuse professe de l'Ordre des Frères Prêcheurs, illustre par l'excellence de ses vertus chrétiennes, par les dons célestes et la gloire des miracles, est sainte. Nous l'avons inscrite en même temps avec les susdits Fidèle, martyr, Camille, Pierre et Joseph, con-

fesseurs, dans les fastes ecclésiastiques des Saints, décrétant que chaque année on célébrerait, le second jour de février, la mémoire de sainte Catherine, et aux jours respectifs celle des autres saints susdits. Nous avons accordé aussi à tous les fidèles qui, aux jours marqués, visiteraient pieusement leurs tombeaux et prieraient le Dieu tout-puissant, selon notre intention et celle de la sainte Église notre mère, une indulgence de sept années et autant de quarantaines, à perpétuité, selon la forme reçue dans l'Église.

Alors *la joie s'est répandue sur notre visage et nos lèvres ont chanté un cantique d'allégresse*, et, après avoir offert nos vœux au Très-Haut, nous sommes monté au saint autel et nous avons avec respect présenté au Dieu tout-puissant, d'où nous viennent tous les biens, l'hostie immaculée du salut des hommes, y joignant la commémoraison des bienheureux princes de l'Église et des saints susdits. Et nous avons, en outre, accordé à tous les fidèles accourus en foule à cette grande solennité, une indulgence plénière de leurs péchés.

Que tous les enfants de l'Église catholique écoutent donc et qu'ils entendent les grandeurs de Dieu, et qu'élevant leurs pensées et leur cœur vers la céleste Jérusalem, ils contemplent cette bienheureuse vierge réunie au brillant chœur de ceux qui suivent l'Agneau partout où il va. Afin que, appuyés sur sa puissante protection, ils implorent de Dieu la paix et la grâce, et qu'ils apprennent, fidèles imitateurs de ses exemples illustres, à dédaigner les biens périssables du monde et que, par la garde de l'innocence, par les travaux de la pénitence, par le soin des vertus chrétiennes, ils se hâtent, avec l'aide de Jésus-Christ Notre-Seigneur, d'arriver à la charité parfaite et au royaume de l'éternel bonheur.

C'est pourquoi nous avons voulu que tout ce qui précède vint à la connaissance de l'Église universelle, et que notre

présente lettre en fût un monument à jamais durable, ordonnant qu'on ajoute la même foi à sa copie ou exemplaire, même imprimé, pourvu qu'il soit revêtu de la signature de quelque notaire public et muni du sceau de quelques personnes constituées en dignité ecclésiastique, qu'on accorderait à cette lettre elle-même si elle était exhibée et présentée.

Donc que nul d'entre les hommes ne se permette d'enfreindre cette manifestation de notre déclaration, décret, mandement, arrêt, remise et volonté, et que nul n'ose s'y opposer témérairement; que si quelqu'un l'osait, qu'il sache qu'il a encouru l'indignation de Dieu tout-puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'Incarnation du Seigneur MDCCXLVI, le III des calendes de juillet l'an VI de notre pontificat.

† Moi BENOIT,

Évêque de l'Église catholique.

Dans les fêtes de la canonisation qui eurent lieu à Prato, au milieu d'un grand concours d'étrangers, le souverain pontife permit aux religieuses de Saint-Vincent de sortir de leur clôture pour accompagner les reliques de leur Mère, dans la marche triomphale qu'on leur fit accomplir autour de la place de Saint-Dominique. Elles y parurent avec une modestie, un recueillement si parfaits, une piété si angélique, qu'on ne put en être témoin sans une profonde émotion. Des larmes d'attendrissement coulèrent de bien des yeux, au milieu de ces foules recueillies. Prêtres, religieux, noblesse, peuple, hommes, femmes, tous furent unanimes

pour proclamer que, dans les rangs nombreux de ces vierges sacrées, « il n'y en eut pas une qui ne fût ce jour-là une image de celle dont elles accompagnaient le corps, dans ce triomphe de sa sainteté [1]. » Ces acclamations et ces larmes populaires, arrachées par le spectacle de la piété des filles, dans cette glorification de leur sainte Mère, fut le digne couronnement de tous les hommages qu'elle reçut en ce jour. Le ciel tout seul pouvait lui composer un surcroît de gloire et de félicité plus doux que celui qu'elle recevait de la terre en ce moment.

Le monastère de Saint-Vincent n'a pas dégénéré. En 1846, il célébrait le premier centenaire de la canonisation de sainte Catherine. Le bruit de ces fêtes eut un grand retentissement dans toute la Toscane et dans le reste de l'Italie. L'opinion émue rappela les plus beaux souvenirs de la sainte épouse de Jésus-Christ, qui disposait avec tant d'éclat et de prodigalité de la puissance et des grâces de son Époux en faveur des hommes. Il y eut dans cette circonstance un tel élan et un tel bonheur de productions poétiques pour célébrer les vertus et la gloire de notre sainte, qu'elles furent capables de consoler ses admirateurs des tristes productions de la peinture et de la sculpture en sa faveur, depuis près de deux cents ans [2]. L'opinion rappela aussi

1 Videndo in ognuna d'esse, del tanto exemplo chè diedero, una redíviva imagine di quella, di cui accompagnavano il corpo. (Sandrini, lib. II, cap. xxxv, pag. 300.)

2 Chè se a noi la povertà delle notizie artistiche, che avevamo tra mano non li consenti frattare degnamente l'argomento, meglio provederano alla gloria della nostra eroina, i

la persévérance du rayonnement de la sainte sur les âmes qui gardent sa tombe et sa mémoire. Elle se plaisait à proclamer qu'à travers les vicissitudes et les malheurs des temps, le monastère de Saint-Vincent n'avait jamais cessé de maintenir à une hauteur remarquable le niveau de sa ferveur et de sa régularité religieuse. Les filles y faisaient toujours la joie et la gloire de leur Mère.

Dans la bulle de canonisation de son illustre compatriote sainte Catherine de Sienne, le pape Pie II, Siennois de naissance, dans un noble et chaleureux mouvement de cœur, s'écriait : « Qui n'aime, quand « il le peut justement, célébrer sa patrie, sa ville, « sa famille? On se plaît à louer les hommes illus- « tres de toutes les nations. Mais avec combien « plus d'empressement ne le fait-on pas quand il « s'agit de ses propres concitoyens? Nous aurions « toujours admiré les vertus sublimes, le génie, la « grande âme et la force toute-puissante de la bien- « heureuse Catherine; mais nous les admirons avec « plus de joie encore, parce qu'elle est de Sienne, « la ville où nous avons reçu le jour! Nous espérons « plus en son intercession et en ses mérites que si « elle était née en Afrique ou dans les Indes. Pour- « quoi les liens qui nous unissent aux saints « ne nous procureraient-ils pas quelques avan- « tages? »

Ce sont de pareils sentiments qui m'ont fait entreprendre d'écrire l'histoire de sainte Catherine

carmi dei vati, che preserò a cantarne le gesta. (Per le feste nell' anno centesimo, etc. Storie ritratti, etc. P. V. Marchese, di Prato.)

de Ricci. Je suis de la famille religieuse qu'elle a honorée de ses vertus éminentes, et qu'elle protége de sa puissante intercession auprès de Dieu. Ce que j'éprouverais pour elle si j'étais né dans la ville où elle a vu le jour, je l'éprouve bien davantage depuis qu'en devenant fils de Saint-Dominique je suis né du même Père, et que tout indigne que j'en suis mon âme a contracté avec la sienne les liens d'une étroite fraternité.

Peu connue de l'Ordre en France, son histoire n'était jamais sortie de l'obscurité des documents primitifs et de leur idiome étranger. Il était opportun de l'en tirer et de répandre sur elle la clarté de notre esprit et de notre idiome national. Une main amie, passionnée pour nos vieux livres et nos vieilles gloires de famille, m'ayant spontanément apporté de Florence tous les documents désirables, je me serais cru coupable d'un déni de justice envers la sainte si j'avais refusé le travail. Je me suis mis à l'œuvre, et j'en bénis Dieu. Je bénis Dieu de m'avoir fait vivre pendant plusieurs années dans le voisinage de cette âme angélique, de m'avoir fait respirer l'atmosphère de sa sainteté. On a beau gémir sous le joug accablant qui pèse sur tous les enfants d'Adam, on le sent s'alléger dans ce voisinage; on devient moins homme en la compagnie d'un saint.

Si la tâche a été pénible, les joies que j'y ai goûtées m'ont dédommagé amplement de tous mes labeurs, surtout à la pensée que mes joies solitaires seraient un jour partagées, et deviendraient le patrimoine commun du foyer dominicain.

J'ai la conscience de n'avoir rien négligé pour donner à mon travail le caractère de l'exactitude et de la vérité historiques ; de m'être retranché autant qu'il m'a été possible derrière l'autorité et la parole des historiens, et d'avoir toujours disparu dès que la sainte entrait en scène, la laissant elle-même, par ses paroles et par ses actes, raconter son histoire. Je n'ai fait que grouper les événements, disposer les faits de manière à mieux faire ressortir les traits de sa physionomie, la beauté de son caractère et de son âme. Ai-je réussi ? Je ne sais. Mais je dirais bien volontiers à mes frères et à mes sœurs en saint Dominique ce que disait, avec une naïveté antique, un des premiers historiens de la sainte à ses compagnes et à ses filles : « Il vous paraîtra « peut-être, comme il est possible que ce ne soit « que trop vrai, qu'au lieu de les rehausser et de « les embellir, je n'ai fait que les obscurcir et les « diminuer. Dans ce cas, veuillez bien m'excuser, « parce qu'il n'y a pas de ma faute. J'ai fait du « mieux que j'ai pu et que j'ai su, y apportant tous « mes soins et toute mon affection. Et j'ajouterais « même que si ma bonne volonté et mon zèle suffi- « saient pour me donner des droits à votre indul- « gence, j'avais l'intention de faire mieux que je ne « savais et que je ne pouvais faire.

« Pour vous, bienheureuse Mère et épouse bien- « aimée de Jésus-Christ, qui jouissez maintenant « de la gloire du paradis, je vous prie de me par- « donner toutes les imperfections et toutes les fautes « qui déparent cette histoire de votre vie, qui mé- « ritait d'être écrite par une autre main, une autre

« plume et un style tout autrement élevé que le « mien. Par charité, daignez m'obtenir par vos « prières le salut de mon âme et la grâce d'une « bonne mort. Amen [1]. »

[1] Horà scusatemi voi... vi parra, come forsè, nel vero è, che noi in narrando, l'habiamo più toto oscurate è avilitè, che illustrate è inalzate; ho fatto, quanto ho saputo è potuto, con ogni diligenzia è amore. Accettate, per tanto il mio buono è pronto animo, che era di fare molto più quanto io havessi saputo è potuto.

È tu beata Madre è diletta sposa di Giesu, che hora ti trovi a godere la gloria de i beati in cielo, perdonami in tutto quello, che io mancato nello scrivere, questa tua vita, digna d'altra mano, è penna è di più alto stile di questo mio, è priege in carita, per le mia salute è buona fine. Amen. (Seraf. Razzi, lib. III, cap. XXII, pag. 178.)

APPENDICE

I

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE DE RICCI

COMMENÇANT A L'AÏEUL DE SAINTE CATHERINE

ROBERTO, né en 1454, mort en 1523.

Épouse.
- a. 1481, Marietta, fille d'Antonio Lorini.
- b. 1496, Costanza, fille de Cappone Capponi.
- c. ..... Francesca, fille de Leonardo Ginori.

Giana. 1492. Sœur Lodovica, toutes deux religieuses au monastère de Monticelli.	Ginevra. 1496. Sœur Tita.	Piétro-Paolo. † 1527.	Caterina. Ép. Agnolo fils de Cappone Cap- Ép. poni.	Fédérigo. a. Alessandra, fille de Bernardo Gondi. b. Francesca, fille de Lodovico Accia- Ép. juoli.	Pierfrancesco. a. 1514, 21 janv. Caterina, fille de Ridolfo de Panzano, † 18 sept. 1526. b. 1526, 12 nov. Fiametta, fille de Francesco Diaccetto, † 28 avril 1548. Ép.	Giovam-Batista. n. 1494, † 1523.	Giovanni.	Marietta. Ép. 1520, Nicollo, fils de Lorenzo Benintendi.

a. Alessandra ou SŒUR CATHERINE.	a. Rodolfo.	a. Andréa.	a. Giovanni. † 12 oct. 1544.	a. Lucrezia. † en bas âge.	b. Vincenzio. Ép. 1571, 21 mars, Cassandra, fille d'Antonio Girolami.	b. Giovam-Batista.	b. Lucrezia.	b. Marietta.	b. Maddalena.	b. Cassandra.	b. Catharina, † à 10 ans.

Pierfrancesco.

Pierfrancesco, nommé Alexandre au baptême, n. 1628, † 1683.

Frédérigo, n. 1664, † 1751.

Pierfrancesco, n. 1690, † 1751.

Épouse { a. 1722, Alessandra, fille de Nicolo Antinori, † 1720.
b. 1731, Luisa, fille de Bettino Ricasoli, † 1760.

a. Giovanni, n. 1724, † 1725.

b. Bettino, n. 1739, † 1789.

b. Giovambatista, n. 1742, † 1818. Ép. 1778, Anna, fille de Lapo Niccolini, † 1818.

b. Fédérigo, n. 1737, † 1805. Ép. Lucrezia, fille de Gaëtano Antinori, † 1824.

b. Scipione, n. 19 janvier 1740, Évêque de Pistoie et Prato, de 1780 à 1791. † 27 janvier 1810.

Francisco Giuseppe, n. 1779, † 1805.

Lapo, chevalier de Malte, n. 1782, † 1843.

Zanobi, n. 1786, † 1844. Épouse Isabella Poniatowski, veuve de Bentivoglio.

Caterina, n. 1788, † 1855. Épouse Niccolo Martelli.

Marianna, n. 1823. Épouse, 1846, le comte Alessandro Colonna Walewski.

Bianca, n. 1834. Épouse, 1859, le comte Paolo Toloméi.

II

LAUDA

Composta per ricognoscimento del primo e secundo Miracolo fatto dal signore sopra suor Caterina de' Ricci, mediante le prece delli vittoriosissimi martiri, beato Ieronimo, beato Domenico, beato Silvestro.

(Cantasi come, *Da che tu m'hai, Dio, l' core.*)

Da che tu m' ha dimostro tanto amore,
Servo di Cristo, con quel dolce sguardo,
E con quel don che or m' e doppio dardo,
Sempre t' arò nel mezzo del mie'[1] core.

Nelli tormenti e pene ero somersa,
E tu pietosamente subvenisti :
Ogni letizia stava per me persa,
Quando la tuo'[2] pietade ad me apristi :
I' ti chiamavo; è tu alfin venisti,
Come piatoso padre ad una figlia,
Con quella Faccia lucida e vermiglia,
Che rutilava lucido splendore.

1 Abréviation des mots anciens *mico, mica.*
2 Abrév. de *tuoa.*

Or ben cognosco quanto se' cortese,
Po' che descendi ad una tua ancilla
Da quell' ameno e cœlico paese,
Donde l' ardente fiamma a noi' distilla;
Allor vidi la Faccia che scintilla
La fiammeggiante luce come sole;
E mancami i concetti e le parole
A riferir l' insolito fulgore.

O divo Padre, che tuo' figlia morta
Ad una nuova vita riducesti,
A te ricorro in questa valle smorta,
Chè tu m' accenda a quel che me dicesti
Ben mi ricordo quanto m' imponesti,
Che ma' lo potrò mester nell' oblio:
Ma tu, ch' allor mi fussi [1] tanto pio,
Nutricami nel petto quel fervore.

Ricordati, benigno Padre mio,
Chè la tuo' figlia è fragil per natura:
Soccorri dunque sempre al mie' desio,
E fa la mente mia casta è pura,
Senza te scorta, non sare secura:
Ma tu porgendomi dal ciel soccorso,
Non temero' n deserto lupo o orso,
E serviro a Cristo mie' signore.

Quel vivo amor che ti commosse 'l Petto
A render alla ancilla sanitade
Quello ti muova, Padre mie' diletto,
A crescer nella figlia la bontade.
A te ricorro, perchè la pietade
Cognosco viva dentrò alla tuo' alma;

[1] Mot ancien, pour *fusti*.

E spero per te, Padre, aver la palma
Contro l'astuzia del gran seduttore.

Riscalda' l petto con la flamma ardente,
E la speranza dentro al cor ravviva;
Alluma con la fede, la mie' mente,
E Giesù in mezzo al cor si scriva.
La dolce pace, chè nostre alme adviva,
E purita che fa le spose oneste,
L' umilta vera, come sopraveste,
Ancor ti chieggio, dolce Genitore.

E quel ch' i' chieggio a te Padre piatoso
Ai compagni tuo' il chieggio ancora;
Cosicome vo' siate[1], nel riposo
Uniti, nella gloria che v' onora;
Cosi' v' unisco in me, è vi ringrazio;
Ne ma' lo spirto mio sara sazio
Rendervi grazie, lode è degno onore.

Da chè tu m' ha dimostro tanto amore
Servo di Cristo, con quel dolce sguardo,
E con quel don chi or m' a doppio dardo
Sempre t' aro nel mezzo del' mio core.

FINIS

Laus Deo, beatæ Mariæ, et beatis Martyribus.

1 Pour *siete*.

III

CANTIQUE

DE LA PASSION DE N.-S. J.-C.

RÉVÉLÉ A SAINTE CATHERINE DE RICCI
PAR LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Amici mei, et proximi mei adversum me appropinquaverunt et steterunt. (*Ps.* xxxviii, 12.)

Traditus sum, et non egrediebar : oculi mei languerunt præ inopia. (*Ps.* lxxxix, 9.)

Et factus est sudor meus, sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. (*Luc.* xxii, 44.)

Circumdederunt me canes multi : concilium malignantium obsedit me. (*Ps.* xxi, 17.)

Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus. (*Isa.* l, 6.)

Faciem meam non averti ab increpantibus, et conspuentibus in me. (*Isa.* l, 6.)

Quoniam ego in flagella paratus sum, et dolor meus in conspectu meo semper. (*Ps.* XXXVII, 18.)

Milites plectentes coronam de spinis, imposuerunt super caput meum. (*Matth.* XXVII, 29; — *Joan.* XIX, 2.)

Foderunt manus meas et pedes meos, dinumeraverunt omnia ossa mea. (*Ps.* XX, 18.)

Et dederunt in escam meam fel, et in siti mea potaverunt me aceto. (*Ps.* LXVIII, 22.)

Omnes videntes me deriserunt me: locuti sunt labiis, et moverunt caput. (*Ps.* XXI, 8.)

Ipsi vero consideraverunt, et inspexerunt me; diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem. (*Ps.* XXI, 19.)

In manuas tuas commendo spiritum meum: redemisti me, Domine, Deus veritatis. (*Ps.* XXX, 6.)

Memento famulorum tuorum, Domine, cum veneris in regnum tuum. (*Luc.* XXIII, 42.)

Jesus autem emissa voce magna, tradidit spiritum. (*Marc.* XV, 37; — *Joan.* XIX, 30.)

Misericordias Domini in æternum cantabo. (*Psalm.* LXXXVIII, 2.)

Vere languores nostros ipse tulit: et dolores nostros ipse portavit. (*Isa.* LIII, 4.)

Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras: attritus est propter scelera nostra. (*Isa.* LIII, 5.)

Omnes nos quasi oves erravimus: unusquisque in viam suam declinavit. (*Isa.* LIII, 6.)

Et posuit in eo Dominus iniquitates omnium nostrum. (*Isa.* LIII, 6.)

Exurge: quare obdormis, Domine? exurge, et ne repellas in finem. (*Ps.* XLIII, 23.)

Ecce Deus Salvator meus : fiducialiter agam et non timebo. (*Ps.* XII, 6.)

Te ergo quæsumus, famulis tuis subveni, quos pretioso sanguine redemisti. (*Te Deum*, ℣. 20.)

℣. Miserere nostri, Jesu benigne.

℟. Qui passus es clementer pro nobis.

Respice, quæsumus, Domine, super hanc familiam tuam : pro qua Dominus noster Jesus Christus non dubitavit manibus tradi nocentium, et crucis subire tormentum.

IV

EXTRAIT DE L'OUVRAGE DE BENOIT XIV : *De Servorum Dei beatificatione, etc.*

17. Dei Serva in ditione Florentina existens, annos nata decem et octo, in privata vocali oratione se commendaverat Fratri Hieronymo Savonarolæ, Dominicanæ familiæ alumno jam defuncto, ut a morbo, quo vexabatur, liberaretur. Ego, tamquam Fidei Promotor opposui, eam peccasse, licet enim pro Hieronymo Savonarola editæ fuerint apologiæ a Joanne Francisco Pico Mirandulano, a Marcilio Ficino, et a pluribus aliis, quorum dicta erudite collegit Abraham Bzovius in *Annal. tom.* 18 *ad ann.* 1498, *n.* 10, constat nihilominus, et ipsum, et duos ejusdem socios fuisse brachio sæculari traditos, strangulatos laqueo, et flammis exustos in urbe Florentina, anno 1498, post editum adversus ipsos processum a Patre Generali Magistro Ordinis Prædicatorum, et a Romolino Episcopo, postea Cardinali Surrentino, Judicibus ab Alexandro VI Pontifice delegatis; ex quo processu, quamvis nullatenus constiterit, aut Savonarolam egisse, ut sibi a sociis revelarentur Sacramentales Pœnitentium Confessiones, aut eum vitæ impuritate laborasse, prout nonnulli et ante obitum et post obitum ejus ausi sunt asserere; legitimis nihilominus con-

stitit documentis, necnon ipsius Rei confessione, illum Pontificiis non obtemperasse mandatis, audientes e suggestu sæpius concitasse adversus Romanæ Curiæ vitia, se prophetam a Deo missum dixisse, et alia nonnulla peregisse, de quibus apud Raynaldum in *Annal. ad ann.* 1497, *num.* 17 *et seq., et ad an.* 1498, *num.* 10 *et plurib. seqq.*, et apud *Spondanum in continuat. Annal. Card. Baronii, ad an.* 1498, *num.*7 *et* 8.

18. Multa profecto a Postulatoribus allata fuerunt, ut ostenderent, factum nullatenus esse probatum, Dei Servam preces exhibuisse Fratri Hieronymo Savonarolæ jam defuncto; tum ad ulteriora procedentes, et omnibus omissis, quæ pro innocentia Savonarolæ vindicanda a pluribus scripta sunt, dixerunt, eum dum viveret sanctitatis fama claruisse, teste Philippo Comineo in *Memoriis, lib.* 8, *cap.* 2. Hoc ipsum fusius scriptum est a Gotofredo, in *Observat. ad dictum lib.* 8, *a pag.* 418 *ad pag.* 435, *num.* 2, a Francisco Guicciardino *in Hist. Italiæ*, a Scipione Ammirato *in Hist. Florentina*, ab Antonio Maria Gratiano *in lib. de casibus virorum illustrium*, a Cardinali Rofensi Joanne Fischerio, *oper. part.* 5, a Timotheo Bottono Perusino in *vita Savonarolæ*, a Sixto Senensi in *Bibliotheca*, a Raynaldo demum, et Spondano, *locis citatis :* ut interea silentio prætereatur epistola S. Francisci de Paula, de qua *t.* 2 *vitæ Hieronymi Savonarolæ, in additionibus* Joannis Quétif, Ordinis Prædicatorum, *tom.* 2, *pag.* 531, quæ olim asservabatur in Sacrario ecclesiæ S. Cæciliæ Urbis, et modo custoditur in bibliotheca familiæ Chisiæ quam commentitiam putat Papebrochius, sed uti veram vindicat vir satis eruditus, tunc Episcopus Ravellensis et Scalensis, Joseph Maria Perimezzi, *Dissert.* 10 *ad vitam S. Francisci de Paula.* Item dixerunt, Savonarolam in communione Sanctæ Romanæ Ecclesiæ decessisse, Exomologesi tam ipsum quam socios humiliter conscientiam expiasse, Eucharistiam recepisse, oblatamque a Summo Pontifice Indulgentiam

plenariam in articulo mortis, cum gratiarum actione suscepisse, testibus Joanne Pico, Timotheo Bottono *in vita Savonarolæ*, Jacobo Nardo, et Bzovio *ad an.* 1498, *num.* 23. Ex his autem, et aliis intulerunt, potuisse, Dei Servam absque peccato, privatas preces exhibere Savonarolæ. Ad rem enim, de qua nunc agitur, hoc est ut a peccato excusetur, qui privato cultu aliquem Defunctum, quem putat apud Deum intercessorem, colit et veneratur, satis est, ut maxime probabilis de ejus æterna salute non desit opinio, juxta bene deducta per Suarez *de relig. tom.* 2, *lib.* 1, *cap.* 10, *sub num.* 24.

19. Addiderunt iidem Postulatores, alios quoque et sane cordatos sanctosque viros, hoc ipsum fecisse, quod a Dei Serva factum est. Narrat enim Bzovius ex probatis testibus *ad an.* 1497, *num.* 19, S. Philippum Nerium Imaginem Savonarolæ in sacrario sui cubiculi radiis in capite circumdatam retinuisse. De eodem quoque S. Philippo Nerio narratur, excitata de doctrina, et libris Savonarolæ tempore Pauli IV Summi Pontificis gravissima controversia, ipsaque magnis animorum motibus agitata tempore Summi Pontificis Pii IV, illum preces ad Deum fudisse, ne opera prohiberentur, et ut inconcussa staret eorum doctrina; antequam autem reportatæ victoriæ nuntium adveniret, Deo revelante, victoriam cognovisse, et exclamasse : *Heus, gratias agamus omnes Altissimo. Vicimus, Fratres. Frustra contra Hieronymum, ejusque doctrinam arietarunt Adversarii. Stat inconcussa illa, Sanctissimique Domini nostri judicio comprobata.* Sic enim legitur in ejus vita scripta a Patre Gallonio; in qua, quamvis factum narretur, mentione Hieronymi omissa, revera tamen relationem contigisse occasione disputationis, et reportatæ victoriæ de scriptis Savonarolæ, non modo testatur Amplificator vitæ ipsius scriptæ a Pico *cap.* 13, sed etiam referunt testes nonnulli recensiti in processu canonizationis S. Philippi Nerii.

20. Major suffragantium numerus, et quidem fere unanimis, vim responsionis agnoscebat et confitebatur. Sed, cum æstu disputationis nonnulli abrepti non modo virtutum in via et in obitu, sed etiam mortis absque legitima causa Savonarolæ et sociis illatæ, licet in transitu, verba facere cœpissent, quod tamen mortis absque sufficienti et legitima causa argumentum non solum erat vero fundamento destitutum, sed etiam aut nihil, aut parum prodesse poterat pro vindicando facto Servæ Dei (pro hac quippe assumptione satis esse poterat et erat, quod *Savonarola pie vixisset, et in exitu vitæ, pœnitentiæ non ambigua signa dedisset, et mortem ea qua debebat Christiana humilitate acceptasset, et in vita et post obitum fama de ejus sanctitate increbuisset*) re delata ad San. mem. Benedictum Papam XIII, placuit Sanctitati suæ, postquam omnia summa diligentia et prudentia examinavit, et postquam omnia, quæ utrinque allata fuerant, a me tunc Fidei Promotore fideliter scriptis brevioribus commissa perlegit, ne de justitia, vel injustitia condemnationis Savonarolæ quæstio jam olim excitata, et quasi extincta revivisceret, decretum edere, in quo, imposito super prece a Dei Serva exhibita Savonarolæ silentio, ita ut ex ea nihil amplius deduci posset pro, vel contra ejus causam, mandavit, ut ad ulteriora in ea procederetur; quod decretum fuit a San. mem. Clemente Papa XII confirmatum. (*De Serv. Dei beatif. lib. III, c.* XXV, *n°* 17 *et sqq.*)

Benoît XIV a confirmé lui-même ces décrets, en inscrivant, comme pape, Catherine de Ricci au nombre des Saints.

ELENCHUS SANCTORUM, BEATORUM SERVORUM DEI, VIRORUMQUE ALIORUM SANCTITATE VENERABILIUM ET ILLUSTRIUM

Hieronymus Savonarola flamma combustus fuit Florentiæ; prævia sententia Judicum Delegatorum ab Alexandro VI, *l.* 3, *c.* 25, *n.* 17. Eum vindicarunt Joannes Franciscus Mirandulanus, et Marcilius Ficinus *Ibid.* Cum eidem in privata Oratione se commendaret quædam Serva Dei, quid circa hoc sentiendum sit, *n.* 17 *usque ad num.* 20. Eumdem veneratus est S. Philippus Nerius, et pro ejus doctrina preces ad Deum fudit, ne ipsius opera prohiberentur, quod tempore Pii IV obtentum fuit, agitata primum controversia sub Paulo IV quæ dictus Sanctus præscivit miraculose, *n.* 19. De præfati Savonarolæ obitu, ejusque justitia, vel injustitia nihil amplius proferendum esse, præcipit Benedictus XIII, quod confirmavit Clemens XII *n.* 20. In ejus causa, criminis per ignem probatio rejecta fuit (*de Serv. Dei canoniz.*), *l.* 4, *p.* 1, *c.* 24, *n.* 4.

V

LETTRE SUR SAVONAROLE
PAR SAINT FRANÇOIS DE PAULE [1]

Au très-magnifique et vertueux seigneur
Monseigneur SIMON DE LIMÈNE.
La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous.

« Les porteurs de la présente lettre sont venus vers moi,
« pour m'en remettre une autre, que je vous envoie avec
« celle-ci. La personne qui m'écrit est un religieux de l'Ordre
« des Frères Prêcheurs, qui exerce actuellement le saint
« ministère, et dont le cœur paraît tout embrasé de zèle
« pour la gloire de Dieu et le salut des âmes : mais parce
« que sa lettre est écrite en latin, et que je n'ai jamais
« étudié cette langue, je vous prie, Monsieur, de dresser
« vous-même la réponse, et d'y traiter quelque point de

[1] L'authenticité de cette lettre, mise d'abord en doute, était victorieusement démontrée du temps même de Benoît XIV.

« doctrine sur l'Écriture sainte : vous êtes savant en tout. « Pour moi, qui ne suis qu'un ignorant, je lui répondrai « du mieux qu'il me sera possible, et selon qu'il plaira à « la vertu du Saint-Esprit de me l'inspirer. Ce Père, « comme vous verrez dans sa lettre, se nomme Frère Jé- « rôme de Ferrare. Dès que je reçus sa sainte lettre, je « me jetai aux pieds du crucifix, priant la divine Majesté « de me faire la grâce de connaître quelle serait la vie et « la mort de ce religieux, lequel, sans m'avoir jamais vu, « m'écrit avec une si tendre confiance.

« La sagesse divine m'a accordé, non par mes mérites, « mais par sa miséricordieuse bonté, et par les prières de « ce saint homme, ce que je désirais savoir.

« Cet excellent personnage, dont la piété sincère, l'élo- « quence admirable et le zèle très-ardent pour l'honneur « de la religion, réformera quelques monastères de son « Ordre, et y fera fleurir la discipline régulière : il instruira « et édifiera le public par plusieurs beaux ouvrages. Il « prêchera avec beaucoup de fruit, surtout à Florence, où « on s'empressera de l'entendre : il y en aura plusieurs « qui, profitant de ses instructions et de sa sage direction, « embrasseront les pratiques d'une vie pénitente et véri- « tablement chrétienne. Mais, comme le nombre des « ingrats et des impies est aujourd'hui fort grand, il ne « s'en trouvera que trop de ce caractère qui tendront des « piéges à l'innocence, et qui s'efforceront de noircir par « des calomnies une réputation qui est sans tache. On « accusera ce saint homme auprès du Pape; on lui impu- « tera de faux crimes, et sur la déposition de quelques faux « témoins, il sera jeté en prison, attaché à une potence « entre deux de ses compagnons, et brûlé après sa mort; « et, de peur qu'on ne ramasse avec respect ses ossements

« ou ses cendres, on les jettera dans la rivière d'Arne.
« Mais une petite portion s'en conservera et servira d'ins-
« trument à la divine bonté, pour opérer plusieurs mi-
« racles. Au reste, le serviteur de Dieu ne mourra point
« sans avoir menacé le peuple de Florence de plusieurs
« maux, qu'on ne tardera pas à éprouver, etc.

« Fait à Paule, le 13 de mars 1479, le très-pauvre et
« très-petit serviteur de Jésus-Christ,

« Frère François de Paule. »

FIN DU TOME SECOND

TABLE

—

CHAPITRE I

Gouvernement de sainte Catherine. — Vertus qu'elle y pratique. (1554-1590). 1

CHAPITRE II

Suite du gouvernement de Catherine dans l'intérieur du monastère (1554-1590). 21

CHAPITRE III

Gouvernement de sainte Catherine dans ses rapports avec le monde. — Philippe Salviati bienfaiteur de son monastère. — Il bâtit sa grande église. — La sainte travaille à l'édifice spirituel de son âme (1557-1572). 46

CHAPITRE IV

Suite du gouvernement de Catherine dans ses rapports avec le monde. — Soin des vocations. — Elle admet des veuves dans son monastère. — Ses rapports avec les religieux de son Ordre. — Son estime pour les prédicateurs. — Ses prières pour leurs novices. — Derniers doutes sur ses extases de la part de ses supérieurs (1554-1572). 72

CHAPITRE V

Action bienfaisante de sainte Catherine dans le monde. — Elle y consacre ses dons les plus merveilleux. — Dons de conseil, de prophétie, d'apparition à ceux qui l'invoquent, de puissance sur les démons, de guérison des corps (1554-1579). 99

CHAPITRE VI

Sainte Catherine veille sur l'âme de ses frères. — Sa tendresse et sa longanimité envers Ridolfo. — Elle préserve Vincenzio de tout écart. — Conversion de Ridolfo. — Elle reçoit la visite du fils du roi de Bavière. — Elle prophétise l'attentat commis contre saint Charles Borromée, archevêque de Milan (1553-1569). 117

CHAPITRE VII

Jeanne d'Autriche, grande-duchesse de Toscane, vient confier ses chagrins à la mère Catherine. — Influence de la sainte sur la princesse. — Son dévouement pour elle et pour le grand-duc son époux (1569-1587). . . . 137

CHAPITRE VIII

Affaire de la clôture du monastère. — Émotion qu'elle cause parmi les religieuses. — Prudence de sainte Catherine. — Ses alarmes et ses angoisses. — Elle est calomniée à Rome. — Elle ne se défend que par son humilité (1576-1577). 157

CHAPITRE IX

Les fils spirituels de sainte Catherine. — Religieux de son Ordre et étrangers 177

CHAPITRE X

Les fils spirituels de sainte Catherine, hommes du monde. — Antonio de Gondi, — Fillipo Salviati. 195

CHAPITRE XI

Suite de ses fils spirituels dans le monde. — Giovam-Batista de Servi, — Buonaccorso Buanoccorsi, — Lodovico Capponi, — Lorenzo Strozzi, — Giovam-Batista Salviati, — Lorenzo Taddei 212

CHAPITRE XII

Sainte Catherine propage la dévotion de Savonarole. — On lui en apporte les reliques. — Les anciens et les nouveaux *Piagnoni* 236

CHAPITRE XIII

Vie intime de sainte Catherine dans la seconde moitié de sa vie. — Son union permanente avec Dieu. — Son angélique pureté. — Parfums qu'exhale son corps. — Ses familiarités avec Jésus-Christ, la sainte Vierge, les Anges et les Saints. — Ses pénitences et ses souffrances continuelles (1554-1590). 252

CHAPITRE XIV

Dernières années de la vie de sainte Catherine. — Ses rapports avec sainte Marie-Madeleine de Pazzi, — avec saint Philippe de Néri. — Sa condescendance envers les gens du monde. — Son esprit de pauvreté religieuse jusque dans ses infirmités. — Ses sentiments d'humilité. — Trait sublime qui les couronne (1586-1590). . 270

CHAPITRE XV

Dernière maladie de Catherine. — Sa mort. — Ses funérailles (1590). 288

CHAPITRE XVI

Permanence de la présence réelle de sainte Catherine au milieu de ses filles après sa mort. — Ses fréquentes apparitions. — Ses miracles en leur faveur (1590-1592). . 305

CHAPITRE XVII

Miracles de sainte Catherine en dehors de son monastère. — Négligence de ses religieuses à en garder le souvenir. — Elles font tirer son portrait et orner son tombeau. — Premiers actes de l'instruction de sa cause. — Procès de sa béatification. — Incident célèbre (1590-1727). . . 322

CHAPITRE XVIII

Béatification de Catherine. — Translation de ses reliques à Prato. — Sa canonisation. — Bulle de Benoît XIV. — Centenaire de sa canonisation (1727-1846). 329

APPENDICE

I. — Tableau généalogique de la famille de Ricci. . . . 368

II. — Lauda. 370

III. — Cantique de la Passion de N.-S. J.-C. révélé à sainte Catherine de Ricci par la très-sainte Vierge. . 374

IV. — Extrait de l'ouvrage de Benoît XIV : *De Servorum Dei beatificatione, etc.* 376

V. — Lettre sur Savonarole, par saint François de Paule. 381

FIN DE LA TABLE

2817. — Tours, impr. Mame.

4801

922.245
C18

Bayonne, Hyacinthe
AUTHOR

Vie de Sainte Catherine de Ricci
TITLE

.245

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY CA 94709